

Pierre Wittmann

Le jardin de la libération

Journal 1988



Wisdomlight

Pierre Wittmann

Le jardin de la libération

Journal 1988

Wisdomlight

© Pierre Wittmann, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-9114-5

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Première édition papier : mars 2010

© 2010 Pierre Wittmann

ISBN 978-616-90598-0-6

Éditions Wisdomlight – Chiang Mai – Thaïlande

Site web : www.pierre-wittmann.com

Blog : <http://lumieredesagesse.wordpress.com>

Je remercie les personnes qui ont lu la première version de ce récit et dont les commentaires éclairés et les encouragements m'ont permis de réaliser ce livre, en particulier Claudine Krishnan, Jeanne Schut et Yveline Maupouet.

Illustration de la couverture :

Peinture de Pierre Wittmann

444 Learning Thai, 1988

Acrylique sur papier, 24 x 32 cm

Table des matières

Avant-propos	7
Prologue	9
Thaïlande : Bangkok, Wat Suan Mokkh, Phuket (décembre 1987)	11
Birmanie : Rangoon, Pagan, Mandalay (décembre 1987)	40
Népal : Katmandou, Pokhara (décembre 1987 - janvier 1988)	59
Inde : Delhi, Rajasthan, Varanasi, Calcutta (janvier 1988)	79
Thaïlande : retraite à Wat Suan Mokkh (février 1988)	131
Tahiti (février - avril 1988)	142
Thaïlande : Wat Suan Mokkh, Wat Khao Tham (mai - juin 1988)	171
Tahiti : le départ (juillet - août 1988)	211
France : Musiège (août - octobre 1988)	229
Inde : Delhi, Mac Léod Ganj (octobre 1988)	244
Népal : retraite tibétaine à Kopan Gompa (novembre 1988)	264
Thaïlande : l'installation à Bangkok (décembre 1988)	283
Épilogue	287

Avant-propos

Le jardin de la libération est un extrait de mon *Journal* qui prend place entre décembre 1987 et décembre 1988. Cet épisode d'un an, relaté dans sept cahiers du *Journal* – les cahiers 22 à 28 – forme un tout cohérent. Il décrit une période charnière de ma vie, celle de mon départ de Tahiti et de mon installation en Thaïlande. Cette transition ne s'est pas faite du jour au lendemain, mais a demandé une longue gestation où alternèrent le doute et l'enthousiasme, les nostalgies du passé et les projets d'avenir. Elle correspond aussi à une découverte plus profonde des réalités de la vie quotidienne en Asie et à une expérience pratique des enseignements du bouddhisme.

La rédaction du *Journal* commence en 1984, lorsque je m'installe à Tahiti, à l'âge de 41 ans. Le *Journal*, écrit à la main dans des cahiers d'écolier, comprend soixante-six cahiers (plus de quatre mille pages). Depuis 2007, je l'écris sur un ordinateur. Ma pratique du *Journal* fut très régulière, souvent quotidienne, jusqu'en 1993, puis de 1996 à 2001. Elle est plus épisodique depuis 2002. Entre 1992 et 1995, le *Journal* a pris une autre forme, les *Notes de Dharma*, dont il y a neuf cahiers (plus de six cents pages). Comme mon écriture est difficilement lisible, j'ai commencé, il y a quelques années, à saisir certaines parties du *Journal*. Plus récemment, j'ai décidé de lire et d'enregistrer les cahiers systématiquement et de les faire taper. Actuellement, la plupart des cahiers sont saisis. Comme j'écris le *Journal* d'un seul jet, sans relire ni corriger, il y a un important travail de correction à faire sur les textes saisis, que j'ai commencé en 2007.

Pour publier *Le jardin de la libération*, j'ai corrigé le texte original – sans toutefois en changer le sens, l'enchaînement et les détails – afin de le rendre plus clair et plus fluide, et d'améliorer le style de l'écriture. J'y ai ajouté un prologue et un épilogue pour situer cet épisode dans le contexte de ma vie avant et après cette période, ainsi que des notes explicatives. J'ai supprimé des répétitions et des événements personnels sans intérêt pour le lecteur, et changé les prénoms de certaines des personnes mentionnées dans le récit.

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

J'encourage le lecteur qui désire en savoir plus sur ma vie, mes activités et ma quête spirituelle à visiter mon site Wisdomlight.

Les photos des tableaux mentionnés dans le livre (avec les numéros de référence qui permettent des les identifier) sont présentées dans la rubrique *Expos en ligne* de la page *Peinture, peintures* du site Wisdomlight.

Le texte *Enseignements de Suan Mokekh* figure – et peut être téléchargé gratuitement – sur la page *Textes* du site Wisdomlight.

Les descriptions des cours et des retraites bouddhiques sont le récit d'expériences personnelles et ont été écrites sans intention pédagogique. Les explications des notes – et celles qui figurent dans le texte – sont destinées à aider le lecteur qui n'est pas familier avec le bouddhisme et les philosophies orientales à en saisir certains principes de bases, mais ne prétendent pas être une référence fiable pour une compréhension profonde de ces termes et de ces notions. Je ne suis pas un érudit du bouddhisme et je n'en partage avec le lecteur que ma compréhension personnelle et limitée. Si le mérite des explications exprimées d'une manière claire et juste revient exclusivement à la sagesse et à l'érudition de mes maîtres, toutes les notions, idées et interprétations erronées et confuses ne sont dues qu'à ma propre ignorance.

Chiang Mai
Mars 2010

Prologue

En décembre 1987, quand commence cet épisode du *Journal*, je vivais depuis quatre ans à Tahiti. Ce fut une période heureuse, lumineuse et créative de ma vie. En même temps ce fut une sorte d'exil, ou de fuite, de l'Occident, où j'avais vécu les quarante premières années de ma vie. Dans cette île perdue au milieu du Pacifique, aux antipodes de l'Europe, je me suis senti très dépaycé, comme dans un autre monde. Et c'est bien ce que j'avais recherché.

Avant d'arriver à Tahiti en janvier 1984, j'avais passé trois ans aux États-Unis, en Arizona. J'y dirigeais une entreprise spécialisée dans la conception de projets architecturaux et de sculptures monumentales. Au cours de mon séjour, je m'étais rendu compte que la vie américaine n'était pas vraiment un paradis, comme je l'avais un temps espéré. Je pressentais que le but notre existence sur cette planète ne devait pas se limiter à une course effrénée après l'argent, les biens matériels et les plaisirs des sens.

À Tahiti, où fleurissaient les centres et les mouvements spirituels, j'ai rencontré mon premier maître, Madame Poinçon. J'ai commencé à pratiquer assidûment le yoga et la méditation zen avec elle. J'ai aussi dévoré tous les livres que je trouvais sur la spiritualité, non seulement le bouddhisme, mais aussi l'hindouisme, le taoïsme, le soufisme, l'enseignement de Gurdjieff et celui de nombreux sages occidentaux.

C'est à Tahiti que j'ai aussi commencé à étudier le chinois et à me passionner pour la culture chinoise. Au printemps 1985, j'ai passé trois mois à Séoul, en Corée, pour suivre une école de calligraphie chinoise. L'année suivante, j'ai séjourné à Taïpei pour continuer mes études de chinois et de calligraphie, et pratiquer la peinture chinoise.

En allant en Corée, j'avais visité le Japon, et sur la route de Taïpei, je m'étais arrêté à Hong Kong et à Bangkok ; et j'avais visité le nord de la Thaïlande et la Malaisie. J'étais tombé sous le charme de la Thaïlande : la lumière, les temples bouddhistes, le vert des rizières, la douceur de vivre et le sourire des Thaïlandaises.

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

Entre ces premiers séjours en Asie, la vie tahitienne me convenait très bien. Je peignais beaucoup, je jouais au golf, je fréquentais un groupe d'amis sympathiques et j'explorais les îles encore sauvages de la Polynésie. Ma peinture a beaucoup évolué pendant cette période, influencée par mes voyages en Asie, la calligraphie et la peinture chinoise, et mes études spirituelles. Je faisais chaque année des expositions qui avaient du succès. C'était une période faste pour les peintres tahitiens.

En 1987, l'ambiance paradisiaque de Tahiti a commencé à changer, à la suite de la récession économique et de troubles sociaux et politiques. En automne, les dockers de Tahiti se sont mis en grève, bloquant le port de Papeete – et ainsi l'approvisionnement du territoire. Ils étaient soutenus par les mouvements indépendantistes. Le gouvernement français envoya un contingent de CRS et, le 23 octobre, les forces de l'ordre occupèrent le port. Les grévistes et les manifestants s'enfuirent alors vers le centre de Papeete, où ils brisèrent les vitrines, pillèrent les magasins et mirent le feu à plus de trente immeubles.

À la suite de ces incidents, la rumeur courut à Tahiti que la France allait abandonner la Polynésie. Ce fut la fin, pour Tahiti, d'une période tranquille et relativement prospère. De nombreux commerçants et investisseurs liquidèrent leurs affaires et allèrent s'installer en Australie et en Nouvelle-Zélande. Un climat de morosité envahit l'île, et chacun parlait de l'endroit où il allait partir pour continuer sa vie.

Ce moment coïncidait avec une période où je commençais à me sentir isolé et loin du monde à Tahiti. Sur le plan spirituel et culturel, j'avais l'impression d'avoir fait le tour de tout ce que je pouvais découvrir et apprendre en Polynésie.

J'étais attiré par l'Asie, j'avais envie de rencontrer les maîtres bouddhistes que je découvrais dans les livres, de faire le pèlerinage des lieux saints et d'aller vivre dans des monastères. Mais je ne voulais pas quitter Tahiti sur un coup de tête. J'avais besoin de retourner en Asie et de regarder ce continent avec un œil nouveau avant de prendre une décision. Je voulais surtout revoir la Thaïlande et visiter le monastère de Suan Mokkh, mais aussi découvrir d'autres pays d'Asie que je ne connaissais pas encore : la Birmanie, l'Inde et le Népal.

C'est dans cet état d'esprit que je me suis envolé, en novembre 1987, pour Sydney. Avant d'arriver à Bangkok, j'avais décidé de passer trois semaines en Australie, pour rendre visite à mes amis australiens, visiter le Queensland, Melbourne et la Tasmanie, et voir si je me sentais inspiré à m'installer en Australie, une solution que j'avais aussi envisagée.

Thaïlande : Bangkok, Wat Suan Mokkh, Phuket (décembre 1987)

7 décembre 1987, Bangkok

Enfin l'Asie ! Depuis trois jours, je baigne dans la béatitude. La Thaïlande, Bangkok, un pays et une ville où je me sens bien ! Rien à voir avec l'Australie. L'idée d'habiter ici m'enchant. Ce n'est pas tellement le site, l'architecture, la nature qui m'attirent, mais surtout l'atmosphère et les gens. Je crois c'est ce qui est vraiment important pour se plaire dans un pays. Même si les paysages et la nature étaient superbes en Arizona, c'est l'atmosphère et les gens qui rendaient ce pays invivable pour moi. Et j'ai l'impression que ce serait la même chose en Australie.

Depuis mon arrivée, il fait un temps magnifique et plutôt frais. Le même temps qu'il faisait l'an passé, en novembre et en février. C'est l'hiver, la saison sèche, comme juillet et août à Tahiti. L'été est probablement moins agréable, surtout à Bangkok. Les nuits sont fraîches, avec un petit vent et, cette nuit, j'ai pris une deuxième couverture. Jean-Jacques et Florence habitent un superbe appartement au dix-neuvième étage, dans un immeuble tout neuf. J'ai une grande chambre avec une salle de bain, un balcon et une vue sur toute la ville, mieux que dans le meilleur hôtel.

Le voyage depuis Sydney a vite passé. J'ai lu le petit livre de Muriel Cerf, *L'antivoyage*, qui ne m'a pas emballé. L'Asie vue par une Française de vingt ans qui sort pour la première fois de Paris et veut s'encanailler en Inde en fumant des joints. Mais elle découvre vite qu'il vaut mieux prendre de riches amants pour pouvoir vivre dans les palaces. Beaucoup de descriptions avec des adjectifs à foisons, des comparaisons parfois insolites et des successions de clichés souvent élimés. Elle se refuse à tomber dans la banalité des clichés photographiques, mais fait la même chose avec sa plume. Des mots, derrière lesquels il n'y a pas beaucoup d'émotions ni d'expériences profondes. Le rythme du livre est tellement

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

rapide qu'il devient vite fatigant, et il ne correspond pas au rythme lent et patient de l'Asie.

Ce sont sans doute des erreurs de jeunesse, car Muriel Cerf a publié ce livre à vingt-quatre ans. J'ai toutefois admiré la richesse de son vocabulaire ainsi que la fantaisie, la légèreté et l'humour de son style. Cela changeait de mes lectures habituelles sur la spiritualité, qui est complètement absente de son livre.

Je suis arrivé à Bangkok pour le soixantième anniversaire du roi, l'occasion de grandes festivités qui se prolongent jusqu'à ce soir. Toute la ville est décorée de drapeaux, de tentures, de photos de Sa Majesté. De nuit, c'est superbe, tous les immeubles et les arbres sont ornés de petites lampes. Comme c'est un long week-end, Jean-Jacques, qui travaille beaucoup, en profite pour se reposer et faire la grasse matinée. J'en ai profité aussi pour bien dormir.

Samedi, nous sommes allés déjeuner au club de polo, et comme Jean-Jacques voulait passer l'après-midi à la piscine, je suis allé me balader. Je suis passé par Suriwong Road¹, content de retrouver ce quartier que je connais bien, puis j'ai marché jusqu'au fleuve. J'ai pris le bateau express pour remonter vers la vieille ville et ai débarqué au milieu des fêtes du roi. Je me suis mêlé à la foule autour de Sanam Luang² et suis entré dans le Wat³ Mahatat⁴ où il y avait un grand marché. Je me suis tout de suite senti à mon aise dans cette foule chaleureuse et vivante, baigné dans des visions colorées, des odeurs alléchantes et la douce musique de la langue thaïe.

J'ai flâné longtemps parmi cette foule en fête – des centaines de milliers de personnes se trouvaient là – mais tout se déroulait dans le calme et la bonne humeur. Certains marchaient, d'autres étaient assis sur les pelouses en attendant patiemment l'arrivée du roi, qui assistait à une cérémonie au temple du bouddha d'émeraude⁵. Sur l'esplanade de

¹ Suriwong Road : une des principales rues commerçantes de Bangkok.

² Sanam Luang : grande esplanade située au cœur de la vieille ville de Bangkok où ont lieu cérémonies, célébrations, fêtes, manifestations.

³ Wat (thaï) : temple ou monastère bouddhiste.

⁴ Wat Mahatat : un des principaux temples du vieux Bangkok.

⁵ Wat Pra Kéo : le temple du bouddha d'émeraude, le plus majestueux temple de Bangkok. Attenant au Grand Palais, c'est le temple royal.

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

Sanam Luang, un grand palais blanc et or avait été construit spécialement pour la circonstance.

Vers 19 heures, j'ai décidé de rejoindre Jean-Jacques et Florence pour le dîner et c'est en voulant m'éloigner du centre de la fête pour trouver un taxi que je me suis rendu compte de l'énormité de la foule. Tous les accès qui menaient à la fête étaient bouchés par une foule si dense qu'il était impossible de partir. Il n'y avait d'ailleurs aucun taxi, tout le quartier était fermé à la circulation. Je me suis retrouvé sur le long d'un petit canal bordé de bistrots et de marchands ambulants où j'ai grignoté des poissons séchés et des bananes grillées au milieu de la foule en fête. Il y eut alors un feu d'artifice que tout le monde admirait avec l'émerveillement des enfants.

Petit à petit, je me suis laissé porter par la foule qui prenait le chemin du retour et j'ai dû faire presque la moitié du trajet à pied avant de trouver un *touk-touk*⁶ qui s'est faufilé tant bien que mal dans les embouteillages pour me ramener à la maison. Je suis arrivé à moitié asphyxié par les gaz d'échappement, mais le cœur bouillonnant de joie après ce bain de foule qui m'avait replongé dès mon arrivée dans la vie grouillante et chaleureuse de cette Asie où je me sens si bien.

Hier dimanche, pour continuer sur ma lancée, j'avais décidé de faire le pèlerinage du Wat Paï Rong Wua, que j'avais regretté de n'avoir pas pu faire l'an passé. J'ai pris un taxi à 6 heures pour Tha Chang, le débarcadère des éléphants. Sur Sanam Luang, il y avait encore beaucoup de monde, ceux qui avaient passé la nuit là. Le petit marché était déjà très animé et les noctambules attardés se réchauffaient avec des soupes chaudes.

Vers 7 heures, notre bateau est arrivé et, comme je l'avais prévu, j'étais le seul étranger parmi les familles et les couples de Thaïlandais. Nous étions une trentaine dans un bateau long et rapide. Nous sommes partis faire le plein d'essence puis, en voulant repartir, le moteur commença à pécloter. Le capitaine et ses deux aides s'affairèrent sur le moteur pendant un quart d'heure puis nous repartîmes, mais cent

⁶ *Touk-touk* (thaï) : forme motorisée du rickshaw, ce petit véhicule à trois roues est appelé ainsi à cause de son bruit caractéristique. Le *touk-touk* sert de taxi en Thaïlande et dans la plupart des pays d'Asie. Bruyants, inconfortables et peints de couleurs vives en Thaïlande, les *touk-touks* sont très prisés par les touristes pour leur aspect folklorique.

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

mètres plus loin, nouvelle panne. Un petit bateau nous remorqua jusqu'à notre embarcadère de départ où le patron de l'agence arriva en courant avec une assiette d'offrandes de nourriture et quelques bâtons d'encens qu'il posa sur le toit du bateau, et deux gerbes d'orchidées qu'il donna au capitaine, une qu'il plaça sur le petit autel situé au-dessus du tableau de bord, l'autre qu'il jeta dans le fleuve. Aussitôt tout rentra dans l'ordre, le moteur retrouva son ronron régulier qui nous berça pendant toute la journée.

Le soleil se levait sur le fleuve. Avec le vent et la vitesse du bateau, il faisait froid et tout le monde grelottait. Je regrettais de n'avoir mis qu'une chemise légère. Mais le paysage était si beau que j'en oubliais mon corps ankylosé. De jolies maisons au bord du fleuve : on y surprenait les habitants dans leurs occupations matinales, ils prenaient leur bain dans le fleuve, y lavaient leur linge et la vaisselle. Puis la vie des bateaux : sur les grosses péniches ventrues et les petits remorqueurs aux couleurs vives, des familles sont assemblées autour des casseroles pour le repas du matin.

Nous arrivâmes vite à la campagne, les cocotiers et les bananiers remplacèrent les maisons. Cachés dans la verdure, j'apercevais parfois un temple ou quelques maisons de paysans sur de hauts pilotis devant lesquelles étaient couchés, impassibles, un ou deux buffles aux longues cornes en forme de lyre.

Après environ deux heures de navigation, notre bateau quitta le fleuve pour prendre un petit canal d'irrigation. Le soleil s'élevait dans le ciel et commençait à nous réchauffer. Nous arrivâmes bientôt à une écluse. De minuscules bateaux plats s'amarrèrent au nôtre et des femmes entourées de marmites nous proposèrent des soupes, du riz et des plats cuisinés. D'autres vendaient des cacahuètes, des bananes, des petits gâteaux, des boissons gazeuses. Tous les passagers qui, jusque-là, étaient restés tranquillement assis, transis par le froid, s'animèrent soudain et mangeaient en riant et en bavardant.

Une fois l'écluse franchie, il nous restait encore deux heures de navigation, au milieu de plantes flottantes, souvent plus hautes que le bateau, dans lesquelles nous nous frayions un passage à toute vitesse. Nous traversions parfois des villages qui s'allongeaient sur la mince bande de terre qui sépare le canal des rizières. Enfin, à 11 h 30, nous arrivâmes au temple, dominé par un monumental bouddha assis, en béton, de plus de cinquante mètres de haut.

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

Tout autour, un immense terrain vague poussiéreux où étaient disséminés, entre des tas d'ordures, une multitude de bâtiments hétéroclites et baroques, des bouddhas de toutes sortes et de toutes tailles, des statues d'animaux et d'autres divinités qui ressemblaient à des dieux hindous, des scènes sculptées multicolores dans le style de celles de la Maison du Baume du Tigre à Hong Kong. Parmi ces curiosités hautes en couleurs, évoluaient des chiens errants maigres et galeux, des groupes de pèlerins venus en autocar et des petits moines en robe couleur safran. Dans chacun de ces monuments, des haut-parleurs tonitruants vantaient les mérites que vous promettaient les offrandes aux différentes divinités, sous la forme de bâtons d'encens, de fleurs de lotus et de petits carrés de feuille d'or qu'on collait sur les pieds, les jambes ou le visage des statues, selon les grandeurs respectives de la statue et du fidèle.

Plus loin, il y avait un petit bois avec un étang et une île reliée par un pont où gisaient des mendiants infirmes ou lépreux. Sur l'île, des statues de ciment peintes illustraient les péchés des hommes et les punitions de l'enfer et, parmi elles, d'autres infirmes qui s'intégraient parfaitement dans les scènes. Tout cela, comme l'ensemble du temple, était dans un état de décrépitude avancé et à moitié recouvert par la végétation et les détritiques ; de nombreuses statues étaient cassées ou renversées sur le sol.

Toutes les constructions semblaient laissées à l'abandon et aucune restauration ou réparation n'avait probablement été entreprise depuis la construction de cet immense parc d'attractions bouddhiste perdu au milieu de la campagne. J'ai été frappé par un petit temple qui abritait une série de grandes sphères sur lesquelles les fidèles collaient des feuilles d'or, puis, à côté, deux immenses mains de bouddha et deux grands pouces dressés, comme ceux qu'avait sculptés César⁷. Serait-il donc passé par là ?

Autre curiosité, une petite construction située devant le grand bouddha, qui, de loin, ressemblait à une grande croix chrétienne, et qui était placée juste entre les deux jambes croisées du bouddha. Je ne sais pas si c'était voulu. Après deux heures passées en dehors du temps et de la réalité dans un des temples les plus surprenants et surréalistes que j'aie vus, notre petit groupe s'est retrouvé dans le bateau pour les quatre

⁷ César (1921-1998) : sculpteur français connu pour ses compressions de voitures et d'autres objets, ainsi que pour ses expansions de résine polyuréthane.

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

heures du trajet de retour, avec un nouveau casse-croûte flottant en passant l'écluse.

Nous nous sommes arrêtés à un autre temple, le Wat Paï Lom, où il n'y avait pas vraiment de temple mais seulement un bouddha au milieu de la forêt, entouré de deux rangées d'armatures rouillées pour les colonnes d'un temple qui ne fut jamais construit.

La curiosité de l'endroit était les milliers d'énormes oiseaux blancs et noirs – des cigognes – qui nichaient dans les arbres alentours, si bien que le sol ainsi que les herbes et les buissons du sous-bois étaient par endroits recouverts de guano comme par de la neige. Il paraît que ces volatiles viennent du Bangladesh et qu'ils séjournent dans ce parc tous les ans de novembre à juillet.

Nous sommes arrivés à 18 heures au port. Le soleil rouge venait de disparaître à l'horizon et la lune, qui était pleine la veille pour l'anniversaire du roi, n'allait pas tarder à se lever sur la ville. Après ce long dimanche à la campagne, j'ai erré encore un moment à la tombée de la nuit dans la foule en fête avant de rejoindre Jean-Jacques et Florence pour le dîner.

J'ai commencé une enquête sur les conditions de vie à Bangkok. Les appartements à louer sont chers, si on désire avoir un logement confortable et adapté aux habitudes de luxe occidentales. La nourriture, par contre, est très bon marché, comme dans toute l'Asie, et on peut facilement se nourrir, d'après ce que me dit Jean-Jacques, pour l'équivalent de cent cinquante euros par mois en se mettant au régime local. Tous les produits importés sont chers et également les voitures. Jean-Jacques préfère maintenant habiter un appartement qui est près de son bureau, mais, lors de leur premier séjour, ils habitaient dans une maison avec un jardin. Si on s'éloigne un peu du centre, on peut encore trouver des maisons de rêve, avec toutefois quelques moustiques et le risque de se faire cambrioler.

Bien sûr, il ne faut pas avoir besoin d'aller en ville aux heures de pointe, car le trafic de Bangkok est infernal. Pour un petit peintre, la situation est différente et hier j'ai pu rêver à loisir de la vie dans une maison sur pilotis, au bord du fleuve, à regarder passer l'eau et les bateaux, et à écouter le fleuve et la sagesse qu'il peut nous enseigner. Je me suis dit qu'après la campagne, le désert et la mer, je passerais bien

quelques années au bord d'un grand fleuve. Pour l'instant, rien ne m'empêche d'en rêver !

9 décembre, Bangkok

J'ai passé la journée d'hier à explorer le quartier de Sukhumvit⁸. J'ai trouvé d'abord une petite agence de voyage efficace et mes vols pour Rangoon et Katmandou sont confirmés. J'ai marché ensuite jusqu'à l'ambassade de Suisse, car on m'avait dit qu'il fallait une lettre de recommandation pour obtenir un visa indien, mais il n'en est rien. L'employé de l'ambassade m'a dit qu'il n'était pas facile d'obtenir un visa de longue durée pour la Thaïlande, à moins qu'on ne désire pas travailler et qu'on puisse subvenir à ses besoins. Puis je suis allé à l'ambassade de l'Inde, au *soi* 23⁹.

J'ai retrouvé, au *soi* Asoke, la *Galerie 20* que j'avais vue l'an passé, mais où il n'y avait pas d'exposition. Au sous-sol, il y a une librairie où je suis resté un moment et ai acheté mon premier livre, petit il est vrai, *Under a Glass Bell*, d'Anaïs Nin¹⁰ et une série de cartes postales pour commencer mon courrier de Noël. J'ai mangé un riz aux légumes dans un petit bistrot, trouvé dans un bazar voisin des enveloppes et un bloc de papier pour un prix dérisoire et suis rentré faire une sieste qui était bienvenue.

Je ne sais pas si ça vient du bruit et de la pollution auxquels je ne suis plus habitué, mais je fais de longues nuits d'un sommeil profond et j'ai dormi deux heures hier après-midi, tout aussi profondément. Ce n'est en tout cas pas la chaleur, car il fait nettement plus frais qu'à Tahiti au mois d'août. À 16 h 30, je suis allé chercher mon visa indien puis me suis baladé dans les ruelles, inspectant les maisons et les jardins, les magasins et les centres commerciaux, tout cela dans le bruit des moteurs, les gaz d'échappement et en faisant bien attention de ne pas me faire renverser sur les bords de ces ruelles étroites et sans trottoirs. J'ai vu plusieurs maisons à louer, ça n'a pas l'air d'être un problème.

⁸ Sukhumvit : quartier résidentiel de Bangkok. C'est dans ce quartier que vivent Jean-Jacques et Florence, ainsi que beaucoup d'expatriés.

⁹ *Soi* (thaï) : désigne les ruelles latérales, souvent des impasses, qui débouchent sur les artères principales.

¹⁰ Anaïs Nin (1903-1977) : femme de lettre américaine d'origine franco-cubaine. Elle doit sa notoriété à son *Journal* et à ses écrits érotiques. Elle vécut à Paris de 1923 à 1939, où elle fut la maîtresse de plusieurs écrivains célèbres, dont Henry Miller.

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

Je revenais tranquillement sur Sukhumvit Road lorsque je croise un homme avec de longues moustaches grisonnantes, accompagné d'une jeune Thaïlandaise, qu'il me semble reconnaître. Je continue mon chemin et soudain, cela me revient, on dirait tout à fait Bruno, le chef de chantier qui avait dirigé les travaux de la maison de Musiège¹¹, il y a une quinzaine d'années. Je retourne sur mes pas, mais il avait disparu dans la foule très dense à cette heure.

Je me dis qu'il était peut-être entré dans le supermarché que j'avais vu un instant auparavant. Je cherche en vain et reprends mon chemin. Je regarde encore à tout hasard dans un autre supermarché, un peu plus loin, et je l'aperçois à travers la vitrine, choisissant des guirlandes de Noël. Est-ce bien lui ? Je reconnais alors sa gourmète en or et je vois un livre français qui dépasse de sa poche. Il n'y a plus de doute. Je l'interpelle à la sortie du magasin, il ne me reconnaît pas tout de suite, mais quand je lui dis Musiège, ça y est !

Nous allons boire un café dans un restaurant italien et il me raconte qu'il vit à Bangkok depuis un an, après avoir liquidé le restaurant tessinois qu'il tenait à Genève et quitté définitivement la Suisse en emportant toutes ses affaires et sa nouvelle femme thaïlandaise, qu'il avait rencontrée il y a dix ans lors de son premier voyage à Bangkok. Il l'avait fait venir à Genève un mois plus tard, elle travaillait avec lui au restaurant le soir et allait à l'école la journée. Il m'invita à manger un spaghetti chez lui. Il habite un appartement au *soi* 49, moins luxueux que celui de Jean-Jacques, mais spacieux et encombré de toutes ses affaires ramenées de Suisse dont il n'a rien voulu abandonner. Le déménagement par avion lui a coûté dix mille francs suisses, avec, entre autres, cinq télévisions, un ordinateur, de nombreux appareils électroménagers, des livres et des revues, des tableaux de sa grand-mère, des meubles et des bibelots, et d'abondantes provisions de nourriture.

Il a aussi transporté avec lui son mode de vie et ses habitudes. Pour l'instant, il ne fait rien, il voyage beaucoup à l'intérieur de la Thaïlande, qu'il connaît déjà très bien, et a l'intention d'ouvrir un restaurant tessinois dans le quartier. Il est bronzé, détendu et a l'air parfaitement heureux dans sa nouvelle vie asiatique. Sa femme est jolie et charmante, elle nous a préparé le repas, nous a servi et a mangé dans la cuisine, comme c'est sans doute la coutume dans ce pays. Bruno parle un peu le

¹¹ Musiège : village de Haute-Savoie où se trouvait ma résidence en France de 1976 à 2004.

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

thaï et a l'air d'avoir beaucoup de connaissances et d'amis à Bangkok. En plus, il reçoit la visite de ses nombreux amis et anciens clients de Suisse.

Il est toujours le même, chaleureux, fort en gueule et finalement très suisse dans ses façons de penser et de voir les choses. Mais il connaît déjà tout ce qui concerne la Thaïlande. Il m'a donné des conseils d'excursions et de voyages et m'a vivement conseillé de venir vivre ici. On peut obtenir des visas de touriste de trois mois, il suffit d'aller les faire renouveler tous les trimestres à Penang, en Malaisie, où est le consulat de Thaïlande le plus proche. J'ai passé une très sympathique soirée vraiment inattendue et, curieusement, la veille, je pensais à Bruno alors que nous parlions avec Jean-Jacques et Florence de nos maisons en Savoie et des difficultés que posaient les transformations de ces vieilles bâtisses.

11 décembre, Bangkok

Je suis saturé de Bangkok, du bruit, de la poussière, de la pollution, de la foule et je traîne depuis deux jours sans rien faire de très intéressant ni de très positif. Le soir, je suis épuisé, je dors dix heures comme une pierre et, le matin, je me lève avec peine. J'avais déjà éprouvé ça à Paris et dans d'autres grandes villes. Décidément, je crois que la vie des grandes capitales n'est pas faite pour moi, même si j'en rêve parfois dans le calme de Tahiti. À chaque fois c'est pareil, après trois ou quatre jours, je n'ai qu'une envie, c'est de fuir et de retrouver le calme de la campagne.

Avant-hier, je suis descendu dans la vieille ville. Je suis d'abord allé au Wat Bovon Nivè¹² où j'ai erré un long moment à la recherche de publications bouddhiques et de renseignements sur les monastères thaïlandais qui accueillent les Occidentaux. J'ai vu passer deux moines occidentaux, mais n'ai pas osé les aborder. J'ai marché jusqu'au Wat Po¹³ où il y avait tellement de touristes que je ne me suis pas attardé. Je me suis ensuite promené dans le grand marché de légumes situé au bord

¹² Wat Bovon Nivè : grand monastère où réside le patriarche de Thaïlande, la plus haute autorité du bouddhisme thaïlandais.

¹³ Wat Po : un des plus grands et des plus beaux monastères du vieux Bangkok, très prisé par les touristes. Le Wat Po possède une école de massage thaïlandais renommée.

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

du fleuve. Il est toujours aussi animé, avec ses immenses corbeilles remplies de piments, d'oignons, de laitues, de navets, mais aussi d'orchidées et de poissons séchés. Puis je suis passé au Wat Suthat, que j'aime bien, mais le temple où j'avais assisté une fois à la cérémonie du soir était fermé. Après avoir marché toute la journée au milieu des pots d'échappement et des klaxons, j'ai encore passé une heure dans un taxi parmi les embouteillages pour rentrer. C'est épuisant !

Hier matin, j'ai traîné dans plusieurs librairies de Sukhumvit où l'on trouve beaucoup de livres anglais et même quelques livres français. Je suis tombé sur un livre que je cherchais depuis longtemps, *Sur les traces du Bouddha*, de Marc de Smedt, que j'ai acheté après quelques hésitations. J'ai aussi vaincu mes hésitations pour acheter un guide de la Birmanie. Deux poids de plus sur mon dos de voyageur !

Comme je passais devant une agence *Hertz*, je suis entré pour me renseigner sur les locations de voitures à Phuket¹⁴. Je suis tombé sur une dame qui parlait très bien le français et qui m'a proposé d'amener une voiture de Bangkok à Phuket, une jeep toute neuve. Je me suis laissé tenté par cette aventure. Au moins je pourrai voir le pays en dehors des sentiers battus par les touristes. Je me lance dans l'imprévu, ce qui n'est pas pour me déplaire. Je dois attendre cet après-midi pour récupérer mon passeport avec le visa birman et je partirai demain matin de bonne heure.

Au début de la semaine, il y a eu de fortes pluies et des inondations dans le Sud, aussi j'hésitais à y aller. Mais le temps s'est arrangé et je préfère découvrir le Sud plutôt que de retourner à Chiang Mai¹⁵. Il faut vraiment que je quitte Bangkok où je n'ai plus rien envie de faire. Je constate que j'étais déjà allé partout l'an passé et que, cette année, je revois les mêmes choses, mais avec le plaisir de la découverte en moins.

Hier après-midi, je suis allé voir Bruno à la piscine de l'hôtel *Nana* où il a l'air de passer ses après-midi et d'y rencontrer d'autres Suisses, qui sont de passage ou vivent à Bangkok et dont le seul intérêt semble être de collectionner les jeunes Thaïlandaises. Je l'ai invité à dîner avec sa femme et nous sommes allés au *Tum Nak Thai*, le plus grand restaurant du monde. Un immense ensemble de petits pavillons groupés autour

¹⁴ Phuket : grande île du sud de la Thaïlande qui est devenue un des principaux centres touristiques du pays.

¹⁵ Chiang Mai : ville du nord de la Thaïlande où je réside depuis 1998.

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

d'un lac et entourés de jardins et de cascades. Il peut recevoir trois mille personnes et les serveurs se déplacent en patins à roulettes. Il y a un spectacle de danse et, même s'il y a beaucoup de touristes, les clients sont en majorité des Thaïlandais. Il y a de nombreux groupes, des anniversaires et des soirées d'entreprises. La carte est immense et variée avec des spécialités thaïes de toutes les provinces du pays.

J'ai partagé avec la femme de Bruno un poisson, des crevettes, des légumes, et une pâte épicée, à base de poisson, cuite dans une noix de coco, alors que Bruno se contentait d'un riz sauté. J'ai passé une très agréable soirée et ce copieux repas pour trois n'a coûté que cinq cents bahts¹⁶. Bruno est resté très suisse et un an d'Asie n'a pas beaucoup changé son état d'esprit. Il organise tout, prend beaucoup de précautions et, si je l'écoutais, je ne partirais ni à Phuket ni en Birmanie sans avoir réservé des tours organisés. Je n'ai d'ailleurs pas osé lui dire que j'allais à Phuket en jeep.

Il envoie toutes les lettres en recommandé, de peur qu'un postier malhonnête ne décolle les timbres pour les revendre, me conseille de toujours enlever les carbones des reçus des cartes de crédit, de peur qu'on les utilise pour faire des faux, et il renvoie les taxis si le chauffeur lui demande dix bahts de plus que le prix qu'il veut payer. Mais il est bien brave et ça m'a fait plaisir de passer quelques heures avec lui et, en plus, il a le cœur sur la main et fait tout ce qu'il peut pour m'aider et me conseiller. Mais il est difficile de lui expliquer que je ne conçois pas tout à fait les voyages et la vie de la même façon que lui. Enfin, j'ai réussi à le laisser parler, approuvant ce qu'il disait, à part deux trois choses où je n'ai pas pu me retenir de le contredire et de donner mon avis. Mais j'aurais mieux fait de m'en abstenir. Sa femme est charmante, j'ai appris qu'elle avait trente-sept ans alors que je ne lui en donnais pas plus de vingt-cinq.

J'ai bu trop de thé hier soir et j'ai mal dormi. Je me suis réveillé à 6 h 30, très agité, et je me posais des questions sur la suite de mon voyage, après toutes les mises en garde de Bruno. Ce matin, j'ai pris mon billet de retour de Phuket et me suis réfugié au centre commercial de l'*Amarin Plaza*, dans l'air conditionné et dans un silence et un calme relatifs. Entre 14 et 15 heures, je dois aller chercher mon passeport et je

¹⁶ Baht (thaï) : unité monétaire de la Thaïlande. À l'époque, quarante bahts correspondaient à un euro.

crois que ce sera ma seule activité importante de l'après-midi. Vivement la campagne !

12 décembre, plage de Pran Buri

Me voilà à trois cents kilomètres au sud de Bangkok, au bord de la mer. Je revis ! Un village poussiéreux à douze kilomètres de la route principale, sur un chemin en terre battue qui mène à la mer. Et là, ce petit bistrot chinois avec une terrasse couverte donnant sur la plage. La mer est verte avec des moutons blancs. Au large, une dizaine de barques de pêcheurs. À droite, une jetée en béton où des bateaux doivent accoster. Au bord de la terrasse, quatre réverbères où flottent de petits drapeaux thaïlandais, rouge, blanc, bleu, blanc, rouge. Un haut-parleur diffuse de la musique chinoise.

J'étais le premier client. Comme l'endroit n'est pas touristique du tout, j'ai eu du mal à me faire comprendre, mais on m'a servi ce que je voulais : un poisson frit, des légumes sautés, du riz et du thé. Le grand-père fait les additions, le patron et la patronne sont cachés dans la boutique ou la cuisine et quatre jolies jeunes filles font le service. Plusieurs chiens sont couchés sous les tables et trois singes sont accrochés aux branches des arbres derrière mon dos.

J'ai demandé au grand-père de m'écrire sur un papier les noms des plats que j'avais mangés et de me dire comment ils se prononçaient. Comme c'est mon menu favori, je pourrai dorénavant sortir mon petit papier ou essayer de parler, si j'arrive à prononcer les tons¹⁷ correctement. Deux tables se sont remplies à côté de moi, une grande famille de dix personnes et un monsieur tout seul qui a commandé une dizaine de plats qui couvrent toute sa table. Le calme, l'air pur de la mer, quel délice après une semaine à Bangkok ! Je resterais bien quelques jours ici.

Il fait un temps superbe, qui dure depuis mon arrivée en Thaïlande, avec un agréable petit vent frais. La grand-mère et les filles ont sorti de grandes claies et y étalent des petits poulpes blancs pour les faire sécher. Ce sont justement ceux que j'adore !

¹⁷ Comme le chinois, le thaï est une langue tonale. Le même mot, prononcé sur un autre ton, a un sens différent.

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

Je suis parti ce matin à 8 heures avec ma jeep blanche toute neuve. Peu de trafic pour sortir de Bangkok, car c'est samedi. J'ai pris l'autoroute jusqu'à Ratchaburi, en passant près du grand *chedi*¹⁸ doré de Nakhon Pathom qui s'élève majestueusement au-dessus du paysage. Je la visiterai une autre fois. À l'entrée de Ratchaburi, la route passe entre deux collines, sur l'une s'élève le *chedi* d'un temple bouddhiste, sur l'autre une antenne de télévision, le dieu du passé et celui du présent se font face.

Dès la sortie de Bangkok, j'ai traversé une campagne verdoyante, avec des champs de riz, des cocotiers, des bananiers, au milieu de laquelle se dressent parfois de curieuses montagnes en forme de pains de sucre, qui sont un avant-goût des formations géologiques que je vais trouver plus au sud et dans la région de Phuket. La route est bonne, pas trop de circulation, surtout des camions, des bus et des camionnettes chargées de grappes humaines.

Je suis arrivé à 11 heures à Hua Hin, la plus ancienne station balnéaire de Thaïlande, où Jean-Jacques m'a dit qu'il y avait un très beau golf. J'ai pris une rue transversale pour aller voir le bord de la mer, et suis tombé sur un petit marché entouré de maisons en bois sur pilotis derrière lesquelles séchaient des poissons étalés sur des claies. J'allais m'arrêter pour faire quelques pas et trouver un endroit pour déjeuner quand je suis passé devant plusieurs restaurants, avec des enseignes en allemand, remplis de touristes. Cette vision m'a découragé et j'ai repris ma route vers le sud¹⁹. Vingt kilomètres plus loin, je me suis laissé attiré par Pran Buri, qui est tout à fait l'endroit qu'il me fallait.

Hier à midi, après ma séance d'écriture sur le canapé du salon de thé de l'*Amarin Plaza*, je me suis repris et ai décidé de ne pas me laisser envahir par l'humeur morose qui me guettait depuis deux jours. Je suis monté d'un étage pour manger un sushi et un plat de noix de cajous grillées avec des oignons verts et j'ai pris le chemin de l'hôtel *Montien* où

¹⁸ *Chedi* (mot thaï pour stupa ou pagode) : monument symbolique, à base carrée ou circulaire, qui se termine en pointe. Il représente les différents aspects de l'enseignement et de la pratique bouddhiques et contient généralement des reliques, des textes sacrés ou des images saintes. Le *chedi* de Nakhon Pathom, avec ses 127 mètres, est le monument bouddhiste le plus haut du monde.

¹⁹ Hua Hin : malgré cette première impression décevante, j'ai vécu à Hua Hin de 1992 à 1997.

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

j'avais lu qu'il y avait, pendant tout le mois de décembre, une dizaine d'astrologues qu'on pouvait consulter.

Mon astrologue était un Thaïlandais d'un certain âge, avec un teint foncé, une tête ronde, les cheveux coupés très courts, un grand sourire et un petit ventre rond. Comme il ne parlait pas l'anglais, un jeune employé de l'hôtel m'a servi d'interprète. Triburum – c'était le surnom de mon astrologue – a d'abord tracé un diagramme avec des chiffres, assez différent de ceux de l'astrologie occidentale. Je crois que c'est plutôt de l'astrologie chinoise ou indienne. Mon interprète ne parlait pas très bien l'anglais non plus, mais les quelques éléments qu'il a réussi à me traduire m'ont aidé à comprendre intuitivement les longs discours de Triburum.

Il m'a d'abord dit que l'année de mes quarante-cinq ans (1988) sera une année heureuse et que les projets que j'entreprendrai seront couronnés de succès. De même pour la période de quarante-cinq à quarante-neuf ans. Ma santé sera bonne, pas de problèmes pour le cœur et les jambes, mais faire attention aux yeux, aux oreilles et au nez. Du côté du ventre, je risque une petite opération sans gravité. Pendant cette période, je devrais me marier et avoir un fils qui me donnera beaucoup de joie et deviendra quelqu'un de très célèbre.

En ce qui concerne le travail, les expériences de mes voyages doivent inspirer ma peinture et mes écrits. Quand je voyage, je dois recharger mes batteries. Mes écrits et ma peinture devraient avoir beaucoup de succès à long terme, et c'est entre cinquante-deux et soixante ans que je commencerai à récolter les fruits de mon travail. J'aurai alors accumulé suffisamment d'expériences pour n'avoir plus besoin de bouger. Mais jusque-là, je voyagerai sans cesse. Il me dit que le problème de savoir dans quel pays je dois vivre est un faux problème et qu'il ne faut pas me poser de questions à ce sujet. D'ailleurs, dans tous les domaines, je ne dois pas trop me poser trop de questions. « Take it easy » (ne vous en faites pas), disait mon interprète. S'il y a des problèmes, laissez-les de côté et attendez que ça passe.

J'ai essayé de lui poser une question sur le bouddhisme, mais je crois qu'il ne l'a pas très bien comprise, ou que c'était aussi une fausse question. Il avait été moine et le jeune interprète aussi. Ce qu'il y a d'important à comprendre, m'a-t-il dit, c'est que l'attitude des autres à notre égard est la même que celle que nous avons à leur égard.

Tout est là, dans ces deux phrases : agir envers les autres comme nous aimerions qu'ils agissent envers nous, et laisser faire le cours des

choses sans se poser de questions ni vouloir s'y opposer. Ce n'est pas plus compliqué que ça !

Ces bonnes prédictions m'ont fait beaucoup de bien et ont achevé de me redonner le moral. Il faudrait consulter plus souvent les astrologues et j'ai appris, dans le *Journal* d'Anaïs Nin, qu'elle et Henry Miller les consultaient régulièrement. C'est bon pour la santé mentale. Et le fait de savoir si les prédictions sont justes ou fausses n'est pas important. Il y en a toujours une partie qui est juste et une partie qui est fausse. Ce qui est important, c'est la direction que ces quelques paroles sages donnent à nos pensées présentes, l'influence qu'elles ont sur notre façon de voir une situation donnée à un moment donné et l'impulsion qu'elles nous donnent pour trouver une solution à un problème particulier ou nous remettre sur la bonne voie.

Cela confirme d'ailleurs ce que je lisais l'autre jour dans l'introduction du *Pocket I Ching (Yi Jing de poche)* de Richard Wilhelm²⁰, que j'ai feuilleté l'autre jour dans une librairie. Le fait de tirer un hexagramme plutôt qu'un autre, en jetant des pièces, n'est qu'un hasard, mais la confrontation de la situation décrite par cet hexagramme, tiré au hasard, avec notre situation particulière à ce moment-là, est ce qui nous conduit à une réflexion bénéfique et nous permet de tirer profit de la sagesse de l'hexagramme vu sous l'angle particulier de notre situation du moment. C'est pourquoi le même hexagramme, tiré dans des situations différentes, peut nous conduire à des actions différentes, et des hexagrammes différents, tirés dans des situations équivalentes, peuvent nous conduire à des actions équivalentes.

Durant ma séance d'astrologie, je suis passé à la télévision. Si Bruno me voit, il me prendra vraiment pour un fou ou un original. L'astrologue m'a aussi pris en photo et m'a donné sa carte, pour que je lui écrive si j'ai d'autres questions à lui poser. J'ai donné mes derniers bahts à mon interprète et suis rentré à pied à Sukhumvit, ce qui, vu le trafic, était sûrement le moyen le plus rapide. J'ai passé alors deux heures dans ma petite agence de voyage à attendre mon passeport et mon visa birman.

²⁰ Richard Wilhelm (1873-1930) : sinologue et traducteur allemand. Sa traduction du *Yi Jing*, préfacée par Carl Jung, fut à l'origine de la diffusion du *Livre des mutations* en Occident. La traduction de Wilhelm, considérée aujourd'hui par certains spécialistes comme discutable, est familièrement appelée « le livre jaune » par les adeptes du *Yi Jing*.

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

En rentrant, j'ai montré les photos de mes derniers tableaux à Jean-Jacques et Florence. Je crois qu'ils les ont bien aimés, mais ils préfèrent ma période figurative en aplats à mes dernières recherches, comme d'ailleurs la plupart des gens à qui je les ai montrées. C'était sans doute plus facile et plus commercial, mais ça ne va pas m'empêcher de continuer mes recherches actuelles sans regarder en arrière.

Le restaurant s'est vidé, il est 14 heures, je vais reprendre la route du sud.

13 décembre, midi, plage de Tha Chana

Je continue, dans les meilleures conditions, mon périple anti-touristique. J'ai les pieds dans le sable, assis sur un banc de bambou devant une table basse et sous un petit toit de feuilles de pandanus construit tout à fait comme un faré polynésien. Devant moi, dix mètres de plage, de petites vagues qui déferlent et la mer, verdâtre. Derrière, des cocotiers, d'autres tables sous d'autres petits toits. Une famille d'une dizaine de Thaïlandais mange à ma gauche et un groupe de jeunes garçons à droite, bruyants et stupides comme leur âge le veut. Et, bien sûr, un haut-parleur qui braille le disco local.

Je viens de manger une grande assiette de riz et un beau poisson dans une sauce aux oignons, ail et piments. C'était moins bon et copieux qu'hier à midi. Je suis l'attraction dans ces endroits où ils ne doivent pas souvent voir un touriste. Le monsieur qui m'avait pris en photo tout à l'heure avec deux jeunes filles vient de me prendre en photo avec ses deux fils. Il faut bien satisfaire leur curiosité et répondre à leurs questions, toujours les mêmes : « Where do you come from ? », « Where do you go ? », « Are you alone ? »... Parfois ça m'agace et j'abrége les séances, mais j'essaie quand même de faire un effort, car ils sont bien gentils et c'est le prix des balades en dehors des circuits touristiques.

Hier après-midi, après ma délicieuse halte, j'ai pris une petite route qui traverse un parc national où s'élèvent plusieurs de ces étranges montagnes abruptes qui surgissent de la plaine comme de grosses verrues. À leur pied, de grandes étendues d'eau où elles se reflètent et d'où sortent quelques pousses de riz éparses. Je remarque qu'en Thaïlande les cultures sont beaucoup moins bien entretenues qu'en

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

Corée, au Japon ou même à Taiwan et Bali, et en particulier les rizières. Les autres cultures, dans cette région, sont l'ananas et la noix de coco et, par endroits, je retrouve avec plaisir l'odeur rance du coprah. Il y a aussi de grandes plantations d'hévéas qui ne sont pas très esthétiques et me rappellent la Malaisie. Le paysage est plat et monotone, nettement moins beau que les paysages vallonnés de Corée et de Taiwan.

J'ai retrouvé plus au sud la route nationale 4 et ai roulé encore une centaine de kilomètres. Le soleil qui commençait à baisser me rôtissait le profil droit, aussi j'ai pris une route en direction de la mer et me suis arrêté à Prachuap Khiri Khan, une petite ville portuaire dont la principale activité semble être la pêche.

J'ai loué un bungalow avec un abri pour la voiture pour cent cinquante bahts (quatre euros). Une grande chambre avec un immense lit recouvert d'un drap propre et une grande salle de bain avec lavabo, douche et toilettes à la turque.

Ma première excursion fut l'ascension d'une de ces étranges montagnes qui a la particularité d'avoir un grand trou à travers lequel on voit le ciel. Une partie de la ville est peuplée de centaines de singes qui courent et gambadent en tous sens. Quatre cents marches à gravir en compagnie des singes pour arriver à un petit temple, un *chedi* blanc et deux antennes de télévision. Je me suis assis sur les marches d'une chapelle dont la statue a disparu et suis resté là une bonne heure à regarder la mer d'un côté, avec un groupe d'îlots aux formes insolites, et la campagne de l'autre, avec le soleil qui se couchait derrière les collines.

Je ne suis pas resté longtemps seul sur ma colline. Un touriste est arrivé avec son appareil photo autour du cou, puis trois jeunes boxeurs qui couraient, sautillaient, faisaient des pompes, simulaient des combats de boxe thaïlandaise où les coups de pieds alternaient avec les coups de poings. Ils se sont finalement assis à côté de moi pour m'interroger, puis ils ont été vite remplacés par deux jeunes couples moqueurs que ma présence avait l'air d'amuser beaucoup.

Lorsque le soleil eut disparu derrière les collines, j'ai salué les singes, très moqueurs eux aussi, et suis redescendu pour voir la deuxième attraction de l'endroit, l'arrivée des bateaux de pêche au bout de la longue jetée. Ce sont des bateaux de bois avec une tourelle de trois étages à l'arrière. Sur chaque bateau, une quinzaine de jeunes gens habillés de noir déchargent de grandes corbeilles de poissons et chargent de la glace et des caisses vides. Sur la jetée, un grand attroupement et une file de camions frigorifiques qui emmènent le poisson.

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

La nuit était tombée. J'ai longé le quai et suis tombé sur des roulottes qui présentaient de beaux étals de poissons, de fruits de mer et de légumes. Sur le trottoir, le long de la plage, une rangée de tables alignées sous des réverbères, faits d'une tige de fer et d'un tube fluorescent placé verticalement. Beaucoup de monde était déjà attablé et cela me faisait envie. J'ai choisi un beau saint-pierre et des légumes, mais le cuisinier n'avait pas la main très fine et mon poisson est revenu coupé en petits morceaux, carbonisé et baignant avec quelques pois mange-tout dans un épais jus gras et brunâtre. Ce n'était pas meilleur que ça en avait l'air, aussi me suis-je rassasié d'un grand bol de riz bien blanc.

Si la gastronomie n'était pas au rendez-vous, le clapotis des vagues, les fanaux des bateaux de pêche au large et l'ambiance ringarde de ce samedi soir couleur locale suffisaient à mon bonheur. J'étais bien loin de l'agitation et du bruit de Bangkok et aussi des nuits tropicales organisées pour les touristes qui m'attendaient à Phuket et que je ne me réjouissais pas du tout de connaître. J'ai marché le long de la mer pour rentrer, me suis couché à 20 heures et ai dormi onze heures sans être dérangé par les motos et les orchestres des bals du samedi soir.

Ce matin, j'ai fini ma méditation juste à temps pour voir le soleil se lever sur le golfe de Thaïlande. Avant de partir, j'ai fait le tour de la ville, qui est plus grande qu'elle en avait l'air depuis la mer. Un grand marché avec même un marchand de livres, des supermarchés, un grand magasin, la poste, le marchand de motos, qui sont ici le moyen de transport favori des jeunes aussi bien que des familles nombreuses. Je suis parti à 8 heures et ai roulé trois cents kilomètres en direction du sud, par un temps couvert qui était plus agréable pour conduire que le soleil.

Mes voisins ont fini de manger et se promènent sur la plage. Une fois de plus, je fais bien rire les petites serveuses. Les gens rient beaucoup dans ce pays, comme en Polynésie. C'est un des charmes des pays qui ne sont pas encore trop développés. La tristesse, l'angoisse, les soucis sont des maladies de civilisés. La vie est paisible et douce dans ces endroits encore préservés de la civilisation et du tourisme. Jusqu'à quand seront-ils préservés ? Peut-être ont-ils la chance que leur plage ne réponde pas aux critères des vacances de rêves pour Germains et Anglo-Saxons ou peut-être que les élus locaux ne sont pas dans les bonnes grâces du ministre du tourisme ?

Quelques rayons de soleil percent les nuages et illuminent la plage, jonchée de troncs d'arbres, de branchages, de débris de noix de coco et de bouteilles en plastiques, où quelques chiens nonchalants font la sieste. Je me joindrais bien à eux si le programme de ma journée ne comportait encore la visite du monastère où enseigne Ajahn²¹ Buddhadasa²², un des maîtres bouddhistes les plus réputés de Thaïlande.

14 décembre, Wat Suan Mokkh

J'ai quitté la plage, suivi sur vingt-cinq kilomètres une petite route bordée de rizières d'un vert lumineux, traversé Chaiya, une bourgade faite de jolies maisons de bois, repris la route nationale sur quelques kilomètres avant de trouver Wat Suan Mokkh²³, situé au pied d'une colline, à droite de la route. À l'entrée du monastère, je vois un petit marché et me gare pour acheter des bananes. Je descends de ma jeep et me trouve nez à nez avec un moine souriant qui me demande en anglais si je désire séjourner au monastère.

²¹ Ajahn (thaï) : professeur, enseignant, maître. Titre également donné aux moines qui portent la robe depuis plus de dix ans, même s'ils n'enseignent pas.

²² Ajahn Buddhadasa (1906-1993) : ordonné moine à l'âge de vingt ans, Ajahn Buddhadasa fonda, en 1932, le monastère de Suan Mokkh dans une forêt proche de Chaiya, sa ville natale. À cette époque, c'était le seul monastère de forêt dédié à la méditation dans le sud de la Thaïlande. Le travail d'Ajahn Buddhadasa est basé sur une étude approfondie des textes palis – le canon et les commentaires – et sur sa pratique personnelle. Son approche a toujours été scientifique, directe et pratique. Il s'est efforcé d'expliquer de façon correcte les principes essentiels du bouddhisme original. Ses livres – écrits ou transcrits à partir de ses discours – remplissent une chambre entière à la bibliothèque nationale et influencent tous les bouddhistes thaïlandais sérieux. À partir des années 1960, des militants et des penseurs dans les domaines de l'éducation, des sciences sociales, de l'écologie et du développement rural sont venus s'inspirer de ses enseignements et de ses conseils. Ajahn Buddhadasa a aussi étudié en détail les autres écoles du bouddhisme et les principales traditions religieuses. Il a essayé d'unir les différentes religions afin qu'elles œuvrent ensemble au bien-être de l'humanité. Son ouverture a attiré à Suan Mokkh de nombreux amis, érudits et étudiants venant du monde entier. Son dernier projet fut d'établir à Suan Mokkh un centre international de *Dharma* qui organise régulièrement des cours et des séminaires sur le bouddhisme et des retraites de méditation. Ajahn Buddhadasa fut, avec Ajahn Chah, un des maîtres thaïlandais les plus influents du vingtième siècle. J'ai eu la chance de suivre ses enseignements de 1988 à 1993.

²³ Wat Suan Mokkh : monastère de la forêt fondé par Ajahn Buddhadasa. Suan Mokkh signifie, littéralement, « le jardin de la libération ».

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

Pris au dépourvu, je réponds oui. Il se trouve que ce moine est Ajahn Po²⁴, l'abbé du monastère. Il me dit alors qu'il veut d'abord me faire visiter quelque chose et il monte dans la jeep, accompagné d'un vieil homme vêtu d'une robe blanche, qui a un grand sourire et me fait penser aux petits vieux de Corée. Nous traversons la route nationale et faisons environ deux kilomètres sur une route en terre battue avant de nous arrêter au milieu d'une immense cocoteraie où des constructions sont en cours. Il s'agit de Suan Mokkh International, un nouveau centre qui est composé d'une grande salle de méditation, déjà presque terminée, d'un réfectoire avec une cuisine et de deux grands bâtiments en forme de U avec une cour centrale – les logements, un pour les hommes, un pour les femmes – qui comportent chacun cinquante cellules individuelles.

Un groupe de nonnes qui accompagnent le petit vieux arrive dans un minibus et Ajahn Po nous fait visiter les nouvelles installations. C'est là que se tiendront à l'avenir les retraites de méditation qui ont lieu les dix premiers jours de chaque mois. Car le monastère principal, qui est situé près de la route et reçoit beaucoup de pèlerins, est trop bruyant et il est difficile d'y trouver le calme nécessaire à la méditation. Actuellement, ces retraites ont lieu soit à Ko Samui, une île de la région, soit dans un camp de scouts situé à proximité du monastère.

À côté des nouvelles constructions, il y a des sources chaudes dans lesquelles on peut se baigner et, derrière une colline, des grottes cachées sous de grands arbres, où vivent parfois des ermites ou des moines. L'endroit est paradisiaque et je me vois déjà venir y passer quelques semaines ou quelques mois.

Nous revenons au monastère principal et allons dans la cuisine où l'on me donne un baluchon contenant une natte, une couverture, un petit oreiller parallélépipédique et une moustiquaire. Ajahn Po me conduit alors à mon logement, un dortoir d'une dizaine de places où

²⁴ Ajahn Po : l'abbé de Wat Suan Mokkh. Dès 1985, Ajahn Po s'occupe, sur la recommandation d'Ajahn Buddhadasa, de l'organisation de retraites de méditation mensuelles pour les étrangers. Elles eurent lieu, les premières années, alternativement dans une annexe du monastère et dans l'île de Ko Samui, puis, à partir de 1989, dans le nouveau centre de retraite de Suan Mokkh International. Lorsqu'il ne trouvait pas de moines ou d'enseignants laïques disponibles pour donner les cours, Ajahn Po les donnait lui-même, mettant à profit sa compassion et ses rudiments d'anglais pour transmettre le message du Bouddha.

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

une autre personne a déjà installé sa moustiquaire. Il me laisse explorer les lieux pendant qu'il va s'occuper d'un Américain qui vient d'arriver.

Le monastère est construit dans une épaisse forêt tropicale, autour d'une petite colline. Il est tout à fait étrange et hétéroclite, un peu comme le Wat Paï Rong Wua que j'ai visité dimanche dernier. Un grand bâtiment, qui ressemble à une salle de méditation, est entouré de bas-reliefs de style indien et orné, sur une de ses façades, d'une grande fresque de style égyptien. Je m'assieds sur une pierre pour lire la brochure sur la vie et les règles du monastère, qui donne aussi des informations sur l'implantation des différents bâtiments et leurs fonctions. Un peu plus loin, il y a deux grands bâtiments en forme de bateaux. L'un, très haut, est la salle où ont lieu les chants du matin quand il pleut, l'autre est recouvert d'un jardin de sable et de pierres de style japonais. De nombreux *kutis* – les huttes ou maisons qui servent d'habitations aux moines et aux résidents laïques –, souvent sur pilotis, sont disséminés dans la forêt et de petits édifices en béton en forme de tour, avec de grandes fenêtres, abritent les douches et les toilettes.

Je me dirige ensuite vers la cuisine, dont Madame Pratoum est la responsable. J'y retrouve Ajahn Po et Bill, un Américain qui est professeur d'anglais en Arabie Saoudite, avec qui je sympathise tout de suite et qui sera mon compagnon dans cette nouvelle expérience. Ajahn Po nous propose de nous montrer un endroit où nous pourrions aller méditer, si nous le désirons, et demande à Madame Pratoum de nous donner le matériel du méditant, un petit coussin rond et plat et un sac de jute. Nous traversons la forêt jusqu'au camp des scouts, situé au fond d'une large clairière, à l'écart de la foule et du bruit de la route, où un grand bâtiment sert de salle de méditation. Nous ouvrons les volets et balayons la salle. Comme la nuit commence à tomber et qu'il est trop tard pour méditer, Ajahn Po nous propose de venir méditer avec nous le lendemain matin à 5 h 15, après les chants.

Nous retournons à la cuisine, située dans le quartier des femmes. Nous discutons un moment avec deux Australiennes et une Québécoise. La cuisine est encore fermée, car son matériel a été transporté à Ko Samui où vient de se terminer la dernière retraite. Pour manger, il faut aller au petit marché qui est à l'extérieur du monastère. J'y avais mangé, un moment auparavant, un gros pamplemousse, comme ceux de Tahiti. Je trouve encore un paquet de biscuits au dernier stand encore ouvert à la lueur d'une bougie.

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

Il est 19 heures et il fait nuit noire, un peu tôt pour se coucher. Bill loge dans le même bâtiment que moi, mais dans un autre dortoir. On accède aux dortoirs par une grande loggia, ouverte d'un côté sur la forêt. Il y a de longs bancs de chaque côté et une grande table au centre où sont empilés des livres et des revues couverts de poussières et maintenus par des briques qui servent de presse-papiers. Contre les murs, il y a d'un côté une pendule arrêtée surmontée d'une statue du Bouddha et de l'autre trois squelettes, deux grands et un petit. Je retrouve là le gentil petit vieux en robe blanche qui se trouve être mon compagnon de chambre et qui fume sa cigarette du soir.

Je fais aussi la connaissance d'un moine irlandais qui a l'air de bien connaître les monastères de Thaïlande, et celui-ci en particulier, et à qui je pose quelques questions. Il a bien connu, il y a quelques années, Jack Kornfield²⁵, l'auteur du livre *Living Buddhist Masters (Maîtres bouddhistes vivants)*, qui m'a inspiré à venir à Suan Mokkh. Je discute également avec Bill, qui semble avoir beaucoup voyagé lui aussi. Il a vécu trois ans au Népal, dont il parle la langue, et il connaît bien l'Inde et Taiwan.

J'installe ma moustiquaire avec l'aide de Bill – elle forme une petite cage blanche de deux mètres de long par un mètre de large et un mètre cinquante de haut – sur une estrade faite de grosses planches de bois et je me couche tout habillé sur ma natte et ma couverture recouvertes de mon paréo. C'est nettement plus dur qu'un futon !

Je n'ai pas beaucoup dormi. Mon voisin a allumé une bougie qu'il a placée sur son oreiller et il a fait des prières et des prosternations avant de se coucher. Vers minuit, il a commencé à pleuvoir si violemment que je n'entendais plus le bruit des camions qui passent sur la route. Après une longue insomnie inconfortable, je me suis rendormi, puis fus réveillé à 3 heures par mon voisin qui alluma sa bougie et commença sa méditation en murmurant des litanies. Comme j'étais bien réveillé et avais envie de changer de position, j'ai commencé à méditer moi aussi. À 4 heures, un moine est venu frapper la cloche qui n'est qu'à quelques mètres de moi, de l'autre côté de la cloison du dortoir. Cela a duré un

²⁵ Jack Kornfield (né en 1945) : un des enseignants américains les plus populaires du bouddhisme *theravada*. Il vécut en Thaïlande à la fin des années 1960 et fut moine pendant une courte période dans le monastère d'Ajahn Chah. À son retour aux États-Unis, en 1972, il fonda l'Insight Meditation Society à Barre, dans le Massachusetts, et, plus tard, le Spirit Rock Center, en Californie.

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

quart d'heure, de longs coups lents succédaient à de petits coups rapides, le tout sur un ton strident et d'une puissance tout juste supportable. Des sons très aigus, peut-être pour nous charger en énergie avant de commencer la journée.

Le silence revenu, je pars avec Bill vers le bateau où a lieu le chant du matin. Nous nous dirigeons tant bien que mal à travers la forêt, dans le noir et sous la pluie. Une dizaine de moines sont déjà installés, présidés par Ajahn Po. Nous nous asseyons au fond de la salle à côté d'un couple d'étrangers. À 5 h 15, Ajahn Po se lève et vient nous chercher, Bill et moi, pour aller méditer. Nous traversons la forêt en pataugeant dans la gadoue et nous installons tous les trois sur une petite estrade, dans la salle encore obscure.

Nous avons médité pendant environ une heure, jusqu'à ce que le jour soit levé. Comme mon coussin n'était pas assez haut et le sac de jute placé sous mes genoux pas très tendre, j'ai beaucoup souffert pendant les dix dernières minutes. Bill aussi, semble-t-il. Il m'a dit qu'il n'avait pas l'habitude de méditer aussi longuement.

Ajahn Po nous ramène en nous faisant faire un grand détour dans la forêt et nous propose d'aller prendre un bain dans les sources chaudes. Nous prenons la jeep tous les trois et, arrivés là-bas, Ajahn Po nous laisse pour aller se baigner un peu plus loin. Nous nous plongeons avec délice dans cette eau bouillante qui me fait vite oublier mes douleurs, après cette nuit à la dure et mes deux séances de méditation. Nous restons un quart d'heure dans l'eau en savourant le calme de la cocoteraie, encore dégoulinante de pluie sous un ciel bas et plombé. Nous allons ensuite prendre notre petit déjeuner dans le marché, un pamplemousse et une assiette de riz avec des nouilles transparentes et des légumes.

Nous y rencontrons d'autres hôtes du monastère, la Québécoise, qui va reprendre la route avec son gros sac à dos, et un couple d'Australiens, qui ont l'air d'être des habitués. Ils méditent intensément, mais dans leur coin. Car une des caractéristiques de ce monastère est sa grande liberté, chacun peut pratiquer, comme il l'entend, la discipline et la technique de son choix. En dehors des retraites qui sont organisées spécialement pour les étrangers, il n'y a pas de programme précis ni de contraintes, à part des tâches comme le balayage des allées et d'autres travaux ménagers à accomplir à tour de rôle.

Un Français se joint à nous. Je le vois prendre des notes à toute vitesse dans un cahier. Il me dit qu'il écrit un script pour un film vidéo

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

qu'il va tourner sur la vie à Suan Mokkh. Il vit à Bangkok, il est un cinéaste free-lance et travaille pour la télévision et pour des éditeurs de cassettes vidéo. Il connaît bien les monastères de Thaïlande et est déjà venu faire des retraites ici. Elles ne sont pas faciles, nous dit-il.

Quand nous rentrons dans notre logis, nous tombons sur un moine français occupé à allumer un petit feu pour faire du thé. Il est depuis quatre mois à Suan Mokkh et a été ordonné moine il y a une semaine. Un vieux moine thaïlandais vient nous aider à faire le feu, ce qui n'est pas une petite affaire avec toute cette humidité. Enfin, après une demi-heure d'efforts, l'eau bout et nous buvons un thé au lait condensé bien chaud. Il est d'autant meilleur qu'il s'est fait attendre longtemps. Assis sur le banc de notre loggia, nous parlons *Dharma*²⁶ et le jeune moine nous décrit la vie du monastère, une vie très simple et très calme.

Nous décidons, Bill et moi, de visiter Chaiya et son fameux temple vieux de plus de mille ans. Nous cherchons Ajahn Po, à qui nous avons confié nos affaires de valeur, et le trouvons en train d'écrire sur la terrasse de sa petite hutte. Il nous propose de nous accompagner et emmène avec nous un Thaïlandais de Bangkok qui est colonel dans la police. Nous arrivons au temple sous une pluie battante et, guidés par Ajahn Po qui nous donne de bienveillantes explications, nous visitons d'abord un petit musée, puis le temple, et son cloître qui abrite de nombreuses statues du Bouddha.

Ensuite Ajahn Po nous emmène dans un village où l'on tisse, paraît-il, les plus belles soieries de Thaïlande. Bill et le policier achètent quelques coupons de soie pour leurs femmes alors qu'Ajahn Po nous attend dans la jeep, car les magasins ne sont pas des lieux appropriés pour les moines. Nous nous dirigeons ensuite vers la mer et nous arrivons à un restaurant sur pilotis au bout d'une longue passerelle de bois. C'est mon troisième restaurant idyllique au bord de la mer. De nombreuses barques de pêche croisent au large devant un archipel de petites îles. Nous nous installons pour déjeuner sur les recommandations d'Ajahn Po qui, lui, reste à l'écart et s'assied au bord de l'eau pour méditer. On nous sert de grosses crevettes grillées à l'ail et du riz que notre ami policier, qui se contente d'un coca-cola, insiste pour nous offrir.

De retour au monastère, je m'installe pour écrire sur ma natte, à côté d'une petite fenêtre avec des barreaux qui donne sur la dense végétation

²⁶ *Dharma* (sanskrit, pali : *Dhamma*) : l'enseignement du Bouddha.

de la forêt, à travers laquelle percent quelques timides rayons de soleil. Je suis depuis vingt-quatre heures dans ce monastère et je m'y sens très bien ! Dommage que je doive prendre la route de Phuket demain.

15 décembre, plage de Bang Sak

Depuis la ville de Surat Thani, j'ai suivi une route sinueuse qui traverse un massif montagneux couvert d'épaisses forêts et d'une végétation luxuriante. Une belle région, peu peuplée, où je n'ai croisé qu'une dizaine de véhicules. Je me suis arrêté à Takua Pa pour manger un ananas qui m'a brûlé la langue.

Après trois heures de route, j'arrive enfin sur la côte de l'océan Indien. Une belle plage, où un petit restaurant a disposé des tables de bois brut sous une rangée d'immenses arbres de fer qui donnent une mi-ombre très agréable. Je suis le seul client et je commande un soda pour étancher ma soif.

Devant moi l'océan, d'un beau vert turquoise, beaucoup plus calme que le golfe de Thaïlande. Une eau lisse parcourue de petites risées d'un vert un peu plus foncé. Des oiseaux qui chantent, le clapotis des vaguelettes qui s'échouent sur la belle plage de sable propre, le souffle du vent dans les arbres de fer. Au bord de la plage, quelques cocotiers. Mon guide dit que l'endroit fait penser à la Polynésie... c'est vrai !

Je suis à cent kilomètres de Phuket, mais je retarde le plus possible mon arrivée, car je n'ai aucune envie de me mêler aux troupeaux de touristes.

Mon premier séjour à Suan Mokkh s'est très bien terminé. Hier, en fin d'après-midi, je suis allé méditer pendant une heure avec Bill dans le hall des scouts, au bord de la clairière. Nous avons traversé la forêt à la tombée de la nuit. Arrivés au temple en plein air – qui ressemble à un théâtre – nous nous sommes assis dans le sable pour les chants du soir.

En rentrant, nous avons passé un moment dans notre loggia à discuter. Christophe, le moine français – le bonze comme il dit – est venu nous rejoindre. Bill s'est couché tôt et je suis resté à parler avec Christophe jusqu'à 21 h 30. Il a vingt-six ans, il a travaillé comme professeur de français dans une université privée de Bangkok et, après un an, dégoûté des nuisances de la capitale, de ses rapports faux et superficiels avec la société, il a décidé de se retirer dans un monastère.

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

Il est très sensible et subit très fortement les agressions de la société, m'a-t-il dit. Il est aussi écrivain, il a déjà beaucoup écrit mais sans avoir réussi à se faire publier. Maintenant, il vit tout seul, sans beaucoup de contacts avec les autres moines. Il essaie de faire le vide en lui, de parvenir à la racine de toutes choses et de comprendre la vérité de la vie et de ce que nous sommes. Une fois accomplie cette introspection, il a toutefois l'intention de retourner à la vie laïque. Il essaie pour l'instant de se défaire de tous les attachements et, pour y parvenir, il s'efforce de ne rien faire, de ne plus lire, ni écrire, ni étudier, ni même méditer, mais seulement de vivre, d'être. C'est une expérience passionnante, m'a-t-il dit, car, lorsqu'il s'assied à un endroit en décidant d'y rester trois ou quatre heures et de ne pas penser, tous ses besoins, ses désirs, ses attachements surgissent, et il a alors tout le loisir de les observer et d'essayer d'en comprendre l'origine.

Nous avons eu une discussion très intéressante sur le bouddhisme, notre façon de voir la vie et aussi la création artistique, en particulier l'écriture. Il remarquait, comme moi, que beaucoup d'écrivains se gargarisent de mots qui sont tout à fait vides, qui n'ont aucun sens profond.

Cette nuit, j'étais seul dans mon dortoir et ai beaucoup mieux dormi, tiré de mes rêves à 4 heures par la cloche. Je suis allé écouter les chants du matin dans le temple en plein air. La première partie à la lumière de tubes fluorescents accrochés aux arbres qui projetaient des ombres étranges dans la forêt. La seconde dans l'obscurité, ce qui était encore plus beau. À 5 heures, je suis parti avec Bill pour méditer. Ajahn Po nous a rejoints quelques instants plus tard.

Ce matin ma méditation fut bien meilleure. Je suis resté sans bouger pendant une heure, ce qui m'a permis de dépasser le seuil de la douleur et de trouver un calme profond. Nous sommes retournés prendre un bain chaud au lever du soleil, avant le petit déjeuner. Puis j'ai balayé ma chambre, roulé ma literie, échangé les adresses avec mes nouveaux amis et suis parti à 9 h 30.

J'ai accompagné jusqu'à Surat Thani un jeune Allemand qui voyage depuis quatorze mois, pâlot et un peu débile. Il est malade, il a la fièvre typhoïde depuis trois mois, m'a-t-il dit, mais continue de ne prendre aucune précaution. Il boit toutes les eaux, même celle du Gange, et, ce matin, il était le seul du groupe à prendre un grand verre de glace qui avait été pilées dans une chambre à air de camion. Il partait pour les îles où il avait décidé de continuer à traîner ses patins et sa mine livide. J'ai

perdu une heure à traverser dans les deux sens les faubourgs poussiéreux et encombrés de Surat Thani avant de retrouver le calme et la verdure des montagnes.

16 décembre, 8 heures, aéroport de Phuket

Je suis arrivé tôt à l'aéroport pour prendre le vol de 9 h 55 pour Bangkok, tant j'ai hâte de quitter Phuket. Hier tout me retenait d'y arriver, et il m'a fallu près de trois heures pour faire les cent derniers kilomètres, c'est tout dire.

Depuis Bang Sak, la route est encombrée, et trop étroite pour dépasser une moto lorsqu'une voiture vient en face. Beaucoup de camions, de bus, de *song-téos*²⁷, de camionnettes chargées de monde, de motos pétaradantes qui se traînent en transportant trois, quatre ou cinq personnes. Après une heure de route à travers des plantations de caoutchouc et de petites agglomérations poussiéreuses, j'arrive dans une région plus sauvage et plus belle et, soudain, la route est presque déserte. Je me demande si je ne me suis pas trompé de route. En effet ! Mon instinct m'attirait irrésistiblement loin de Phuket. J'aurais bien continué cette jolie route si je ne devais pas rendre la jeep demain matin.

Je fais demi-tour et, après environ vingt kilomètres, je rejoins la bonne route, traverse le pont et me retrouve sur l'île de Phuket où le paysage n'est guère différent de celui du continent. Mon profil droit est brûlé par le soleil, je suis courbatu et ai vraiment hâte d'arriver. Comme la ville de Phuket est encore à trente kilomètres, je décide de m'arrêter au premier hôtel. Je prends une petite route qui devrait me conduire à la plage la plus proche de l'aéroport. Je roule pendant un quart d'heure sur une très mauvaise route, ne vois qu'un petit village sordide et poussiéreux près de la mer et arrive finalement à l'aéroport par un chemin détourné. Là, je vois l'agence *Hertz* et leur demande un plan de l'île. J'ai au moins repéré où est l'aéroport.

L'hôtel le plus proche est encore à vingt-cinq kilomètres, sur la côte ouest, à côté du golf. Après une demi-heure de route, j'arrive enfin au golf. À côté, un seul hôtel, de style polynésien, avec, sous les cocotiers, des bungalows qui surplombent une belle plage privée. Le luxe, mais

²⁷ *Song-téo* (thaï) : littér. deux bancs. Camionnette aménagée de deux bancs, qui sert de transport en commun.

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

aussi les touristes. Je prends un bungalow, 2600 bahts (65 euros) avec le dîner et le petit déjeuner. Je mets mon maillot de bain et plonge dans l'océan Indien dix minutes avant le coucher du soleil. Après un aller et retour sur la plage qui s'est déjà vidée de ses touristes, je prends une bonne douche pour laver les dernières poussières monastiques dans lesquelles je me sentais si bien.

Me voilà replongé, d'un seul coup, dans le matérialisme le plus abject, l'industrie des loisirs. Mais c'est aussi une bonne école, plus chère que celle des monastères, mais tout aussi enrichissante. D'un côté, on apprend comment il faut vivre et vers quel idéal il faut tendre, de l'autre comment il ne faut pas vivre et ce qu'il faut éviter.

À 19 heures, je me dirige vers la salle à manger. C'est le soir du buffet international, qui ne me fait vraiment pas envie. Je prends un peu de salade de haricots et de salade de betteraves aux oignons, des choux braisés aux tomates avec un riz rouge insipide et une banane cuite, en pensant à mes repas frugaux et savoureux de ces derniers jours, dans les marchés et les guinguettes.

Je contemple alors le spectacle : le défilé des touristes, dont une grande partie sont des Suisses romands, comme par hasard. Des couples de jeunes cadres moyens où madame fait encore des effets de toilette, et un groupe de retraités, gras et bouffis, avec des coups de soleil mal dissimulés sous leurs habits de plage froissés. Tous s'empiffrent avec avidité de plusieurs assiettes panachées, bien remplies et dégoulinantes de sauce. La cantine des vacanciers ! J'observe, à la table voisine, un vieux monsieur jovial et bedonnant, qui doit être charcutier ou garagiste dans une petite ville du canton de Vaud, deux femmes dans la cinquantaine qui sont peut-être ses sœurs et une jeune Thaïlandaise, toute menue, qui essaie de réveiller les derniers sursauts de ses fantasmes sexuels.

Je n'ai pas le courage d'attendre le spectacle folklorique et vais me coucher sur mon matelas mou pour lire quelques pages d'Ajahn Buddhadasa et penser avec nostalgie à mon dortoir du Wat Suan Mokkh.

Ce matin, je me suis levé à 6 heures. Après avoir médité, fermé mon petit sac et fait quelques pas sur la plage encore déserte, j'ai pris mon petit déjeuner en regardant le même spectacle qu'hier soir, avec les mêmes acteurs, dans sa version matinale. Puis j'ai sauté dans ma petite

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

jeep blanche pour la dernière fois et quitté l'enceinte de cette prison dorée pour civilisés assistés et décadents.

Dehors, je retrouve la vie, les Thaïlandais entassés dans des camions pour aller travailler, des groupes d'enfants en uniforme sur le chemin de l'école, les petits bistrots au bord de la route où l'on mange la soupe du matin en bavardant et en riant, les motos qui pétaradent, les camions qui klaxonnent, tout ce petit monde qui prend vie dans les premiers rayons du soleil, encore peu touché par l'emprise du tourisme. Je remarque que tous les touristes sont soigneusement parqués sur quelques plages sacrifiées à cette industrie, tous ensemble, à l'abri du bruit, des odeurs, des microbes et des voleurs, et parfaitement contents de pouvoir y satisfaire leurs instincts grégaires.

En fin de compte, ce petit voyage dans le Sud a été très positif. Je vois qu'on peut voyager très facilement en Thaïlande en voiture, que les endroits touristiques sont peu nombreux et très localisés et que peu d'étrangers s'échappent du troupeau. On peut vivre pour trois fois rien si on s'arrête dans les petites auberges, les monastères, les nombreux bistrots et guinguettes. Il y a de belles forêts, de belles campagnes, de belles plages, dans ce pays que j'ai traversé rapidement en voiture et qui me reste à découvrir. Je constate une fois de plus que la vie monastique me convient mieux que celle des stations balnéaires. Je me sens très mal au milieu des touristes et bien loin de leurs préoccupations.

Je me sens plus proche du peuple thaïlandais – même si la langue est encore un obstacle. Je me sens proche aussi des moines et des étrangers que j'ai rencontrés à Suan Mokkh. Ce sont les mêmes aspirations que moi qui les ont conduits en Thaïlande. Il est encourageant de voir qu'un petit noyau de voyageurs, d'origines très diverses, poussés par une quête spirituelle, se retrouvent dans des lieux comme Suan Mokkh. Ces lieux sont peut-être en train de devenir les nouveaux foyers de la vie spirituelle, intellectuelle, artistique qui, si elle florissait dans le passé au cœur des grandes villes, se cache maintenant au cœur des forêts du Sud-Est asiatique. C'est sur cette voie que j'ai envie de continuer à cheminer !

Birmanie : Rangoon, Pagan, Mandalay (décembre 1987)

20 décembre, 8 heures, Pagan

Je viens de prendre mon petit déjeuner au café *Nation* qui est le rendez-vous des voyageurs. Il est sympathique, propre et l'on y mange pour pas cher. J'ai pris un jus de papaye, des biscuits, une banane et du thé. Je suis le seul client avec un vieux Birman. Les touristes dorment encore ou sont déjà partis visiter les temples. Pagan est un endroit fascinant ! J'ai été séduit dès mon arrivée, hier matin, après une heure de vol depuis Rangoon dans un vieux fokker.

Une vaste plaine au bord de l'Irrawaddy où se dressent les ruines de milliers de temples et de pagodes, construits pour la plupart entre le onzième et le treizième siècle, quand Pagan était une capitale florissante. Maintenant, ses ruines de briques s'élèvent au milieu de champs de sésames et de maïs, secs et poussiéreux, parsemés de quelques palmiers et de grands cactus épars. Les paysans des villages environnants, qui y font paître leurs troupeaux de vaches maigres, vivent encore loin des progrès de la civilisation.

La première impression qui m'a frappé, en arrivant ici, est le calme et le silence. Il n'y a en effet dans la région que quelques rares camions ou jeeps et les moyens de transport usuels sont la bicyclettes, la calèche et le char à bœufs. Je me suis fait transporter en calèche à l'hôtel *Thiripyitsaya*, qui est paraît-il le meilleur hôtel de Birmanie. Même s'il est loin du luxe auquel nous sommes habitués en Occident, il est très confortable. De petits pavillons de quatre chambres sont disposés dans un grand jardin au bord de la rivière, un peu à l'écart du village et très loin de toute source de bruit.

Il n'était que 9 heures du matin et j'ai loué une calèche pour aller visiter des sites éloignés du village. Un guide m'avait offert ses services, mais il fut en fin de compte plus une gêne qu'une aide. Il était délicieux d'avancer au rythme lent du trot du cheval sur des pistes poussiéreuses,

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

dans la fraîche brise matinale, et de traverser cette belle campagne où se dressent ces innombrables ruines surréalistes.

Dans le bourg voisin de Nyaung-U, à sept kilomètres, nous nous sommes arrêtés au temple Schwezigon, un des seuls qui est encore en activité. Une foule nombreuse se pressait autour de la pagode dorée. J'y ai assisté aux curieuses danses des *nats* – des esprits locaux – au milieu de groupes d'enfants admiratifs. Au retour, j'ai visité des caves obscures, décorées de peintures très abîmées, où des moines s'isolent pour méditer à l'abri de la chaleur. Je suis monté ensuite par de raides escaliers extérieurs sur une grande pagode dont l'architecture m'a fait penser aux pyramides précolombiennes du Yucatan.

J'ai déjeuné au café *Nation*, au milieu des touristes. Ce ne sont pas les mêmes qu'à Phuket, ce sont des touristes qui voyagent sac au dos. Beaucoup d'Anglo-Saxons, quelques Suisses et des Allemands. Je ne sais pas s'ils sont mieux que les autres, ils sont en tout cas plus jeunes. Ce sont peut-être les enfants des touristes de Phuket. Bientôt ils prendront de l'âge et deviendront, eux aussi, des commerçants enrichis pour qui l'expédition sac au dos de leur jeunesse ne sera plus qu'un beau souvenir.

J'observe qu'ils ont déjà l'instinct grégaire de leurs parents, et suis bien content d'être seul et de n'avoir pas à me mêler à leurs discussions oiseuses et leurs préoccupations futiles. Je contemple les jolies petites Birmanes qui évoluent avec grâce et efficacité au milieu de ces lourdauds maladroits qui s'empiffrent dès le matin.

Les Birmans sont petits et menus, habillés – les hommes comme les femmes – d'une chemise et d'un sarong, un tissu enroulé autour de la taille qui forme une longue jupe moulante. C'est très joli, et ça doit être agréable à porter. Les femmes se mettent sur le visage une pâte jaunâtre qui les protège du soleil, a des vertus cosmétiques et, en même temps, fait un maquillage original, comme si leurs joues mates étaient couvertes de poudre d'or. Cela sied beaucoup moins aux Américains rougeauds qui veulent les imiter.

Hier après-midi, j'ai fait la sieste jusqu'à 16 heures. J'ai une angine depuis mon retour de Phuket qui s'est transformée en rhume. Je n'ai pas beaucoup d'énergie et attends patiemment que ça passe. J'ai fait une promenade dans la campagne entre 16 et 18 heures, et suis monté sur une grande ruine pour admirer le coucher du soleil, derrière ces

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

centaines de squelettes de briques silencieux qui se dressent à perte de vue dans la plaine. Je contemplais ces paysans d'un autre siècle qui vaquent à leurs simples tâches quotidiennes : des femmes accroupies coupent du petit bois dans une haie, des gamins ramènent les troupeaux, trois femmes marchent bien droites en portant de larges paniers sur la tête, un vieil homme conduit lentement son char tiré par une paire de bœufs. Les silhouettes des temples se découpent sur le ciel devenu rouge, comme des palais des mille et une nuits. J'ai marché jusqu'à ce que la nuit ait peu à peu englouti toutes ces ruines étranges et m'ait tiré de mon rêve.

Après un dîner au café *Nation*, je suis passé devant le cinéma où un haut-parleur diffusait une musique tonitruante sur tout le pays, sans doute pour attirer les clients du samedi soir. Je ne suis pas allé au cinéma, mais au théâtre des marionnettes, une des curiosités locales.

Il est situé dans une belle maison faite de bambous tressés, au bout du village. C'est une famille qui tient ce petit théâtre. La mère encaisse les entrées, les deux fils actionnent les marionnettes et les enfants vont racoler les touristes dans le village. Le père supervise le tout et propose aux spectateurs de bonnes affaires, c'est-à-dire du change au marché noir, qui est à peu près le seul sujet de conversation entre les indigènes et les étrangers, après la fatidique question « Where do you come from ? ».

Le change au marché noir est six fois plus avantageux que le change officiel. Le change officiel est de six kyats²⁸ pour un dollar, alors qu'au marché noir on en reçoit trente-cinq ou quarante. Ce qui rend le coût de la vie, qui est déjà très peu chère, vraiment dérisoire. Mes repas me coûtent entre dix et quinze kyats et une chambre dans les meilleurs hôtels, comme celui où je suis descendu, coûte dix-huit dollars, ce qui fait trois dollars au marché noir.

Le contrôle des changes est cependant très strict et il faut remplir des quantités de papiers à l'entrée et à la sortie du pays. Et chaque fois qu'un étranger change de l'argent ou paie quelque chose d'officiel, comme les transports aériens, il est tenu de changer au minimum cent dollars au change officiel.

Ces basses préoccupations matérielles prennent malheureusement beaucoup d'importance dans tous les rapports avec les gens du pays, car, pour eux, les étrangers sont la seule source de précieuses devises

²⁸ Kyat : unité monétaire de la Birmanie.

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

étrangères. Il faut noter que les produits de luxe, tous ceux qui sortent du strict nécessaire, proviennent de la contrebande et du marché noir. C'est ce qui m'a surpris quand je suis arrivé à Rangoon. Je me trouvais dans une grande ville, dans une capitale, dont on aurait enlevé tout le luxe et le superflu.

Je suis arrivé à Rangoon au crépuscule, dans une chaleur étouffante. Mon regard fut malheureusement distrait par le baratin ininterrompu du chauffeur de taxi qui me proposait ses marchés malhonnêtes. Je fus frappé immédiatement par le petit nombre de voitures, par la foule qui se déplace lentement sur les trottoirs, par la pauvreté des étalages et des boutiques, sans lumière ni publicité, et par le faible éclairage des rues, juste suffisant pour ne pas tomber dans les nombreux trous et fondrières qui parsèment les trottoirs.

Le centre de la ville est constitué de majestueux bâtiments coloniaux qui datent de l'occupation britannique, mais qui ont cessé d'être entretenus depuis l'indépendance, en 1948, et sont dans un état avancé de décrépitude. Ils ont probablement cessé aussi en 1948 de nettoyer les rues, car elles sont jonchées de tas d'ordures et de détritiques et les misérables étals des petits marchés sont dressés au milieu des immondices. Les gens ne sont souvent pas très propres non plus. Cela me fait penser au Pérou et à d'autres pays pauvres d'Amérique latine.

Il n'y a aucune décoration de Noël ni aucune profusion de cadeaux inutiles à vendre pour cette occasion. Pour moi, c'est vraiment l'endroit idéal pour passer les fêtes de fin d'année. Car maintenant, même à Bangkok et à Taipei, on commence à entendre des chants de Noël américains dans les magasins, musique qui ne réussit qu'à faire fuir le client potentiel que je pourrais être parfois.

À mon retour de Phuket, j'ai passé ma dernière journée à Bangkok à faire du courrier. Je me suis installé dans le jardin d'un petit restaurant où j'étais parfaitement tranquille et à l'écart du bruit et de la pollution. J'ai écrit une longue lettre à Madame Poinçon²⁹, lui narrant mes

²⁹ Madame Poinçon : sage-femme française à la retraite. Elle fut une des premières à enseigner le yoga et la méditation en milieu hospitalier en France. Elle fut toutefois rapidement confrontée à l'opposition de l'administration et émigra à Tahiti dans les années 1980. Elle créa une école à Papeete, où elle enseignait le yoga et le zen. Elle avait étudié le yoga avec André van Lysebeth (1919-2004), un professeur de yoga

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

aventures monastiques, et cinquante cartes postales pour accompagner mes calligraphies. À la poste, j'ai collé cent cinquante timbres que j'ai fait soigneusement tamponner devant moi par la postière, en pensant à Bruno. Le soir, j'ai raconté mes aventures dans le Sud à Jean-Jacques et Florence.

Le lendemain, je suis parti à midi pour l'aéroport. Après une heure de vol, j'ai atterri à Rangoon, où je fus tout de suite frappé par un nouveau style de touristes : le sac à dos leur donnait plutôt l'apparence d'aventuriers.

Arrivée épique dans la petite aérogare de Rangoon, par une chaleur étouffante. Il y a une grande bousculade dans un long couloir pour faire tamponner son passeport, et les différents papiers qu'on a dû remplir dans l'avion, par une rangée de fonctionnaires peu pressés. Ce n'est finalement pas plus long que dans n'importe quel aéroport, sinon qu'au lieu de faire la queue, en attendant sagement derrière une ligne jaune, on passe son temps à se battre et à jouer des coudes. Cela occupe et le temps passe plus vite. Mais si on attend patiemment son tour, on arrive au bout des formalités comme les autres.

De toute façon, les bus pour la ville attendent que tout le monde soit sorti, donc il n'y a pas lieu de s'en faire. Une fois les formalités de douane accomplies, il faut encore faire la queue pour changer de l'argent, puis pour acheter des coupons de taxi. Je me suis fait conduire à l'hôtel *Strand* pour essayer d'y trouver une chambre. Quand je suis arrivé, la jeune fille de la réception m'a dit que c'était complet. Je ne fus pas du tout contrarié par cette nouvelle à laquelle je m'attendais. Je suis resté devant elle avec un sourire serein – comme celui d'Ajahn Po – lui demandant ce que je pouvais faire. Elle me dit alors d'attendre un moment, car les groupes de touristes arrivaient.

Parmi eux, un couple d'Américains âgés m'ont demandé si c'était la première fois que je venais dans ce pays. J'ai dit oui. Ils m'ont alors répondu que pour eux aussi c'était la première fois, mais que ce sera aussi la dernière, car ils n'ont pas supporté cette bousculade à l'aéroport. Tant mieux, car s'il était aussi facile de venir en Birmanie qu'en

belge, disciple de Swami Shivananda (1887-1963), et le zen avec Taisen Deshimaru (1914-1982), un maître japonais de l'école *soto* qui s'installa en 1967 en France, où il créa un important centre zen. Madame Poinçon fut mon premier maître spirituel, et je pratiquais très régulièrement le yoga et le zen sous sa direction pendant les années où je vivais à Tahiti (1984-1988).

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

Thaïlande, le pays serait envahi de la même manière par le tourisme et perdrait beaucoup de son charme.

Les Birmans préservent leur pays des vices de notre civilisation à leur manière, en y limitant le tourisme, cette gangrène qui dévore petit à petit tous les beaux endroits du monde. Pour l'instant, les touristes n'ont pas le droit de séjourner en Birmanie plus d'une semaine.

Ma patience a payé puisqu'il y a maintenant une chambre pour moi. La fille joue peut-être ce petit jeu pour recevoir un pourboire, car cet immense hôtel ne semble guère plein. J'ai une grande chambre dont la seule chose d'à peu près propre sont les draps. Pas d'eau chaude, ici non plus, mais le charme désuet des vieux hôtels coloniaux qui me rappelle le *B & O* de Penang, en Malaisie. Mais le *Strand*, lui, n'a pas été entretenu ni rénové depuis l'époque coloniale. Je n'y ai pas vu, par contre, les troupes de rats et les nuages de moustiques dont parlent les mauvaises langues, seulement quelques timides petits cafards.

J'ai fait une balade dans la demi-obscurité des rues jusqu'à l'office du tourisme pour me renseigner sur les vols pour Pagan et Mandalay. J'ai appris qu'on ne peut faire aucune réservation d'avance, mais uniquement acheter des billets pour les vols du lendemain. Je n'avais pas envie de m'égarer davantage dans ces rues obscures et suis rentré en m'arrêtant dans un petit restaurant chinois qui n'était pas fameux.

Je fus réveillé le lendemain matin par le levé du soleil sur la ville et me suis dirigé tout de suite vers le Schwedagon. Situé sur une colline, cet immense ensemble de temples et de pagodes entoure la grande pagode d'or. C'est le lieu le plus vénéré de Rangoon et une foule nombreuse vient y faire ses dévotions. L'architecture rappelle un peu celle des temples thaïlandais. Les constructions, baroques de forme, sont hétéroclites et recouvertes de décorations clinquantes. Ce type d'architecture n'est pas celui qui m'émeut le plus. Ces monuments retrouvent toutefois une certaine pureté quand ils sont en ruine, comme ici à Pagan, et que leurs décorations ont disparu. Je trouve que c'est le cas de beaucoup de monuments anciens. Je ne sais pas si le Parthénon aurait le même charme s'il était recouvert de peintures multicolores et de décorations clinquantes, comme il l'était dans l'antiquité.

Je me suis baladé un long moment au milieu de ces pagodes et de ces bouddhas avant d'être abordé par un jeune Birman qui parlait très bien l'anglais et qui m'a donné des renseignements précis et détaillés, tant sur

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

ces monuments que sur son pays. Il m'expliqua aussi qu'il était étudiant en médecine. Mais la conclusion de son long discours était qu'il avait besoin de dollars pour poursuivre ses études à l'étranger, sans doute un baratin bien rodé comme celui du chauffeur de taxi de la veille dont le jeune frère était marin.

Revenu à l'hôtel à pied dans la chaleur poussiéreuse de midi, j'ai attendu, pour ressortir, la fraîcheur du soir. J'ai fait alors un aller et retour sur le vieux rafirot crasseux qui traverse la rivière Rangoon. Les passagers sont couchés sur des chaises longues ou assis sur de petits tabourets de bois, parmi les cris des gamins qui vendent des friandises. Mais la rivière de Rangoon n'a pas le charme de celle de Bangkok.

Je me suis baladé ensuite jusqu'à la nuit dans les rues commerçantes avec leurs modestes et minuscules échoppes dont beaucoup sont tenues par des Indiens. Une foule gaie et paisible dans les rues, des gosses qui jouent au cerf-volant, des hommes qui parlent en buvant le thé au bord du trottoir, quelques jolies femmes qui arpentent le trottoir dans leurs plus belles robes, des commerçants qui vantent leurs marchandises. Dans une ruelle, je découvre un petit marché. Sur les étals, des petits tas de fruits bien rangés, mais souvent un peu pourris, des bas morceaux de viande couverts de mouches, pas de quoi me donner de grandes envies gastronomiques. Les petits restaurants au bord du trottoir ne sont pas très appétissants non plus. Ce n'est sans doute qu'un avant goût de la misère et la saleté que je vais trouver en Inde. En tout cas, je suis déjà fasciné par les Indiens, hommes et femmes, leurs beaux visages sombres et leurs grands yeux d'une profondeur insondable.

20 décembre, 18 heures, Pagan

Il fait nuit et je viens de finir ma promenade bucolique du soir sur les petits chemins poussiéreux qui serpentent entre des haies de cactus et d'arbustes desséchés, escaladant au passage plusieurs pagodes. J'ai vu un grand bouddha couché dans un petit bâtiment à peine plus grand que lui. Devant chaque monument, je fus harcelé par une meute de vendeurs de souvenirs, changeurs et troqueurs de tout poil ; une jeune femme enceinte m'a même proposé de m'acheter ma chemise.

Le ciel est couvert ce soir, pas de beau coucher de soleil. J'ai quand même eu une belle vision sur le sommet du dernier temple que j'ai visité. Un temple immense, un véritable labyrinthe où j'ai dû demander le chemin pour monter à un petit garçon, après m'être aventuré en vain

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

dans un escalier abrupt et obscur qui ne menait nulle part. Cette vision fut une adorable Birmane, étudiante en mathématiques à Rangoon, drapée dans un beau sari jaune vif qui s'appelait Nini et avec qui j'ai fait un brin de causerie.

En fin de matinée, j'ai fait le tour du village. Des petites maisons de bambous tressés, enfermées derrière de lourdes palissades. Des chiens qui aboient au milieu des poules et des petits cochons noirs, qui me rappellent des images de Polynésie. Je suis descendu jusqu'au bord de l'Irrawaddy. Les femmes lavent leur linge dans les eaux brunâtres du fleuve ; d'innombrables jarres de terre cuite sont entreposées sur le rivage, apportées jusque-là par des camions et prêtes à être chargées sur des radeaux de bambous, ou peut-être l'inverse ; de grands arbres aux racines tortueuses mises à nu par l'érosion des hautes eaux du fleuve.

J'ai déjeuné au café *Nation* en vitesse pour fuir les mêmes touristes qui racontent les mêmes histoires depuis mon arrivée à Pagan. J'ai acheté un billet d'avion pour Mandalay pour demain matin. L'agitation et la saleté de la ville va sans doute me faire regretter mon trop court séjour dans la belle et calme campagne de Pagan. Je commençais à y prendre un bon rythme : mes promenades bucolico-archéologiques entre 6 et 8 le matin et entre 4 et 6 le soir, mes repas au café *Nation*, mes siestes et mes nuits dans la tranquillité de l'hôtel. Pagan me fait penser à l'île de Pâques, aux impressions que j'avais eues lors de ma brève escale. Un endroit où j'aimerais retourner un jour !

Mes méditations vont bon train pendant ces promenades solitaires, sur l'impermanence des civilisations et les ruines de leur grandeur passée. On pourra sans doute bientôt contempler celles de la nôtre ! J'observe aussi comment les idées et les aspirations des hommes varient peu selon les pays et les époques. Ils se battant par tous les moyens pour acquérir de l'argent et des biens matériels, puis dépensent des sommes fabuleuses à construire des monuments à la gloire de leurs dieux, monuments qui seront pillés par les générations futures pour construire de nouveaux monuments plus beaux encore. Cette avidité pour le gain, puis cette débauche d'offrandes aux dieux se perpétue à travers les âges – seuls les noms des dieux changent – et à tous les niveaux de l'échelle sociale. Depuis les princes qui pillent les capitales des états voisins pour en construire de plus belles chez eux, jusqu'aux fils des paysans de ces plaines desséchées qui abandonnent les champs de cacahuètes et de sésames de leurs pères pour harceler les touristes et

tâcher de leur soutirer quelques dollars. Cet argent ne servira sans doute pas à dorer la pagode du village, mais plutôt à acquérir au prix fort les objets de vénération des dieux du capitalisme, qui sont ici plus rares et plus précieux que l'or.

Pagan est encore relativement préservée à cause du petit nombre de touristes qui peuvent y séjourner en même temps, peut-être cent ou deux cents. Mais la rue principale est déjà bordée de nombreuses boutiques de souvenirs, de pensions et de petits restaurants qui, pour l'instant, sont simples et pleins de charme. Mais pour combien de temps encore ?

22 décembre, Mandalay

Je prends mon petit déjeuner – thé chinois, toasts et un peu d'une insipide marmelade – dans la salle à manger de l'hôtel *Myamandalar*, qui est moins sinistre avec un rayon de soleil matinal qu'elle n'était hier soir éclairée faiblement par trois tubes fluorescents. Il fait très beau ce matin, un peu frais même, et je vais continuer mon exploration de Mandalay. C'est une ville étrange, qui me replonge au moins cinquante ans en arrière dans le temps. J'ai l'impression qu'elle me donne une idée assez juste de ce que devait être la vie d'une ville de la Renaissance, du moyen âge ou même de l'antiquité : une vie simple d'hommes et de femmes qui se contentaient de l'essentiel, la vie qui existait avant l'apparition de tous les objets superflus de notre civilisation matérialiste.

Cette vision m'a fait un choc. Car même si j'ai vu des images de ce genre dans des films historiques, je ne réalisais pas que cela puisse encore exister dans la réalité de la fin du vingtième siècle. Ce genre de vie primitif existe encore, c'est sûr, dans les campagnes des pays pauvres et dans les îles perdues des archipels du Pacifique, où les gens vivent peut-être encore plus simplement qu'ici. Mais où peut-on voir une ville de six cent mille habitants qui vit d'une façon aussi primitive ? Peut-être en Chine ou dans d'autres pays communistes ? Hier, j'entendais justement quelqu'un qui disait que Mandalay ressemblait aux villes de province chinoises. Cela ne fait qu'augmenter mon impatience de découvrir la Chine.

Hier matin, après une dernière promenade au lever du jour parmi les ruines silencieuses de Pagan, j'ai pris le vol de Mandalay, une demi-heure en survolant l'Irrawaddy, bordé de champs cultivés, de petits

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

villages, tous construits sur le même plan orthogonal, avec de belles pagodes blanches. J'étais triste de quitter Pagan. Ma première impression de Mandalay ne fut pas très encourageante, cahoté jusqu'à l'hôtel dans un bus bringuebalant, dans des rues poussiéreuses encombrées de calèches et de cyclistes. Seuls quelques rares camions foncent au milieu de tout ce petit monde en klaxonnant avec autorité.

J'ai réussi à obtenir tout de suite un billet pour retourner à Rangoon cet après-midi. Comme l'hôtel *Mandalay* était complet, j'ai dû me replier sur le *Myamandalar*, situé quelques centaines de mètres plus loin, qui est très agréable. Ce fut le début de mes démêlés avec un vieux conducteur de rickshaw roublard qui me demandait un kyat pour la course, ce qui était trop peu pour être honnête. En arrivant là-bas, il refusa l'argent et me proposa de continuer à utiliser ses services. Ce que j'ai décidé de faire.

Il m'a conduit au pied de la colline de Mandalay, première étape de ma visite. Mille huit cents marches pour gravir cette fameuse colline en m'arrêtant souvent dans les nombreux petits temples qui jalonnent le chemin et sur les terrasses d'où l'on jouit d'une vue splendide sur la ville et la campagne environnante : l'Irrawaddy bordé de rizières d'un vert lumineux à l'ouest et les montagnes qui cachent la frontière chinoise à l'est. Au pied de la colline, le vieux champ de courses envahi par la végétation, dont les tribunes commencent à s'effondrer, et le parcours de golf, avec ses greens bien verts, où j'ai aperçu quelques joueurs privilégiés.

Mandalay, avec ses rues perpendiculaires, est une ville très étendue. Elle est construite autour de l'immense palais, aujourd'hui détruit, dont il ne reste que les murs d'enceinte et les douves, qui forment un grand carré de deux kilomètres de côté. Aucun bâtiment haut, quelques anciennes maisons coloniales dans le centre, qui tombent en ruine. Tout le reste de la ville est constitué de petites maisons de bois cachées dans la végétation.

J'ai traîné un long moment sur la colline, très calme en ce lundi matin, et mangé des cacahuètes et des fruits avant de rejoindre mon vieux cycliste qui avait de nouveau refusé que je lui paie sa course, insistant pour attendre mon retour. Je n'avais pas insisté, n'ayant aucune envie de commencer à argumenter et à m'énervier avec lui. Il m'attendait avec mes chaussures, que je lui avais confiées, car tous les monuments bouddhistes de Birmanie se visitent pieds nus. Je n'avais jamais autant marché pieds nus que pendant cette semaine.

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

Il m'emmena visiter d'autres temples situés au pied de la colline. D'abord une pagode entourée de plus de cinq cents petites pagodes blanches qui abritent chacune une stèle gravée d'une page des écritures sacrées – qui constituent probablement le plus grand livre du monde. Puis un vieux monastère de bois sombre, orné de panneaux sculptés et dorés, à l'intérieur duquel officiait un vieux moine dans sa robe rouge sang. Pendant que j'en faisais le tour, mon cycliste lui a fait une offrande de cinq kyats – prélevée d'avance sur la somme qu'il espérait bien me demander – et le moine lui donna, comme c'est l'habitude, un beau reçu-certificat.

Il voulut ensuite m'emmener dans une fabrique de soierie pour touristes, ce que j'ai eu toutes les peines du monde à refuser. J'ai insisté pour qu'il m'emmène dans le centre de la ville. Là, il parqua son rickshaw et il s'apprêtait à m'emmener à pied dans les boutiques de son choix. J'ai dû m'énervier et le renvoyer en lui payant ses services, qui coûtaient bien sûr des sommes sans proportion avec ce qu'il m'avait annoncé le matin. Le problème n'est pas les quelques dollars qu'il me réclamait, mais le fait de me laisser embobiner par ces arnaqueurs, collants comme des mouches. Mais il est très difficile de les éviter dans un pays où les rares touristes sont des proies très recherchées.

J'étais enfin libre, seulement un peu contrarié par ce contretemps. Je me retrouvais dans le centre de la ville, à côté du marché couvert, dans lequel je m'engouffrai. C'est un immense bazar où il y a tout ce qu'on peut imaginer : des épices, de la papeterie, des médicaments, des tissus, de la quincaillerie et tous les autres ustensiles de la vie quotidienne, à part, cependant, tous les objets modernes qu'on trouve chez nous. Il y a en fait tout ce dont on peut avoir besoin, mais dans des modèles qui datent de dix, vingt, trente ou quarante ans en arrière.

Un peu effrayé par la foule dense qui se bousculait dans les allées obscures de ce gigantesque marché oriental, je retrouvai la lumière du jour sur la 84^{ème} rue. Je la suivis vers le sud. Une rue très animée où circulaient bicyclettes, calèches, rickshaws en quantités – et parfois une voiture ou un camion – tout cela dans d'immenses nuages de poussière.

22 décembre, 14 heures, aéroport de Mandalay

Dans la salle d'attente, j'ai, en face de moi, d'un côté la jolie employée de *Burma Travel*, de l'autre la porte des toilettes qui dégage une forte odeur d'urine. J'imagine que cette ville, très poussiéreuse en cette

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

saison sèche et fraîche, doit se transformer en un immense borbier nauséabond pendant la mousson, lorsqu'il fait parfois plus de quarante degrés.

Je reprends mon récit où je l'avais laissé ce matin. Je continue à suivre la 84^{ème} rue vers le sud, dans la foule nonchalante et le trafic dense des véhicules, silencieux à part les sonnettes des vélos, les clochettes des harnais, les coups de cravache, le crissement des pneus sur le sable et le martèlement rapide du trot des chevaux. Tout ce petit monde se faufile, se croise, s'évite avec précision, grâce à des petits signes et des bruits subtils, imperceptibles pour les conducteurs de voiture pressés que nous sommes devenus.

Je tourne dans A Road, la 3^{ème} rue, qui va vers l'ouest, et fais une halte dans un monastère tranquille où de curieuses scènes sculptées sont disséminées parmi les ronces desséchées du jardin. Trois jeunes garçons m'ont servi de guide et quand je leur dis que je désire visiter un autre monastère que j'avais repéré sur mon plan, un peu plus au sud, ils s'empressent d'appeler un rickshaw. Puis un agent de police, très propre et très poli, vient à la rescousse pour expliquer à mon pédaleur où il doit me conduire.

Le temple en question n'est en effet pas facile à trouver et le rickshaw m'y conduit par un dédale de petites rues animées. J'enlève mes chaussures et pénètre dans un jardin touffu, planté de grands arbres, où quelques moines en robe rouge vaquent à des occupations ménagères. Ils m'indiquent un vieux temple de bois du treizième siècle qui ressemble, en plus vieux et plus abîmé, à celui que j'avais vu auparavant.

Je m'approche d'une porte d'où j'entends sortir une litanie et un moine me fait signe d'entrer. Il me montre les trésors de son temple en me donnant des explications complètement incompréhensibles avec les quelques mots d'anglais qu'il connaît. J'admire de belles sculptures de bois sombre, puis il ouvre une grande armoire dorée remplie de précieux manuscrits. Il prend le premier paquet et en sort quelques feuilles dépareillées – semblables à celles que j'avais achetées l'an dernier à Bangkok. Il veut probablement me faire comprendre discrètement qu'il est prêt à brader, pour quelques dollars, les précieux manuscrits séculaires de son monastère. Puis il me montre de plus petits volumes dont les textes ne sont pas peints, mais gravés sur des feuilles de palme. Je les contemple un moment avec admiration, fais semblant de ne rien

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

comprendre et les lui rends pour qu'il les renferme dans leur précieux coffre, jusqu'à l'arrivée de prochains touristes moins scrupuleux.

Nous faisons le tour du temple sur une terrasse de bois perchée sur de hauts pilotis, puis il soulève un volet et m'invite dans sa cellule pour me servir du thé chinois. Sur sa petite table, je vois ses cahiers d'anglais et le tome 1 du *Cours d'anglais pour adultes d'Oxford*. Il le prend avec un soin délicat, comme s'il s'agissait d'un livre précieux, et m'en fait toucher le papier. Puis, comme s'il me montrait un trésor, il sort de sous une pile de papiers les tomes 2 et 3, qu'il s'empresse de recacher soigneusement.

Nous restons un moment en silence à savourer notre thé chinois lorsqu'à quelques pas de nous retentit un coup de gong suivi d'autres. Il s'agit d'une de ces plaques de bronze en forme de cloche qui tournent quand on les frappe, ce qui produit un son modulé. Nous sortons et le moine qui frappait le gong pour annoncer le service du soir me tend son maillet de bois pour que j'essaie. Mes tentatives ne sont pas très réussies et je lui rends son maillet sous l'œil désapprobateur d'un vieux moine qui vient d'arriver.

Je prends congé de mon ami moine et me retrouve seul dans une ruelle alors que la nuit commence à tomber. Je continue ma promenade dans ces ruelles étroites, côtoyant de près la vie de ce quartier : des gens qui boivent le thé en discutant, des artisans qui travaillent dans leur cour au milieu des chevaux et des vaches, des femmes qui allaitent leur bébé, tout cela dans le calme et la bonne humeur. Les petits enfants me regardent avec surprise, les plus grands font le signe de la victoire en prononçant tant bien que mal les quelques mots d'anglais qu'ils connaissent, d'autres sourient. Seuls quelques vieux, qui ont connu l'occupation anglaise, sont moins séduits par la présence d'un étranger dans leur petit monde.

Dans ce quartier peu fréquenté par les touristes, pas d'agressivité et personne pour me proposer des affaires douteuses, du change ou de me conduire dans un endroit où je ne désire pas aller. Tous ces petits filous collants et âpres au gain ne sévissent que près des aéroports, des hôtels et des monuments touristiques.

J'ai marché jusqu'au centre, m'imprégnant de cette vie vibrante et chaleureuse. Je ne fus pas très inspiré par les quelques restaurants que j'ai vus sur mon chemin et suis rentré en calèche à l'hôtel vers 19 heures. J'ai mangé du riz et des légumes, et je me suis couché après quelques lectures bouddhiques.

22 décembre, 19 heures, Rangoon

De retour au *Strand*, j'ai une petite chambre encore beaucoup plus sinistre que celle de la dernière fois, sans air conditionné ni toilettes et avec un tout petit lit. Je viens de finir un plat de poisson baignant dans une sauce aux haricots un peu grasse, mais bien aillée. Je suis dans la grande salle à manger verte et rose, avec ses colonnades et ses ventilateurs au plafond. Les nappes sont toujours aussi sales, pour ne pas parler de la serviette que le garçon m'a posée cérémonieusement sur les genoux. Par contre, cette fois, le riz était chaud.

Je prends tous ces petits inconforts avec beaucoup de philosophie et presque un certain plaisir, content de découvrir que toutes les choses qui nous semblent si naturelles, et obligatoirement dues à tout client d'un hôtel ou d'un restaurant, sont en fait des luxes dont il faut aussi savoir se détacher. Et je descends dans les meilleurs hôtels, pas dans les petites pensions ou les logements chez l'habitant.

Je risque bien de les connaître un jour, si je m'aventure sur les anciennes routes des caravanes de l'Asie centrale, celles que parcouraient, au début du siècle, Alexandra David-Néel³⁰ et d'autres de mes voyageurs favoris. Ces régions mystérieuses m'attirent de plus en plus depuis que j'en ai eu un aperçu à Mandalay. Certainement que Tachkent, Irkoutsk, Oulan-Bator, Lhassa et Ürümqi ressemblent un peu à ce que j'ai vu hier et aujourd'hui, peut-être en plus primitif encore.

Leur système primitif fonctionne pas si mal que ça, puisque les vols se sont bien déroulés, tous les passagers ont eu leur place et sont arrivés à bon port avec leurs bagages, même sans ordinateur.

Ce matin à 9 heures, pour ma dernière excursion à Mandalay, je me suis dirigé à pied vers la pagode Mahamuni, tout au sud de la ville. J'ai marché pendant deux heures par des petites rues, observant la vie des gens, les artisans au travail, traversant des marchés et des monastères.

Je suis passé par le quartier des ébénistes, qui fabriquent des meubles très rustiques et parfois curieusement bricolés qui me faisaient penser à une exposition de meubles d'avant-garde que j'avais vue à Los Angeles.

³⁰ Alexandra David-Néel (1868-1969) : grande voyageuse et exploratrice belge-française. Elle fut l'une des premières Occidentales à découvrir le Tibet, au début du vingtième siècle. Elle a écrit de nombreux livres sur ses voyages et sur le bouddhisme tibétain. Elle passa la fin de sa vie à Digne, dans les Alpes de Haute-Provence. Sa maison est aujourd'hui un centre bouddhiste et un musée.

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

Devant l'une de ces échoppes, trois jeunes avaient aménagé un green de golf en terre battue et s'amusaient à putter avec un vieux driver et une balle en plastique perforée. Ils m'ont prêté leur club pour faire un essai, mais ce n'était pas évident, car le sol ressemblait plus à un terrain de pétanque qu'à un green !

Je suis arrivé enfin au temple où je suis resté un long moment à flâner. Il contient de précieuses reliques du Bouddha et ses statues ont été tellement recouvertes de feuilles d'or par les fidèles qu'on n'en distingue plus très bien la forme. Il est entouré d'autres temples et de plusieurs monastères où évoluent de nombreux moines dans leurs belles robes rouges. Je crois bien que s'il n'en tenait qu'à la couleur de la robe, c'est en Birmanie que je me ferais moine !

J'ai visité les petits musées qui entourent le temple et surtout les échoppes des artisans qui sculptent des bouddhas en marbre, fabriquent des cloches et des gongs ainsi que d'autres objets rituels. Il y a aussi un secteur des liseurs de bonne aventure et des astrologues. J'ai discuté avec l'un d'eux qui m'expliqua tant bien que mal dans son anglais fantaisiste comment étaient calculés les horoscopes birmans. Ils ressemblent d'ailleurs à ceux de Thaïlande, mais sont plus joliment présentés, gravés sur une feuille de palme. Je lui en ai acheté un pour huit kyats, ce qui sera mon premier souvenir de ce voyage, avec deux petites pierres ramassées sur la plaine de Pagan.

Après une dernière balade dans les alentours de ce temple fameux, il ne m'a pas fallu moins d'une demi-heure pour revenir à l'hôtel en calèche, délicieuse promenade au rythme du cheval à travers cette ville d'un autre âge.

Bus, fokker, escale à Pagan – où j'ai eu une dernière vision des pagodes dans la lumière du soir –, fokker, bus et arrivée de nuit au *Strand*.

24 décembre, Rangoon

Je prends mon petit déjeuner au *Strand*. Dix heures d'un profond sommeil réparateur m'ont remis de ma dernière journée en Birmanie. Je crois que j'aurais besoin de quelques jours de vacances. Les trouverais-je à Katmandou ?

Hier matin, après un peu de courrier, j'ai décidé d'aller voir le musée du bouddhisme. Il est loin, près de l'aéroport. Je me suis débattu avec

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

les chacals affamés qui sont aux abois aux portes du *Strand* et me faisaient des propositions peu alléchantes. Finalement, devant l'office du tourisme, j'ai trouvé un gentil chauffeur avec une voiture bleue qui accepta de m'y emmener pour cinquante kyats.

Bien sûr il ne manqua pas, en cours de route, de me faire son petit baratin et me proposa de me conduire toute la journée pour dix dollars. C'était une bonne opération pour lui, puisqu'il gagnait ainsi en un jour le salaire de deux mois d'un employé du gouvernement, mais pas une trop mauvaise pour moi non plus. Je me rendais compte que nous étions déjà très loin, que les distances étaient grandes et que les rues n'étaient pas animées comme à Mandalay. Comme je ne me sentais pas une très grande vocation de marcheur ce matin-là, j'acceptai ses conditions. Je ne l'ai pas regretté, car ce fut bien agréable de me faire conduire par ce beau temps ensoleillé et de pouvoir visiter en un jour tout ce qu'il me restait à voir à Rangoon.

À côté du musée du bouddhisme, où j'ai vu une belle collection de petites statues du Bouddha, il y a la fameuse grotte construite à l'occasion du sixième synode bouddhiste de 1954, qui commémorait les 2500 ans du Bouddha, et la pagode Kaba Aye, construite pour la paix mondiale.

Pas loin de là, au milieu d'un parc, j'ai visité la pagode Mailamu, un grand centre d'attraction avec des scènes sculptées qui représentent tous les épisodes de vie du Bouddha. J'ai fait une donation de vingt-cinq kyats pour redorer la pagode. On m'a donné une pile de feuilles d'or. Je les ai déposées dans la nacelle fleurie d'un petit téléphérique que j'ai hissée moi-même jusqu'au sommet de la pagode en tirant une corde. Pendant ce temps, le préposé annonçait dans son haut-parleur qu'un Suisse avait fait une donation pour redorer la pagode et encourageait les autres fidèles à en faire autant.

Ensuite, nous avons fait le tour du lac Inya, traversé les beaux quartiers où vivent les ministres du gouvernement et les diplomates étrangers, puis le campus de l'université.

De là, nous sommes allés au Centre de méditation Mahasi. Il fut fondé par Mahasi Sayadaw, célèbre maître de méditation birman, mort il y a quatre ans, et semble toujours très actif. On m'a donné une brochure et des renseignements, j'ai acheté deux livres sur la doctrine de Mahasi Sayadow et ai parcouru, escorté par mon chauffeur, les allées du Centre. J'ai observé d'abord une petite salle où des moines faisaient de la marche méditative, puis une grande salle où plus d'une centaine de

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

moines et de laïques étaient assis en méditation. Un peu plus loin, une autre salle était réservée aux femmes.

Il y a en tout plus de six cents fidèles dans le Centre, qui font environ quinze heures de méditation par jour. Les étrangers qui désirent pratiquer peuvent obtenir un visa de trois mois, mais qui est valable exclusivement pour se consacrer à la méditation.

Ensuite, nous sommes allés au Centre de méditation international créé par Sayagyi U Ba Khin, puis repris par S. N. Goenka, son disciple, qui a maintenant ouvert des centres de méditation dans le monde entier. Il est beaucoup plus petit, puisqu'il ne peut héberger que quarante personnes. Il est réservé aux laïques, qui y font des retraites intensives de dix jours. J'ai été reçu par un charmant vieil homme qui m'a fait un cours complet sur le bouddhisme. Il m'a expliqué que l'essence de la pratique était l'observation méticuleuse et scientifique de son corps et de son esprit – d'abord la matière des chairs et des os, puis les processus chimiques, les processus physiques qui régissent le mouvement des particules, et enfin les phénomènes psychiques. Cette observation attentive permet de comprendre, finalement, l'impermanence de tous les phénomènes, qui est la cause de la souffrance et de l'insatisfaction.

Il m'expliqua aussi que le bouddhisme du Sud était le bouddhisme le plus proche de la doctrine originelle enseignée par le Bouddha et qu'il était essentiel, pour garder un esprit calme, de respecter les huit préceptes³¹. Il y a différentes voies qui mènent au même but, et il faut

³¹ Préceptes : les préceptes sont des conseils de comportement que le pratiquant s'efforce de suivre pour éviter de causer de la souffrance – et pour créer, au contraire, du bien-être – pour lui-même et pour autrui. Les préceptes ne sont pas des commandements, mais des suggestions de pratique. Le seul enfer, ou paradis, auxquels sont promis ceux qui respectent ou non les préceptes, sont les misères ou les joies qui résultent de leurs actions.

Les bouddhistes laïques pratiquent cinq préceptes : s'abstenir de tuer des êtres vivants, s'abstenir de prendre ce qui n'est pas offert, s'abstenir de conduites sexuelles inappropriées, s'abstenir de mentir, s'abstenir de consommer des boissons alcoolisées et d'autres substances intoxicantes, dans le sens de « produisant inattention et insouciance ».

Chacun de ces préceptes peut être compris à différents niveaux, et chaque personne décidera pour elle-même du niveau de raffinement qu'elle entend donner à sa pratique.

Par exemple, pour le premier précepte, une personne choisira de ne pas tuer d'êtres humains, une autre de ne pas tuer les mammifères, une autre ne tuera pas non plus les poissons et les oiseaux, mais tuera les insectes, une autre décidera de tuer, en

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

trouver celle qui nous convient le mieux, s'y tenir, et éviter de se disperser en essayant diverses techniques. C'est ce que font la plupart des Occidentaux, qui perdent beaucoup de temps à lire et à courir d'une technique à une autre.

Dès qu'ils ont fait quelques semaines de pratique, ils s'empressent de partir pour aller enseigner dans leur pays, alors qu'ils ne sont pas encore prêts. Car, m'a-t-il dit, on ne peut pas aider les autres tant qu'on n'est pas arrivé soi-même à la sagesse suprême. La plupart des Occidentaux, dès qu'ils retournent dans leur pays, se replongent dans les turpitudes de la vie matérialiste, oublient les préceptes et perdent alors tout le bénéfice de ce qu'ils ont appris.

Il m'expliqua enfin leur technique de méditation. Chaque fidèle est placé dans une petite cellule obscure et insonorisée où il passe une dizaine d'heures par jour à méditer. Pour pouvoir venir dans le Centre, il faut au préalable avoir fait ses preuves dans un des centres affiliés situés à l'étranger, dont il m'a donné les adresses.

Sorti de ce havre de calme caché au milieu d'un quartier résidentiel, nous nous arrê tâmes dans un petit restaurant typiquement birman au bord de la route, pour manger du riz et quelques plats de légumes, avant de reprendre notre tour pour visiter le grand bouddha couché et la pagode Batataung où sont conservés trois cheveux du Bouddha.

Nous longé âmes la rivière Rangoon dans une bousculade de porteurs de sacs de riz et de charbon, de petits marchés installés dans la boue et les immondices et de vieux camions brinquebalants. Nous visitâmes un

cas de légitime défense, les êtres qui menacent sa vie et celle de ses proches. Le pratiquant sérieux évitera de tuer, intentionnellement, même un moustique ou une fourmi. Ce qui est important est d'être clair sur le sens qu'on a l'intention de donner à chacun des préceptes, et de réévaluer périodiquement son engagement, si possible à la hausse.

Il faut noter que la consommation de viande n'est pas considérée comme une infraction au premier précepte, sauf si on a tué l'animal soi-même, si on a donné l'ordre de le tuer ou si on le mange vivant. Dans les pays bouddhistes, les bouchers sont souvent chrétiens ou musulmans.

De nombreux bouddhistes laïques pratiquent huit préceptes les jours de pleine lune, de nouvelle lune et de quartiers de lune, lorsqu'ils séjournent dans un monastère et lorsqu'ils suivent une retraite ou une période de pratique plus intensive. Le troisième précepte devient alors le vœu de chasteté ; le sixième, s'abstenir de manger après midi ; le septième, s'abstenir de danser, de chanter, d'écouter de la musique et d'aller aux spectacles, de porter des guirlandes et des ornements et d'utiliser du parfum et des cosmétiques ; le huitième, s'abstenir de dormir dans des lits hauts et confortables.

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

dernier temple dont la pagode, entourée de grands arbres, abrite un immense bouddha assis. Un jeune homme me demanda comment il se faisait que je sois venu là, car jamais un touriste ne venait visiter cette pagode dans ce quartier populaire retiré.

Je compris que mon brave chauffeur m'emmenait chez lui où il voulait prendre dix dollars pour me rendre la monnaie sur mon billet de vingt dollars et aussi pour faire le plein de sa voiture au moyen d'un petit bidon de précieux carburant, car l'essence est rationnée dans le pays. De plus, il n'y en a qu'à Rangoon, ce qui explique le peu de véhicules à moteur qu'il y a à Pagan et à Mandalay, où seuls les hauts fonctionnaires et quelques transporteurs ont droit à des allocations de carburant. Mon chauffeur habitait une petite maison bleue à deux étages, dans une ruelle poussiéreuse. Il emmena son fils de trois ans pour me ramener au centre.

Il me laissa dans la ville chinoise, aussi sale et misérable que les autres quartiers, mais où je reconnus avec plaisir quelques bonnes têtes de Chinois et les enseignes écrites en idéogrammes dorés sur fond rouge. Je rentrai, avec mes chaussures cette fois, dans un temple chinois, dans le calme, la lumière rouge sombre et les vapeurs d'encens, transporté d'un coup loin de la Birmanie, dans une atmosphère familière qui me sembla bien plus proche de mes aspirations que les pagodes clinquantes avec leurs images naïves, qui ressemblent plus à des champs de foire qu'à des lieux de culte.

Népal : Katmandou, Pokhara (décembre 1987 - janvier 1988)

26 décembre, Katmandou

Pour ma dernière journée à Rangoon, j'ai occupé la matinée à voir une exposition d'artistes locaux dans un vieux bâtiment colonial qui tombait presque en ruine. Rien de très intéressant et original. Puis j'ai visité le musée national, quelques salles d'objets poussiéreux et de photos jaunies. Les belles pièces ont probablement été pillées et vendues à des étrangers et se trouvent dans des collections privées ou des musées en Europe et en Amérique.

Je suis parti à 11 h 30 pour l'aéroport, mais l'avion de *Royal Népal* n'a décollé que vers 17 heures. Comme il passait par Bangkok, nous sommes arrivés à Katmandou à 23 heures, avec huit degrés et un beau ciel étoilé. Mais cette nuit sans lune ne m'a pas permis d'apercevoir les sommets enneigés de l'Himalaya. Je suis confortablement installé à l'hôtel *Annapurna*.

À mon réveil, un épais brouillard, donc toujours pas d'Himalaya. Le soleil a dissipé les brumes vers 10 heures, mais ce n'est que l'après-midi que j'ai aperçu quelques sommets enneigés qui montraient leurs têtes au-dessus des montagnes entourant la vallée de Katmandou.

J'avais besoin de calme et de repos. Hier, je n'ai fait qu'une petite balade dans le centre entre 11 heures et midi pour respirer l'air de la ville. Elle est belle et animée et porte bien son nom de Florence de l'Asie. Une belle lumière avec un soleil d'hiver, une température douce dans la journée, beaucoup de touristes bien sûr, beaucoup de boutiques de souvenirs avec, à première vue, de jolies choses, et une foule de petits Népalais habillés de couleurs vives qui se bousculent dans les étroites ruelles de la vieille ville. Une ville où il faut se balader, flâner, pour en découvrir petit à petit tous les charmes et les curiosités.

J'ai mangé un repas népalais : riz, purée de haricots, curry de légumes et glace au yaourt. J'ai fait la sieste, me suis assis un moment au soleil au bord de la piscine, ai lu mon guide sur le Népal et ai fait deux séances

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

d'une heure de méditation, une le matin et une le soir. Elles ont été très bonnes, surtout le dernier quart d'heure où je commençais vraiment à trouver un certain calme.

J'ai l'impression que c'est à partir d'une heure que la méditation est profitable. La première demi-heure n'est qu'une mise en condition, du moins à mon niveau. Je n'ai pas trop mal aux jambes, quelques vagues douloureuses qui passent et semblent très loin de moi. Par contre, il me faut bien cinq minutes pour retrouver l'usage de mes jambes à la fin.

Je n'ai pas vu passer Noël, à part le « Merry Christmas » en sucre sur le dessert qu'on nous a servi dans l'avion et quelques guirlandes dans le hall de l'hôtel. Je sens que j'ai besoin de quelques jours de repos et n'ai aucune envie, pour l'instant, d'entreprendre des visites ou des excursions. Heureusement, je suis bien logé, dans un hôtel chauffé. J'ai une chambre propre et confortable, et une baignoire pour prendre des bains chauds dans l'eau jaunâtre de Katmandou. C'est très agréable, même s'il faut supporter les conversations bruyantes des Américains et des Suisses allemands au petit déjeuner. Mais ici, il est bien difficile de leur échapper.

29 décembre, Katmandou

Je suis depuis cinq jours au Népal et je ne me sens pas très bien. Je suis plutôt morose, indécis sur la suite de mon programme et, depuis hier, je souffre de coliques. Peut-être suis-je simplement affecté par les effets perniciose de Saturne dont la ligne astrologique, pour moi, passe juste sur Katmandou ? Le mieux serait que je parte au plus vite, et c'est ce que je suis tenté de faire.

Je songe à aller demain à Pokhara, une petite ville située au bord d'un lac, avec une belle vue sur l'Annapurna. Là-bas, j'aurais la possibilité de me relaxer et de faire des marches pendant la journée. J'hésitais à faire un trekking, mais je ne me sens pas très sociable et n'ai pas envie de me retrouver dans un groupe de touristes. Et comme la nuit tombe à 17 heures, s'il faut grelotter jusqu'au lendemain matin dans une tente... Enfin, ce ne serait sans doute pas plus mal que de traîner à Katmandou, mais je n'arrive pas à me décider à faire quelque chose.

Pour l'instant, il semble que tout s'organise plutôt mal. J'avais prévu de rester au Népal jusqu'au 7 janvier, mais il n'y a pas de place dans les avions pour Delhi avant le 11. J'ai fait le tour de Katmandou, et rester encore quinze jours ici ne m'enchant pas. J'ai hâte de découvrir l'Inde.

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

Il me reste toujours la possibilité de partir pour l'Inde en bus. Mieux vaut laisser les choses suivre leur cours, ne pas m'y opposer et prendre mon mal en patience. De toute façon, pour l'instant, je n'ose pas trop m'éloigner de l'hôtel et des toilettes.

Après une première balade d'exploration dans la ville le jour de Noël, je l'ai visitée un peu mieux le lendemain, samedi, qui est ici le jour férié hebdomadaire, comme le dimanche chez nous. Je suis allé à Durbar Square³², ai visité les temples et palais – une belle architecture en bois sculpté –, le musée, puis me suis longuement baladé dans les petites ruelles des vieux quartiers. Pendant la journée, profitant des chauds rayons du soleil, les gens vivent dehors parmi les poules, les chiens, les chèvres, les cochons, les vaches sacrées et les tas d'ordures et dans le vacarme incessant des sonnettes des vélos et des klaxons des motos et des voitures.

Pour ce qui est de la saleté et de la pauvreté, le Népal n'a rien à envier à la Birmanie, par contre il lui manque une certaine douceur de vivre propre aux pays du Sud. Je suis passé devant plusieurs boucheries où l'on coupe la viande à même le sol, au milieu de monceaux d'abas couverts de mouches. Un pays où il vaut mieux être végétarien ! Je suis donc allé déjeuner dans un restaurant végétarien où j'ai attendu près d'une heure pour manger un infect riz aux légumes – les légumes étant quelques rares petits pois et des morceaux d'oignon grillés. Le Népal ne semble pas être un pays très raffiné au niveau gastronomique.

L'après-midi, j'ai décidé d'aller me promener en dehors de la ville. Je suis parti vers l'ouest, traversant d'abord des banlieues poussiéreuses, puis me suis dirigé vers la colline de Swayambunath, surmontée d'un ensemble de temples et de stupas³³ auquel on accède par un escalier qui devient de plus en plus raide à mesure qu'on s'approche du sommet. Je suis arrivé essoufflé, peut-être à cause de l'altitude à laquelle je ne suis plus habitué, pourtant Katmandou n'est qu'à 1500 mètres.

³² Durbar Square : centre de la ville ancienne où sont groupés tous les monuments.

³³ Stupa (sanskrit) : monument symbolique qui représente les différents aspects de l'enseignement et de la pratique bouddhiques. Les stupas contiennent souvent des reliques, des textes sacrés ou des images saintes. Ils sont situés à l'intérieur ou aux alentours des temples et des monastères et dans les lieux saints. Ils sont très vénérés par les bouddhistes et sont souvent des buts de pèlerinage.

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

Le grand stupa central est décoré des yeux du Bouddha, et ce regard plein de sagesse et de compassion semble bénir toute la région. On retrouve souvent ces yeux sur les portes et, jusqu'à présent, c'est une des choses qui m'a le plus frappé au Népal. Ce temple serait l'un des plus vieux sanctuaires bouddhistes du monde. Il y a surtout une très belle vue sur la vallée de Katmandou et, dans le lointain, sur la chaîne de l'Himalaya. Je la trouve un peu décevante, du moins vue de Katmandou, et pas beaucoup plus impressionnante que nos Alpes.

Le temps est superbe, pas un seul nuage dans le ciel depuis mon arrivée, à part la brume du premier matin. Si les nuits sont froides, la journée, au soleil, il fait agréablement chaud. Je suis rentré à la nuit tombante en visitant un autre petit temple sur la route.

Le lendemain matin, je me fais conduire en taxi à Patan, une jolie petite ville située à six kilomètres de Katmandou. Je visite le Durbar qui ressemble à celui de Katmandou. Patan est cependant moins touristique, la ville est plus authentique, les ruelles moins encombrées et il y a moins de marchands de souvenirs. Les gens sont plus souriants et moins arnaqueurs.

Je sors de Patan par l'ouest, suis une route de campagne, traverse des champs de riz, des fabriques artisanales de briques, et retrouve enfin un peu de calme et les belles scènes de la vie tranquille de la campagne. Depuis ce côté de la vallée, qui fait face à l'Himalaya, la vue est beaucoup plus impressionnante que depuis Katmandou où les montagnes sont cachées par les collines qui entourent la ville. Tout l'horizon nord est bordé d'une longue chaîne de sommets enneigés de 6000 ou 7000 mètres. L'Himalaya commence à remonter dans mon estime !

Quittant la route, je prends un chemin à travers les fabriques de briques, qui sont moulées à la main puis mises à sécher au soleil avant d'être cuites dans des fours surmontés de hautes cheminées noires. Je suis un petit sentier qui serpente entre les rizières jusqu'à Changatali, un village avec de belles maisons peintes dans deux tons d'ocre et d'orange. Là, un homme assis sur une natte devant sa maison me fait signe et m'invite à m'asseoir à côté de lui sous un petit auvent qui nous abrite du soleil. Je deviens tout de suite l'attraction du village et un attroupement se forme autour de nous, ceux qui parlent un peu d'anglais me posent les questions rituelles.

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

Puis arrive Rama, un grand et beau garçon avec une veste blanche qui me propose de m'emmener dans sa maison. Au passage, nous nous arrêtons à l'épicerie du village devant laquelle tous les hommes du village sont assis par terre à discuter et Rama m'offre une petite assiette de pommes de terre au curry et un verre de thé au lait que je n'ose pas refuser. Je refuse cependant l'eau qu'il veut à tout prix que je boive. Nous allons dans sa maison, accompagnés de ses cousins, et montons dans sa petite chambre, à peine plus grande que son lit. Il met des cassettes de musique pop locale et m'offre du riz cru écrasé. Après avoir changé deux fois de vêtements et coiffé avec soin sa belle mèche noire, comme il se fait tard, il me propose de me raccompagner jusqu'à la route où je pourrai trouver un bus pour Katmandou.

Nous marchons une demi-heure par de petits sentiers à travers les cultures et traversons plusieurs villages avant d'arriver à la route. Là, nous buvons encore un thé dans une échoppe au bord de la route avec l'oncle de Rama, qui est l'un des garçons qui me sert mon petit déjeuner à l'hôtel *Annapurna*. Nous échangeons nos adresses et je promets de passer les voir si je reviens dans leur village. Je rentre à Katmandou dans un bus brinquebalant, entassé au milieu des gens qui crachent, toussent, reniflent, se grattent...

30 décembre, Pokhara

Ça va mieux. J'ai retrouvé mon énergie, pris des décisions et tout semble s'arranger. Je suis à Pokhara, une petite ville située au bord d'un lac, à deux cents kilomètres de Katmandou. Je suis descendu à l'hôtel *Kantipur*, où j'ai une jolie chambre « de luxe », mais pas chauffée. Depuis ce matin, je m'efforce d'accepter le froid, qui est d'ailleurs très relatif.

Hier matin, avec bien peu d'entrain, je pars en ville pour chercher l'agence du minibus suisse pour Pokhara que j'avais vue, il y a quelques jours, et que je n'arrive pas à retrouver. Je me dirige vers New Road où défile le cortège pour l'anniversaire du roi. Après celui de Thaïlande, celui du Népal. Mais il n'a que quarante-trois ans, et c'est beaucoup moins fastueux qu'à Bangkok. Je flâne toute la matinée en regardant passer le cortège et en me prélassant au soleil. Comme tout Katmandou défile dans le cortège, il n'y a que peu de spectateurs.

D'abord passent les notables, portant une veste noire sur un ensemble clair, chemise longue et pantalon serré, et un petit béret noir.

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

Je constate qu'il y a aussi, dans ce pays, des gens propres et distingués et pas seulement les pauvres gens crasseux que j'avais côtoyés dans les vieux quartiers. Défilent ensuite toutes les associations, écoles, groupements ethniques, corporations, et des musiciens jouent une musique vive et rythmée. Les gens sont vêtus de beaux costumes colorés, ils sont souriants, heureux, pleins d'entrain et de bonne humeur. Les plus drôles, qui courent de gauche à droite en plaisantant et en riant aux éclats, sont les réfugiés tibétains, dans leurs vêtements de laine multicolores où domine le rouge sombre. Je finis par être gagné moi aussi par la bonne humeur et la chaleur humaine de cette foule qui fête son roi.

Je vois tout d'un coup l'enseigne d'un restaurant suisse et entre pour demander s'ils connaissent le minibus suisse. Je n'avais pu avoir aucun renseignement à l'hôtel où l'on m'avait aussi dit que tous les hôtels de Pokhara étaient complets. On me conduit alors dans une petite agence située sous le restaurant où, en cinq minutes, je réserve une place pour le lendemain matin dans le minibus et deux nuits à l'hôtel *Kantipur* au bord du lac. Voilà une bonne chose de faite !

Le défilé dure jusqu'à 14 heures et je rentre à l'hôtel pour me reposer, car ma digestion n'a pas l'air de s'arranger. J'ai toujours dans l'idée d'aller voir le monastère de Kopan³⁴ dont m'avait parlé Bill en Thaïlande. Il est déjà 15 h 30 quand je me décide et je parle avec un taxi qui accepte de m'emmener pour deux cents roupies³⁵. Mais quand nous arrivons à Bodhnath, où il y a aussi un grand stupa avec des yeux, il refuse d'aller plus loin. Je le laisse là et prends le chemin de Kopan à pied. J'arrive au sommet de la colline où est perché le monastère après une demi-heure de marche sur une route en terre battue pourtant très carrossable.

Beaucoup de monde et d'animation dans ce monastère qu'un jeune moine me fait visiter. Tout d'abord le temple lui-même, qui est aussi la salle de méditation, avec de beaux coussins rouges pour s'asseoir par terre, puis une baraque en tôle, dans le parc, où une trentaine de personnes sont rassemblées pour une retraite de dix jours. Nous

³⁴ Kopan (tibétain) : monastère tibétain créé en 1971 par Lama Yéshé et Lama Zopa près de Katmandou. Kopan offre chaque année un cours d'un mois de méditation et d'introduction au bouddhisme tibétain.

³⁵ Roupie : unité monétaire du Népal et de l'Inde. À l'époque, vingt-cinq roupies népalaises correspondaient à un euro.

montons sur le sommet de la colline où des moines et des laïques méditent, écrivent ou regardent tout simplement le coucher du soleil. Un peu plus bas, un groupe de tentes où campent des Occidentaux et un autre bâtiment avec des chambres et des dortoirs. Dans un pré, un peu plus bas, quatre nonnes moulent des statuettes et des effigies en terre glaise. Il me monte enfin la bibliothèque dont une partie est réservée aux livres tibétains et l'autre aux livres anglais.

Le jour commence à tomber et il faut que je songe à prendre le chemin du retour. Je fais la route avec Harvey, un Anglais qui fréquente ce monastère depuis 1974. Il participe maintenant à son organisation et peut me donner tous les renseignements qui m'intéressent pendant que nous marchons. C'est dans ce monastère tibétain que fut créée la Fondation pour la préservation de la tradition mahayana, qui a maintenant des succursales dans le monde entier. Le lama³⁶ qui le dirigeait, Lama Yéshé³⁷, est mort – « passed away », m'a-t-il dit, ce que je trouve beaucoup plus beau – il y a quelques années et, curieusement, on vient de trouver sa réincarnation dans le sud de l'Espagne. Le jeune *tulku*³⁸ a maintenant trois ans, il voyage à travers le monde et séjourne dans différents monastères. Il vient d'arriver au Népal et il est en ce moment dans ce monastère avec le lama qui dirige actuellement la Fondation, Lama Zopa³⁹.

Le monastère de Kopan abrite des moines, des nonnes et une école pour les jeunes moines. Il accueille aussi de nombreux Occidentaux et

³⁶ Lama (tibétain) : maître spirituel dans le bouddhisme tibétain. Le lama peut être un moine ou un laïque. Ce terme s'emploie aussi pour désigner un moine tibétain, qui n'est pas nécessairement un maître.

³⁷ Lama Yéshé (1935-1984) : lama tibétain de l'école *gelug*. Avec son disciple Lama Zopa, il fut le fondateur du monastère de Kopan et de la Fondation pour la préservation de la tradition mahayana.

³⁸ *Tulku* (tibétain) : littér. corps de transformation. Dans le bouddhisme tibétain, ce terme désigne une personne que différents tests permettent de considérer comme la réincarnation d'un maître décédé. Le système des *tulkus*, instauré au Tibet au treizième siècle, a permis de garantir et de contrôler la continuité politique et spirituelle des grandes écoles du bouddhisme tibétain, ainsi que des lignées secondaires.

³⁹ Lama Zopa (né en 1946) : lama de l'école *gelug*, né au Népal. Avec son maître Lama Yéshé, il fut le fondateur du monastère de Kopan et de la Fondation pour la préservation de la tradition mahayana, qu'il dirige depuis la mort de Lama Yéshé en 1984.

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

organise des cours d'introduction d'un mois au bouddhisme *mahayana*⁴⁰, des retraites, des cours de tibétain et d'autres séminaires. Il y a aussi un institut qui lui est affilié à Katmandou, l'Himalaya Yogi Institute, où j'ai décidé d'aller suivre un cours de méditation dimanche et lundi.

Ce monastère a l'air très actif, le lama qui le dirige est réputé et parle couramment l'anglais. Plusieurs Occidentaux, spécialistes du bouddhisme, viennent régulièrement y séjourner et y enseigner. Quand je dis à Harvey que je vais en Inde, il me conseille de ne pas rater l'enseignement du Dalai-Lama⁴¹, qui aura lieu du 23 janvier au 2 février à Sarnath⁴².

Je n'ai pas perdu mon temps en cette fin d'après-midi et je songe à l'enchaînement de circonstances qui m'ont conduit, depuis mon arrivée au Népal, à rencontrer Harvey au moment précis où il partait, à la tombée de la nuit, pour rentrer à Katmandou. Je constate que dès que je suis la voie qui m'attire vers les monastères, tout se passe bien, des synchronicités se manifestent, je fais des rencontres fructueuses et je retrouve tout de suite mon énergie et mon enthousiasme. Ma voie semble s'éclairer ! Et dès que je m'éloigne de cette voie, tout se bloque et s'assombrit. C'est un signe, et il faut que j'en tire la leçon !

J'ai mangé un sandwich au fromage hier soir, mais ne l'ai pas digéré et j'ai de nouveau très mal dormi. Je me suis levé ce matin à 5 h 30, ai

⁴⁰ *Mahayana* (sanskrit) : littér. grand véhicule. Avec le *hinayana* – le petit véhicule, ou bouddhisme ancien – c'est l'une des deux grandes branches du bouddhisme, qui s'est développée en Inde à partir du premier siècle avant J.-C. Le *mahayana* comprend toutes les écoles tardives du bouddhisme qui se sont répandues par la suite en Chine, au Japon et au Tibet. Alors que le *hinayana* met l'accent principalement sur la vie monastique et la libération individuelle, l'adepte du *mahayana* aspire à l'illumination pour œuvrer à la libération de tous les êtres. Cette attitude est incarnée par le *bodhisattva*, dont la vertu principale est la compassion.

⁴¹ Dalai-Lama (né en 1935) : Tenzin Gyatso, le quatorzième Dalai-Lama, est considéré par les bouddhistes tibétains comme une incarnation de Chenrezig, le bouddha de la compassion. Il est à la tête de l'école *gelug*, une des quatre écoles du bouddhisme tibétain. Il vit à Dharamsala, dans le nord de l'Inde, où il dirige le gouvernement tibétain en exil.

⁴² Sarnath : c'est dans le parc aux biches de cette localité – située près de Varanasi, en Inde – que le Bouddha donna son premier enseignement sur les Quatre Nobles Vérités à ses cinq anciens compagnons de méditation. Sarnath est l'un des quatre principaux lieux de pèlerinage bouddhistes, avec Lumbini, au Népal, où le Bouddha est né, Bodh-Gaya où il a atteint l'éveil et Kushinagar où il est mort à l'âge de 80 ans.

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

pris un taxi dans le brouillard et le froid pour la tour Bhimsen d'où part le fameux minibus. Comme je ne vois pas de minibus, je m'installe dans un bus normal « Swiss Travel ». Je ne saurai jamais si j'ai pris le bon bus ou non, mais il m'a bien emmené à Pokhara où je suis arrivé avec deux heures de retard sur l'horaire prévu. Neuf heures pour faire deux cents kilomètres. Il faut dire que la route est très mauvaise, surtout au début, mais le paysage est superbe : des vallées encaissées avec des champs en terrasse, des petits villages avec leur vie animée, de gros torrents enjambés par de frêles passerelles et des sommets enneigés qui dominent de leurs 8000 mètres le reste du paysage.

Quelques arrêts pipi et buffet, mais j'ai décidé de faire un jeûne complet aujourd'hui pour tâcher de me débarrasser enfin de cette fâcheuse indigestion et ça a l'air de marcher. J'ai froid depuis 6 heures ce matin, mais je m'y fais plutôt bien, ce qui m'étonne. C'est la période la plus froide de l'année, mais j'ai remarqué tout le long de la route la présence de bananiers, papayers, citronniers, donc la température ne doit pas descendre au-dessous de zéro et le chaud soleil de la journée fait pousser les légumes, même en cette saison

J'ai fait une promenade de deux heures en arrivant, ai longé le lac et traversé toute la partie touristique de Pokhara : petites auberges, restaurants plus raffinés me semble-t-il qu'à Katmandou, boutiques de tous genres et même un nombre impressionnant de librairies, plusieurs épiceries et un magasin de diététique qui m'ont mis en appétit et m'ont donné des idées pour demain si je suis guéri. D'un côté de cette rue animée où passent des groupes de porteurs, des cyclistes, des vaches, des gosses qui jouent, il y a le lac de Pokhara, calme et sillonné de petites barques, de l'autre, le massif de l'Annapurna.

Les gens sont plus calmes, paisibles et souriants qu'à Katmandou et surtout vous harcèlent moins pour vous proposer du change, du haschich et pour vous vendre toutes sortes de souvenirs et de babioles.

1^{er} janvier 1988, Pokhara

Cette année commence comme l'autre a fini, sous le signe du froid. La journée, je marche pour me réchauffer et la nuit, à partir de 20 heures, je me blottis sous mon édredon. Je fais des tentatives discrètes de me nourrir à nouveau. La journée, cela va pas trop mal, mais la nuit, je suis tenu éveillé par des turbulences intestinales.

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

Hier matin, je suis parti vers 8 heures, gelé après une heure de méditation et j'ai marché dans les premiers rayons du soleil au bord du lac sur lequel flottaient d'étranges petites brumes. Je me suis arrêté, à l'autre bout du village, dans un petit restaurant de cuisine biologique où l'on s'assied par terre. J'ai mangé un porridge et des tartines de fromage à l'ail sur un excellent pain noir local.

À 9 heures, j'ai pris le chemin qui gravit le Sarvangkot, un petit sommet de 1600 mètres qui domine la vallée. Il faisait un temps superbe et j'ai mis deux heures pour arriver en haut par un sentier assez raide qui longe une crête. Au départ, deux gosses m'ont proposé de me guider pour dix roupies, mais il ne s'agissait que de me guider sur les premiers cent mètres tout en faisant des éloges de la Suisse et en me tapant dans le dos. Quand ils reçurent leurs dix roupies, par contre, ils étaient furieux et en voulaient le double.

Cela montre bien la mentalité des Népalais. Avant de savoir marcher, ils savent déjà dire « Hello one roupie » en tendant la main. À trois ou quatre ans, ils ont appris à mentir, à vous dire que vous êtes sur le mauvais chemin et à vous emmener faire un détour en vous réclamant avec acharnement de l'argent. Ils ont acquis alors l'essentiel de leur développement intellectuel. Il leur suffit d'apprendre à mentir un peu mieux et de connaître quelques phrases d'anglais de plus pour devenir marchand de souvenirs ou chauffeur de taxi. Ça, c'est pour les plus évolués, les autres restent à patauger dans le fumier avec les porcs, les vaches et les poules.

Parmi les pays que je connais, c'est celui où les gens sont les plus primitifs, d'un matérialisme primaire, sans une étincelle de vie intellectuelle ou spirituelle. Tous les monastères que j'ai vus au Népal sont tibétains, et la vie religieuse locale, mélange d'hindouisme et de bouddhisme, consiste à égorger un animal devant de petites statues ou d'y déposer fleurs et nourriture. Ces offrandes se transforment vite en tas d'ordures qui deviennent le terrain de jeu de prédilection des porcs, poulets, chiens et gosses.

Pas beaucoup de traces de culture, si ce n'est quelques traditions artisanales et architecturales à première vue assez sommaires. Ce qui me frappe le plus est la saleté dans laquelle les gens vivent. Ils ne semblent pas faire de différence entre l'eau et le purin ou entre la nourriture, les ordures et la bouse, tout à fait comme les animaux qui se couchent dans leurs excréments et cherchent leur nourriture dans les tas d'immondices. La seule différence est, qu'à peine sevrés, ils savent dire « Hello one

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

roupie » et toute leur vie ils se battront, créeront des problèmes pour eux et pour les autres, et souffriront pour ces quelques roupies. Alors qu'à côté d'eux, sur le même fumier, les porcs s'engraissent et se prélassent sans le moindre souci d'argent !

C'est le problème de la race humaine et il est intéressant de l'observer à un niveau aussi primaire, car on constate que les aspirations des peuples soi-disant civilisés sont finalement les mêmes, seul le décor change. Leur comportement semble moins brutal, car il est caché par l'éducation et les conventions qu'on inculque aux enfants au lieu de les laisser patauger dans la bouse.

Voilà les sujets de méditation que m'inspire la vie champêtre du Népal que j'observe depuis une semaine pendant mes marches. Sans doute faudrait-il que je monte au-dessus des zones habitées pour en élever un peu le niveau.

Depuis le sommet du Sarvangkot, j'ai admiré longuement la vue, d'un côté sur le massif de l'Annapurna et de l'autre sur la vallée et le lac de Pokhara. C'est magnifique ! Je me suis couché dans l'herbe pendant deux heures en m'imprégnant des rayons du soleil avant de prendre le chemin principal pour redescendre à Pokhara.

Je me suis arrêté à Bindabasini, un petit temple crasseux où un groupe d'hommes jouait de la musique amplifiée par de puissants haut-parleurs. Dans une petite cabane, il y avait un ascète assis et, au-dessus de lui, un écriteau en anglais : « Ce saint ne se nourrit que de thé et de lait depuis... » et une date en petit. Je me suis approché, pensant qu'il suivait probablement ce régime depuis plusieurs années, mais la date était le 16.12.87, soit juste quinze jours.

Pokhara est un grand bourg commerçant qui s'étire en longueur sur plusieurs kilomètres, aussi, quand on y arrive par le nord, il faut encore une bonne heure de marche pour atteindre le lac. Il faisait presque nuit quand je suis arrivé à l'hôtel. J'ai traîné quelques instants devant les restaurants avoisinants avant de me réfugier dans ma chambre. Je me suis contenté d'une pomme et me suis emmitouflé sous mes édredons pour poursuivre mon voyage dans les ashrams⁴³ de l'Inde avec Arnaud Desjardins⁴⁴.

⁴³ Ashram (sanskrit) : en Inde, monastère ou centre laïque d'études religieuses et de méditation.

⁴⁴ Arnaud Desjardins (né en 1925) : cinéaste, écrivain et maître spirituel français. Réalisateur de télévision, il tourne, entre 1959 et 1974, une série de films sur

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

J'ai dormi jusqu'au jour, vers 7 h 30, sans voir passer le réveillon. Ce matin, le temps est couvert. Je déjeune de deux mandarines, de pain noir et d'un morceau d'un bon fromage local, puis me réfugie à l'abri des courants d'air dans la salle à manger de l'hôtel, avec un thé bien chaud, pour faire du courrier. À 11 h 30, je mets les mains dans les poches et affronte le froid pour faire l'ascension de l'autre sommet qui domine la vallée, le Kahun Danda (1520 mètres).

Je me dirige d'abord vers un monastère tibétain où flottent de grandes bannières imprimées de textes sacrés qui sont lus par le vent. Avec ce détour, il me faut presque deux heures de marche pour atteindre le pied de la montagne et ensuite une heure et quart de montée par des petits chemins qui desservent des maisons et des champs, mais qui s'enchaînent souvent mal. Dans le dernier village, un petit garçon me détourne avec insistance de mon chemin et me fait faire un grand détour pour passer près de sa maison avant d'arriver à une vieille tour qui domine la vallée. Mais aujourd'hui l'Himalaya n'est pas au rendez-vous.

Je redescends en partie à travers champs, en partie par des sentiers rocaillieux bordés de murs de pierre, sans me laisser influencer par ces gamins arnaqueurs, et arrive au nord de Pokhara que je traverse cette fois par son autre rue, pas beaucoup plus émouvante que celle d'hier. J'arrive vers 17 heures à l'hôtel pour apprendre que la situation pour rentrer à Katmandou demain ne s'améliore guère. Les avions sont complets et les bus des agences de voyage sont bloqués. Il ne me reste que le bus local avec les Népalais, les colis, les poulets et les chèvres, si j'ai la chance d'avoir une place à l'intérieur du bus et non sur le toit ou suspendu à l'extérieur d'une fenêtre.

Je me mets au chaud dans la salle à manger de l'hôtel et mange du riz blanc et quelques légumes cuits à l'eau avec un thé. Mais la plupart des clients, comme dans les autres restaurants, mangent sur la terrasse. Je ne peux que rêver aux chaudes nuits polynésiennes, rejoindre mon lit douillet jusqu'à demain matin et espérer arriver sain et sauf à Katmandou pour mon cours de méditation.

l'hindouisme, le zen, le bouddhisme tibétain et le soufisme. Adeptes des groupes Gurdjieff jusqu'en 1965, il rencontre par la suite son maître, un sage indien, avec qui il étudie le *védanta*. En 1984, il se retire en Ardèche, où il anime l'ashram d'Hauteville.

5 janvier, Katmandou

Je viens de prendre un petit déjeuner indien : galettes frites, curry de légumes et un grand verre de *lassi*⁴⁵. C'était délicieux. On verra si mes boyaux apprécient ce régime autant que mon palais. Pour l'instant, je semble rétabli, et j'ai recommencé à manger normalement depuis mon retour à Katmandou, il y a trois jours.

J'ai passé une nuit à l'hôtel *Shangrila* en arrivant, et suis maintenant à l'hôtel *Katmandou*, un hôtel tout nouveau, propre et tranquille, assez loin du centre, mais à deux pas de l'Himalaya Yogi Institute où avait lieu mon séminaire de méditation. Le temps est brumeux le matin, ensoleillé l'après-midi. Je ne suis pas sorti ni descendu en ville depuis trois jours. À la tombée de la nuit, je me réfugie dans ma petite chambre, lis et me couche tôt. J'ai hâte de quitter le Népal et de découvrir l'Inde.

Samedi, je suis rentré à Katmandou avec le bus ordinaire, ce n'était pas plus long qu'avec le bus suisse. On est seulement un peu plus serré, les sièges sont un peu plus durs et ça pue un peu plus. J'étais calé entre un petit Népalais emmitouflé dans sa couverture crasseuse et une Anglo-Saxonne encore moins bavarde que moi. En plus de ceux qui avaient un siège réservé comme nous, une trentaine de passagers voyageaient debout ou assis par terre dans le couloir central, et tout ce petit monde toussait, crachait, pétait, vomissait... ce qui s'ajoutait aux odeurs corporelles déjà assez épicées des voyageurs. S'il n'y avait pas d'animaux dans le bus, cela ressemblait tout de même fort à un camion de bestiaux. Enfin, je suis tout de même bien arrivé et étais content d'avoir pu voir le paysage à l'aller.

Hier et avant-hier, j'ai suivi le séminaire de méditation donné par Kathleen McDonald, une nonne américaine qui est depuis quatorze ans dans la Fondation pour la préservation de la tradition mahayana. Il n'y avait que des Occidentaux, surtout des Anglo-Saxons, beaucoup d'Américains, quelques Israéliens et trois jeunes Françaises perdues là au milieu, dont une seule est revenue le deuxième jour. Cela me faisait penser aux séminaires que je suivais en Amérique : une heure de pause pour une heure de cours et deux heures de pause à midi. Je crois que, pour la plupart des gens, les conversations pendant les pauses sont plus

⁴⁵ *Lassi* (hindi) : boisson, sucrée ou salée, à base de yaourt.

importantes que le cours lui-même. Seules une ou deux personnes avaient déjà fait de la méditation, et j'étais probablement celui qui en avait fait le plus, et aussi le plus vieux du groupe.

Kathleen a parlé du bouddhisme en général plus que de la méditation dans le système tibétain, ce qui m'aurait intéressé davantage. J'ai acheté son livre, *How to Meditate (Comment méditer)*, qui a l'air très complet. Elle connaît bien son domaine et a très bien expliqué les sujets qu'elle a traités : l'esprit, l'attention⁴⁶, les Quatre Nobles Vérités⁴⁷, la motivation, la colère et l'attachement. J'ai pu me rendre compte que je comprenais parfaitement son anglais et que peu de mots m'échappaient.

Nous avons fait plusieurs séances de méditation d'environ dix minutes chacune. Le premier jour en nous concentrant sur la respiration, le deuxième jour une méditation analytique sur un problème spécifique. C'est une méthode intéressante qui présente d'innombrables possibilités de méditation. La seule qui avait déjà pratiqué la méditation était Linda, une Américaine. Elle a fait le cours de Suan Mokkh, et m'a dit qu'elle l'a trouvé très bien. J'ai parlé aussi avec une nonne française qui s'occupe de la librairie de l'Institut. Elle étudie le tibétain et elle m'a expliqué qu'au monastère de Kopan, qui appartient à l'école *gelug*⁴⁸, les résidents se consacrent davantage à l'étude des textes et de la philosophie bouddhiques qu'à la pratique de la méditation.

J'ai passé un moment à la librairie, où j'ai acheté un répertoire des centres bouddhistes dans le monde. J'ai feuilleté plusieurs ouvrages édités par Wisdom Publications, un éditeur affilié à la Fondation, et la plupart semblent en effet très techniques et d'un niveau philosophique élevé. La philosophie bouddhique est un vaste domaine qui me semble passionnant, même si je le connais encore très mal. Il semblerait que

⁴⁶ Attention, ou vigilance : c'est la capacité de rester présent, l'esprit focalisé sur ce qu'on fait dans l'instant, au lieu de laisser les pensées vagabonder dans le passé et le futur. C'est un aspect important de la pratique bouddhique, autant au cours de la méditation que dans la vie quotidienne. Dans la méditation, l'attention permet de se concentrer soit sur la respiration – pour développer le calme – soit sur le corps, la sensation, l'esprit et les objets mentaux – pour développer la *sagesse*.

⁴⁷ Les Quatre Nobles Vérités : ce sont les Vérités de la souffrance, de l'origine de la souffrance, de la cessation de la souffrance et de la voie conduisant à la cessation de la souffrance, ou Noble Voie Octuple. Les Quatre Nobles Vérités sont considérées comme la base de l'enseignement du Bouddha et sont reconnues comme telle par tous les bouddhistes.

⁴⁸ *Gelug* (tibétain) : une des quatre écoles du bouddhisme tibétain. Lors des cérémonies, les lamas de cette école portent des bonnets jaunes.

Suan Mokkh soit également un monastère versé dans les études théoriques. Mais je ne saisis pas encore les différences entre les différentes traditions, écoles et sectes du bouddhisme. Je me rends compte toutefois de la valeur de l'école de Madame Poinçon, qui est orientée vers la pratique de la méditation plus que vers la théorie.

J'ai l'impression que le zen⁴⁹ correspond mieux à la mentalité latine et le bouddhisme tibétain⁵⁰ à la mentalité anglo-saxonne, mais je peux me tromper. Je commence à me rendre compte qu'il y a énormément à apprendre et à découvrir dans le bouddhisme et que je n'en suis qu'aux premiers balbutiements. Ce séminaire m'a donné l'envie d'en savoir davantage, de suivre d'autres séminaires, cours, retraites et d'aller voir, partout où je passerai, ce qui se passe dans les monastères et les centres bouddhistes.

Même si je ne me suis pas senti d'atomes crochus avec la plupart des gens qui participaient à ce séminaire, c'est encourageant de voir que de nombreuses personnes y assistent et s'intéressent à ce genre d'enseignements. Bien sûr, pendant ces deux jours, je n'ai vraiment pas eu l'impression d'être en Asie, mais plutôt en Amérique, et c'est sans doute ce qui m'a un peu gêné. C'est sûrement différent lorsqu'on suit un cours dans un monastère où le cadre, l'environnement et une partie des résidents sont asiatiques.

La Fondation publie une revue, *Mandala*, et un bulletin que j'ai lus avec intérêt. J'ai été frappé par les commentaires d'un moine tibétain sur ses expériences en Occident et la manière dont il perçoit les Occidentaux. Il dit que lorsqu'ils entendent parler du bouddhisme, ils veulent tout de suite essayer de le pratiquer et qu'après quelques jours, si leur pratique ne donne pas de résultats, ils sont fâchés. Il dit aussi qu'ils ont

⁴⁹ Zen (japonais) : une des écoles japonaises du bouddhisme *mahayana*. Le zen est l'équivalent japonais du *chan* chinois. Zen et *chan* sont des termes dérivés du mot sanscrit *dhyana* (pali : *jhana*) qui signifie méditation, absorption méditative. Ces écoles du bouddhisme préconisent la pratique de la méditation comme le plus sûr moyen d'atteindre l'éveil.

⁵⁰ Bouddhisme tibétain : le bouddhisme fut introduit au Tibet une première fois au huitième siècle par le maître indien Padmasambhava. Invité par le roi Trisong Detsen, il fonda Samye, le premier monastère tibétain et l'école *nyingma*, ou école des anciens. La seconde diffusion du bouddhisme au Tibet eut lieu au onzième siècle, avec la visite des maîtres indiens Atisha et Marpa, à l'origine de l'école *kagyu*. Il faut noter que le bouddhisme tibétain a intégré la religion shamanique qui existait au Tibet avant son arrivée, le *bön*. Le bouddhisme tibétain actuel comporte quatre écoles : *nyingma*, *kagyu*, *sakya* et *gelug*.

beaucoup d'attachement et de jalousie. Les questions qui lui sont posées le plus souvent sont : « Je suis malade, j'ai le cancer, que dois-je faire ? », « Je voudrais un beau mari, une belle femme, que dois-je faire ? », « Est-ce que je vais avoir une relation avec cette femme ? ». Et il dit que quand ils sont mariés, ils se disputent, se séparent, puis se battent pour les enfants et pour des questions d'argent. Il parle aussi des problèmes de drogue et des parents qui veulent à tout prix lui confier leurs enfants drogués dont ils ne savent que faire. Pour un Oriental, il trouve qu'il n'est pas facile de comprendre les connaissances occidentales, mais qu'il est facile de comprendre les défauts de l'Occident.

7 janvier, Katmandou

Le temps ne s'arrange pas, il y a tous les matins un épais brouillard qui commence à se dissiper en fin de matinée, mais de gros nuages entourent la vallée et cachent les montagnes. Il fait aussi nettement plus froid que quand je suis arrivé, il y a quinze jours. J'ai hâte de partir et vais essayer de prendre aujourd'hui le vol de Delhi, bien que je sois en liste d'attente.

Avant-hier je me suis baladé une fois de plus dans la vieille ville. Je suis entré dans plusieurs magasins de souvenirs pour regarder les *thangkas*⁵¹. J'en ai vu beaucoup, allant de cent roupies à mille ou deux mille roupies, mais la plupart n'étaient pas très belles, ni par les couleurs ni par la finesse du dessin. En plus, ce sont toujours les mêmes, qui sont faites en série. Un ou deux marchands avaient des peintures plus originales qui me plaisaient davantage, mais j'avais décidé de seulement regarder et de ne rien acheter avant d'avoir bien exploré tous les aspects du marché.

J'ai visité pour finir la *Manies Gallery* sur Durbar Marg⁵² où j'ai vu des peintures d'une qualité bien supérieure, avec des prix fixes affichés allant de trois à vingt mille roupies. Cette galerie a ses propres artistes et fait régulièrement des expositions en Europe. J'ai été reçu par des gens sympathiques, plus évolués et qui connaissaient mieux le sujet que les

⁵¹ *Thangka* (tibétain) : littér. peinture, image. Peinture traditionnelle utilisée dans le bouddhisme tibétain comme support pour la pratique de la méditation et de la visualisation.

⁵² Durbar Marg : rue commerçante de Katmandou.

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

marchands de souvenirs des bazars du centre. J'ai dit que je reviendrais le lendemain et ils m'ont proposé de me faire visiter l'atelier.

Le soir, j'ai fait un trop copieux repas indien, gras et épicé, que j'ai très mal digéré. Hier je me suis remis à la diète et tout est rentré dans l'ordre. Depuis quelques semaines, je me rends compte que moins je mange, mieux ça va. Un repas par jour me convient bien, du riz ou du pain, quelques légumes ou des fruits. Dès que je cède à la gourmandise, je m'en repens vite. L'idée est tellement ancrée en moi qu'il faut manger à chaque repas et qu'il faut manger assez pour ne pas risquer de manquer de force et d'énergie. Pourtant, même quand je mange très peu, je n'ai pas de sensation de faim, je ne me sens pas particulièrement faible, je fais de longues marches sans problème et ne souffre pas davantage du froid que quand je me gave de plats chauds. Mais dès que mon système digestif est rétabli, je me laisse reprendre par mes habitudes et mes envies. C'est stupide !

J'ai commencé sérieusement à méditer matin et soir, mais j'ai beaucoup de peine à calmer mon esprit vagabond. J'essaie de suivre les conseils appris lors du séminaire et ceux que j'ai lus dans le livre de Kathleen McDonald. Ce matin, enfin, ça a été beaucoup mieux. J'essaie de me concentrer sur l'abdomen qui monte et qui descend, plutôt que sur les narines. Je me dis qu'ainsi j'éloigne l'objet de concentration de la tête en le plaçant dans le *hara*⁵³. C'est aussi ce que préconise Mahasi Sayadaw, le maître birman et, sans doute, ce que recommanderait Graf Dürckheim⁵⁴, dont j'ai trouvé hier un petit livre en anglais, *Daily Life as Spiritual Exercise (La vie quotidienne comme exercice spirituel)*. Il y a beaucoup de bonnes librairies au Népal, il ne faut pas que je m'y attarde trop, car ma valise est en train de s'alourdir.

Hier, j'avais l'intention de retourner à Kopan Gomba et d'y rencontrer la nonne espagnole qui donne des cours de peinture de *thangka*. J'ai finalement changé d'avis et ai pris le trolleybus pour aller

⁵³ *Hara* (japonais) : il s'agit du second *chakra*, situé dans l'abdomen, légèrement au-dessous du nombril. C'est le centre de l'énergie vitale du corps et de l'énergie sexuelle.

⁵⁴ Karlfried Graf Dürckheim (1896-1988) : né à Munich dans une famille noble, Graf Dürckheim était un diplomate allemand, psychothérapeute et maître zen. Il vécut pendant plusieurs années au Japon où il rencontra D. T. Suzuki et commença à pratiquer le zen. Dans les années 1950, il fonda un centre spirituel à Todtmoos-Rutte, dans la Forêt-Noire. Il est l'auteur de nombreux livres, dont *Hara, centre vital de l'homme*, qui était un des livres de chevet de Madame Poinçon.

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

visiter Bhaktapur, une petite ville située à dix kilomètres de Katmandou. Un beau Durbar Square, avec toujours le même genre d'architecture, beaucoup de magasins de souvenirs et, dès qu'on s'en éloigne un peu, des ruelles sordides et puantes où bêtes et humains vivent dans les excréments et les immondices. Je n'ai cependant pas regretté mon excursion, car j'ai visité un très beau musée qui présente une collection de peintures et de *thangkas* anciennes, datant du dix-septième au dix-neuvième siècle. Beaucoup sont malheureusement en très mauvais état, mais j'ai pu commencer à me faire une meilleure idée de cet art religieux qui semble répondre à des lois très strictes, tant en ce qui concerne les sujets et leur composition, que les formes et les couleurs. Chacun des éléments de la peinture a une signification symbolique bien précise qui sert de support à la méditation.

Encouragé par la visite de ce musée, je suis allé voir celui de Katmandou, mais il m'a déçu. Je suis rentré en ville à pied dans le pâle soleil de l'après-midi et suis retourné à la *Manies Gallery* d'où l'on m'a emmené à l'atelier. C'est une école de peinture où vingt à vingt-cinq élèves, tous très jeunes, travaillent sous la direction d'un maître. Il n'a que vingt-deux ans mais pratique la peinture depuis l'âge de dix ans. C'est un lama laïque de l'école *nyingma*⁵⁵, moitié népalais, moitié tibétain. Il travaillait à une immense *thangka* d'environ un mètre par un mètre cinquante, une commande, représentant la vie du Bouddha. Il faisait le dessin au crayon – une multitude de petites scènes, avec des centaines de personnages – un travail énorme. Ensuite les *thangkas* passent successivement par plusieurs des élèves, un pose les couleurs, un peint les traits, un autre ajoute l'or, puis le maître, à la fin, peint les visages et les autres détails importants. C'est un travail de plusieurs semaines ou de plusieurs mois, selon la grandeur et la complexité du sujet.

Les peintres travaillent par terre, dans le froid, assis sur des coussins et serrés les uns contre les autres dans une petite pièce où ils sont au moins une dizaine. Leurs toiles sont tendues par des ficelles sur des châssis de bois. Le maître leur donne les indications de couleurs. Les mêmes dessins sont souvent repris, en transparence, au moyen de calques, mais les nuances de couleurs, les détails et les expressions changent un peu d'une *thangka* à l'autre.

⁵⁵ *Nyingma* (tibétain) : littér. école des anciens. Une des quatre écoles du bouddhisme tibétain. Lors des cérémonies, les lamas de cette école portent des bonnets rouges.

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

Le maître m'a expliqué que les élèves suivent l'école pendant quatre ans, sans être payés. Ensuite, un peintre débutant gagne soixante-quinze dollars par mois et un peintre plus qualifié au minimum cent dollars, ce qui semble suffisant, au Népal, pour faire vivre sa famille. C'est ce qui explique que ces *thangkas* soient si bon marché, quand on pense à la somme de travail qu'elles représentent. Je réalisais que je vends un tableau, qui me prend deux ou trois jours de travail, plus cher qu'un tableau qui demande ici plusieurs mois de travail. C'est de nouveau le problème de la valeur relative des choses, qui me hante depuis que je suis dans ces pays pauvres.

J'étais retourné dans cette galerie avec l'intention d'acheter quelques *thangkas*. Le choix ne fut pas facile, car il y en avait au moins une dizaine qui me plaisaient beaucoup. Je suis resté à regarder et à discuter avec les deux marchands, puis un jeune lama, un homme plus âgé et le maître sont venus nous rejoindre. J'ai finalement choisi quatre pièces : une vie du Bouddha, un mandala⁵⁶, une roue de la vie⁵⁷ et un tableau très particulier, de format horizontal, qui représente la mer, sur laquelle voguent plusieurs embarcations remplies de bouddhas, de divinités et autres animaux fabuleux. Toutes ces figures sont peintes en or sur le fond bleu de la mer. C'est une copie d'une ancienne peinture tout à fait originale et différente des *thangkas* traditionnelles. Le tout m'a coûté vingt-cinq mille roupies (mille euros).

⁵⁶ Mandala (sanskrit) : représentation symbolique de l'univers et des forces cosmiques qui sert de support à la méditation, en particulier dans le bouddhisme tibétain.

⁵⁷ Roue de la vie : représentation des six royaumes d'existence, les royaumes des enfers, des esprits avides, des animaux, des dieux jaloux, des humains et des dieux. Si ces royaumes peuvent représenter les différents mondes où vivent les êtres vivants – et où ils sont susceptibles de renaître ou d'avoir vécu dans le passé – ils décrivent aussi des conditions d'existence – ou niveaux de conscience – que chacun a l'occasion d'expérimenter au cours de sa vie sur cette terre. Les souffrances de la guerre, de la torture ou de la maladie correspondent au royaume des enfers. La faim et la pauvreté au royaume des esprits avides. L'esclavage, la détention, la violence et l'abus de pouvoir au royaume des animaux. La compétition, les conflits juridiques, l'avidité pour le profit ou le pouvoir au royaume des dieux jaloux. Ces quatre premiers royaumes sont considérés comme plus douloureux que le royaume humain. Les expériences d'extase ou de béatitude et les périodes de grand bonheur correspondent au royaume des dieux. Celui-ci contient vingt-six mondes divins qui sont considérés comme plus agréables que le royaume humain. L'alternance de peines et de joies – qui n'atteignent pas les extrêmes qui caractérisent les autres royaumes – correspond au royaume humain. C'est celui qui est considéré comme le plus favorable au développement spirituel.

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

Nous avons ensuite discuté de Tahiti et ils ont été très intéressés par mon île lointaine. Je suis rentré avec mon petit rouleau sous le bras, enchanté de mes achats et de l'excellent contact que j'avais eu avec ces lamas artistes. Cette rencontre m'ouvre de nouvelles perspectives sur le plan artistique et technique, mais aussi du point de vue philosophique et religieux, et sur la pratique de la méditation dans la création artistique.

Mais ce qui m'a sans doute le plus impressionné, ce sont les conditions précaires et inconfortables dans lesquelles ces artistes travaillent. Il faudrait que je pense à eux quand j'ai de la peine à me mettre au travail ou à trouver l'inspiration à cause de l'environnement, du bruit, du chaud ou du froid, de la mauvaise lumière, de la présence d'autres personnes, du matériel qui n'est pas celui que je souhaiterais, ou des distractions causées par mes soucis et mes problèmes personnels.

Inde : Delhi, Rajasthan, Varanasi, Calcutta (janvier 1988)

9 janvier, Delhi

Après deux jours en Inde, je n'arrive pas encore à me faire une idée objective de ce pays, ni à savoir si je l'aime ou ne l'aime pas. Je passe sans cesse de l'émerveillement au dégoût, du merveilleux au sordide, de la joie à la colère, de la séduction à la répulsion. C'est vraiment un pays de contrastes et de surprises. Pour l'instant, je m'y sens mieux qu'au Népal. Il fait d'abord plus chaud, on y mange mieux, c'est nettement moins sale et je trouve les gens plus calmes et plus aimables. Par contre, rien n'a l'air simple et facile et la première chose à apprendre est la patience. Ne pas être pressé, ne pas vouloir en faire trop, et être toujours prêt à prendre les choses comme elles se présentent, ce qui est en général différent de ce qu'on avait prévu. Il faut aussi accepter de se faire arnaquer et rouler – il s'agit de toute façon de sommes dérisoires – surtout par les chauffeurs de taxis et de rickshaws.

Jeudi, je suis parti tôt pour l'aéroport de Katmandou, qui est encore plus petit, plus sordide et plus sale que celui de Rangoon. J'étais le premier sur la liste d'attente et n'ai pas eu de problème pour embarquer. J'ai toutefois passé plus de quatre heures debout, dans une bousculade permanente. Après une heure vingt de vol, je suis arrivé dans le luxe, l'espace et la propreté – tout est relatif ! – de celui de Delhi. Il faisait vingt degrés et un beau temps un peu brumeux sur la terre aride de l'Inde. Comme l'hôtel *Impérial* était complet, je me suis retrouvé à l'hôtel *Hans Plaza*, un hôtel moyen mais correct, pas trop touristique, avec une bonne cafétéria et une belle vue sur la ville depuis ma chambre au dix-neuvième étage. Il est très bien situé, tout près de Connaught Place. Bien sûr, après Katmandou, c'est un peu bruyant.

J'ai fait une balade autour de Connaught Place à la tombée du jour, alors qu'un gros soleil rouge se couchait dans la brume. Connaught Place est le centre commerçant de New Delhi. C'est une vaste place,

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

entourée de rues circulaires, d'où partent, dans toutes les directions, les grandes artères de la ville. Elle est dessinée sur le modèle de la place de l'Étoile de Paris. J'ai marché jusqu'à l'hôtel *Impérial* où je suis très content de n'être pas descendu. C'est un vieil hôtel chic de style anglais, très touristique, dont les rues adjacentes sont peuplées de marchands de souvenirs et de mendiants qui harcèlent les touristes.

Hier matin, j'ai essayé d'organiser la suite de mon voyage et j'ai réservé mes vols pour retourner à Bangkok, ce qui m'a pris toute la matinée. Une heure d'attente et près d'une heure de discussion avec deux employés d'India Air, très aimables et efficaces d'ailleurs, pour faire trois réservations. Aussi, je crois que je vais limiter mes déplacements car, pour chaque déplacement, je perds une journée pour l'organiser plus une journée pour le déplacement lui-même. Et je n'ai pas très envie de faire du tourisme.

Je vais rester une dizaine de jours à Delhi, passer deux jours à Agra pour voir le Taj Mahal, puis dix jours à Varanasi pour écouter le Dalai-Lama. Je retournerai début février en Thaïlande où je resterai quinze jours avant de rentrer à Tahiti, le temps de participer à la retraite de méditation de Suan Mokkh.

Hier après-midi, je me suis laissé embringer par l'agent de voyage de l'hôtel pour faire un tour de ville en taxi. J'ai été très contrarié sur le moment, car le tour ne correspondait pas du tout à ce qu'il m'avait promis, mais finalement ce n'était pas si mal, car j'ai eu un bon aperçu de New Delhi et ai vu les principaux monuments. New Delhi est très étendue, de larges avenues bordées d'arbres, peu de trafic, de nombreux parcs et jardins, et de belles propriétés. C'est beau, et l'on se sent dans la capitale d'un grand pays !

J'ai visité plusieurs tombes mogholes situées dans de beaux jardins. Une belle architecture de pierre, impressionnante par ses proportions et ses symétries, qui m'a donné un avant-goût du Taj Mahal. J'ai visité aussi la maison d'Indira Gandhi, transformée en musée, et la tombe de Gandhi. Nous avons fait vingt kilomètres pour voir le Quth Minar, un grand minaret du douzième siècle, mais il était exceptionnellement fermé.

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

Ce matin, visite du musée d'art moderne, qui n'expose que des œuvres d'artistes indiens. Il y a quelques œuvres contemporaines intéressantes, mais l'ensemble est plutôt décevant. J'ai regardé trois petits films américains sur l'art dont la puérilité m'a achevé.

Aujourd'hui, c'est la Maison du Tibet qui était fermée. J'ai marché ensuite pendant plus d'une heure le long de Lodhi Road pour trouver le Centre de Ramana Maharshi⁵⁸. Je fus très gentiment accueilli par un monsieur qui m'a raconté en quelques mots la vie de Ramana Maharshi, mais c'était aussi fermé le samedi. Je suis allé alors à la Mission Ramakrishna⁵⁹ qui était fermée jusqu'à 16 heures.

J'ai encore marché pendant deux heures et ai eu ma première vision du vieux Delhi : des ruelles grouillantes de monde, bordées de petites échoppes pittoresques, où vélos et scooters se frayent un passage à coup de sonnette et de klaxon, et où évoluent, majestueuses et impassibles, les vaches sacrées. Cela m'a fait penser aux bazars du Moyen-Orient. Je fus surpris en bien, c'est beaucoup moins sordide que je pensais et moins sale que le Népal. J'ai failli me faire renverser quelques fois, mais n'ai pas été importuné par les gens qui vauquaient tranquillement à leurs occupations. Beaucoup de gens sont assis ou couchés au bord de la rue, soit par terre, soit sur des sortes de lits faits d'un châssis de bois tendu de grosses ficelles entrecroisées posé sur quatre petits pieds. Comme au Népal, la vie se passe surtout dans la rue. J'ai fait une seconde balade en m'aventurant un plus loin dans les ruelles du vieux Delhi à la tombée du jour. Expérience à poursuivre !

12 janvier, Delhi

Décidément, l'Inde, ce n'est pas facile et pas marrant. Encore une journée passée à programmer mon voyage, changer mes réservations, demander un visa... et ce n'est pas fini. Seul bon moment de la journée,

⁵⁸ Ramana Maharshi (1879-1950) : mystique de la tradition *advaita védanta*, considéré comme l'un des plus grands sages de l'Inde. Après une expérience mystique à l'âge de seize ans, il se retira du monde et vécut en ermite à Arunachala, dans le sud de l'Inde. Reconnu bientôt comme un libéré vivant, ses disciples lui construisirent un ashram et le supplièrent de sortir de sa retraite et de son silence pour répondre à leurs questions.

⁵⁹ Ramakrishna (1836-1886) : mystique indien de la tradition *advaita védanta*. Il pratiqua toutes les grandes religions – dont le christianisme et l'islam – et réalisa qu'elles menaient toutes au même but. Il professa la synthèse des religions et fonda, à la fin de sa vie, un ordre monastique, l'Ordre de Ramakrishna.

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

je suis allé chez le coiffeur me faire couper les cheveux et tailler la barbe, et j'ai reçu un excellent massage du cuir chevelu qui m'a bien détendu. Car, depuis que je suis en Inde, je ne suis vraiment pas détendu. Ensuite, j'ai mangé un bon repas chinois à l'hôtel *Janpath*, avec un thé chinois, un délice ! Le thé indien est si fort que je le trouve imbuvable. Il y a plus de feuilles de thé que d'eau dans la théière et chaque fois que j'essaie de demander de l'eau pour l'éclaircir, c'est tout un problème. Comme chaque fois qu'on demande quelque chose de spécial dans ce pays. Je commence à comprendre ce que mon ami Benoît me disait de l'Inde et des Indiens !

Enfin, j'essaie de prendre la vie du bon côté, de voir le côté positif de chaque chose, même s'il n'est souvent pas évident à percevoir. Je fais tous les efforts de patience et de compréhension que je peux, mais sans recevoir beaucoup de satisfactions en retour. Je me sens tout à fait à mon aise dans les pays d'Extrême-Orient, mais j'ai l'impression qu'à l'ouest de la Thaïlande – et jusqu'à l'Europe – ce n'est plus la même Asie. Les Indiens ressemblent plus aux Arabes qu'aux Thaïlandais, aux Chinois ou aux Japonais.

Depuis mon arrivée, je n'ai pas encore rencontré beaucoup de beaux Indiens. Certains, oui, ont des têtes superbes, de seigneurs, de saints ! Mais beaucoup ont des têtes de filous, de magouilleurs, de menteurs. J'ai vu quelques très belles femmes, élancées, fières, pleines de classe, mais la plupart sont grasses et bouffies et cachent tant bien que mal leurs bourrelets sous leurs saris et leurs châles. À part quelques personnes qui ont été très aimables, la plupart se sont montrées franchement désagréables. Dans l'ensemble, les contacts ne sont pas faciles. Personne ne sourit. Les gens n'ont pas l'air heureux. Ou bien ils se prennent très au sérieux, ou bien ils prennent des airs malheureux et pitoyables.

Des milliers de gens traînent dans les rues, désœuvrés, les plus éveillés en quête de quelques roupies ou de quelque affaire douteuse, la plupart sont simplement assis ou même couchés par terre. Beaucoup semblent d'ailleurs vivre là, sur les trottoirs, où ils dorment, la nuit, enroulés dans une couverture.

Moi, par contre, je n'ai pas tellement flâné depuis dimanche, j'ai même fait un maximum de choses pour découvrir Delhi et l'Inde. Dimanche matin, je suis d'abord allé au Jantar Matar, un ancien observatoire du dix-huitième siècle : des constructions sculpturales superbes, qui pourraient faire d'excellents sujets de peinture. J'ai fait une série de

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

photos, les premières du voyage. J'aimerais en faire encore quelques-unes avec la lumière de l'après-midi. Je découvre une architecture basée sur des nombres, des formes géométriques, des proportions précises, un système qui semble régir toutes les formes de l'art en Inde.

Les images des divinités, sculptées ou peintes – comme les *thangkas* – répondent à des proportions préétablies, ont des postures symboliques et tiennent des objets rituels dans les mains. La représentation de chaque divinité, avec tous ses détails, correspond à une description minutieuse qui ne laisse aucune liberté à l'inspiration de l'artiste, et celui-ci est tenu de respecter rigoureusement les textes sacrés dans l'exécution de ses œuvres.

Après l'observatoire, je suis allé au musée national. Beaucoup de sculptures, qui ne m'ont pas passionné. Une salle de miniatures, belles mais mal exposées, dans des vitrines profondes avec des vitres si sales qu'il était difficile de bien les voir. Cela ne valait pas l'exposition que j'avais vue à Melbourne. Il y avait aussi une exposition de peintures et de sculptures du musée de Leningrad avec une très belle *Sainte Famille* de Raphaël, mais pas grand-chose d'autre qui m'ait emballé.

J'ai fait une pause peu réussie à l'hôtel *Méridien*. Je pensais déjeuner au restaurant français mais, comme il n'y avait pas un seul client, je me suis rabattu sur la brasserie. Mal m'en a pris. Beaucoup de marbres et de glaces, mais un service léthargique et une nourriture quelconque. Il est vraiment difficile, dans ce pays, de trouver un endroit qui ne soit pas lugubre et déprimant, mais qui offre une petite note de gaieté et de stimulation en cours de route.

Je suis ressorti dans New Delhi, désert en ce dimanche, pour aller suivre une visite-promenade, guidée par un professeur d'architecture, à Nizamuddin, un ancien village musulman qui contient de très intéressants monuments, mosquées et tombes de personnages célèbres. Un groupe agréable, moitié Indiens moitié Occidentaux, mais pas de touristes. Je n'ai pas toujours pu suivre les explications, car je ne connais pas bien le sujet. Delhi est formée de nombreux villages dont plusieurs centaines subsistent encore. Celui-ci est une des principales et plus anciennes communautés musulmanes de la ville.

Le village ressemble à un grand bazar et la cour de la mosquée principale est une véritable cour des miracles, peuplée de lépreux, d'infirmes, de mendiants, d'enfants, de prêtres. Il m'était difficile, dans cette foule, de bien apprécier les qualités de l'architecture. La plupart de ces monuments, comme ils ne sont pas classés, sont habités ou intégrés

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

dans des constructions hétéroclites. Ils ne sont pas faciles à visiter et sont souvent délabrés. Notre guide, qui avait étudié à Rome, nous expliquait que c'est dans cet état qu'était le forum romain avant qu'il ne soit classé comme monument historique et vidé de ses habitants. C'est, nous a-t-elle dit, ce qu'il serait souhaitable de faire ici. Mais cela pose des problèmes sociaux et politiques.

Nous avons vu, entre autres, la première tombe octogonale de l'Inde, une tombe de marbre blanc avec soixante-quatre piliers très purs de ligne, deux mosquées de formes très dépouillées et un grand bassin alimenté par une source où des jeunes gens plongeaient depuis le toit des maisons. Mais j'ai surtout été ému par la vie et les gens de cet étonnant village ! Depuis quelques années, il a accueilli beaucoup de réfugiés musulmans du Bangladesh, ce qui explique en partie cette misère. Les gens ne m'ont pas semblé agressifs, mais je n'aurais cependant pas aimé m'y promener tout seul.

En sortant, je suis allé au Ramana Kendra où avait lieu une célébration à l'occasion du cent huitième anniversaire de la naissance de Ramana Maharshi. J'ai participé d'abord, dans le temple, à une courte cérémonie chantée pendant laquelle chacun déposait quelques pétales de fleur devant la photo de Ramana Maharshi. Ensuite, je suis allé dans l'auditorium, où environ quatre-vingts personnes étaient assises par terre, les hommes d'un côté et les femmes de l'autre – j'étais le seul étranger – pour écouter le discours d'un juge de la cour suprême, puis une causerie sur la philosophie indienne du *védanta* par un vieux professeur radotant. Tout cela dans un anglais à la sauce indienne que j'ai eu beaucoup de difficulté à comprendre, car il y avait une fête bruyante à la Maison du Tibet voisine, d'où venaient des cris, des chants et des fanfares.

Après ces longs discours, il y eut un concert de musique indienne, un sitar, un violon, un tabla et deux femmes qui chantaient par intermittence sur un rythme très rapide, et parfois très lent, comme de longues lamentations. Au-dessus des orateurs, près de l'orchestre, une grande photo, un portrait de Ramana Maharshi avec sa barbe blanche, son doux sourire et ses yeux pleins d'amour. Un regard qui me fait penser à celui d'Emmanuel, un ami de Tahiti, qui a dans son regard, lui aussi, une grande tendresse et une grande bonté, qui ne correspondent pas toujours au reste de son personnage... mais peut-être à son essence profonde.

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

Je suis resté sagement assis pendant trois heures sur un tapis posé sur le béton. Je n'ai pas senti de grande ferveur religieuse ni la chaleur de la présence de Ramana Maharshi. J'ai été étonné de l'indifférence complète des gens à mon égard, comme si j'étais invisible. En sortant, il n'y avait aucun taxi en vue dans le froid et le brouillard de ce quartier désert à cette heure tardive. Je suis monté dans un vieux bus brinquebalant. Trois ou quatre passagers patibulaires étaient assis dans l'obscurité sur des banquettes dures au milieu des courants d'air. Il m'a ramené à Connaught Place pour une roupie⁶⁰.

Les cérémonies pour l'anniversaire de Swami Vivekananda⁶¹ commençaient le lendemain matin à 5 h 30, à la Mission Ramakrishna. Peu encouragé par le froid de ma rentrée nocturne, je me lève à 8 heures et arrive à la Mission à 9 heures. Le temple est à moitié plein, toujours les femmes d'un côté et les hommes de l'autre. Je m'assieds par terre. Les gens arrivent de plus en plus nombreux et, finalement, nous sommes assis serrés les uns contre les autres, peut-être quatre ou cinq cents personnes, et d'autres s'installent sur le parvis. En arrivant, les fidèles vont s'agenouiller, ou même se prosterner de tout leur long, par terre, à l'avant du temple, et ils font des offrandes de fruits avant d'aller s'asseoir à l'arrière.

Les chants répétitifs, accompagnés par un petit harmonium et un tambour, ressemblent à des litanies, sur un mode plutôt triste. Le temple, nu et blanc, me fait penser à un temple protestant. Dans le cœur, semblable à une petite scène de théâtre, une statue de Ramakrishna, en marbre blanc, habillée d'une robe de moine orange, et devant lui une photo de Swami Vivekananda dans un cadre orange. Les deux visages sont entourés de couronnes de fleurs rouges. Autour de la statue, un décor recouvert de feuilles qui représente probablement une grotte entourée d'arbres, et, dans le fond, un rideau rouge grenat. L'ensemble est de très mauvais goût.

⁶⁰ Roupie : unité monétaire de l'Inde et du Népal. À l'époque, quinze roupies indiennes correspondaient à un euro.

⁶¹ Swami Vivekananda (1863-1902) : principal disciple de Ramakrishna. Il consacra toute sa vie à la Mission Ramakrishna et parcourut d'abord l'Inde, puis les États-Unis – il participa au Parlement mondial des religions de Chicago, en 1893 – et l'Europe, pour transmettre le message de son maître.

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

Sur la scène, devant les images, des moines s'activent à faire des offrandes de nourriture. Puis l'un d'entre eux, qui a le crâne rasé et semble jouer le rôle de grand prêtre, récite des mantras⁶², accompagné en cœur par l'assistance. D'une main il sonne une cloche, avec un rythme très régulier, et de l'autre il fait tourner divers objets devant les images avec de grands gestes circulaires : un chandelier avec de nombreuses petites flammes, une grande flamme, une conque, un tissu, une rose, qu'il va ensuite poser devant le portrait de Swami Vivekananda, puis enfin un grand plumeau.

Il accomplit ensuite une offrande de feu, versant progressivement un liquide, probablement du beurre clarifié, dans une grande bassine en répétant un mantra. Entre chaque phase de la cérémonie, un moine fait consciencieusement le ménage.

Puis des chants sont entonnés par toute l'assemblée et là je dois reconnaître que je suis pris par un grand élan de dévotion. Les chants ressemblent à des chants grégoriens et la cérémonie à une messe. Ce qui me gêne le plus est la statue que je trouve trop humaine, en comparaison des statues du Christ ou du Bouddha ou même de la photo de Ramana Maharshi. Par contre, la sensation générale que je ressens est très différente de celle d'un temple bouddhiste ou d'une église catholique, mais plus proche de celle d'un temple protestant. Je ne saurais dire pourquoi. Je ne ressens pas d'énergie mystique ni de présence métaphysique. Je suis aussi le seul étranger dans cette nombreuse assemblée de fidèles, venant, semble-t-il, de milieux très divers.

À la fin de la cérémonie, vers midi, tout le monde défile devant les images en faisant une offrande de pétales de fleurs dans laquelle on glisse un peu d'argent. Puis nous sortons du temple à la queue leu leu et, dans le jardin, nous recevons un repas : un pot en terre contenant du riz au curry avec des légumes et une feuille contenant quelques morceaux de fruits. Les gens s'asseyent dans l'herbe pour manger, et je fais une première expérience : manger avec les doigts. Cela ne va pas si mal que ça. Tout cela dans une ambiance de fête de paroisse protestante, triste et austère, bien différente de l'ambiance de kermesse des fêtes bouddhistes. Ici aussi, une indifférence totale à mon égard.

⁶² Mantra (sanskrit) : syllabe, suite de syllabes ou texte, chargé d'énergie, qui est répété par le pratiquant au cours de certaines cérémonies, pendant la méditation ou même pendant toutes les activités de la vie quotidienne.

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

Après avoir mangé cet excellent repas, je vais à la Maison du Tibet, mais elle est fermée jusqu'à 14 heures. Je me promène une nouvelle fois sur les trottoirs poussiéreux de Lodhi Road que je commence à connaître par coeur et qui n'ont rien d'émouvant. Je suis bien accueilli dans le petit musée tibétain par un moine souriant et chaleureux, et je me délecte à admirer une superbe collection de *thangkas* anciennes, une cinquantaine, qui ne sont qu'une sélection de leur collection. La plupart de ces œuvres sont en très bon état et je découvre une qualité de peinture et une finesse encore bien supérieures à celles des *thangkas* que j'ai achetées à Katmandou. Sans doute des peintures faites entièrement de la main du maître à une époque où les artistes n'étaient pressés ni par le temps ni par des impératifs commerciaux, mais motivés uniquement par des aspirations religieuses et la quête de la perfection.

Dans la Maison du Tibet, il y a également un magasin de souvenirs et une riche bibliothèque d'ouvrages tibétains, tous soigneusement enveloppés dans des tissus de couleur.

Je me suis renseigné sur les enseignements de Sa Sainteté⁶³ à Sarnath et ai appris qu'aux dernières nouvelles ils ne commenceraient que le 27 janvier. Ils seront donnés en tibétain mais, s'il y a beaucoup d'Occidentaux, un service de traduction sera assuré. Comme rien ne semble ni sûr ni définitif, j'ai décidé de ne pas baser tout mon programme là-dessus et de n'aller à Varanasi que le 23 ou le 24 janvier, ce qui me laisse une semaine pour visiter le Rajasthan. J'ai prévu ensuite d'arriver le 31 janvier à Suan Mokkh, quitte à renoncer d'y aller au dernier moment si je décide d'assister entièrement au séminaire du Dalaï-Lama, et alors de rester dix jours de plus à Varanasi.

Ce changement de programme a occupé toute ma journée d'hier : demander mon visa thaïlandais, acheter un billet Thai Airways Calcutta-Bangkok-Surat Thani, changer mes réservations Indian Airline et organiser mon tour au Rajasthan. Pour cela, je suis allé à l'office de tourisme où j'ai été très bien accueilli par un monsieur qui m'a composé, avec beaucoup de soin, un programme pour visiter le Rajasthan en voiture, avec un chauffeur. Car on ne peut pas louer de voiture sans chauffeur en Inde. Presque trop aimable, ce brave monsieur, sans doute n'est-il pas complètement désintéressé à ce que je suive ses recommandations.

⁶³ Sa Sainteté : expression utilisée par les bouddhistes tibétains pour nommer le Dalaï-Lama.

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

Il m'a aussi conseillé d'aller le 23 janvier à Allahabad, près de Varanasi, où a lieu l'un des plus grands pèlerinages de l'Inde.

Hier soir, vers 17 h 30, Monsieur Paul, un turban noir sur la tête, arrivait dans ma chambre d'hôtel pour me proposer son programme. Plus d'une heure d'âpres discussions pour essayer de ne pas trop me faire rouler, et ce n'est pas fini. Il veut que je le paie en roupies, ce qui signifie une ou deux heures de queue aujourd'hui à l'*American Express* pour faire du change. J'ai remarqué, après son départ, qu'il avait supprimé un jour de voyage sur le bon qu'il m'a donné. Les Indiens semblent très avides en affaires et me donnent l'impression de chercher par tous les moyens à m'arnaquer.

Je ne sais pas dans quelle galère je m'embarque. En tout cas, j'y serai embarqué pour une semaine et cela m'inquiète. Ce personnage ne m'inspire aucune confiance et j'en ai d'ailleurs très mal dormi cette nuit. Cela me coûte l'équivalent de soixante euros par jour pour la voiture et le chauffeur, mais les autres façons de voyager dans ce pays sont si compliquées que je perdrais la moitié de mon temps dans les gares, les agences de voyage, les queues, à suivre de mauvaises indications ou à arriver devant des portes fermées. Je me dis, pour me rassurer, qu'il me faudrait au minimum quinze jours pour voir ce que je verrai ainsi en une semaine.

Pour revenir à lundi, je suis retourné, le soir, à la Mission Ramakrishna pour une nouvelle cérémonie avec beaucoup moins de monde. Il y avait surtout des chants et de la musique, ainsi que quelques rituels du même genre que ceux du matin. Le faible éclairage du temple rendait l'ambiance encore plus triste. En plus de la tristesse, il y avait quelque chose de démodé et désuet, comme l'atmosphère qu'on trouve à la Société théosophique ou dans les autres sectes de la fin du dix-neuvième siècle et du début du vingtième. Je crois qu'il vaut mieux se contenter de lire les ouvrages des sages de cette époque plutôt que de suivre les cultes nostalgiques des fidèles qui s'accrochent encore au souvenir de la grande émulation mystique qui existait sans doute du vivant de ces saints et qui est si bien décrite par Arnaud Desjardins, Paul Brunton⁶⁴ et

⁶⁴ Paul Brunton (1898-1981) : philosophe, mystique, voyageur et maître spirituel anglais. Auteur de plusieurs livres sur ses expériences en Asie, il fut l'un des premiers à transmettre la spiritualité orientale au monde occidental. Il fut en particulier un disciple de Ramana Maharshi, auprès de qui il eut une expérience d'illumination dans les années 1930. Il vécut à la fin de sa vie à Vevey, en Suisse, et laissa environ vingt

d'autres. Mais leur présence semble se dissiper bien vite après leur mort, contrairement à celle du Christ ou du Bouddha. Il faudrait trouver des saints vivants, mais il semble qu'ils se fassent de plus en plus rare en Inde et que ceux qui restent ne soient pas faciles à trouver.

14 janvier, Delhi

Dernier jour à Delhi avant mon départ pour le Rajasthan. J'ai liquidé tout ce que j'avais à faire, vu tout ce que je voulais voir, une journée de relax sans programme précis. Rien qu'à cette idée je me sens déjà plus détendu.

Hier matin, je suis parti à 9 heures avec un rickshaw, dans le froid et le brouillard, pour aller récupérer mon visa à l'ambassade de Thaïlande. Nous avons croisé peu de véhicules à moteur à cette heure matinale sur les grandes avenues de New Delhi, mais un éléphant, deux singes qui traversaient la rue avec, dans leur gueule, des bananes qu'ils venaient de voler, et une compagnie de soldats à dos de chameaux.

J'ai changé de l'argent à l'American Express ce qui, à mon grand étonnement, ne m'a pris qu'une demi-heure. Puis, je suis passé voir Monsieur Paul à son bureau. Il m'a offert le thé et je suis resté un long moment à discuter avec lui pour essayer de me remettre en confiance avant ma semaine dans le Rajasthan. Pas si méchant que ça Monsieur Paul ! C'est probablement moi qui me bloque et qui ressent une sorte de peur instinctive en présence de certaines personnes, comme les sikhs, ce que je n'arrive d'ailleurs pas à m'expliquer. Peut-être une réminiscence pénible d'une vie antérieure ? Monsieur Paul m'a montré une série de lettres élogieuses de ses anciens clients et m'a donné quelques explications, à ma demande, sur les sikhs.

C'est un mouvement qui fut créé au quinzième siècle par Gourou Nanak – dont il a sorti une photo de son portefeuille – qui prêcha l'égalité entre tous les hommes, riches et pauvres, et la suppression des distinctions de castes. Les sikhs se laissent pousser les cheveux, qu'ils cachent dans leur turban, et aussi la barbe. Monsieur Paul taille légèrement la sienne, ce qui est contraire à leurs lois. Il m'a indiqué un temple sikh où, m'a-t-il dit, on offre à manger à tous les fidèles.

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

Tout en discutant avec moi, Monsieur Paul, cependant, ne ratait pas une occasion de faire marcher son petit commerce. Il me proposa une chambre dans l'hôtel où il avait son bureau, des tours pour hier et aujourd'hui, et me donna l'adresse d'une banque où je pourrais retirer de l'argent pour lui payer tout de suite la totalité du tour.

Je suis donc parti visiter le temple sikh. J'ai dû enlever mes chaussures et on m'a mis un turban sur la tête. Beaucoup de va-et-vient dans ce temple où l'on jouait de la musique devant l'autel principal abondamment garni de fleurs. J'ai été pris à la gorge en entrant par une forte odeur de graisse rance, provenant sans doute des grands chaudrons où mijotait la nourriture qu'on servait aux fidèles dans des feuilles de bananiers. Chose curieuse, certains fidèles faisaient remplir leur feuille, mais d'autres en vidaient le contenu dans le chaudron.

J'ai fait le tour du temple, marchant sur les tapis graisseux qui me collaient aux pieds et suis resté dans un coin, debout, à observer, me sentant assez mal à l'aise. Alors un monsieur très aimable est venu vers moi, m'a demandé si j'aimais ou non cet endroit. J'ai répondu que je ne savais pas encore. Il m'a dit que c'était un très beau temple, que je pouvais m'asseoir par terre et rester tant que je voulais.

Je me suis donc assis et, comme je ne devais toujours pas avoir l'air très à l'aise, il est revenu, m'a demandé si j'avais des problèmes, des problèmes d'argent, et m'a dit qu'il pouvait peut-être m'aider. Les problèmes d'argent que j'ai tendance à avoir dans ce pays ne sont sans doute pas ceux auxquels il pensait. Comme ce brave homme ne me mettait pas tellement en confiance, je lui ai dit que je n'avais pas de problèmes et il est retourné s'asseoir dans son coin. Je suis resté encore un quart d'heure à observer le défilé des fidèles avant de sortir avec soulagement de cet endroit.

Pour continuer mes expériences religieuses, je suis allé ensuite au Birla Mandir, un grand temple hindou datant d'une cinquantaine d'années, d'une belle architecture rouge, ocre et blanche, où je me suis senti beaucoup plus à l'aise. Je me suis baladé pieds nus sur les froides dalles de marbre des différentes salles et terrasses du temple. Au passage, je lisais les nombreuses citations de la *Bhagavad-Gita*⁶⁵ et des

⁶⁵ *Bhagavad-Gita* (sanskrit) : poème philosophique considéré comme l'évangile de l'hindouisme. L'enseignement de Krishna à Arjuna a lieu sur un champ de bataille, et insiste particulièrement sur l'importance de l'action désintéressée dans la voie spirituelle.

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

*Upanishads*⁶⁶ gravées sur les murs, sur lesquelles il y aurait lieu de méditer plus souvent. Cela me rappela les inscriptions sur les grands panneaux de couleurs placés aux carrefours des rues à Katmandou. Derrière le temple, un grand parc avec une multitude de chapelles, monuments, grottes, statues de divinités et d'animaux, bassins, buvettes, où les gens se promènent, discutent, pique-niquent et où ont lieu les fêtes religieuses.

Je suis descendu ensuite dans le centre du vieux Delhi. J'ai visité le Fort Rouge, qui m'a plutôt déçu, une série de pavillons décrépis et sales disséminés dans un grand jardin où les Anglais ont construit de sinistres casernes. Je me suis ensuite plongé dans la foule et la bousculade du bazar de Chandni Chowk, harcelé par les marchands, les mendiants, les changeurs, et assourdi par les klaxons et les sonnettes des véhicules qui tentent de se frayer un passage parmi la foule. Je suis passé devant un autre temple sikh d'où sortait la même odeur écœurante, et me suis engagé dans les petites ruelles, un peu plus calmes, où j'ai erré au hasard pendant un long moment avant de me retrouver devant la grande mosquée Jama Masjid. Je m'y suis senti mieux que chez les sikhs mais moins bien que chez les hindous. Je suis monté à la tombée du jour en haut du minaret, d'où l'on a une belle vue sur les bazars environnants, toujours pieds nus bien sûr.

En Birmanie, j'avais été étonné qu'après plusieurs heures de marche à pieds nus dans les temples bouddhistes, je n'avais pas le dessous des pieds sale. Ce n'est pas le cas en Inde ! J'ai flâné encore un long moment dans les ruelles animées des vieux quartiers, sans en ressentir l'horreur dont on parle souvent, sans non plus en retirer de grande joie visuelle ou émotionnelle. Ce qui me frappe le plus dans ce pays, en observant les gens, tant dans la rue que dans les cafés, restaurants, temples et autres lieux publics où je suis allé, c'est la tristesse générale, l'air malheureux, la souffrance qui est sur tous les visages, comme si chaque Indien portait en lui toute la souffrance du monde. Personne ne rit, ne semble heureux, on perçoit rarement un sourire, comme si chacun cachait soigneusement ses joies et ses satisfactions et ne montrait que ses souffrances, comme s'il voulait éveiller à tout prix la pitié et la compassion de ses semblables.

⁶⁶ *Upanishads* (sanskrit) : récits philosophiques qui concluent les *Védas*, les textes fondateurs de l'hindouisme, et constituent la principale base du *védanta*.

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

Curieusement, les gens qui semblent aisés ont une aussi grise mine que les plus pauvres mendiants. Je comprends que le Bouddha, quand il est sorti des fastes de son palais pour se mêler à la foule de ce pays, n'ait vu partout que souffrance et misère. Certes, il y a dans ce pays beaucoup de pauvreté et de misère, mais ce sont des pauvres tristes, pessimistes, qui se lamentent sur leur sort. Je n'ai pas ressenti ça au Népal ni en Birmanie, des pays qui sont probablement plus pauvres que l'Inde. Pour l'instant, je n'ai vu que Delhi, qui n'est peut-être pas un bon reflet de l'Inde. On pourrait penser que les pauvres s'efforceraient de paraître moins pauvres qu'ils ne sont réellement. Ici, ils ont tendance à se montrer encore plus pauvres et plus misérables qu'ils sont. Même dans les restaurants plutôt chics, le personnel a des habits sales, défraîchis, souvent déchirés, les nappes sont tachées, les serviettes ont des trous, la vaisselle est d'une propreté douteuse. Mais il y a toujours, accroupi par terre, un homme qui nettoie le sol avec une serpillière et que les garçons traitent avec dédain. Peut-être est-ce un intouchable !

Comment les étrangers sont-ils considérés en Inde ? Comme une caste inférieure, comme d'anciens occupants. Cela explique peut-être l'attitude souvent peu aimable que les Indiens ont à notre égard. Mais curieusement, après chaque mauvaise expérience, on a généralement la surprise de rencontrer un Indien très aimable.

Tout change continuellement ici ! Chaque idée qu'on se fait est aussitôt démentie par une nouvelle expérience qui s'y oppose. Si c'est un pays qui n'est ni facile ni drôle, il est loin d'être inintéressant. Il y a beaucoup de choses à apprendre, beaucoup de situations qui bouleversent nos petites habitudes et beaucoup d'occasions de remettre de l'ordre dans nos idées toutes faites. Un pays dont on ne ressort pas le même qu'on y est entré !

14 janvier, le soir, Delhi

Journée calme qui m'a remis dans de meilleures dispositions. Je suis descendu à pied jusqu'à la mosquée Jama Masjid en me baladant tout l'après-midi dans les bazars et les ruelles du vieux Delhi. Je commence à m'habituer à cette foule, à évoluer avec plus de souplesse parmi les gens, les animaux et les véhicules. Je ne me suis pas trop rapproché de la zone touristique du Fort Rouge et n'ai pas été importuné.

J'ai traversé différents petits quartiers où sont groupés les commerces d'un même type. D'abord celui des épices, qui baigne dans

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

des odeurs corsées ou subtiles, celui des tissus, des livres – mais ils sont entassés dans de minuscules échoppes où il n’y a pas moyen d’aller bouquiner –, des bijoux, de la mercerie, des guirlandes, masques et feux d’artifice. Et quand, dans un coin plus calme, on prend le risque de lever le nez, on découvre de superbes façades sculptées. J’étais beaucoup plus détendu que ces derniers jours et ai aussi trouvé les gens plus détendus et moins tristes, sans qu’ils soient devenus pour autant gais et joviaux. Comme quoi on perçoit souvent les autres comme un reflet de soi-même !

Je suis retourné vers 17 heures au temple hindou Birla Mandir et me suis assis sur un tapis avec quelques vieux fidèles pour écouter un prêtre qui racontait une épopée dans une langue dont je ne comprenais rien. Il avait un sourire radieux et parlait avec des expressions et des gestes superbes. Parfois il entonnait une petite chanson qui me faisait penser au bel canto napolitain, ou arrêta son récit pour chanter une mélodie en s’accompagnant de son petit harmonium à soufflet.

Ensuite j’assistai à une *pūja*⁶⁷ dans le temple principal, avec des chants envoûtants scandés par le rythme rapide des clochettes. J’ai compris cette fois, grâce à mes lectures d’hier soir, que les objets qu’on fait tourner devant les divinités représentent les cinq éléments : une flamme pour le feu, un coquillage pour l’eau, une fleur pour la terre, un tissu pour l’éther et un plumeau pour l’air. Pas de taxi quand je suis sorti vers 19 heures dans le froid et la brume. J’ai pris un vrai rickshaw avec un homme qui a pédalé pendant dix minutes pour cinq roupies. Il avait sans doute plus chaud que moi. Pas facile quand même !

J’ai trouvé depuis quelques jours un régime qui me convient bien. À midi, je mange chinois, c’est plus ou moins bon mais jamais dangereux, et le soir je dîne d’un repas léger au café *Embassy* sur Connaught Place. C’est une brasserie, calme et sympathique, où je prends un plat indien, une côtelette de légumes ou de fromage blanc, des *chapatis*⁶⁸, un jus de mangue, que je m’efforce en vain de demander non glacé, et un thé, que je demande, sans plus de succès, pas trop fort.

⁶⁷ *Pūja* (sanskrit) : dans l’hindouisme et le bouddhisme, cérémonie qui comporte généralement des offrandes et la récitation de textes sacrés.

⁶⁸ *Chapati* (hindi) : galette de blé complet.

17 janvier, Udaïpur

Je suis vraiment dans un piteux état après trois jours de voyage, via Agra et Jaïpur. J'ai un gros rhume depuis hier, qui se transforme en bronchite. Je suis arrivé à la tombée de la nuit à Udaïpur, après plus de huit heures de route, dans un hôtel froid et lugubre, mais qui est situé au sommet d'une montagne et semble jouir d'une vue superbe. J'ai dîné tôt, d'un repas indien, qui est mon ordinaire depuis mon départ de Delhi et que je commence à bien supporter. J'ai demandé une couverture supplémentaire et vais essayer de rattraper le retard de ce journal avant de m'endormir. La découverte de l'Inde continue de m'apporter son lot de contrariétés et de désillusions – plus que de joies et de satisfactions – que je rumine pendant les longues heures de voyage sur les routes monotones et désertiques du Rajasthan.

Parti à 7 heures de Delhi dans un épais brouillard, à 7 h 10, première panne de la petite voiture, un genre de Fiat 1100 de marque indienne. Le chauffeur a sorti ses outils et dix minutes plus tard nous sommes repartis dans le froid en péclotant. Encore deux ou trois pannes, plus brèves, et tout est rentré dans l'ordre. Si la voiture n'est ni très confortable, ni très rapide, le chauffeur, par contre, est adorable, je n'aurais pas pu rêver mieux. Il est gentil, prévenant, patient, ponctuel, honnête, et il conduit avec une extrême prudence. L'opposé de la plupart des Indiens que j'ai rencontrés jusqu'à présent. Il rechigne seulement quand je lui demande de faire un détour ou d'aller visiter un endroit qui n'est prévu pas au programme, mais finalement il se soumet de bonne grâce. Il me met en garde contre tous les arnaqueurs que je vais rencontrer et me conseille toujours de ne pas céder à leurs avances. Aujourd'hui, il s'est arrêté à plusieurs reprises dans le désert pour aller ramasser de beaux cailloux brillants que je pourrai garder comme souvenirs.

Vendredi, nous sommes arrivés à Agra en fin de matinée, alors que le brouillard commençait à se dissiper, et avons visité de beaux tombeaux, dans le genre de ceux de Delhi, avant le déjeuner. Le premier, Sikandra, mausolée de l'empereur Akbar, dans un immense parc peuplé de biches, de singes et d'écureuils. Puis le mausolée d'Itimad-ud-Daulah sur la rive de la Yamuna, presque à sec, où paissent des troupeaux de buffles. Des femmes y confectionnent avec leurs mains des galettes de bouse qu'elles font sécher au soleil sur le talus qui entoure le monument et qui parfument agréablement les marqueteries de marbre polychromes.

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

L'après-midi, le Taj Mahal, dans une foule de touristes digne des pyramides de Gizeh ou de Saint-Pierre de Rome. Vision inoubliable par la porte du bâtiment d'entrée, où l'on est plongé dans l'obscurité, quand on le voit apparaître soudain, blanc et irréel, dans la perspective du jardin avec le bassin au premier plan. De près, les détails de construction et les décorations, d'assez mauvais goût, m'ont déçu. L'intérieur aussi. J'ai pris quelques photos, mais pas autant que je pensais. Je ne suis pas sûr que le Taj Mahal m'inspire pour faire des tableaux. J'avais été beaucoup plus séduit par les photos du grand livre que Sophie m'avait montré.

J'ai vu ensuite le Fort Rouge, beaucoup plus beau que celui de Delhi. Je l'ai visité en courant, cherchant d'inexistantes toilettes, car j'ai été pris d'un violent mal de ventre. J'ai finalement pu me soulager dans un pavillon obscur du palais du Grand Moghol. Depuis une semaine que je vois les Indiens pisser contre les arbres de Connaught Place et déféquer au bord des rues au milieu des localités, je n'ai pas trop de scrupules à emprunter leurs habitudes.

Je suis rentré ensuite à l'hôtel, mais ma chambre était si sordide que je suis allé me promener dans les jardins du *Sheraton*, à cinq cents mètres de là. Je voulais y rester pour dîner, mais en fin de compte je l'ai trouvé encore plus triste que mon hôtel, bien que ce soit un des hôtels les plus chics d'Agra. J'ai passé une mauvaise nuit, en grelottant sous ma mince couverture, avec un trou dans le mur à un mètre de ma tête d'où sortait un vent glacial. Enfin, c'est l'Inde ! Et l'Inde pour les touristes fortunés !

Quand je suis allé prendre mon petit déjeuner, à 6 h 30, j'ai vu que les employés de l'hôtel dormaient tout habillés, enroulés dans des couvertures, sur les banquettes de la réception. Je comprends que leur tenue soit défraîchie et que le service ne soit ni souriant ni empressé. Je crois bien que mon chauffeur dort dans la voiture, et je ne parle pas des gens qui dorment sur le bord de la route ou dans des abris faits de planches, de tôles et de toiles trouées. Dans ces conditions, même si je suis contrarié par les prestations d'un hôtel à quinze euros la nuit, il m'est difficile de m'en plaindre à ceux que je vois encore bien plus mal lotis que moi.

Le temps était un peu plus clair ce matin-là, mais plus froid. Première étape, au lever du soleil, à Fathapur Sikri, ancienne capitale construite par l'empereur Akbar en 1572, mais qui fut abandonnée dix ans plus tard à cause du manque d'eau. J'étais le premier visiteur et, après m'être

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

débarrassé avec peine des inévitables guides et autres arnaqueurs, j'ai parcouru seul, dans la bise glaciale, ces immenses palais baroques de pierre rouge qui m'ont beaucoup impressionné. C'est le plus bel ensemble architectural que j'aie vu jusqu'à présent en Inde, rendu magique par la solitude matinale et la lumière frissante des premiers rayons du soleil. Je fus beaucoup moins séduit par la mosquée et les tombes voisines.

Trois heures de route jusqu'à Jaïpur, dans un paysage d'abord verdoyant puis devenant de plus en plus aride. Pas beaucoup de voitures sur les routes indiennes, mais beaucoup de camions, souvent audacieusement chargés, qui roulent en klaxonnant, sans prendre garde le moins du monde aux autres usagers de la route, animaux, piétaille et petits véhicules, qui n'ont qu'à leur céder le passage. Ils dépassent également sans se soucier de ceux qui viennent en face. Mon chauffeur, dans ces cas-là, se range patiemment sur le bas-côté, coupe son moteur et attend que la voie soit de nouveau libre. Aucun chauffeur indien n'a d'égards pour autrui, jamais un geste de courtoisie ou de remerciement. Et quand deux poids lourds se trouvent nez à nez sur une route étroite, il faut une demi-heure de palabres pour savoir qui va subir l'affront de reculer.

Si les camions sont la terreur des routes indiennes, les animaux en sont le côté bucolique et inattendu. En plus des vaches, buffles, chèvres et moutons, par petits groupes ou en grands troupeaux, il y a des chars attelés à des bœufs ou des chameaux, et parfois, près des villes, des calèches tirées par des chevaux ou des ânes. Dans les localités, il y a bien sûr des poules, des chiens et des cochons partout. Dans la campagne, on voit souvent des paons et des singes. En plus des animaux vivants, il y a des cadavres et charognes de toutes sortes que se disputent chiens, mouches et vautours.

Mon chauffeur n'est pas bavard, ce qui m'arrange bien. Parfois, il se lance dans une grande explication sur un sujet dont je ne comprends en général pas grand-chose.

Beaucoup de gens au bord des routes, même en plein désert. Ils marchent ou sont assis par terre, à attendre que le temps passe, des femmes dans des saris multicolores et souvent une jarre sur la tête, des hommes avec de gros turbans de couleur, mais habillés généralement de blanc. De nombreux puits, souvent profonds, dont on tire l'eau avec une paire de bœufs qui avancent puis reculent, hissant à chaque fois une grande baudruche qui permet d'irriguer le champ le plus proche, une

tache verte dans le paysage brûlé du désert. Certains endroits me font penser à l'Arizona, mais les formes et les couleurs sont moins belle et la végétation beaucoup plus pauvre.

18 janvier, Udaïpur

Je prends mon petit déjeuner en face d'un des lacs d'Udaïpur, presque à sec en cette saison, au milieu d'un jardin princier entouré d'un mur coiffé de petites pagodes rouges et or. Dans le fond, les montagnes roses dont une est coiffée d'un grand fort blanc-jaune. Un ciel sans un nuage, mais je n'y ai pas encore remarqué les nuances vertes dont parle Alexandra David-Néel.

J'ai bien dormi, avec trois couvertures, et ce matin je me sens mieux. J'ai fait beaucoup de rêves, comme chaque nuit depuis quelques semaines, des rêves très réalistes qui me ramènent pendant quelques heures dans un environnement bienveillant et parmi des gens qui me sont familiers. En me réveillant, j'essaie de garder encore vivantes pendant quelques instants ces images chaleureuses avant de retrouver la dure réalité indienne. L'hôtel est très calme et le service est lent, mais très attentionné. J'ai demandé au chauffeur de ne venir me chercher qu'à 10 heures pour avoir enfin quelques heures à moi et attendre que le soleil ait chassé le froid nocturne.

Samedi, arrivée à Jaïpur à midi. L'après-midi, visite du musée, très poussiéreux, où j'ai surtout regardé les peintures, de qualité très irrégulière, puis du palais du maharaja avec un autre petit musée qui contient des peintures beaucoup plus belles, mais mal exposées. J'ai passé un long moment dans l'observatoire et fait quelques photos. Beaucoup plus d'appareils astronomiques que dans celui de Delhi, mais de plus petite taille, moins impressionnants et moins beaux de couleur.

J'ai demandé au chauffeur de m'arrêter dans le centre, la fameuse ville rose – où il avait refusé de me loger – pour pouvoir m'y balader. De grandes avenues très animées bordées de belles maisons roses. Les ruelles sont plus larges que celles de Delhi et elles se coupent à angle droit, car la ville a été construite selon un plan d'urbanisme. Moins encombrées et pittoresques que celles de Delhi, elles sont tout aussi sales : égouts et dépotoirs à ciel ouvert.

Comme je m'étais arrêté devant un petit temple où avait lieu une cérémonie au son d'une fanfare, je fus abordé par un très beau jeune

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

homme, propre et distingué, qui parlait un excellent anglais et même un peu de français. Il me donna quelques explications sur la cérémonie et sur un autre temple voisin. Il m'expliqua qu'il était lui-même prêtre, qu'il possédait son propre temple à quelques pas de là et il m'invita à le visiter.

Pour une fois que je ne me sentais pas arnaqué par ce jeune homme poli, mais plutôt mis en confiance, je le suivis. Nous rentrâmes dans une maison, mais comme le temple était encore fermé, nous nous installâmes sur le toit pour boire un verre de thé. Il semble que les gens vivent beaucoup sur les toits des maisons, c'est très beau, calme et à l'écart de l'agitation de la rue. Il y avait eu, deux jours auparavant, la fête des cerfs-volants et des centaines de cerfs-volants parsemaient encore le ciel.

Il m'expliqua qu'il s'appelait Vishnou, et que sa seule occupation était le service du petit temple qu'il ouvrait de 4 heures à 11 heures le matin et de 18 heures à 21 heures le soir. Il me montra la cordelette blanche de brahmane qu'il portait autour du torse, m'expliqua qu'il devait faire ses ablutions, nettoyer le temple, préparer le repas de Shiva, et qu'il mangeait ensuite. Les étrangers et les personnes de castes inférieures n'avaient le droit d'entrer ni dans le temple ni dans la maison, et devaient éviter de le toucher, sans quoi il devait recommencer ses ablutions.

Il me dit qu'il possédait aussi un village, dans les environs de Jaïpur, avec deux cent cinquante acres de terres et qu'il avait quatre frères, deux étaient dans les affaires, un était professeur de sanscrit, le dernier était yogi et pratiquait le yoga dans son ashram. Enfin, un prêtre pas tellement détaché des biens matériels puisqu'il me parlait surtout de ses nombreuses possessions. Sur ces entrefaites, deux de ses frères arrivèrent, un homme d'affaire et le professeur de sanscrit, très jeune lui aussi, qui enseigne à Sydney où il fait également des affaires. Le plus âgé parlait bien le français et avait beaucoup voyagé en Europe, surtout en France et en Italie.

Arrivèrent aussi un Bâlois, en voyage pour cinq mois en Inde, et un jeune couple de Français. Tout ce petit monde causait en buvant du thé sur le toit, dans une ambiance sympathique, sous le grand ciel où commençaient à apparaître les étoiles. Vishnu était allé s'occuper de son temple, plus intéressé du tout à me le faire visiter. Comme il se faisait tard, le grand frère m'emmena en moto dire au chauffeur de ne pas m'attendre et me proposa de m'emmener, le lendemain, visiter leur

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

village et d'autres sites de la région. La proposition était alléchante, mais remettait en question tout mon programme déjà serré.

Comme il commençait à faire froid sur le toit, il me proposa de continuer à discuter dans la boutique. En face de la maison, il y avait en effet une minuscule boutique avec, sur le sol, des matelas recouverts de housses blanches, comme c'est souvent le cas dans les boutiques indiennes. Les Français, en prenant congé, me dirent sur un air sarcastique : « Avec eux, ça finit toujours dans la boutique ! ». Au fond de la boutique, un petit comptoir bas et, derrière, un gros coffre-fort gris. On tira les rideaux qui séparaient la boutique en deux, et je me trouvai dans le fond avec les deux frères, alors que cinq ou six personnes discutaient dans la partie qui donnait sur la rue, de l'autre côté du rideau. Au mur, un calendrier de paysages suisses offert par un fabricant de pierres synthétiques de Monthey.

Les deux frères m'expliquèrent que Jaïpur était le centre de la taille des pierres précieuses et semi-précieuses et qu'eux-mêmes exportaient des pierres spécialement bon marché, puisqu'en Inde un tailleur de pierre ne gagne que quinze roupies par jour (un euro). Ils commencèrent à sortir des tas de colliers – la plupart étaient très laids et avaient l'air d'être en plastique – et des petits sachets de papier contenant des pierres de toutes sortes, formes et couleurs. Je restai seul avec le grand frère qui me montra des lettres, écrites à la main, de ses clients européens. Il commença à devenir arrogant et essayait me pousser à acheter des pierres.

Je compris enfin que Vishnu, avec son visage de saint, n'était qu'un habile rabatteur pour le commerce de ses frères. Leur carte de visite en anglais alliait d'ailleurs le temple et la boutique. Sur ces entrefaites, le Bâlois était revenu. Il avait l'intention d'aller le lendemain à Pushkar, une petite ville des environs, pour y séjourner deux ou trois semaines. Daya, le grand frère, proposait d'y aller avec lui car, comme je ne lui avais rien acheté, il ne me parlait plus de me faire visiter son village et ne s'occupait plus de moi. J'ai pris congé et suis rentré dans mon luxueux hôtel pour faire un délicieux repas végétarien composé de spécialités de l'Inde du Sud.

Cette expérience m'avait appris que les brahmanes, si leurs méthodes sont plus courtoises et moins directes que celles des pauvres arnaqueurs de la rue, ont cependant les mêmes motivations et la même cupidité que les autres Indiens.

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

À 7 heures le lendemain matin, je repris la route avec mon fidèle chauffeur et lui demandai de faire un crochet par Pushkar. Située à douze kilomètres d'Ajmer, c'est une ville sainte dédiée à Brahma qui entoure un petit lac sacré. Toutes les maisons et les temples sont d'un blanc légèrement bleuté et de grands escaliers descendent jusqu'à l'eau. Après avoir traversé la petite ville en voiture et visité un temple, le chauffeur m'amena au *Tourist Bungalow* pour manger quelque chose car, me dit-il, il n'y aura plus d'arrêt jusqu'à Udaïpur. Et il restait encore cinq heures de route.

Je lui demandai encore de pouvoir faire une promenade à pied dans la ville qui était très belle et me semblait plus propre et riante que les autres villes, peut-être parce que c'est un lieu de pèlerinage un peu touristique. Alors que j'achetais deux mandarines pour compléter mon petit déjeuner tardif, je fus abordé par un nouveau brahmane qui me donna quelques explications sur ce lieu et le culte qui y est pratiqué.

Il m'emmena gentiment vers un de ces grands escaliers et me fit asseoir sur la dernière marche, au bord de l'eau. Il mit quelques pétales de fleurs dans mes mains jointes qu'il aspergea de l'eau sacrée du lac, il récita de saintes paroles qu'il me fit répéter après lui, puis versa dans mes mains du safran, du curry et du riz, me colla un peu de ce mélange sur le front, noua un petit bracelet de fil jaune et rouge autour de mon poignet, puis me dit de jeter ces offrandes au lac, où de gros poissons les attendaient goulûment. Il me mit un peu de cette eau verdâtre, mais sacrée, sur la tête, m'en aspergea le visage et recommença un nouveau mélange dans mes mains sur lesquelles il posa une noix de coco.

Puis, il recommença ses récitations, en anglais cette fois, – invoquant la chance pour mes parents, ma sœur, mes amis, mes affaires, mes amours – que je devais toujours répéter après lui. Et alors arriva la phrase que j'attendais : « Et maintenant, pour les cinquante temples et les deux mille pauvres de cette ville, je fais une offrande de cent roupies ». Je cessai aussitôt de répéter stupidement ses paroles, comprenant que j'avais à faire à un nouvel arnaqueur qui m'imposait cette cérémonie au tarif pour touristes. Je lui proposai cinquante roupies, mais il le prit très mal et me dit qu'on ne faisait qu'une fois dans sa vie la *pūja* du pèlerinage de Pushkar. Mais je ne cédaï pas et répétai sa phrase avec cinquante roupies au lieu de cent.

Je n'avais pas envie de m'énerver, de l'envoyer balader et de gâcher ainsi cette cérémonie qui, en dehors de ça, avait beaucoup de charme. Cela me coûta quand même cent roupies, car il y avait tout à coup les

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

offrandes et les fournitures qui coûtaient vingt roupies, le repas du brahmane et d'autres menus frais. Dès qu'il aperçut le billet de cent roupies, il s'en empara et disparut bien vite dans la foule sans demander son reste, et pour chercher sans doute sa prochaine victime. Bien sûr, cent roupies ne sont que six euros, mais pour l'Inde c'est une grosse somme et je doute bien qu'elle parvienne aux deux mille pauvres dont il me parlait.

C'est surtout la façon de faire qui me choque. On me berce au début avec de belles paroles ou de beaux mensonges, sans jamais m'annoncer honnêtement le prix des choses, puis on m'entraîne dans des situations dont je ne peux plus me sortir sans me fâcher. Enfin, même si j'ai enrichi involontairement un brahmane peu scrupuleux, je l'ai fais de bonne foi et c'est lui qui en accumulera le mauvais karma⁶⁹. D'ailleurs la somme de misère, de pauvreté et de souffrance qu'il y a dans ce pays reflète bien tout le mauvais karma que les Indiens ont accumulé.

Quant à moi, puni à chaque fois de ma bonté et de ma naïveté, il me reste à apprendre à ne pas me laisser affecter par ce genre d'expériences. Il y a beaucoup à apprendre dans ce pays où les notions qui reviennent sans cesse dans les textes sacrés d'Orient – souffrance, colère, haine, attachement, cupidité, ignorance, compassion – qui, en Occident, m'ont souvent semblé un peu abstraites et bien éloignées de mes préoccupations quotidiennes, me sautent au visage et me sont illustrées à longueur de journée par des tableaux vivants impitoyables dont je suis

⁶⁹ Karma (sanskrit) : littér. action. Dans le monde conditionné, régi par la loi de cause et d'effet, chaque action, bonne ou mauvaises, vertueuse ou nuisible – du corps, de la parole ou de l'esprit – a inévitablement un effet. Au premier niveau, la loi du karma est comprise pour expliquer le principe de la réincarnation. Les naissances, heureuses ou malheureuses – et les conditions de notre vie présente – sont causées par des actions, bonnes ou mauvaises, accomplies dans des vies antérieures. Quant aux actions que nous accomplissons dans cette vie, nous en subissons les conséquences, d'une manière ou d'une autre, dans cette vie ou dans des vies futures. À un niveau plus subtil, chaque moment de conscience a un effet sur les moments de conscience qui vont le suivre. Nous pouvons observer ce phénomène dans le fonctionnement de notre esprit et de notre pensée. C'est la loi du karma qui crée le monde conditionné. Elle est basée sur l'ignorance de la vraie nature de la réalité, et la croyance en l'existence d'une entité inhérente, une personne, qui est permanente, puisqu'elle peut accomplir des actions à un moment donné et en récolter les fruits ultérieurement. L'être éveillé, qui a complètement abandonné l'ignorance, qui a compris l'impermanence et l'impersonnalité de tous les phénomènes et de lui-même, n'est plus soumis à la loi du karma, et donc à ses effets, la souffrance et la renaissance.

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

un des acteurs, et où j'ai généralement la mauvaise surprise de trouver des reflets de moi-même.

Ce n'est pas que ces aspects primaires de la nature humaine n'existent pas en Occident, bien au contraire, mais ils sont déguisés et cachés sous un épais vernis de conventions, d'éducation, de bonnes manières, d'hypocrisie. En Inde, ils sont nus, bruts, au vu de tous. Rien n'est caché, ni la souffrance, ni la mort, ni la maladie, ni la saleté, ni la misère. Mais ces visions douloureuses, ne sont-elles pas justement la meilleure école de la sagesse ?

18 janvier, le soir, Udaïpur

J'ai passé une nouvelle journée à contempler l'impermanence de mes états d'âmes, passant de la colère ou de la déception au ravissement ou à la béatitude, avec, bien sûr, toute une gamme de stades intermédiaires plus ou moins douloureux. Départ à 10 heures, pour visiter d'abord deux jardins plutôt décevants, poussiéreux et mal soignés. Le premier devait son charme à ses jets d'eau et ses bassins. Mais les premiers ne fonctionnaient pas et les seconds étaient soit à sec soit à moitié remplis d'une eau saumâtre où j'imaginais mal les femmes du harem en train de batifoler.

J'ai visité ensuite l'immense palais qui domine le lac, ancienne résidence des maharanas. On en visite la première partie par un circuit fléché qui parcourt un labyrinthe de couloirs, d'escaliers, de cours, de salons, de loggias, décorés avec beaucoup de mauvais goût. L'autre partie, le palais des femmes, beaucoup plus sobre, contient une superbe collection de miniatures et de peintures. Certaines peintures sont très grandes et contiennent des centaines de personnages. D'autres illustrent de scènes de chasse au tigre, qui semble avoir été une des principales distractions des maharanas. Un petit musée, dans une autre aile du palais, contient aussi de belles peintures, notamment de grands portraits en pied des seigneurs locaux.

Les yeux bien imprégnés de ces belles peintures, j'ai demandé à mon chauffeur de m'emmener faire un tour des marchands de tableaux. J'ai vu beaucoup d'horreurs, mais un des magasins avait une belle série de miniatures de personnages à des prix tout à fait abordables. Contrairement aux recommandations de mon chauffeur, j'avais décidé d'aller déjeuner au *Lake Palace*, pour connaître enfin l'un de ces merveilleux hôtels indiens – dont certains disent qu'ils sont les meilleurs du

monde – dans lesquels mon chauffeur refuse systématiquement de me loger.

J'ai appris à mes dépens qu'il n'avait pas tort, mais je suis au moins débarrassé de la frustration qui me tourmentait depuis quelques jours. Le *Lake Palace* est un petit palais situé sur un îlot au milieu du lac où l'on accède par bateau. Le cadre et la vue sont superbes, et la décoration est celle d'un palais de maharana, par contre il n'est pas mieux tenu et le service n'y est pas plus attentionné que dans les autres hôtels indiens. La salle à manger est une grande cantine pour touristes en groupe, avec un buffet très quelconque et peu digne d'un hôtel de cette classe. Ce fut le repas le plus mauvais et le plus cher depuis que je suis en Inde. J'ai fui en vitesse ce piège à touristes, et ai décidé de suivre dorénavant les conseils de mon chauffeur si bien intentionné.

Je lui ai demandé de retourner dans la vieille ville, près du palais, pour me balader dans des ruelles qui m'avaient semblé très pittoresques en y passant le matin en voiture. En fait, c'est un quartier très touristique, rempli de magasins de souvenir, de galeries et de sa foule de marchands, d'arnaqueurs et de mendiants professionnels.

Mais quelques centaines de mètres plus loin, ça change complètement : des ruelles en pentes, des maisons peintes à la chaux, souvent de grandes peintures naïves sur les façades – éléphants, tigres, personnages –, des petits temples crasseux, des boutiques et des marchés, des enfants qui jouent et vous saluent en criant sans vous demander d'argent, et, bien sûr, les imperturbables vaches sacrées. J'ai traversé la rivière qui joint les deux lacs et me suis promené dans le quartier situé en face du palais, où de nombreux temples alternent, sur le bord du lac, avec de petits palais.

À l'extrémité de la presqu'île qui fait face au *Lake Palace*, je me suis assis sur un *ghat*⁷⁰. Au-dessous de moi, trois vieux Indiens procédaient à leurs ablutions et, un peu plus loin, un groupe de femmes faisaient la lessive. En face de moi à gauche, de l'autre côté du lac, la ville, blanche avec quelques taches de rouge et de bleu, s'étale à flanc de colline au-dessus des *ghats* avec, à sa droite, la masse immense du palais, d'un ocre très pâle, violemment éclairée par la chaude lumière du soleil de cette fin d'après-midi. Sur ma droite, le *Lake Palace* et plus loin le Jag Mandir,

⁷⁰ *Ghat* (hindi) : désigne, en Inde, les marches qui recouvrent les rives des cours d'eau et les berges des lacs, bassins et réservoirs, et qui permettent de descendre jusqu'au bord de l'eau, en particulier pour y faire des ablutions et des offrandes.

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

puis, en arrière plan, les collines roses dont le sommet et les crêtes sont coiffés d'un grand fort et d'une longue muraille crénelée.

Je suis resté assis là plus d'une demi-heure à contempler ce décor irréel, d'un autre temps et d'un autre monde, dans le silence et la solitude. Tout à coup, la foule indienne bruyante, turbulente et omniprésente avait complètement disparu. Après ce moment inattendu de béatitude, j'ai traversé le lac à gué, me frayant un passage parmi les tas d'immondices, pour rejoindre les *ghats* de l'autre rive et retourner à la voiture par les ruelles escarpées qui gravissent la colline.

Sur la route de retour, je voyais sur la droite la colline avec la muraille et le fort et demandai au chauffeur d'aller de ce côté, car je sentais que ce serait un endroit idéal pour voir le coucher du soleil. Il était déjà un peu tard pour monter jusqu'au fort avant que le soleil se couche, alors je me suis arrêté à mi-chemin et me suis assis sur une pierre, au milieu des buissons d'épines, pour admirer un coucher de soleil du désert, un ciel bleu et pur, des chaînes de montagnes à perte de vue, le lac, clair comme un miroir, avec ses deux îles et, à droite, la ville et la masse énorme du palais sur lesquelles jouaient les derniers rayons du soleil.

De loin et de haut, tout était beau, net, pur, propre, on ne voyait pas que l'eau du lac était recouverte d'une mousse verdâtre et que les barques qui le sillonnaient étaient chargées de groupes de touristes, que le palais n'était plus qu'un musée et, que la mosaïque étincelante des maisons de la ville était construite sur la bouse et les immondices. Redescendu tranquillement dans le calme du soir, j'ai fait un dernier arrêt pour boire un jus de pomme sur une petite terrasse en contemplant les dernières lueurs rougeâtres du crépuscule.

Je suis repassé dans la galerie et acheté quatorze miniatures pour cent cinquante dollars. Selon le vendeur, les bons artistes d'Udaïpur seraient très bien payés, mieux que les marchands, a-t-il même osé me dire. Certains gagneraient deux cents roupies (treize euros) par jour, les meilleurs même cinq cents roupies. Ces peintures sont très belles de couleurs et très très petites. Par contre, la qualité du papier ne m'a pas l'air bonne, il y a autour des personnages un cadre tracé au stylo à bille qui n'est pas très heureux et ils sont collés sur un petit passe-partout avec du scotch. Enfin, pour ce prix, je crois que ce n'est pas un mauvais achat. Avant de rentrer, j'ai dîné dans un bon restaurant indien recommandé par mon précieux chauffeur.

20 janvier, Bikaner

Depuis deux jours, j'ai l'impression de traverser les steppes désertiques d'Asie centrale. Je retrouve avec plaisir le climat du désert et ma santé s'est, elle aussi, remise au beau. Depuis mon départ d'Udaïpur, hier matin, il me semble que je suis enfin parvenu à surmonter mes blocages vis-à-vis de l'Inde et des Indiens. Je me sens beaucoup mieux, plus détendu et commence à vraiment aimer ce pays et à en découvrir les charmes.

Nous sommes partis tôt hier matin d'Udaïpur, par une petite route tortueuse et cahoteuse qui traversait des collines et des paysages champêtres. Nous nous sommes arrêtés pour visiter un petit temple désaffecté. Avant de repartir, il a fallu changer une roue car un pneu était plat. À la prochaine bourgade, nous nous sommes arrêtés pour faire réparer la roue. Je me suis baladé dans le village où les gosses me regardaient avec étonnement. Les gens étaient gais et semblaient mener une vie bien paisible. Je suis ensuite monté sur une colline où il y avait un monument avec sept éléphants peints de couleurs vives, l'art brut sacré de l'Inde, et des singes moqueurs dans les arbres.

Nous sommes bientôt arrivés dans la vallée de Raknapur, où je m'attendais à trouver une ville, mais où il n'y avait qu'un temple et son monastère dans la solitude et le calme. C'est le sanctuaire jaïn⁷¹ d'Adinath, immense, tout de marbre sculpté, avec plus de mille quatre cents piliers et d'innombrables coupes. Aucun touriste en vue, seuls quelques fidèles indiens. Un prêtre m'a proposé ses services pour me montrer le temple. Les premières choses qui m'ont frappé furent la propreté et l'entretien impeccable des lieux, ainsi que les nombreuses statues qui ressemblent à des bouddhas.

Le jeune prêtre, qui avait fait des études en Angleterre, m'a consacré autant de temps qu'à un ministre, m'a-t-il dit, puisque j'étais son seul « client ». Il m'a donné très gentiment toutes les explications nécessaires dans un excellent anglais. Il m'a bien sûr demandé une donation pour l'entretien du temple, ou peut-être pour son entretien personnel, mais j'ai décidé, une fois pour toutes, que ce n'était pas mon problème. Il m'a invité cordialement à passer quelques jours dans le monastère qui offre gîte et table aux visiteurs. C'est un endroit magnifique, calme et propre, où je ferais bien une retraite si j'en avais le temps.

⁷¹ Jaïn : le jaïnisme est une religion hindoue qui professe la non-violence.

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

Ensuite la route devient meilleure, mais aussi plus désertique et monotone. Toute cette région est très sèche car il n'a pas assez plu l'an dernier. Le gouvernement y achemine du fourrage par camion pour nourrir les bêtes, apporte de l'eau potable dans les villages et, pour assurer la subsistance des habitants, les emploie à l'entretien et l'amélioration des routes.

Tout le travail se fait à la main, surtout par des femmes, vêtues de saris de couleurs vives, qui creusent le sol à la pioche pour trouver des pierres, cassent ces pierres au marteau pour faire les empièvements, transportent du gravier ou du sable dans des écuelles de métal qu'elles portent sur la tête, comme les grosses pierres et leurs outils.

Nous nous sommes arrêtés pour déjeuner dans une petite gargote pour routiers où, pour dix roupies, nous avons mangé des *chapatis*, plusieurs sortes de légumes au curry et bu du thé, assis à l'ombre sur des lits où l'on peut ensuite faire une petite sieste. Tout cela était très bon, dans une ambiance chaleureuse. Je me suis décidément bien fait à la cuisine indienne et la supporte presque trop bien. Comme ces petites gargotes n'ont pas de frigo, la cuisine y est toujours fraîche, comme me l'expliquait mon chauffeur, ce qui n'est souvent pas le cas dans les hôtels, je m'en suis bien rendu compte.

Arrivée vers 16 heures à Jodhpur, grande ville au milieu du désert dominée par son imposante citadelle de grès rouge. Visite incontournable du palais du maharaja transformé en musée. Je suis ensuite monté sur les remparts du fort, défendus par une armada de canons, d'où l'on a une vue superbe sur toute la ville. Si Jaïpur est la ville rose, Jodhpur est une ville bleue. Une grande partie des maisons sont en effet bleues – ce sont paraît-il celles des brahmanes. Étonnante impression depuis le haut de ces murailles, car je ne voyais que l'enchevêtrement de ces maisons blanches et bleues, mais non les ruelles étroites qui les séparent. J'entendais par contre le brouhaha des milliers de personnes qui peuplent ces vieux quartiers et, curieusement, le tumulte des voix humaines n'était pas couvert, comme dans les autres villes, pas les bruits des moteurs et des klaxons.

J'ai retenu une chambre à l'*Ajit Bhawan*, un palais que le maharaja, qui y vit toujours, a transformé en hôtel. La maharani en personne m'a fait visiter le magnifique jardin et les bungalows décorés de meubles et d'objets anciens.

Je me suis baladé à la tombée de la nuit dans le centre de la ville, superbe, avec ses bazars et ses rues commerçantes très animées et

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

colorées. Je commence à m'éloigner des grands centres touristiques et l'atmosphère est plus chaleureuse. J'ai marché pendant plus d'une heure en me perdant dans les vieux quartiers, regrettant seulement qu'il fasse déjà nuit. Jusqu'à présent, Jodhpur est la ville que j'ai préférée en Inde.

J'ai dîné dans un bon restaurant en face de la gare que m'avait recommandé mon chauffeur et qui est cité aussi dans mes deux guides, si bien que j'y ai retrouvé tous les touristes de Jodhpur. J'ai été étonné, en sortant, de trouver toute une série de petits hôtels qui louent des lits placés sur le trottoir, les uns à côté des autres, et où de nombreux clients s'étaient déjà emmitouflés dans d'épaisses couvertures. En rentrant, je me suis assis un moment autour d'un brasero dans la cour du palais. Quelques touristes finissaient de manger, prenant de grands airs et apparemment très fiers de dîner à la table d'un maharaja.

Ce matin à 7 heures, tout le palais dormait encore et j'ai eu beaucoup de peine à trouver quelqu'un qui puisse me servir un petit déjeuner. On m'installa finalement dans un petit salon, parmi les trophées de chasse, les coupes de golf et les serviteurs qui dormaient par terre. Le maharaja ne m'a pas fait l'honneur de sa compagnie et j'ai ensuite attendu près d'une demi-heure avant de trouver quelqu'un pour me faire ma note, trop honnête pour partir sans payer, ce que personne n'aurait sans doute remarqué.

J'ai regretté d'être aussi pressé de quitter ce bel endroit où je me serais bien attardé quelques jours, d'autant que le maharaja organise des excursions en jeep pour visiter les villages où ses sujets mènent encore la vie traditionnelle de l'Inde, à l'abri des « progrès » de la civilisation.

Route plus monotone aujourd'hui, à travers le désert du Thar, tout plat, où ne se dressent que quelques arbres rabougris et décharnés dont les rares branches sont mangées par les chameaux ou coupées par les habitants de cette région aride et peu peuplée. Plus loin, des dunes de sable où paissent des gazelles sauvages qui, comme les quelques troupeaux de chèvres et de moutons, cherchaient avec peine quelques brins d'herbe sèche à brouter.

Un seul arrêt pour voir le temple des rats sacrés, Karni Mata, à Deshnok. Pas très émouvant ! L'odeur nauséabonde que dégagent ces centaines de bestioles qui vous courent entre les pieds fait partie du charme de l'endroit. Arrivée à 14 heures à Bikaner, dans un nouveau palais de maharaja transformé en hôtel, beaucoup plus grand que celui

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

de Jodhpur, mais aussi beaucoup plus sinistre. Comme on refusait de me servir un déjeuner, mon chauffeur m'a envoyé dans le premier bouchon au bord de la route qui a très bien fait mon affaire.

Visite du fort-palais-musée, sans grand intérêt, avec tour guidé obligatoire par un petit vieux aux grandes moustaches blanches. Comme j'étais le seul touriste parmi un groupe de jeunes Indiens, le commentaire en anglais de notre guide se résuma à une suite de noms : chambre, bassin, lit, pistolet, épée, armure. Mais il était bien brave et, à la fin, me faisait vraiment rire.

Balade dans les rues commerçantes de la ville, plus poussiéreuses et moins belles que celles de Jodhpur. Bikaner était une ville-étape de l'ancienne route des caravanes qui me rappelait certaines villes de Turquie et de Syrie. Je suis rentré chez un libraire pour demander des cartes postales, il m'a dit qu'il n'y en avait pas à Bikaner. J'ai compris que j'étais vraiment en dehors du circuit touristique et j'ai tout de suite trouvé un charme supplémentaire à ces ruelles poussiéreuses où se bousculait une foule bigarrée.

22 janvier, Delhi

Bien content d'être de retour à Delhi. Les deux dernières étapes n'étaient pas très passionnantes. Hier, nous sommes partis de Bikaner par un temps un peu nuageux et un vent qui soulevait le sable du désert. Des dunes de sable et des petits arbres secs et squelettiques, parmi lesquels les habitants et les animaux sont rares. Nous avons fait un détour pour voir Dundlod et Mandawa et les maisons peintes des riches marchands de l'époque des caravanes. C'est plutôt décevant, l'architecture est cependant plus belle que les peintures, souvent d'assez mauvais goût, dans le genre de la décoration des palais des maharajas. Mandawa semble en partie abandonnée, certaines de ses belles maisons tombent en ruine ou commencent à être recouvertes par le sable. Les gens m'ont semblés plutôt dégénérés et agressifs.

Arrivé vers 16 heures à Jaipur, je me suis baladé dans les ruelles de la vieille ville jusqu'à 19 heures. Beaucoup de monde, de bruit et de bousculade. Fatigant ! J'ai dîné dans un bon restaurant chic, *Niro's*, avant de rentrer écrire des cartes postales. Ce matin, étape à Amber pour visiter le palais. J'étais un des premiers et ai pu parcourir les couloirs, escaliers et enfilades de petites pièces tout seul. Une vue superbe, mais j'ai eu ma dose de palais de maharajas ! Des routes très

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

encombrées jusqu'à Delhi, des centaines de camions qui roulent comme des fous, sans aucun égard pour les autres usagers de la route. Je suis arrivé à bout de nerf et bien content d'être encore vivant. J'ai retrouvé l'hôtel *Hans Plaza* et son ascenseur capricieux, pris un bain chaud et refait ma valise. Je suis prêt à partir demain matin à 6 heures pour Varanasi et, j'espère, pour Allahabad ensuite.

24 janvier, Varanasi

Je suis parti de l'hôtel hier matin à 5 heures pour l'aéroport, mais l'avion n'a décollé qu'à 9 heures. J'ai acheté une anthologie de textes bouddhistes pour passer le temps. Pris dans ma lecture, j'ai oublié l'heure et presque raté l'avion. L'*Hôtel de Paris*, qui m'inspirait, étant complet, j'ai échoué à l'hôtel *Gautam*, qui est beaucoup plus modeste. J'ai une chambre sans vue et sans lumière qui donne sur une courette intérieure, mais au moins elle est calme. Autre avantage, l'hôtel est plus près du centre et du Gange. C'est trop tard pour aller à Allahabad, qui est à trois ou quatre heures de route.

Ici, pas de compteur aux taxis et rickshaws et c'est l'arnaque ; comme dans tous les lieux de pèlerinage, on attend le pèlerin pour le plumer. Je suis allé d'abord en rickshaw – à pédale – à l'office du tourisme pour demander un plan de la ville et me renseigner sur Allahabad et sur les enseignements du Dalai-Lama. Il y avait là un couple d'Américains qui m'ont dit que le Dalai-Lama avait commencé ses enseignements la veille, que c'était à 14 heures et qu'il fallait une radio pour écouter la traduction. Comme il n'était que midi, j'ai acheté une petite radio à deux cents roupies, semblable à celle des Américains, et ai demandé à mon pédaleur de m'emmener à Sarnath. Le trajet a pris une demi-heure en traversant une belle campagne verte et arborisée qui me faisait penser à l'Italie.

Tout semblait s'arranger mieux que prévu. Au premier abord, Varanasi, encore plus animée que toutes les villes que j'avais déjà visitées, me plaisait beaucoup. Les enseignements de Sa Sainteté avaient lieu sur la vaste esplanade du Centre d'études tibétaines où une grande tente était dressée. Tout le monde était assis par terre devant l'estrade, entourée de tissus multicolores et décorée de grandes *thangkas*, où trônait le siège doré du Dalai-Lama. L'assistance – au moins mille cinq cents personnes – était composée en majorité de Tibétains, dont beaucoup de moines, et d'environ une centaine d'Occidentaux, rassemblés à gauche de l'estrade, en avant.

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

La cérémonie a commencé par des chants et des invocations, puis le Dalai-Lama a donné un enseignement sur *Les trente-sept pratiques du bodhisattva*⁷². Première désillusion, ma radio ne marchait pas car la traduction anglaise était retransmise sur FM et ma radio n'en avait pas. Je n'entendais que des bribes de traductions qui venaient d'un transistor placé quelques rangs devant moi, mais pas assez pour pouvoir suivre l'enseignement. Comme il y avait une pause pour le thé, je suis parti rendre ma radio, que le marchand n'a heureusement pas fait trop de difficultés pour me rembourser.

Je suis parti à pied de l'hôtel pour aller voir le Gange et, sur la route, j'ai essayé de trouver un transistor FM, mais c'est un article qui n'existe pas en Inde, comme les FM d'ailleurs. La ville est très animée, avec partout des fêtes, des processions, des cortèges funèbres, des mariages, de la musique, des chants, des vapeurs d'encens... c'est tout à fait étonnant et plutôt sympathique. Quittant les grandes artères, j'ai pénétré dans le labyrinthe de ruelles qui mènent au Gange, que je désespérais de trouver. J'y suis finalement arrivé à la tombée du jour, presque un peu trop tard, l'autre rive commençait déjà à disparaître dans la brume.

Après les ruelles tortueuses, bruyantes et encombrées, je débouchai sur les *ghats* déserts et silencieux à cette heure et sur le calme de cette grande étendue d'eau qui se perdait dans les brumes. Je me suis laissé séduire par un batelier qui me proposait une heure de balade pour vingt roupies. Je suis monté dans une petite barque, suivi par jeune homme propre et poli dont la présence n'était sûrement pas désintéressée. La dernière vision des *ghats* plongés dans la pénombre, devant la silhouette de la ville – avec ses temples, ses palais et ses mosquées – qui se découpaient sur un ciel rougeoyant, était tout à fait extraordinaire et irréaliste.

En revenant, nous nous sommes arrêtés devant les *ghats* des crémations où brûlaient six ou sept foyers, entourés des familles des disparus. Le jeune homme m'a bien sûr entraîné chez son « oncle » qui a une fabrique de brocards, on m'a installé sur les éternels matelas blancs et j'ai dû me montrer désagréable pour ne pas y passer la nuit. Je suis rentré à pied à l'hôtel par un autre chemin, me sentant tout à fait à l'aise dans les rues animées de cette ville.

⁷² Bodhisattva (sanskrit) : littér. être éveillé. Dans le *mahayana*, le bodhisattva fait vœu de revenir dans le *samsara* pour libérer tous les êtres avant d'accéder lui-même à l'illumination complète, l'état de bouddha. La vertu qui détermine son action est la compassion.

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

Ce matin, départ tôt pour Sarnath où l'on m'avait dit qu'il fallait être à 9 heures. Il y avait très peu de monde, car il s'agissait d'un examen de débats où les moines, par groupe de deux, devaient, si j'ai bien compris, défendre, et en même temps prêcher, un sujet qu'ils tiraient au sort. Ces débats avaient lieu en présence de Sa Sainteté et en tibétain. Je suis resté calmement assis parmi cette petite assistance, me pénétrant de l'atmosphère de cette cérémonie et bien content de passer quelques heures dans cette enclave tibétaine et monacale où la bonne humeur, le calme et la compassion changeaient bien de l'avidité, de l'agressivité et de la turbulence des Indiens.

À midi, j'ai marché jusqu'au parc des biches où le Bouddha a donné son premier sermon il y a 2500 ans. Un côté ressemble à une kermesse avec des alignements de gargotes et de marchands du temple. L'autre, au-delà du grand stupa, est un parc calme avec de grands arbres qui entoure les ruines des anciens monastères. Tout autour, il y a de nombreux temples et monastères qui représentent toutes les écoles des différents pays bouddhistes. Je n'ai pas eu le temps de flâner et de méditer assez longtemps dans le parc des biches pour en ressentir d'intenses émotions ou vibrations, car une gentille nonne allemande m'avait conseillé de venir tôt pour avoir une bonne place et m'avait proposé de me prêter sa radio.

Je fus émerveillé une fois de plus par la gentillesse, la bienveillance et le désintéressement des moines et des nonnes bouddhistes. En effet, cette brave femme m'a prêté son transistor ainsi qu'une copie du texte que commentait le Dalai-Lama. Je n'ai pas raté un mot des paroles du traducteur, qui faisait parfois de longs silences. Il en a toutefois dit bien assez pour occuper mes méditations de ces prochains jours. Et, j'espère, pour m'aider à résoudre les problèmes que me posent les comportements des Indiens et à comprendre la compassion⁷³. Mais on ne s'improvise pas bodhisattva du jour au lendemain.

Le Dalai-Lama est plein d'humour et il sourit toujours. J'ai été très ému et je crois que même sans radio – simplement en écoutant le

⁷³ Compassion : dans le bouddhisme, la compassion est basée sur la compréhension de la souffrance et des Quatre Nobles Vérités, et sur l'expérience de notre propre souffrance. La pratique de la compassion comprend tout ce que nous pouvons faire pour alléger la souffrance d'autrui, aussi bien les actions que la prière et la méditation. La compassion est l'opposé de la cruauté et de la violence. Elle est l'antidote de la malveillance et de la méchanceté.

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

tibétain et sans rien comprendre – sa présence m’aurait rechargé en énergie et en bonne humeur et aurait purifié un peu mon âme polluée par l’ignorance. Les enseignements du bouddhisme tibétain ne sont toutefois pas faciles à comprendre pour un néophyte et il faudra que je les lise et les relise avant d’être capable de les assimiler. J’ai d’ailleurs beaucoup moins bien suivi la seconde partie de son discours qui était plus philosophique.

Dans le bouddhisme tibétain, les rituels semblent avoir beaucoup d’importance et beaucoup d’Occidentaux les pratiquent : prosternations, chants, *mudras*⁷⁴, chapelets pour compter les mantras... Le début de la cérémonie comportait une description détaillée des divinités et des images qu’il fallait visualiser et la récitation de mantras. Dans ce domaine, je n’y comprends pour l’instant pas grand-chose et il me semble que je préfère la simplicité et le dépouillement du zen et du bouddhisme thaïlandais.

26 janvier, Varanasi

J’ai déménagé dans une chambre plus claire et plus chaude. Les nuits sont froides et mon rhume, qui s’était calmé dans les déserts du Rajasthan, reprend. J’ai aussi eu mal au ventre. La cuisine indienne est plutôt lourde, et comme j’y prends goût, j’ai tendance à trop manger. Avant-hier, j’ai commencé un jeûne que j’ai prolongé hier. Je me sens plus léger et j’ai les idées plus claires.

Je crois que j’ai fait un grand pas dans la compréhension de la compassion, grâce à l’enseignement du Dalai-Lama. Je sens que quelque chose a pénétré profondément en moi, qui dépasse la simple compréhension intellectuelle de ses paroles. Depuis hier, j’ai l’impression que je vois les gens d’une autre manière et que mon attitude à leur égard a commencé à changer.

Hier matin, je suis parti à 5 heures, dans le froid matinal, pour Sarnath. Tous les fidèles étaient rassemblés dans la nuit pour une superbe cérémonie pendant laquelle les laïques pouvaient s’engager à suivre les huit préceptes pour une durée de vingt-quatre heures. Les moines, eux, font le vœu de les suivre pendant toute leur vie. Prendre

⁷⁴ *Mudra* (sanskrit) : littér. sceau, signe. Positions du corps ou gestes symboliques des mains utilisés dans certaines pratiques du bouddhisme tibétain.

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

cet engagement pour le bien-être de tous les êtres vivants serait beaucoup plus profitable que de faire la charité pendant cent ans !

Je n'ai pas tout compris pendant cette cérémonie, car je n'avais pas de radio. Mais comme j'étais assez près du traducteur, j'entendais des bribes de sa traduction. Je me suis surtout laissé imprégner par les chants, les mantras, les puissantes vibrations que dégage le Dalai-Lama et la dévotion des centaines de moines et de fidèles. J'ai lu hier soir un chapitre sur ce sujet dans le livre de Kathleen McDonald.

À la fin de la cérémonie, alors que le jour se levait, on nous a servi du thé tibétain avec du beurre et du sel. Il était le bienvenu dans le froid de l'aube. À 8 heures commençait une deuxième cérémonie qui était, si j'ai bien compris, une initiation de longue vie. La nonne allemande m'a de nouveau prêté sa radio. Elle m'a dit que c'est elle qui s'occupait de la bibliothèque de Dharamsala. Comme, lorsque je n'avais pas de radio, la plupart de ceux qui en avaient écoutaient égoïstement avec leurs écouteurs sans se soucier de ceux qui n'avaient pas de radio, je n'ai pas voulu faire la même chose et j'ai donc utilisé la radio avec son haut-parleur pour en faire profiter mes voisins, même si le son était moins bon et que je ne comprenais pas aussi bien qu'avec les écouteurs.

D'abord, le Dalai-Lama a longuement parlé de la compassion et a expliqué les vœux du bodhisattva, dont la motivation générale est d'aider tous les êtres à se libérer de la souffrance avant de vouloir s'en libérer lui-même. C'est, semble-t-il, la fondation du bouddhisme *mahayana*. Ensuite, la cérémonie a continué par des chants, des mantras, des prières et des rituels que j'ai eu de la peine à suivre, car pour l'instant je n'y connais rien. Mais, c'était très beau et très émouvant et me faisait penser, par certains côtés, aux anciennes messes catholiques du temps du latin et des chants grégoriens.

La plupart des Occidentaux présents semblent bien connaître ces pratiques, ils égrainent leur chapelet, suivent les invocations et les chants dans leurs livres de prières, chantent les cantiques en tibétain et répètent les mantras. Une des nonnes, à un certain moment, a construit une sorte de stupa qui contenait du riz, des bijoux, des pierres précieuses, des effigies, qu'elle a démolie ensuite en remballant le tout dans un tissu. J'ai appris que c'était le rite de l'offrande du mandala.

Les bouddhistes tibétains vénèrent un grand nombre de divinités, qui ne sont pas des dieux, si j'ai bien compris, mais qui incarnent la compassion, la sagesse, la longévité, etc., et ont pour but de nous aider à méditer sur ces notions et à les comprendre. À la fin de la cérémonie,

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

dédiée à une des formes de la déesse Tara⁷⁵ qui incarne la longévité, chacun recevait un petit gâteau en forme de boule et un peu de lait sucré. Ensuite, chacun offrait une écharpe au Dalaï-Lama et des centaines de tissus blancs volaient de mains en mains comme des vagues au-dessus des fidèles, pour atterrir finalement au pied de l'estrade du Dalaï-Lama. Puis l'argent des offrandes des laïques était distribué aux moines qui semblent, contrairement aux moines thaïlandais, avoir le droit d'utiliser de l'argent. De nouveaux chants ont clos la cérémonie vers 11 heures.

Aujourd'hui et demain, il y a d'autres séances d'initiation. Elles sont réservées à ceux qui s'engagent à prendre des vœux, à respecter des préceptes, à effectuer certaines pratiques, et qui sont déjà parvenus à un niveau avancé dans la pratique et l'étude du bouddhisme tibétain, ce qui n'est pas mon cas. Il y aura de nouveau une grande cérémonie publique le 28, ce qui convient très bien à mon programme.

Je suis retourné à Varanasi en fin de matinée avec un rickshaw collectif qui ne m'a coûté que trois roupies, alors que j'en avais payé trente-cinq le matin pour venir. Depuis l'hôtel, j'ai marché jusqu'au Gange, me frayant un passage dans les embouteillages de piétons, vélos, rickshaws et vaches, et suis arrivé sur les *ghats* à midi. Comme ils sont exposés en plein soleil, j'ai enfin pu me réchauffer. C'est vraiment un spectacle de toute beauté, un des lieux les plus fascinants que j'aie jamais vu, et beaucoup plus calme que les ruelles commerçantes qui y mènent.

Il y règne cependant toute une vie : les gens qui font leurs ablutions, ceux qui font la lessive, qui est ensuite mise à sécher sur les marches, ceux qui se promènent, préparent leur repas sur de petits feux de bois, méditent en face du Gange, des barques qui promènent lentement des groupes de fidèles, les vaches qui, elles aussi, font leur méditation étendues au soleil, et, bien sûr, les mendiants, les rabatteurs, les marchands de soieries, les bateliers qui cherchent des clients et de nombreux *sadhus*⁷⁶, dont certains sont nus et couverts de cendre.

Grande activité sur les *ghats* des crémations où, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, on attend de nouveaux morts qui doivent chacun

⁷⁵ Tara (sanskrit) : une des divinités les plus populaires du bouddhisme tibétain, qui incarne l'aspect féminin de la compassion.

⁷⁶ *Sadhu* (sanskrit) : ermite ou moine errant qui a renoncé au monde pour se consacrer à la quête spirituelle.

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

brûler pendant trois heures. J'ai marché tout le long des *ghats*, jusqu'à l'extrémité sud, où je voulais trouver l'ashram de Ma Anandamayi⁷⁷ dont parle Arnaud Desjardins. Je l'ai trouvé sans difficulté, mais il était fermé jusqu'à 16 heures. J'y ai appris, comme je m'en doutais d'ailleurs, que Ma avait quitté son corps depuis quelques années déjà. J'essayais de repérer l'endroit d'où partait la ruelle qui conduit à l'ashram quand un brave marchand de bétel, installé dans une petite caisse de bois, m'adressa gentiment la parole et me conseilla d'aller visiter les temples situés de ce côté de la ville, ainsi que l'université.

Je me suis donc dirigé de ce côté-là en suivant son conseil et ai visité deux temples qui, comme la plupart de ces petits temples hindous crasseux, ne me causèrent pas de grande émotion. J'ai marché jusqu'au portail de l'université et ai pris un rickshaw pour me conduire jusqu'au New Vishwanath Temple. L'université est très belle, les différentes facultés forment un grand hémicycle dans de beaux jardins avec de grands arbres. Le grand temple, construit lui aussi par la famille Birla, ressemble un peu à celui de Delhi. Il est clair, propre, avec de grands espaces et des plaques de marbre contre les murs qui citent des passages de la *Gita* ou d'autres textes sacrés qu'il est toujours bon de relire.

De retour vers mon petit marchand de bétel, il m'a parlé longuement de la situation des pauvres gens, de la corruption des fonctionnaires, des erreurs du gouvernement et de sa pauvre ville, qui n'est plus ce qu'elle était il y a quinze ans. Je suis retourné à l'ashram de Ma, un superbe palais qui domine le Gange où je me contenterais bien d'une petite chambre. Un prêtre lisait un texte à haute voix devant cinq ou six fidèles rassemblés autour d'un autel portant la photo de Ma. Je suis resté un moment à l'écouter, personne ne s'est occupé de moi et, comme le froid et l'humidité du soir commençaient à arriver, j'ai pris le chemin du retour.

J'ai d'abord longé les *ghats* puis rejoint les ruelles pour y trouver de la chaleur humaine et celle des fours et des braseros des gargotiers. Plus loin, la ruelle se transformait en un immense bazar de souvenirs éclairé par de puissantes ampoules électriques. Une foule si dense s'y pressait qu'il était bien difficile d'avancer sans jouer des coudes.

⁷⁷ Ma Anandamayi (1896-1982) : mystique indienne. Elle parvint à l'éveil sans avoir de gourou et sans étudier les textes sacrés. Pendant toute sa vie, elle voyagea à travers l'Inde pour apporter du réconfort à ses disciples et répondre à leurs questions.

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

Pendant toute cette journée, en me baladant de midi à 18 heures, j'ai eu tout le temps de méditer sur les enseignements du Dalai-Lama, sur la compassion, les égards pour les autres, dont il faut rechercher le bonheur avant le sien. Cela m'a permis de mieux comprendre les Indiens et, en essayant de me mettre à leur place, de me sentir beaucoup mieux parmi eux. Je n'ai plus ressenti cette sorte de peur irraisonnée qui m'isolait, mais une communion avec tous les êtres dans l'amour et la compassion, et je ne me suis plus senti ni importuné, ni agressé, ni escroqué. J'espère que la leçon sera durable et que je réussirai à persévérer dans cette voie.

26 janvier, le soir, Varanasi

Une nouvelle journée pas toujours facile. Les bonnes vibrations du Dalai-Lama commencent sans doute à se dissiper. En fin de matinée, je suis parti à pied pour les bords du Gange. Les rues étaient plus calmes, car c'est aujourd'hui la fête nationale. Juste avant d'arriver à la rivière, j'ai trouvé un restaurant bon et pas cher, fréquenté surtout par des étrangers. Une jolie blonde avec de gros seins est venue s'asseoir à ma table, mais je ne me sentais pas d'une humeur très communicative, je n'ai pas été très bavard et suis parti dès que j'eus fini mon repas.

J'ai marché sur les *ghats* chauffés à blanc par le soleil de midi, armé de toute ma patience, ma tolérance et ma compassion pour affronter les rabatteurs des marchands de soieries. J'en ai rencontré deux, avec qui j'ai été très aimable et dont j'ai pu me défaire sans trop de peine. Je suis remonté dans les ruelles pour trouver un peu d'ombre, après avoir regardé longuement les crémations pour bien me pénétrer de l'impermanence de notre corps. Le corps est bien petit une fois mort et emballé, et l'odeur des crémations ressemble à celle d'un barbecue. Quand on ramasse les cendres, il reste parfois un pied noirci qui n'a pas brûlé.

Sur une place où il a un petit marché, je me suis assis sur le banc d'un marchand de thé. Je suis resté là un long moment à regarder la vie des petits métiers et du petit peuple, tous ces gens qui ne vivent que de quelques roupies par jour. C'est ce que m'expliquait hier mon marchand de bétel et de cigarettes à la pièce, qui passe quinze heures par jour dans sa petite cahute pour gagner de quoi nourrir sa femme et ses cinq enfants. Devant moi, une marchande de légumes pleine de caractère défendait avec acharnement son petit tas de navets contre les vaches. Elle arriva finalement à en vendre la moitié à un monsieur et essaya de

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

lui refiler les cinq qui restaient au lieu de lui rendre une roupie, mais il refusa. Une vache brouta subrepticement un des navets qui restaient, alors elle prit ses quatre navets à la main, mis son grand panier sur sa tête et partit, laissant aux vaches un tas de feuilles de navets et de choux.

J'ai repris ma marche dans les petites rues à la recherche de l'observatoire. Finalement un jeune homme est venu à mon secours et m'a proposé de m'y amener sans trop me poser de questions ni me faire de propositions mercantiles. L'observatoire, situé sur les toits qui dominant le Gange, est beaucoup plus petit et moins impressionnant que ceux de Delhi et Jaïpur. Mon guide m'a proposé ensuite de m'emmener voir le temple d'or et le temple népalais, mais je me suis bien vite retrouvé chez son « frère », qui m'a offert le thé et m'a montré ses brocards. Comme je n'étais pas du tout décidé à en acheter, il est vite devenu agressif et désagréable, aussi je suis parti, sans m'énerver pour autant.

Je ne m'étais cependant pas débarrassé de mon guide qui réprouva la conduite de son frère et proposa de m'emmener chez un gourou très sage. Je me laissai entraîner par cette nouvelle proposition et me retrouvai assis sur un nouveau matelas blanc, dans une pièce vide et sombre, avec seulement une petite table couverte de gros livres. Le gourou arriva et me salua poliment. En fait de gourou, il était plutôt astrologue et chiromancien, mais aussi un brin commençant puisqu'il m'allégea en dix minutes de cent cinquante roupies (dix euros). Il dressa mon horoscope, dans le genre de celui de l'astrologue de Bangkok, consulta ses livres et nota une série de chiffres qui correspondaient aux différentes planètes. Dans l'astrologie indienne, me dit-il, je suis du signe de la vierge.

Je suis un être très spirituel, porté sur la philosophie et l'étude, et un peu révolutionnaire. Ma vie est composée de deux parties, une première partie assez tourmentée et une deuxième partie très heureuse et calme. Ma vie va changer complètement le 16 mars prochain. Je vais me marier et avoir trois enfants, changer de métier et de pays, et m'acheter une maison et une voiture. Je n'aurai jamais de problèmes d'argent, j'aurai une bonne santé et vivrai jusqu'à quatre-vingt-quatre ans. Mon esprit est beaucoup trop agité, mais le fond de mon âme est bon, et il faut que je poursuive mes recherches spirituelles et la méditation. Cela fut si rapide que je n'ai même pas trouvé de questions à lui poser.

Je suis allé m'asseoir sur les *ghats* pour me remettre de mes émotions et suis resté une bonne heure à regarder la vie de cette fin d'après-midi :

les enfants qui jouent au cerf-volant, les gens qui discutent, boivent du thé ou laissent simplement passer le temps, à regarder la rivière et à méditer. L'eau est très basse à cette saison et la rivière peu large. En face, une grande étendue de sable où beaucoup de monde se promène.

Revenu à pied jusqu'aux *ghats* des crémations, j'ai vu au passage l'immersion d'un petit bébé, enroulé dans un linge blanc et attaché solidement avec une corde à une pierre aussi grosse que lui. Un homme a pris cet étrange paquet sur une barque et s'est fait amener à quelques dizaines de mètres du rivage où il a tout simplement déposé son paquet à la surface de l'eau. Le batelier l'a aussitôt ramené sur le rivage, mais ils n'ont pas eu l'air d'accord sur le prix de la course. J'ai l'impression que le batelier lui a demandé dix roupies pour ses dix coups de rame. Il n'y a pas que les touristes qui se font arnaquer à Bénarès. Les croque-morts, les marchands de bois et de feu ont aussi l'air de fieffés coquins.

En arrivant près des *ghats* des crémations, je fus harponné par les derniers rabatteurs de la journée, collants comme des sangsues, que je suis arrivé à semer juste avant de perdre mon sang-froid. J'ai marché encore une demi-heure dans les ruelles presque désertes pour retrouver mon calme avant de prendre un rickshaw qui m'a emmené pour cinq roupies.

27 janvier, Varanasi

Meilleure journée aujourd'hui. Départ à 5 h 30 pour la rivière, dans le froid, la nuit et les rues désertes. Un peu plus d'animation au bord du Gange. Des haut-parleurs diffusaient déjà les lancinantes lamentations des *pujas* et les premiers fidèles faisaient leurs ablutions alors que les lueurs de l'aube apparaissaient de l'autre côté du Gange. J'ai bu deux verres de thé bien chaud, au lait cette fois, car j'ai renoncé à le demander sans lait, c'est trop long et trop compliqué. J'ai marché dans le froid, observant les changements de couleurs des reflets sur l'eau, encore calme comme un miroir, alors que les premières barques chargées de touristes avançaient lentement le long de la rive.

Une atmosphère tout à fait magique et irréelle à cette heure matinale. Le moment le plus froid est juste avant le lever du soleil, alors que se lève une petite brise. L'eau du Gange, à cette heure, est nettement plus chaude que l'air, mais, en sortant dans un sari mouillé, on doit drôlement grelotter. À 7 heures moins le quart, le soleil est apparu, et a peu à peu commencé à éclairer de ses rayons dorés les façades baroques

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

de Bénarès. J'ai bu un autre verre de thé avec quatre biscuits au curry dans une autre échoppe, puis suis allé m'asseoir sur une marche, à l'abri d'un porche, pour me réchauffer aux premiers rayons du soleil et observer les saintes activités qu'on pratique en ce lieu.

À 7 heures, une petite barque m'a emmené pour une balade d'une heure le long des berges. La lumière est superbe, les façades éclairées de face, sans aucune ombre, ont tout à fait l'air d'un décor de théâtre dont les acteurs sont les fidèles qui font leurs ablutions. Ils s'immergent plusieurs fois dans l'eau, en boivent un peu, se lavent, se savonnent et, au besoin, font même une petite lessive. D'autres méditent assis, face au Gange et au soleil, d'autres font des postures de yoga.

Un peu plus loin les lavandiers frappent leur linge sur des pierres plates disposées au bord de l'eau ou le martèlent avec de gros bambous en l'aspergeant d'eau. Ensuite toutes ces lessives sont étendues sur les grands talus de pierres qui dominent les *ghats*. Ce spectacle est tellement étonnant et sublime que j'en oublie le froid.

À 8 heures, je suis monté dans le petit marché qui commençait à se réveiller, ai mangé deux oranges et deux beignets aux légumes, pimentés et brûlants, ai traversé le marché aux poissons, pas très appétissant, et suis redescendu sur les *ghats* pour aller voir une jolie pension qui a un nom japonais écrit en gros idéogrammes sur sa façade rose.

Un bel Indien, avec une longue barbe et de longs cheveux grisonnants, m'accueille avec un grand sourire. Il m'invite à m'asseoir à ses côtés dans la pièce qui sert de réception, de salon et de chambre à coucher pour sa famille. Il m'offre le thé et m'explique qu'il est poète et philosophe, qu'il fait aussi de la peinture et écrit des livres. Il a vécu vingt-cinq ans au Japon où il a épousé une Japonaise qui est en train de se lever dans un autre coin de la pièce. Il m'explique sa philosophie, qui se résume, si j'ai bien compris, ainsi : « Dieu, c'est tout ce qui est senti, alors que la nature, c'est le temps et la raison ».

Deux Japonais, une jeune fille et un jeune homme, boivent le thé avec nous. Le patron nous montre une feuille épinglée sur le mur, qu'il nous demande de lire. Ce sont les recommandations aux hôtes de la pension, entre autres : ne pas écouter les arnaqueurs, rabatteurs et autres truands, ne pas aller sur les lieux de crémation et sur l'autre rive du Gange, où il y a des chiens enragés, ne pas nager dans le Gange où il a des dauphins et des crocodiles, éviter de se promener seul et rentrer avant la nuit.

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

Il m'explique que les trois bons lieux de Bénarès sont la rive du Gange surtout, puis Sarnath et l'université. Un moine zen japonais qui loge aussi là, le crâne rasé et tout vêtu de noir, s'est joint à nous et parle en japonais avec la Japonaise, qui s'intéresse beaucoup à la méditation, m'explique le jeune homme. Je demande alors à notre hôte comment se débarrasser de ces arnaqueurs qui nous abordent sans cesse à Bénarès. Il me dit qu'il faut simplement les ignorer, ni parler, ni regarder, ni écouter, et me dit que ces gens ne sont pas de bons Indiens, des gens qui aiment leur pays, mais de très dangereux personnages capables de tout, même de tuer pour de l'argent et qu'il faut faire très attention à Bénarès qui est une ville dangereuse.

Notre hôte est charmant, il a deux petits enfants très beaux et trois petits chiens blancs à longs poils. Je discute ensuite avec le moine qui me donne l'adresse d'un temple près de Kyoto, fréquenté par des Occidentaux, dont le maître enseigne en anglais. Je parle ensuite avec la jeune fille qui s'appelle Yuka, qui est charmante et très mignonne, et qui me donne des adresses de pensions à Tokyo. Curieusement, à ce moment-là, le patron de la pension nous demande, à Yuka, au moine et à moi, de suivre un Indien qui était là depuis un petit moment et qui se trouve justement être le vendeur d'un magasin de soieries. Voilà bien l'Inde !

Nous avons sagement suivi notre guide, mais comme, tous les trois, nous n'avions pas envie d'acheter ni de voir ses tissus, nous sommes tout de suite repartis, chacun de son côté. J'ai alors cherché une banque pour faire du change, ce qui ne fut pas facile à trouver, car ici les banques sont à l'étage. J'y ai passé plus d'une demi-heure pendant laquelle on m'a offert le thé. Puis j'ai acheté quelques articles dont j'ai besoin pour Suan Mokkh : lampe de poche, serviette de toilette, cahier, et j'ai même trouvé mes stylos favoris. J'ai constaté une fois de plus que dans les magasins qui ne vendent pas d'articles pour touristes, les commerçants sont adorables, serviables et honnêtes.

De retour à l'hôtel, je n'ai pas pu avoir de renseignements sur la suite du programme du Dalai-Lama. Mais j'ai vu le petit *tulku* espagnol dans sa robe de brocard jaune vif, qui avait l'air bien grognon. N'ayant pas trouvé d'autre restaurant qui m'inspirait sur la route, j'ai marché jusqu'à l'hôtel *Sardar* où je suis tombé sur Yuka, accompagnée d'un jeune étudiant tibétain qui étudie à Sarnath. Nous avons longuement discuté de nos voyages et de nos expériences. Elle m'a donné son adresse à

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

Tokyo et m'a dit que la fille avec qui elle loge est professeur de japonais, si jamais je désire l'étudier.

Une Anglo-Saxonne qui était à la table voisine nous a dit qu'elle avait passé trois semaines à Dharamsala et que c'était son endroit préféré en Inde. Il y a une bibliothèque exceptionnelle, il y a tous les jours des enseignements sur le bouddhisme et on peut souvent y rencontrer le Dalai-Lama en petit comité.

Je suis reparti sur les *ghats* et ai passé deux heures assis sur une marche à méditer et à contempler le spectacle dont je ne me lasse pas. J'ai mis en pratique la technique que j'avais apprise le matin pour éloigner les indésirables et, en effet, elle est infaillible. Je fixais un point sur l'autre rive, sans bouger, la plupart repartaient après quelques secondes. Les plus acharnés sont encore les enfants. L'un d'eux, après avoir beaucoup insisté, je ne sais pas pourquoi d'ailleurs, peut-être simplement pour me dire gentiment bonjour, est parti en me traitant de singe. Il faut dire que cette méthode, si elle est efficace, n'est par contre pas une bonne manière de pratiquer l'amour et la compassion du bodhisattva. Enfin, les préceptes bouddhistes disent aussi de ne pas fréquenter les mauvaises personnes, mais il est souvent difficile de reconnaître les bons des mauvais dans cette foule interlope.

Depuis la marche où j'étais assis, et en essayant de rester bien en dehors de ce monde pour pouvoir mieux l'observer, je voyais ces rabatteurs et ces mendiants s'attaquer à d'autres touristes et se comporter tout à fait comme des chiens affamés. Mais, quand ils s'attaquent à moi, je ne m'en rends pas toujours compte. On voit toujours mieux comment résoudre les problèmes quand ils se posent aux autres qu'à soi-même. J'expliquais à Yuka, à midi, comment résoudre tous ces petits problèmes matériels indiens qui m'avaient donné tant de mal ces derniers temps, et qui, maintenant, ne semblaient plus me causer aucune difficulté.

Je me rends compte que quand je ferme mes sens aux importuns qui viennent m'aborder, comme cet après-midi, je me mets en fait dans une sorte d'état de méditation où je vois tout, je perçois tout, mais rien ne m'affecte et ne pénètre en moi. Il faudrait que je fasse la même chose avec les pensées discursives qui viennent importuner, arnaquer, bousculer mon esprit, comme les hommes et les animaux de cette ville importunent, arnaquent, bousculent mon corps. Que je les ignore de la même manière pour qu'elles passent leur chemin sans s'arrêter.

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

Dès que je m'identifie à la perception, que j'y réponds, que je me prends au jeu de cet intrus, c'est foutu, je perds pied et me laisse entraîner dans le torrent de *maya*⁷⁸. De même que je vois du coin de l'œil les hommes qui se dirigent vers moi, il faudrait que j'arrive à voir venir les pensées qui vont surgir dans mon esprit et renforcer ma concentration pour ne pas me pas me laisser séduire par leur chant. Pas facile, mais j'y suis arrivé plusieurs fois, il y a quelques mois. Il faut que je reprenne cette pratique qui demande une très grande vigilance.

29 janvier, Varanasi

Sur les *ghats*, au lever du soleil, pour mon dernier jour à Bénarès. Un ciel bleu sans aucun nuage, et toujours aussi froid avant l'apparition des premiers rayons du soleil. L'eau aux reflets changeants, les barques qui passent lentement, la mélodie des *pujas* avec laquelle je me réveille chaque matin à 5 heures. J'ai bu deux verres de thé chaud en regardant les Indiens se tremper dans la rivière. Les lavandiers sont déjà en pleine action et les bateliers désœuvrés draguent le client.

Hier, pour ma dernière journée de bouddhisme tibétain, je suis parti à Sarnath à 7 heures pour assister à la cérémonie présidée par le Dalaï-Lama. Celle-ci n'avait pas lieu en plein air, mais dans une salle qui doit être l'aula de l'université tibétaine. Nous étions serrés les uns contre les autres et tous ceux qui n'avaient pas pu entrer s'étaient installés dans la cour et les jardins environnants. La cérémonie était composée de deux parties : d'abord une initiation, qui dura jusqu'à 10 h 30, puis une *pouja* de longue vie qui se termina à 13 heures.

J'ai eu la chance de me trouver juste à côté d'une radio et ai bien pu suivre la traduction. Mais il s'agissait surtout de textes liturgiques. Ces cérémonies en grande pompe sont superbes, tant pour la vue que pour l'ouïe. J'ai également pu suivre les prières, invocations et mantras sur le livre d'un autre voisin. Beaucoup de fidèles récitent consciencieusement tous ces textes en tibétain, ils les lisent en translittération dans leur livre ou les connaissent par cœur. Certains les lisent même dans le texte tibétain. Toute cette liturgie semble compliquée, mais est très belle, d'après les traductions de prières que j'ai pu lire.

⁷⁸ *Maya* (sanskrit) : littér. illusion, tromperie, apparence. *Maya* est le monde des phénomènes, des apparences et des formes que l'être non éveillé prend pour la seule réalité existante.

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

Le thème qui revient le plus souvent est la compassion. Il est étrange d'observer que tous ces jeunes Occidentaux pratiquent ces rites avec la même dévotion que les vieilles grenouilles de bénitier qu'on voit encore dans nos églises de province. Et qui sont peut-être leurs grands-mères. J'observais aussi avec amusement comment chacun a ses petites habitudes et est attaché à son petit confort. Ils ont leur coussin, aménagent bien leur place et la défendent âprement contre leurs voisins ou les derniers arrivants. Ils sont aussi très attachés à tout leur petit matériel : radio, livre de prières emballé dans un carré de tissu, tasse pour boire le thé, chapelets, etc. Et les moines et les nonnes y semblent encore beaucoup plus attachés que les autres. Car ce sont probablement leurs seules précieuses possessions.

Pendant ces longues cérémonies, cependant, toute cette assistance ne reste pas silencieuse et immobile à écouter les sermons et les prières, on parle, on se lève, on boit, on mange. Après une demi-heure, on nous sert déjà le premier thé. Des moines efficaces et agiles se faufilent parmi l'assistance avec de grosses théières.

Pendant la deuxième partie, ce fut la bouffe. Pendant une heure, une distribution continue de nourriture, à profusion : d'abord du riz aux raisins, des oranges qui arrivaient par caisses entières, puis des pains, des biscuits, qu'on se passait de main en main et dont chacun prenait sa part. Certains, et même des moines, en remplissaient aussi avidement leur sac. Au cours de la matinée, il y eut aussi deux distributions d'argent aux moines et aux nonnes, d'abord vingt-cinq roupies puis dix roupies à chacun.

Ces cérémonies sont superbes et très enrichissantes, même si le spectacle est autant dans la salle que sur la scène. À mon goût, le décorum, les rituels et la liturgie ont trop d'importance, ils manquent de sobriété et de dépouillement. Mais c'est ce qui semble plaire autant au petit peuple des Tibétains qu'aux étrangers qui se sont lancés dans cette voie. Certains me semblent d'ailleurs plus attachés à la connaissance de la mythologie, de la terminologie et de la liturgie qu'à celle des vérités qu'elles sont censées évoquer.

Cette dernière journée m'a permis d'en apprendre encore un peu plus sur le bouddhisme tibétain et m'a de nouveau rempli d'une grande paix intérieure qui ne m'a pas encore quitté ce matin. Ce qui est étonnant d'ailleurs c'est que ces rituels semblent me pénétrer beaucoup plus profondément par la voie du cœur et de l'intuition, que ne le feraient de savants enseignements par celle de la raison. Il serait sans

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

doute profitable que je suive un cours d'initiation plus poussé et que je pratique pendant quelque temps cette forme de bouddhisme car, si ma raison ne croit pas tellement aux rituels, je ne peux en nier les effets positifs.

En sortant, je suis tombé sur mon amie Yuka, toujours aussi ravissante, et, avec d'autres amis, nous sommes allés boire un thé à Sarnath. Je les ai quittés ensuite pour aller visiter le musée où j'ai vu de belles sculptures de pierre bien exposées. Puis, j'ai passé l'après-midi à méditer sous un grand arbre dans le parc aux biches – ou aux gazelles – en face du grand stupa. Cet endroit du parc est calme et la plupart des gens qui sont là méditent, lisent ou récitent des textes sacrés. Une Américaine faisait ses cent huit prosternations, ou peut-être plus, et un Chinois pratiquait le tai chi⁷⁹.

J'ai vu les ruines de la chambre où méditait le Bouddha et j'ai fait trois fois le tour du stupa avec les fidèles, surtout des Tibétains. Je voulais visiter le temple, mais il y avait une telle queue que j'y ai renoncé. En sortant du parc, j'ai retrouvé la foule turbulente et bruyante des pèlerins, mendiants, marchands et opportunistes de tous genres en quête d'une bonne affaire. Ambiance de kermesse religieuse plutôt désagréable dans laquelle je me sentais bien loin du calme et de la dévotion.

Je suis redescendu sur les bords du Gange au crépuscule. Atmosphère toujours aussi belle et nonchalante, tout aussi magique mais très différente de l'activité fébrile et active qui règne ici le matin, lorsque les premiers rayons du soleil commencent à chauffer les pierres et les corps nus des fidèles qui sortent de l'eau.

Dîner hier soir à l'hôtel *Sardar*. J'étais installé depuis cinq minutes quand arriva la charmante Yuka. Décidément, ça commence à faire beaucoup de rencontres fortuites. Nous avons passé une très sympathique soirée à échanger nos impressions de voyage et à faire plus ample connaissance. Serais-je amoureux ?

29 janvier, dans l'avion pour Calcutta

J'ai quitté avec regret Bénarès, que je commençais à beaucoup aimer.

⁷⁹ Tai chi (chinois, abréviation courante de tai chi chuan) : forme de méditation en mouvement, issue des arts martiaux, pratiquée en Chine.

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

Dernière promenade en barque, pendant deux heures, ce matin. J'ai pris une série de photos des rives du Gange dans la belle lumière du matin. Nous sommes remontés d'abord jusqu'à l'ashram de Ma, puis nous nous sommes laissés dériver un peu plus au large, entraînés par le courant, jusqu'à la mosquée, où mon rameur a attrapé un cerf-volant perdu, avant de remonter en longeant la rive et en ramant vigoureusement. Beaucoup de monde entre 8 et 10, qui semble être l'heure favorite des Indiens pour leurs ablutions et leurs lessives matinales.

Je suis passé à la pension *Kumiko* pour dire au revoir à mon hôtelier poète, qui est finalement le seul sage indien que j'aie rencontré. Il m'a offert une tasse de thé, m'a lu quelques-uns de ses poèmes dont la rythmique était très belle, puis m'a répété les principes généraux de sa philosophie : « Tout est soumis au temps, ce qui existe comme ce qui n'existe pas, ce que nous sentons ou faisons comme ce que nous ne sentons pas ou ne faisons pas ». Il m'a expliqué que quand il disait « Dieu est sentir » il voulait dire sentir entièrement, de tout son être, être tout à fait conscient – pas seulement sentir le sucre, par exemple, mais être le sucre. Alors, il n'y a plus de différence entre le sujet et l'objet.

Il m'a dit aussi que la poésie est la voie du cœur, mais que sa philosophie, il peut la prouver par la raison. Nous avons parlé de Tahiti. Il avait lu, lui aussi, *L'envoûtement*, le livre de Somerset Maugham sur Gauguin, en hindi, alors que Yuka l'avait lu en japonais. Il aurait bien voulu voir à quoi ressemblent les Tahitiennes.

J'ai regardé une dernière fois le Gange et bu un dernier thé sur la place du marché en observant la lutte entre les vaches et les marchandes de légumes. Les vaches passent, l'air très détaché, et lorsqu'elles observent du coin de l'œil l'inattention d'une maraîchère, elles croquent dans un chou ou un navet, mais elles reçoivent ensuite une bonne rouée de coups de bâton. Le bâton, en général un gros rotin, est aussi l'arme des gendarmes en Inde. J'ai vu hier deux flics qui rossaient un chauffeur de rickshaw à grands coups de bâton, tout en lui tirant les cheveux et en lui administrant de grandes baffes dans la figure. Je n'ai pas su quelle était la nature du larcin.

Dernier déjeuner au *Sardar*, déçu de ne pas voir apparaître la belle Yuka. C'était bien le moment que je parte, je commence à m'attacher à l'endroit, et en plus à une femme. Les vrais *sannyasins*⁸⁰ ne restent jamais

⁸⁰ *Sannyasin* (sanskrit) : personne qui renonce aux attachements du monde pour vivre dans le plus total dénuement et se consacrer entièrement à la quête spirituelle.

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

plus de deux ou trois jours dans le même endroit, après on y prend des habitudes et on s'y fait des amis.

La route de l'aéroport traverse la belle campagne de la plaine du Gange. En attendant l'avion, j'ai longuement discuté avec un jeune couple de Français qui visitent l'Inde depuis une semaine. Ils ont ressenti, avec beaucoup d'acuité, les mêmes impressions que moi concernant la saleté, la pauvreté, les contacts avec les gens, et n'avaient, pour l'instant, pas l'air très enchantés de leur voyage.

30 janvier, Bangkok

Je retrouve la civilisation, la chaleur, le luxe, la propreté, le sourire des Thaïlandais avec plaisir. Me suis installé à l'hôtel de l'aéroport. J'ai pris un grand bain chaud pour me décrocher. J'en avais bien besoin et quand j'en suis sorti, l'eau était noire et trouble comme l'eau du Gange. J'ai pris un repas japonais sans trop penser à mon amie Yuka. Bénarès me semble déjà bien loin.

Les quelques heures que j'ai passées à Calcutta n'ont pas été les plus faciles du voyage. C'est même là que j'ai eu les plus fortes émotions. Je suis arrivé hier soir vers 19 heures à l'aéroport Dum Dum et les Français avec qui j'avais discuté m'ont proposé de me faire profiter de leur voiture pour descendre en ville.

Comme l'hôtel où je voulais aller, le *Fairlawn*, était complet, je suis descendu au même hôtel qu'eux, le *Rutt-Dean*. Il est bien situé, sur Park Street, mais, à part ça, il était le plus sale, le plus sordide et le plus cher de tout mon voyage en Inde. Je suis sorti faire un petit tour dans le quartier, espérant trouver un restaurant pour manger un morceau. J'ai marché jusqu'à Sudder Street, trouvant Calcutta agréable et plus civilisée que Bénarès.

Sur Sudder Street, j'ai vu l'hôtel *Fairlawn*, qui est en effet superbe, avec un petit jardin et, au fond, une salle à manger dans le plus pur style colonial. Ambiance très « British », garçons enturbannés et clientèle anglo-saxonne. Le menu était très « British » lui aussi, si bien que je n'y suis pas resté pour dîner.

Un peu plus loin dans cette rue, il y a l'Armée du salut, puis on tombe aussitôt dans le sordide, celui qu'on s'attend bien à trouver à Calcutta. Des dizaines de pauvres gens couchés sur les trottoirs, enroulés dans de vieilles couvertures ou des sacs de jute troués, des

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

enfants, des infirmes, des chiens... la misère noire. Ils avaient l'air plus sales, plus pauvres, plus malades que tous les pauvres que j'avais vus en Inde jusqu'à ce jour. Pas envie de m'avancer plus loin de ce côté, où la rue devenait aussi plus obscure.

J'ai rebroussé chemin, pensant trouver un petit restaurant dans une des ruelles qui m'avaient amené jusque-là. Je suis alors abordé par un arnaqueur qui ne me propose plus des brocards ou des balades en bateau comme à Bénarès, mais de l'opium, du haschich et des jolies filles. On n'est plus dans une petite ville sainte, mais dans une cité immense de plus de onze millions d'habitants. Les échoppes que j'avais prises plus tôt pour des restaurants ressemblaient plus à des bars malfamés et des bordels, si bien que je suis rentré à l'hôtel manger un curry de légumes avec des *chapatis* et du *raïtā*⁸¹.

Ce matin, je me suis levé à 5 heures pour aller voir Mère Teresa⁸². Je voulais prendre un taxi, mais le réceptionniste de l'hôtel m'en dissuada et me dit qu'il allait me trouver une voiture qui pourrait ensuite m'emmener à l'aéroport. Je me rendis compte plus tard qu'en me mettant en garde contre les arnaqueurs de taxis, c'est lui qui était justement en train de m'arnaquer. Mais comme je savais que, dans quelques heures, je quitterais l'Inde, je n'avais plus envie de me battre pour ce genre de chose.

Mon chauffeur me déposa quelques minutes plus tard devant une petite porte de bois au milieu d'un grand mur gris qui bordait tout un côté d'une longue avenue. Sur le trottoir, des centaines de clochards dormaient ou commençaient à se réveiller. J'entrai par la petite porte qui donnait dans une cour, et on m'indiqua un escalier qui montait au premier étage.

J'arrivai dans une petite chapelle blanche et dépouillée où une cinquantaine de sœurs en sari blanc et pull-over bleu marine étaient debout et chantaient. L'une d'elles me montra une place à l'arrière où je m'installai. J'étais le seul homme, et aussi le seul laïque, à part trois

⁸¹ *Raïtā* (hindi) : yaourt assaisonné de coriandre et de morceaux de concombre.

⁸² Mère Teresa (1910-1997) : religieuse catholique d'origine albanaise. Durant plus de quarante ans, à Calcutta, elle consacra sa vie aux pauvres, aux malades, aux laissés pour compte et aux mourants. Elle fonda les Missionnaires de la Charité, une congrégation de religieuses qui compte plus de six cents Missions dans le monde entier. Mère Teresa fut béatifiée en 2003 par le pape Jean-Paul II.

jeunes filles qui étaient arrivées en même temps que moi. Sur les murs latéraux de la chapelle, un chemin de croix composé d'anciennes gravures, au-dessus de l'autel un maigre crucifix et à côté, peint en gros caractères contre le mur, « I THIRST »⁸³. Il y avait aussi deux tableaux noirs avec des versets de la Bible écrits à la craie. Vraiment l'opposé du riche décorum qui accompagnait le Dalai-Lama.

Ici, pauvreté, dépouillement, simplicité, cela n'en était que plus émouvant et j'eus de la peine à retenir quelques larmes. Toutes les sœurs étaient des Indiennes et un jeune curé vêtu d'une chasuble verte vint dire la messe en anglais et ensuite donner la communion. J'ai accompli tous les rites, comme les autres, et je crois que c'est la première fois que je m'agenouillais, faisais le signe de croix et prenais une hostie dans une messe catholique. Maintenant que je pratique sans vergogne les rites païens, je n'ai pas de raison de ne pas accomplir aussi à ceux des chrétiens.

Cette cérémonie était très belle et en même temps une des plus émouvante à laquelle j'aie jamais assisté. À la fin de la messe, les sœurs ont lu à haute voix des passages de la Bible. À 6 h 45, tout le monde s'est retiré, je suis descendu dans la cour et me suis installé sur un banc en attendant que quelqu'un vienne s'occuper de moi.

Dans un coin de la cour, il y avait la cuisine, dans un autre, la pièce où étaient stockés les vivres. Devant moi, deux pousse-pousse, car Calcutta est la seule ville où l'on trouve encore les véritables pousse-pousse, petits véhicules à deux roues qu'un homme tire en courant. Un moyen de locomotion que je n'ai pas eu le courage d'essayer. Dans un autre coin de la cour, la buanderie où des sœurs s'affairaient à leur lessive du matin alors que d'autres partaient travailler avec un petit sac à la main.

Une sœur vint alors vers moi et me dit que cet endroit n'était pas le centre principal, mais l'endroit où l'on s'occupait des enfants et que, si je voulais voir Mère Teresa, je devais aller au centre qui se trouvait à quelques centaines de mètres sur le même trottoir. Je compris que mon chauffeur bidon m'avait non seulement escroqué mais aussi conduit au mauvais endroit. Je ressortis par la petite porte et fus aussitôt assailli par

⁸³ « I THIRST » : « J'ai soif », c'est la devise de Mère Teresa et des sœurs des Missionnaires de la Charité, qui se réfère à la dernière parole du Christ sur la croix. Jésus a soif du salut de tous les hommes, Mère Teresa a soif d'aider tous ceux qui souffrent.

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

deux petits enfants chétifs et crasseux qui réclamaient de l'argent. Je leur donnai quelques roupies, mais alors j'en eus immédiatement une dizaine d'autres accrochés à mes bras et à mes jambes qui ne voulaient plus me lâcher et commençaient à crier pour réclamer leur obole. Une sœur qui suivait le même chemin que moi essaya en vain de les chasser. Je les traînai dans mon sillage jusqu'à l'autre porte qui était au fond d'une ruelle.

Le couvant principal était beaucoup plus grand et plus animé, avec également une cour, au milieu de laquelle une trentaine de femmes s'affairaient à une grande lessive. Je montai à l'étage en suivant la sœur qui m'avait montré le chemin et, arrivés à la porte de la chapelle, beaucoup plus grande celle-là, elle me montra Mère Teresa, seule, au milieu de la chapelle vide, qui priait agenouillée devant l'autel.

J'attendis un quart d'heure et elle se leva, un petit bout de femme qui me faisait penser à une sœur à qui je rendais parfois visite à Tahiti, et vint vers moi. Je lui dis que j'aimerais bien faire quelque chose pour les aider. Elle me répondit que je pouvais m'occuper des morts et me demanda jusqu'à quand je restais. Quand je lui dis que je partais à 11 heures, elle me dit que c'était trop court.

Je lui proposai alors de faire une offrande. En échange, elle m'offrit une photo d'elle qu'elle me dedicaça, « God bless you, Mother Teresa », une carte avec une prière et un chapelet en plastique qu'elle bénit pour moi. Elle me donna sa bénédiction et partit vaquer à ses occupations. Je donnai toutes les roupies qu'il me restait, environ neuf cents roupies et ressortit dans la ruelle encore sous le coup de l'émotion que me causait la rencontre avec cette femme exceptionnelle.

À peine sorti, je fus assailli de nouveau par le groupe de gamins qui m'attendaient, encore plus agressifs et arrogants qu'avant. Ils me suivirent sur plusieurs centaines de mètres, se décourageant quand même petit à petit, sauf un, à qui j'avais d'ailleurs donné quelques roupies au début et qui ne voulait pas me lâcher. Pour finir, je sautai dans un taxi qui me ramena à l'hôtel. De là, je repartis à pied pour essayer de trouver le livre de Mère Teresa, mais tout était encore fermé.

Après un petit déjeuner anglais très chic au *Fairlawn*, je me suis baladé dans un grand parc où des centaines de jeunes jouaient au cricket parmi les troupeaux de chèvres. J'ai souscrit à une œuvre de soutien pour la lutte contre la lèpre. On m'apprit qu'il y avait encore quinze millions de lépreux dans le monde dont cinq millions en Inde. Il semble que ces chiffres soient exagérés, car Mère Teresa, dans son livre, parle

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

de cinq et deux millions. Comme quoi, dans ce pays, même les œuvres de bienfaisance essaient de vous séduire avec une publicité mensongère.

J'ai fait rapidement le tour du musée, poussiéreux comme les autres musées indiens, ai acheté un petit livre sur Mère Teresa et fus de retour à l'hôtel à 11 heures pour prendre la route de l'aéroport. Elle est nettement plus impressionnante de jour que de nuit. On traverse des faubourgs sordides, des bidonvilles, des rangées de HLM, des dépotoirs, des étangs d'eau fétide qui dégagent une odeur pestilentielle. Tout cela, dans un taxi brinquebalant qui roulait comme un fou.

L'hôtesse de Thai Airways m'apprit, à ma surprise, que j'avais un billet en classe affaires. On m'a offert une boisson dans un petit salon spacieux et propre, à l'écart du tumulte de l'aérogare. Dernier contact avec l'Inde, j'ai changé les roupies qui me restaient, car j'avais dû changer cent dollars à l'hôtel, qui n'accepte pas les cartes de crédit. Il a fallu une demi-heure à ce brave employé pour compter les billets qui me restaient et les convertir en dollars. À la fin, même ses collègues commençaient à s'impatisser, mais, impassible, il rétorqua qu'à lui, ça lui prenait beaucoup de temps... Patience !

Thaïlande : retraite à Wat Suan Mokkh (février 1988)

12 février, Wat Suan Mokkh

Le cours de méditation est terminé depuis hier. Je commence à récupérer, car ces dix jours furent éprouvants. Tout était très bien organisé et j'ai appris beaucoup de choses. Les enseignements étaient passionnants, ils m'ont permis d'élargir ma compréhension du bouddhisme et des réalités de l'existence. Je sens que cette retraite va changer beaucoup choses dans ma vie. Ce n'est pas encore la complète illumination, mais j'ai au moins un aperçu de ce qu'elle peut être, et la soif d'en connaître davantage.

Je suis arrivé le 31 janvier à Surat Thani dans un avion plein de vacanciers. Immédiatement, tout s'est très bien organisé. Quand j'ai demandé comment aller à Suan Mokkh, on m'a présenté deux professeurs de psychologie de Bangkok, un jeune Thaïlandais et un père jésuite canadien, qui m'ont emmené avec eux. Une demi-heure plus tard, j'étais reçu par Ajahn Po et j'ai installé mon petit coin dans un dortoir.

L'après-midi, il y avait une séance d'introduction et, le soir, nous avons écouté une cassette sur les quatre ashrams, les quatre étapes de la vie en Inde. En rentrant me coucher, je fus attaqué par quatre chiens en passant sans doute trop près du *kuti* d'Ajahn Buddhadasa. Je croyais qu'ils voulaient jouer, mais ils m'ont sauté dessus par derrière et ont déchiré mon pantalon.

Nous étions une centaine au début du cours, mais seulement une trentaine à la fin. Les six premiers jours, nous avons reçu un enseignement sur la méditation le matin et un sur le *Dharma* le soir. Ajahn Buddhadasa devait nous parler l'après-midi, mais comme il était malade, il ne nous a parlé que le dixième jour.

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

Première nuit sur le plancher et premier réveil à 4 heures du matin. Il me fallait vite prendre le rythme, qui fut le même pendant dix jours :

4 h 45, lecture.

5 h à 6 h, méditation.

6 h à 7 h, yoga. J'ai pratiqué la série de postures du cours de Madame Poinçon, dans le pré, devant le hall des scouts. Le jour se levait, c'était magnifique.

7 h à 8 h, méditation.

8 h, premier repas : fruits, légumes, thé. La nourriture était délicieuse et me convenait parfaitement.

Le yoga m'a fait beaucoup de bien car, dès le début, j'ai eu très mal aux genoux. Ils avaient déjà été éprouvés par les longues séances assises avec le Dalai-Lama. Ces douleurs aux genoux m'ont empêché de m'asseoir en demi-lotus et m'ont obligé à changer fréquemment de position. Je me suis rendu compte que ce n'est pas un problème, même s'il est préférable de pouvoir garder une bonne posture sans bouger. Pour la séance de yoga, chacun faisait selon ses connaissances. Un Espagnol dirigeait un petit groupe et enseignait une série de postures assez semblable à celle de Madame Poinçon, mais moins bien structurée.

Au début, dès que le gong annonçait la fin de la méditation, tout le monde se précipitait au réfectoire. Moi qui prenais mon temps, j'arrivais toujours un des derniers. Comme, avant de commencer à manger, il fallait attendre que quelqu'un lise la réflexion sur la nourriture, je préférais arriver calmement plutôt que faire la queue et, ensuite, attendre un quart d'heure devant mon assiette pleine. À la fin, d'autres avaient compris et, dans le groupe qui restait, tout le monde s'était calmé et arrivait tranquillement au repas.

La règle la plus importante, pendant le cours, était le silence. Il semble que ce soit aussi, pour la plupart des gens, la contrainte la plus difficile à respecter. On nous avait aussi recommandé de ne pas lire ni écrire. C'est pourquoi je n'ai pas tenu mon journal, mais ai uniquement pris quelques notes brèves sur les enseignements. Je trouve que le silence est essentiel pour calmer l'esprit et le vider complètement de toutes préoccupations et pensées discursives.

Après le premier repas, et jusqu'à 9 h 45, toilette, lessive et diverses tâches ménagères. J'avais choisi de balayer les feuilles. C'est un travail que j'aime bien, qui me détend et que j'ai fait à chaque moment de libre.

Pendant les dix jours du cours, je ne me suis pas une seule fois assis ou couché pour me reposer ou me relaxer pendant la journée. J'ai fait du non-stop, de 4 heures à 21 ou 22 heures. Je crois que c'était une bonne décision, même si, hier après-midi, une fois que tout était terminé, je me suis retrouvé complètement épuisé. J'ai fait une sieste, me suis couché à 19 h 30 et, ce matin, je me suis réveillé à 3 heures et suis de nouveau d'attaque. Je ne sais pas si je vais pouvoir garder ce rythme et ne dormir que six heures par nuit ? Je vais essayer.

De 9 h 45 à midi, cours de méditation sur *anapanasati*⁸⁴, l'attention à la respiration, par le moine américain Tan Santikaro⁸⁵. Ce fut une véritable révélation et j'ai enfin compris quel était le but de la méditation. Ce n'est pas seulement de rester assis sur un coussin sans bouger pendant une demi-heure ou une heure, mais de parvenir à l'état de *samadhi*⁸⁶, où l'esprit est frais et calme, et pratiquer alors *vipassana*⁸⁷, la vision profonde, afin de comprendre les trois caractéristiques de l'existence : l'impermanence, l'insatisfaction et l'impersonnalité⁸⁸. Et ainsi d'abandonner tout attachement et de faire cesser toute souffrance.

⁸⁴ *Anapanasati* (pali) : attention à l'inspiration et à l'expiration. Pratique de méditation enseignée par le Bouddha dans le *Soutra de l'attention à la respiration* (*Anapanasati Sutta*). Cette pratique contient seize étapes, réparties en quatre tétrades, dans lesquelles le pratiquant focalise tour à tour son attention sur le corps, les sensations, l'esprit et les phénomènes. *Anapanasati* était la principale technique de méditation enseignée par Ajahn Buddhadasa. Elle est toujours enseignée au monastère de Suan Mokkh.

⁸⁵ Tan Santikaro : enseignant bouddhiste, traducteur et militant américain, ordonné moine en 1985. Il résida pendant quatorze ans à Suan Mokkh, où il enseignait et dirigeait des retraites de méditation pour les Occidentaux. Il retourna aux États-Unis en 2001 et, après avoir quitté la robe en 2004, fonda *Liberation Park*, une communauté bouddhiste et un centre de méditation dans le Wisconsin. Il est l'un des principaux traducteurs de l'œuvre d'Ajahn Buddhadasa en anglais.

⁸⁶ *Samadhi* (pali) : concentration. Dans un sens général, c'est la focalisation de l'esprit sur un objet, qui, même faible, est un phénomène mental associé à toute conscience. La concentration est la condition essentielle de toute méditation. Il existe différents degrés d'intensité de la concentration, dont les plus élevés permettent d'accéder aux absorptions méditatives. Ce terme est souvent utilisé pour désigner la méditation du calme.

⁸⁷ *Vipassana* (pali) : exploration, investigation, inspection de la réalité, en particulier des trois caractéristiques des phénomènes, l'impermanence, l'insatisfaction et l'impersonnalité. C'est une méditation analytique, une méditation de la sagesse, par opposition à *samadhi*, la méditation du calme.

⁸⁸ Impersonnalité, ou non-soi : c'est une des trois caractéristiques de l'existence et de tous les phénomènes, avec l'impermanence et l'insatisfaction. Aucun phénomène ne constitue une entité inhérente et permanente qui puisse être considérée comme

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

Ce processus se déroule en seize étapes qui commencent par l'attention à la respiration. On peut pratiquer assis ou debout, en marchant, et aussi en accomplissant toutes les tâches et activités de la vie quotidienne. Cela signifie être attentif du réveil au coucher. Ce n'est pas évident, mais c'est la meilleure façon de développer cette attention. Ensuite, c'est dans la méditation assise qu'on pratique les étapes supérieures. Au début et à la fin de chaque séance d'enseignement, nous faisons de courtes séances de méditation.

12 h, repas assez semblable à celui du matin et ensuite temps libre jusqu'à 14 heures.

14 h à 16 h, méditation marchée, puis assise, puis marchée.

16 h, méditation guidée.

17 h, chant, suivi de méditation.

18 h, thé, fruits et lait de soja.

19 h, méditation marchée.

19 h 30, instructions sur le *Dharma* – c'est-à-dire le bouddhisme – simples et précises, par Tan Viriyanando, un moine allemand qui a souvent un humour un peu cynique.

20 h 30 à 21 h, méditation à la faible lueur des lampes à pétrole.

Ensuite, je restais souvent une demi-heure ou trois-quarts d'heure à méditer dans le calme avec un ou deux autres, dont Julien, un Français qui semble être un habitué de Suan Mokkh. C'était très agréable de retrouver le calme pendant cette méditation du soir car, surtout au début quand nous étions une centaine, c'était loin d'être calme. Certains se levaient, partaient un moment, revenaient, arrangeaient ou renversaient leurs petites affaires, bougeaient, allaient boire de l'eau... C'était cependant un bon exercice de ne pas se laisser affecter par tous ces bruits et par l'indiscipline des autres. Au début, c'était plus l'indiscipline que le bruit lui-même qui me gênait. Petit à petit, j'ai appris à devenir plus tolérant, à comprendre et à accepter.

Les premières nuits, j'ai trouvé le plancher très dur, je me réveillais souvent et essayais toutes sortes de positions pour dormir, plus inconfortables les unes que les autres. Maintenant j'y suis bien habitué et, la nuit dernière, j'ai trouvé mon plancher presque moelleux. Je me suis aussi bien habitué à l'eau froide et aux toilettes à la turque, sans papier,

« moi » ou « mienne ». C'est l'essence de l'enseignement du Bouddha, et un des points qui le différencient de la plupart des autres systèmes de pensée.

ainsi qu'à ma couverture rugueuse et un peu puante, mon petit coussin de méditation et ma toile de jute. Je n'ai pas voulu demander un deuxième coussin ni prendre ma couverture pour méditer, comme certains le font. Je préfère m'habituer à cet inconfort, car les moines, eux, n'utilisent même pas de coussin. Il est clair que lorsqu'on peut méditer par terre sans avoir besoin d'apporter son matériel, on est très avantage.

13 février, Wat Suan Mokkh

Hier après-midi, j'ai fait une balade jusqu'au sommet de la petite montagne qui domine le monastère, d'où l'on a une belle vue, d'un côté vers la mer, de l'autre sur la campagne. Dans la montée, il y a une grotte et quelques huttes de méditation.

Nous méditons en groupe, au temple qui est au sommet de la colline, à 5 heures et à 16 h 30, et hier soir à 19 heures nous avons écouté une cassette. J'ai commencé à lire le livre d'Ajahn Buddhadasa, *Anapanasati, Mindfulness with Breathing (L'attention à la respiration)*. Il est intéressant, détaillé et très complet. Il faudrait pouvoir poser des questions à quelqu'un qui pratique bien cette méthode, car elle n'est pas très facile à comprendre.

Depuis la fin de la retraite, je ne suis plus très concentré pendant ma méditation, mais, le matin, je médite quand même deux heures, ou plus, sans trouver le temps long. Hier et ce matin, je me suis réveillé à 3 heures, et j'ai attendu le gong, à 4 heures, pour monter méditer. Ce matin, à 6 h 15, je suis allé prendre un bain aux sources chaudes et ai médité une demi-heure sous un cocotier. La balade est très belle, et, en rentrant, comme chaque matin, j'ai balayé les feuilles mortes pendant une heure, ça me détend.

J'ai de nouveau mal aux genoux. Il faut que je prenne soin de mes genoux. J'ai demandé conseil à ce sujet à Tan Dussadie, un moine thaïlandais qui participait à la retraite. Il m'a conseillé de faire très attention et de consulter au besoin un médecin. Il ne faut pas trop forcer, m'a-t-il dit. Certains maîtres, qui ont trop médité, ne pouvaient ensuite plus marcher. Il ne faut pas en arriver là !

Pour reprendre l'histoire de la retraite, pendant les jours 7, 8 et 9, il n'y avait plus d'enseignements, mais seulement de la méditation, à part un quart d'heure de lecture le matin et le soir et le chant en fin d'après-

midi. C'est pendant ces journées que j'ai eu mes meilleures méditations, surtout le matin. L'après-midi et le soir, j'étais souvent trop fatigué. Le huitième jour, de 10 heures à midi, j'ai eu ma meilleure séance. J'ai pu me concentrer rapidement et suis resté près de deux heures en *samadhi*. J'ai contemplé l'impermanence en observant ma respiration, puis l'interrelation de toutes choses et de tous les êtres. J'ai vu et compris que tout n'était qu'une même matière, constamment en mouvement, que les particules passaient sans cesse d'une chose à une autre et qu'il n'y avait donc pas de soi indépendant et durable. Je n'ai pas vu, par contre, où était la souffrance, l'insatisfaction.

Le lendemain, j'ai de nouveau eu une bonne séance, mais plus courte, trois-quarts d'heure. J'ai médité sur le sujet de la souffrance. J'ai compris que toutes les particules qui ne suivent pas le mouvement de la vie, mais ont un désir propre ou un attachement – donc un soi – produisent des tensions dans le cours naturel des choses, c'est-à-dire de la souffrance.

Pendant ces deux jours, j'ai médité sur l'aspect physique et sur les particules élémentaires, rejoignant souvent la pensée de Jean Charon⁸⁹. Cette compréhension, encore très partielle, de l'impermanence a toutefois eu l'effet qu'elle doit avoir, la dissolution des attachements. Je me sentais tout à coup complètement détaché de mes tableaux, de mes livres et de ma vie à Tahiti. J'étais prêt à tout liquider pour venir en Thaïlande et devenir moine.

Cette idée a d'ailleurs commencé à m'obséder et à m'empêcher de me concentrer sur la respiration, si bien que par la suite mes méditations n'ont plus jamais atteint le niveau de ces deux jours. Je n'ai eu que quelques moments de calme, mais sans *vipassana*. Ce problème ne cesse d'ailleurs pas de me préoccuper, même si je ne pense plus à devenir moine, mais seulement à venir vivre quelques mois à Suan Mokkh, et peut-être à quitter Tahiti pour m'installer en Thaïlande.

Cette décision n'est pas facile à prendre et j'attends d'être de retour à Tahiti pour voir les choses plus clairement, avec recul et détachement. J'en ai discuté avec les trois moines qui donnent le cours. Tan Dussadie

⁸⁹ Jean Charon (1920-1998) : physicien et philosophe français. Il fut reconnu pour ses recherches sur la théorie unitaire de l'univers et la théorie de la relativité complexe. Il a écrit de nombreux ouvrages de physique et de philosophie. Ses livres philosophiques – en particulier *L'esprit cet inconnu*, *L'homme et l'univers* et *J'ai vécu quinze milliards d'années* – sont passionnants et faciles à lire.

m'a tout de suite déconseillé de devenir moine et m'a conseillé de venir d'abord passer quelques mois à Suan Mokkh en tant que laïque. Je crois qu'il a raison.

J'ai parlé aussi avec un moine australien qui vient de Wat Pah Nanachat⁹⁰, le monastère d'Ajahn Chah⁹¹ situé dans le nord-est de la Thaïlande. Il m'a expliqué qu'il était plus petit que Suan Mokkh, qu'il y régnait une vraie vie monastique et que la discipline y était beaucoup plus stricte qu'ici. C'est un endroit qui m'attire, et j'aimerais y faire un séjour si je reviens en Thaïlande.

Depuis deux jours, j'essaie de me représenter ce que serait ma vie ici et je n'arrive pas encore très bien à la visualiser. Pour commencer, je ne sais pas s'il faut, au moins pour un temps, abandonner mes autres activités et études : peinture, calligraphie, étude du chinois... et venir ici sans bagages, avec seulement quelques habits et une trousse de toilette, afin de me défaire de mes forts attachements à mes possessions matérielles ainsi qu'à mes activités, mes études et mon travail.

Ce serait sans doute la meilleure solution. Je cesse bien mes activités pendant mes voyages sans qu'elles me manquent trop. Je pourrais bien y renoncer pendant un an ou deux. Pas besoin d'emporter des livres, car il y a ici une bonne bibliothèque. Je pourrais aussi essayer de limiter mes lectures. Reste l'écriture. Là, je ne sais pas. Peut-être que je pourrais me limiter à ne prendre que des notes télégraphiques de mes expériences de méditation.

Enfin, je n'en suis pas encore tout à fait là. Mais pour vraiment progresser dans la méditation, je crois qu'il ne faut faire que ça et être à l'abri de toutes les distractions. À ce propos, Suan Mokkh est probablement un endroit où il y a trop de monde et d'agitation. À moins d'avoir

⁹⁰ Wat Pah Nanachat (thaï) : littér. grand monastère international. Monastère de la forêt du nord-est de la Thaïlande, fondé par Ajahn Chah pour l'entraînement des moines occidentaux.

⁹¹ Ajahn Chah (1918-1992) : Ajahn Chah rentra pour la première fois au monastère comme novice à l'âge de neuf ans. Il fut ordonné moine en 1939, puis, à partir de 1946, vécut pendant sept ans comme ascète dans la forêt. En 1954, il fonda, dans le nord-est de la Thaïlande, Wat Nong Pah Pong, et, en 1975, Wat Pah Nanachat. En 1978, il créa Cittaviveka, le premier monastère *theravada* en Angleterre. Souffrant du diabète, il passa les dix dernières années de sa vie paralysé et incapable de parler. Ajahn Chah fut l'un des maîtres bouddhistes thaïlandais les plus vénérés du vingtième siècle. Plus d'un million de personnes – ainsi que la famille royale de Thaïlande – assistèrent à ses funérailles. Son enseignement est toujours pratiqué dans plus de 250 monastères affiliés à sa tradition, tant en Thaïlande qu'à l'étranger.

un *kuti* dans la forêt et d'en sortir le moins possible. Il est sûr que le monastère du Nord-Est doit être un meilleur endroit pour progresser. Enfin, il faut bien commencer quelque part et c'est le premier pas qui compte. Celui de quitter Tahiti !

Il faut que j'évalue aussi les progrès que je peux faire tout seul. Par exemple, pendant ces prochains mois à Tahiti. Si je progresse bien, peut-être que deux périodes de retraite par an dans des monastères, de deux ou trois mois chacune, seront suffisantes. Ces cinq ou six mois de monastère pourraient devenir mon point fixe et, le reste du temps, je pourrais voyager en Asie où j'ai encore beaucoup d'endroits à découvrir. La Thaïlande serait une base idéale. J'y ferais aussi des économies, puisque la vie à Suan Mokkh ne coûte que quarante bahts (un euro) par jour pour les repas.

Ne plus avoir qu'un petit bagage de voyage avec l'essentiel. Lorsqu'on ne travaille plus pour soi, mais seulement pour les autres, on n'accumule plus les fruits de son travail. Ce qu'on fait ne laisse plus de traces et on a plus rien à transporter, à entreposer, à garder en lieu sûr. C'est la liberté ! Quant à la peinture, je pourrais recommencer à faire des dessins, jeter les mauvais et donner les bons, et éventuellement des aquarelles.

15 février, aéroport de Surat Thani

Après quinze jours de vie monastique, je retrouve le monde, les touristes qui voyagent entre Bangkok et Phuket. J'ai fait une dernière halte à Chaiya pour prendre un taxi collectif. C'est une ville calme et sympathique qui me fait penser à Uturoa⁹², en plus grand, avec de belles maisons en bois, des boutiques et un petit marché, la gare, la poste. Une petite ville tranquille de la campagne.

Pendant mes deux derniers jours à Suan Mokkh, Ajahn Po m'a engagé comme chauffeur pour accueillir et transporter un groupe de fidèles de Bangkok à qui Ajahn Buddhadasa a parlé hier à midi sous les cocotiers. J'avais déjà écouté un enseignement qu'il avait donné samedi après-midi en thaï. Je n'ai rien compris, mais je me suis imprégné de la voix du maître et de l'énergie qu'il dégage. J'ai aussi eu l'occasion de faire la connaissance d'un petit groupe qui venait de Wat Pah Nanachat, deux Suisses très sympathiques, des laïques, qui accompagnaient trois

⁹² Uturoa : chef-lieu de l'île de Raiatea, en Polynésie française.

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

moines, dont l'abbé qui m'a fait une forte impression. J'ai discuté également avec deux Suissesses qui étaient de passage à Suan Mokkh et, ce matin, avec un Allemand qui vit ici depuis deux mois et s'y plaît beaucoup.

Je sens que je commence à faire partie des anciens, et je crois de plus en plus qu'il faut que je vienne m'installer ici. C'est un endroit fascinant, avec encore beaucoup de choses à découvrir. Les Thaïlandais sont très accueillants avec les étrangers qui viennent étudier le bouddhisme, car il est dit dans les écritures que dans les années 2500 de l'ère bouddhiste – 1988 est l'an 2531 – le bouddhisme se répandra dans le monde entier. Ils ressentent donc comme un devoir de le faire connaître aux étrangers. Ils donnent aussi de l'argent pour construire Suan Mokkh International. C'est un endroit superbe où j'ai eu l'occasion d'aller samedi et dimanche. Il y a une autre atmosphère, une autre lumière que dans la forêt, un paysage du sud qui ressemble à Tahiti.

Je suis fatigué. J'ai de la peine à me concentrer et à méditer. Par contre, je peux rester assis pendant deux ou trois heures, sans m'ennuyer et sans avoir envie de bouger. J'apprends beaucoup de choses en lisant *Anapanasati*, le livre d'Ajahn Buddhadasa. Hier, j'ai commencé à comprendre la signification de l'attention au souffle dans le bout du nez et de l'image mentale qui peut apparaître pendant la méditation. Ce matin, mes pensées gambadaient comme les deux singes qui sautaient de branche en branche au-dessus de nos têtes.

Il n'y a pas grand-chose à écrire sur ce qui se passe dans la vie calme et réglée de Suan Mokkh. Pendant les séjours que je ferai ici, je pourrais très bien cesser cette activité d'écriture, ainsi que toutes les autres, pour me consacrer uniquement à l'étude du bouddhisme, à la méditation et aux tâches quotidiennes du monastère. C'est le meilleur moyen de calmer mon esprit, pour qu'il ne perturbe pas ma pratique et ma compréhension de la vérité. L'environnement, le climat, le paysage, les gens me conviennent tout à fait. Je me sens parfaitement bien. Il ne me manque que quelques rudiments de thaï. Comme, parmi les étrangers, il y a une majorité d'Allemands, je pourrai aussi pratiquer l'allemand.

18 février, Bangkok

Mon billet a été enfin confirmé ce matin, et je pars pour Tahiti ce soir. Ces trois jours à Bangkok, où j'ai retrouvé la pollution, le trafic et

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

le bruit furent un peu longs. Je suis bien loin du calme de Suan Mokkh. C'est une période de transition.

Jean-Jacques est seul. Florence est aux sports d'hiver en France. J'ai été très content de le retrouver et de pouvoir lui raconter mes aventures. Mais il s'est passé tellement d'événements pendant ce voyage, j'ai fait et appris tellement de choses, que ma mémoire est surchargée et que je ne sais pas quoi dire. Il était surtout intéressé par ma retraite à Suan Mokkh. Je lui ai beaucoup parlé du bouddhisme qui semble l'intéresser et lui ai donné un livre d'Ajahn Buddhadasa.

Je n'ai pas très bien dormi toutes ces nuits, bien que je sois fatigué, et j'ai fait la sieste l'après-midi. Peut-être est-ce le fait retrouver un lit moelleux dont j'avais perdu l'habitude. J'ai aussi été pris de plusieurs violentes crises de gourmandise. J'ai trop mangé le soir. J'ai eu des envies de cacahuètes, que je n'ai pas toujours trouvées, et de petits gâteaux chinois dont je me suis empiffré. J'ai bu tellement de thé que mon cœur palpitait. J'ai médité une heure le premier jour, mais depuis, j'étais trop agité et j'y ai renoncé.

Par contre j'ai beaucoup lu : deux livres d'Ajahn Buddhadasa. Ils sont passionnants et tout à fait révolutionnaires par rapport au bouddhisme traditionnel. Ajahn Buddhadasa est un personnage exceptionnel qui a une vue tout à fait personnelle du bouddhisme. Il l'explique très bien et j'ai l'impression de bien le comprendre. Mais il faudra relire ces livres en détail pour bien en saisir tous les termes et toutes les nuances. Cela me passionne. Je crois que j'ai vraiment trouvé mon maître. Il faut que je consacre le temps nécessaire pour approfondir mes connaissances et ma compréhension du bouddhisme, quitte à renoncer pour quelque temps à toutes mes autres activités. Pour cela, il faut que je revienne dès que possible passer quelques mois à Suan Mokkh.

Je suis passé à l'immigration où l'on m'a dit que si je voulais étudier le bouddhisme, il n'y avait aucun problème pour obtenir un visa de non-émigrant. Je suis passé ensuite à la librairie de l'*Alliance française*, où j'ai trouvé un livre de textes de conversation chinois.

Je suis allé à la ville chinoise, mais comme c'est la semaine du nouvel an chinois, presque tout était fermé. Je n'ai pas trouvé de magasin de matériel de calligraphie ni de librairie. Je me suis rendu compte que la ville chinoise est beaucoup plus grande que ce que j'avais vu l'an dernier et suis content de pouvoir y trouver tous les articles chinois.

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

De nombreux calligraphes travaillaient sur le trottoir, ils peignaient des caractères dorés sur des banderoles rouges. Ils trouvent donc bien leur matériel ici, pas de souci à se faire de ce côté-là. J'étais très content de me retrouver dans une ambiance chinoise et j'ai constaté que je m'y sens toujours très bien. Il ne faut pas que j'interrompe mes études chinoises, au contraire, je vais les reprendre intensément pendant mon prochain séjour à Tahiti. La Thaïlande doit être le lieu où j'étudie le bouddhisme. Je verrai bien si je m'y plais et si je veux apprendre en même temps un peu de thaï.

Si avant-hier presque tout était déjà fermé dans la ville chinoise, hier et aujourd'hui c'est général partout, ce sont de vrais jours fériés. Aussi je n'ai pas grand-chose à faire, si ce n'est me balader dans les rues désertes, mais quand même très polluées. Hier soir, je suis allé à l'*Amarin Plaza*, pour explorer les boutiques et les grands magasins. J'ai vu que j'y trouverais tout ce dont j'ai besoin, en particulier des habits, à des prix très avantageux. À midi, un gros orage a éclaté et a complètement inondé les rues. J'ai mis plus d'une heure pour trouver un taxi pour rentrer, après m'être bien mouillé les pieds. C'était une pluie tropicale, comme à Tahiti, bien que ce ne soit pas la saison des pluies.

Après trois mois sur la route, je suis content de rentrer. Je me dis que si je quittais Tahiti, ma base deviendrait de nouveau Musiège, où j'irais sans doute passer quelques mois l'été, puisqu'ici c'est la saison des pluies et de la chaleur. Je me rends compte que cette idée ne me déplaît pas. Je pourrais ainsi y entreposer mes affaires, mes livres, mes tableaux... et voyager dorénavant vraiment léger. J'espère que j'y verrai plus clair dans quelques semaines et que le calme de Tahiti sera propice aux grandes décisions.

Tahiti (février - avril 1988)

23 février, Tahiti, sur la plage

Il fait très beau depuis deux-trois jours et chaud l'après-midi, mais les nuits sont déjà agréablement fraîches. Je viens de prendre un bain, la mer est chaude. Il souffle un petit vent qui rend le lagon bleu foncé.

J'ai retrouvé Tahiti avec moins d'émotion que d'habitude car, au fond de moi-même, je sais que je suis déjà parti pour l'Asie, même si je n'arrive pas encore à prendre la décision. Je suis d'ailleurs très agité depuis mon retour et essaie de trouver la bonne décision à prendre. Ce matin, j'ai fait une réservation pour repartir en Thaïlande le 23 avril, soit juste après le départ des Teleki⁹³ qui viendront me rendre visite du 8 au 21 avril.

J'ai téléphoné à Catherine depuis l'aéroport de Melbourne et elle m'a annoncé qu'ils avaient renoncé à leur projet de venir habiter à Tahiti pendant un an. Je le regrette un peu, car j'avais prévu de leur laisser maison, voiture et autres affaires... Mon grand problème, de nouveau, est de liquider toutes mes possessions matérielles, car, cette fois, j'ai décidé de ne plus m'y laisser prendre et de ne partir en Asie qu'avec un petit sac et le strict minimum.

Mais que faire de tout ce que j'ai ici ? Envoyer des choses à Musiège, les laisser ici dans un garde-meuble, les vendre ? Plutôt les donner, car, comme dit Ajahn Buddhadasa dans son livre *Dharmic Socialism*, il ne faut posséder que le strict nécessaire et donner le superflu aux autres. Presque tout ce que j'ai ici est du superflu dont je ne me sers jamais. C'est le moment de m'en débarrasser.

Le voyage de retour fut très long. Comme le vol Thai Airways passait par Melbourne, j'ai raté la correspondance pour Tahiti et ai dû prendre le vol UTA par Nouméa. Je suis arrivé à 7 heures du matin, après deux nuits dans les avions. Enfin, deux-trois bonnes nuits de sommeil m'ont

⁹³ André Teleki (1928-1999) : un ami peintre suisse qui vivait à cette époque en Australie avec sa femme Catherine.

vite remis sur pied et, depuis hier, je m'active, revois mes amis et essaie de programmer mon avenir de ces prochains mois afin d'être plus calme et détendu.

J'ai retrouvé la maison toute propre, mais, curieusement, tous les derniers arbres qui restaient dans le jardin ont disparu. C'est tout aussi bien comme ça, et je n'en suis plus affecté. J'ai déjà classé mon bureau et mes notes de voyage, et j'ai sorti mes tableaux de *Katsura*⁹⁴, dont quatre restent à finir. Mais, chose curieuse, je ne me sens pas très motivé pour peindre. J'ai d'ailleurs peu regardé les tableaux qui sont accrochés aux murs, comme si je me sentais déjà bien loin et détaché de cette période. Pour le moment, la peinture ne me semble pas une activité très utile dans ma démarche actuelle. Qu'en penser ?

Je suis passé à la galerie *Vaim'Antic*⁹⁵ et Marie-Thé, qui est toujours là, m'a proposé de faire une exposition prochainement. J'ai quand même envie d'accepter sa proposition. Je songeais hier à finir les tableaux de *Katsura* et à m'organiser pour faire cette exposition avant de repartir en Asie, quitte à retarder un peu mon départ. Aujourd'hui, je trouve que mon départ est plus important. Si je peux organiser cette exposition avant tant mieux, sinon tant pis.

J'ai reçu aujourd'hui mes diapositives de l'Inde. Celles des observatoires feraient de très beaux sujets, celles de Bénarès, je ne sais pas. Il faut que je les projette pour les voir en grand.

J'ai consulté deux fois le *Yi Jing*⁹⁶ pour voir où j'en étais et ce que je devais faire. Les deux fois, l'oracle m'a annoncé de grands progrès, mais il faut que je fasse des efforts. Enfin, c'est positif. J'ai consulté aussi un de mes maîtres favoris, Alexandra David-Néel, relu des passages de son journal, ses séjours à Kum-Bum et à Dechen Ashram⁹⁷, ainsi que ses

⁹⁴ *Katsura* : villa impériale de Kyoto, au Japon, qui a inspiré une série de mes tableaux (423 à 434).

⁹⁵ *Vaim'Antic* : galerie de Papeete où j'ai exposé régulièrement pendant mon séjour à Tahiti.

⁹⁶ *Yi Jing* (chinois) : littér. classique des changements. Il s'agit du *Livre des mutations*, un des classiques de la culture chinoise. Le *Yi Jing* – qui décrit 64 situations types représentées par des hexagrammes – est un livre de sagesse que les Chinois utilisent depuis plus de trois mille ans comme oracle. Pour plus d'informations, voir la page *Yi Jing* de www.wisdomlight.org.

⁹⁷ Kum-Bum et Dechen Ashram : monastères tibétains où Alexandra David-Néel a séjourné.

voyages en Inde... Je vois bien que c'est la vie qu'il me faut et n'en ai que plus envie de repartir au plus vite.

Ce matin, j'ai téléphoné à Madame Poinçon. Elle a été très souffrante depuis son arrivée aux États-Unis, abcès dans la bouche et douleurs dans toute la tête. Elle ne pouvait plus parler. Sa fille a dû la soigner. Il lui a fallu ces malaises pour comprendre qu'elle devait fuir ce pays au plus vite. Elle envisage de partir pour l'Asie vers le 15 mars. Je lui ai raconté mes expériences et elle en était ravie, comprenant qu'elle m'avait bien préparé pour en arriver là, ce qui est vrai.

Elle m'a encouragé à continuer. Il faut que je fasse mes trois ans, m'a-t-elle dit, de toute façon il faudra bien que je les fasse un jour ou l'autre⁹⁸. Elle pense venir en Thaïlande, si elle ne trouve pas ce qu'elle cherche au Japon. Elle me demande de lui envoyer des adresses. Je lui ai demandé ce que je devais dire aux élèves de l'école. Ne pas trop parler de mes expériences mystiques, m'a-t-elle répondu, leur donner des adresses et leur raconter mes expériences. Mais ne pas oublier que beaucoup d'entre eux ne sont pas prêts à partir en Asie ou ont des responsabilités de famille auxquelles ils ne doivent pas renoncer pour aller méditer en Asie.

J'ai relu cet après-midi le premier cahier du journal de ce voyage, la Thaïlande et la Birmanie. Il est bien et il n'y aurait pas beaucoup à corriger pour le mettre au net. Ces récits me semblent intéressants et originaux. Je me rends compte que, sans ces documents, j'aurais déjà oublié une bonne partie de ce que j'ai fait.

J'ai recommencé à méditer une heure le matin et une demi-heure le soir. Je suis encore trop agité par mes projets d'avenir, mais ça me fait du bien. J'ai aussi recommencé le chinois. Ce n'est pas très brillant, mais ça va vite revenir si je m'y remets régulièrement. J'ai adopté un horaire alimentaire monacal : deux repas, à 8 heures et à midi, et un repas léger le soir, fruits et yaourt. Et je suis le traitement homéopathique du docteur Nicolas.

Je trouve qu'il y a plus de moustiques à Tahiti qu'à Suan Mokkh. Je commence à m'habituer à ne pas les tuer, mais je fais encore beaucoup de gestes d'agacement pour les chasser, ce qui est bien inutile, car ils ne comprennent ni mon langage ni mes gestes et reviennent aussitôt.

⁹⁸ Madame Poinçon considérait que faire une retraite de trois ans dans un monastère était une étape incontournable de tout cheminement spirituel sérieux.

Pas de grands changements à Tahiti, sinon que Léontieff a « pris le pouvoir » depuis quelques semaines. L'île est toujours très belle, mais je suis moins sensible à la beauté matérielle et sensorielle des choses. Plus enclin, peut-être, à l'équanimité, prendre les choses comme elles sont, qu'elles soient belles ou laides. Je sens que ce voyage a changé beaucoup de choses en moi, que j'ai vraiment avancé d'un grand pas. En relisant ce journal, j'ai l'impression que des choses qui m'avaient beaucoup au début du voyage, comme les touristes et les petits arnaqueurs, me semblent maintenant bien dérisoires.

Je crois que l'expérience de l'Inde a secoué en moi beaucoup d'idées et de préjugés, ou plutôt d'attachements à des idées et des principes. Ensuite, mes méditations de Suan Mokkh ont commencé à dissoudre ces attachements. Mais il y a encore beaucoup à faire et il faut que je m'y atèle sans tarder.

26 février, Papeete, au Rétro⁹⁹

Le temps est à la pluie depuis deux jours. J'ai profité du dernier jour de beau pour me remettre au golf. J'ai joué 18, ce n'est pas très bon mais pas catastrophique. Il faisait déjà chaud à 7 heures du matin, mais ma peau blanche, qui n'avait pas vu le soleil depuis trois mois, a bien supporté. L'endroit est toujours aussi beau et j'étais seul sur le parcours à cette heure matinale. Mais je sens que le golf n'est plus la passion qu'il a été. Si je devais cesser de jouer, je crois que ça me manquerait pas beaucoup. Je me demande si le golf s'accorde bien avec la vie monastique.

Quant à jouer sur des terrains encombrés comme c'est le cas maintenant en Europe, cela ne me tente plus guère. Le golf n'est pas une de mes priorités et je crois qu'il n'entre même pas dans la balance des décisions que j'ai à prendre. Celles-ci me perturbent toujours autant. Je suis agité et mon travail en souffre, il n'est pas très créatif.

Par contre, j'en profite pour liquider des tâches variées qui ne demandent pas une trop grande concentration, comme le bureau et le courrier. Mon problème, ces derniers jours, était de savoir s'il n'était pas préférable que je parte définitivement dès le mois d'avril plutôt que de repousser mon départ à cet été. Il faut surtout que je me calme et recommence à travailler, en laissant les choses se mettre en place d'elles-

⁹⁹ *Le Rétro* : une grande brasserie qui donne sur le port de Papeete.

mêmes car, comme je l'ai écrit pendant mon voyage, dès que je suis sur la voie, les choses s'organisent toutes seules, en toute simplicité. Donc, attendons ! Il n'y a qu'une semaine que je suis rentré.

En attendant, j'ai ma réservation pour le 23 avril. J'ai envoyé hier mon passeport à l'ambassade de Thaïlande de Sydney pour demander un visa non-émigrant de trois mois. Hiti m'a donné des renseignements sur mon permis de séjour polynésien. Je peux faire une demande de congé qui me permettra de revenir sans perdre les conditions de séjour déjà acquises. Je peux faire ça. Mais je ne pense pas que si je pars, je reviendrai. Je ne suis pas d'un caractère à revenir en arrière. Mais ça ne coûte rien de m'assurer cette possibilité.

Ce qui est sûr, dans mon esprit, c'est qu'il faut que je parte en Asie et que, comme dit Madame Poinçon, je fasse mes trois ans. Et puisque je me sens prêt, il faut le faire le plus vite possible. Rien ne sert de repousser et de souffrir en attendant, puisque c'est bien de cela qu'il s'agit. Le gros problème – qui, si j'y réfléchis bien, n'est pas si gros que ça – ce sont mes affaires. Mais il faudra bien le résoudre un jour. Je ne vais pas continuer à vivre avec ce fardeau sur les épaules, donc le plus vite sera le mieux. Ce matin, j'ai apporté trois petits objets à une vente aux enchères. Le tout est de commencer !

J'ai écrit une longue lettre à Madame Poinçon en lui donnant des adresses et des informations sur les monastères asiatiques. J'ai aussi envoyé une série de lettres pour demander des informations et des adresses qui me manquent. Puis j'ai écrit une longue lettre à Albert¹⁰⁰, en lui conseillant de bien analyser les motivations qui le poussent à peindre de grandes toiles avec de petits sujets au milieu. Peint-il pour l'action pure de peindre ou pour les fruits de l'action ?

Et moi ? C'est précisément ce qui me bloque en ce moment, mes motivations, l'utilité de la peinture pour l'évolution de l'univers ou, plus simplement, pour le plaisir des hommes. Quel genre de peinture est compatible avec la vie monastique ? Je ne suis pas retourné à la galerie, mais je suis prêt à accepter cette exposition. Cela m'occuperait pendant ces deux mois et je ne remettrais plus en question l'idée de revenir ici en juillet, qui me semble quand même plus sage.

Il ne faut pas faire les choses à la hâte, ni céder trop vite à ce qui pourrait n'être qu'un coup de tête. Il faut que j'apprenne à faire les

¹⁰⁰ Albert Feurer (1939-2004) : peintre suisse. Il fut un ami très proche avant que je quitte l'Europe.

choses avec calme, et au moment voulu. Que je cesse de m'agiter et de courir comme je recommence à le faire depuis quelques jours. Je suis loin du rythme que j'avais pris à Suan Mokkh. J'aimerais bien le retrouver et recommencer à faire de longues méditations. Pour le moment, j'en suis loin. Je suis bien trop préoccupé et agité. J'ai besoin de bouger, de sortir, de descendre en ville pour des prétextes futiles. Curieux comme je me laisse envahir par ces préoccupations, ces activités, cette fébrilité. Je me fatigue inutilement, au lieu de me laisser porter calmement par le cours de la vie !

J'ai vu hier soir *Le dernier empereur*, un beau film de Bertolucci. Bien étrange destinée que celle de cet homme. Il a peu à peu découvert la sagesse au fil des innombrables épreuves qu'il a dû affronter et a fini sa vie comme jardinier. Je le suivrais volontiers sur cette voie si les circonstances devaient m'y conduire. Quand on n'a pas pu se faire à la compagnie des hommes, il reste toujours celle des plantes !

2 mars, Faaa¹⁰¹, à la maison

Les jours passent et les choses prennent forme. Après un ou deux jours de beau en fin de semaine, une grosse dépression s'est installée sur l'archipel et il fait un temps horrible depuis dimanche, pluies diluviennes, coups de vent, orages. Le ciel est gris et sombre, Moorea¹⁰² est cachée par les nuages et le soleil n'a même pas fait un clin d'œil. Un temps pénible, je me sens mal et suis bien peu entreprenant. C'est la saison des pluies !

Hier je suis retourné à la galerie et Marie-Thé avait fait son programme. Je vais exposer à la fin du mois avec deux femmes peintres. Ça m'a redonné courage et entrain. J'ai sorti mes couleurs et mes pinceaux et, ce matin, je me suis remis à ma série de tableaux de *Katsura*. Il en reste cinq à finir. Pour une reprise, ce n'était pas trop catastrophique. Au moins, j'ai maintenant une motivation pour travailler, c'est tout à fait ce qu'il me fallait. Cela me permettra de faire le point sur ma peinture, ce qui n'est pas mauvais au moment de prendre de grandes décisions. Et cela s'intègre parfaitement dans mon programme de partir le 23 avril pour deux mois.

¹⁰¹ Faaa : localité proche de Papeete où je résidais à la fin de mon séjour à Tahiti. C'est dans la commune de Faaa que se trouve l'aéroport de Tahiti.

¹⁰² Moorea : l'île de l'archipel de la Société la plus proche de Tahiti.

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

Samedi, après avoir passé un moment la plage, je me suis arrêté au temple des bouddhistes tibétains de Punaauia. Intéressant et surprenant. Dans une belle propriété au bord du lagon – où aurait habité Gauguin – vit une petite communauté bouddhiste. Ils ont étudié en France avec un lama qui dirige un monastère dans les gorges du Verdon, près de Digne, une belle région que j'ai traversée l'an dernier. J'ai fait la connaissance de Viviane, une femme qui pratique le bouddhisme tibétain depuis quinze ans. Elle vit là avec son mari et son petit garçon. Ils pratiquent le karma yoga, une discipline qui s'intègre dans le travail et la vie quotidienne. Viviane donne des cours de yoga. Comme j'étais arrivé un peu trop tôt, nous avons discuté et ils m'ont invité à partager leur soupe du soir. Ils m'ont expliqué ce qu'ils faisaient, et j'ai raconté mes expériences en Inde et au Népal avec les Tibétains.

À 19 h 30, nous sommes passés dans le temple, qui est très bien décoré, avec un plancher verni, plusieurs autels, des *thangkas* et d'autres objets rituels du culte tibétain. Quatre ou cinq autres personnes étaient présentes et la cérémonie dura environ une heure. Elle était composée exclusivement de chants et d'invocations, dont plusieurs étaient les mêmes que j'avais entendus plusieurs fois avec le Dalai-Lama. C'était très beau.

Après la cérémonie tibétaine, je suis resté encore un moment à discuter en buvant une tisane. Je n'ai pas encore très bien compris ce qui se passe dans cette communauté, mais l'ambiance était détendue et sympathique, et la cérémonie riche en énergie. Le mieux serait que j'y retourne quelques fois pour en savoir plus et me recharger dans cette atmosphère bienfaisante.

Je commence à être moins agité que la semaine dernière et j'ai fait de longues séances de méditation. Ça s'améliore lentement, mais je suis encore loin de ce que je ressentais à Suan Mokkh. J'essaie de beaucoup observer, autant mes réactions que ce que je vois autour de moi quand je sors.

Je me rends bien compte que Tahiti n'est plus l'endroit qu'il me faut, qu'il ne s'y passe pas grand-chose d'intéressant et que l'état d'esprit n'y est pas très positif. C'est un pays d'assistés qui n'ont pas de grandes ambitions, si ce n'est de satisfaire leurs désirs matériels.

Quant à moi, j'y ai mes petites habitudes et donc je ne vis pas vraiment. C'est ce qui se passe quand on reste trop longtemps dans le même endroit. On finit par vivre comme un automate. Ce n'est pas très enrichissant. C'est une solution de facilité, un point de chute où je peux

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

me réfugier, retrouver la sécurité parmi mes objets familiers et mes habitudes. Il y a bien sûr des côtés agréables, cela me permet de me reposer entre deux voyages, de remettre de l'ordre dans mes idées et d'avoir sous la main tout ce qu'il me faut – et même beaucoup plus que ce qu'il me faut – pour assurer ma vie quotidienne et pour pratiquer mes différentes disciplines et activités. Voilà l'un de mes problèmes ! C'est cet agrément qui fait qu'on s'attache au lieu où l'on vit et qu'on hésite à l'abandonner pour se lancer à l'aventure sur les routes. Ainsi, j'hésite à renoncer à mon petit confort et à des activités qui demandent beaucoup de matériel, comme la peinture, la calligraphie ou le golf.

Quand j'ouvre mes placards, je vois que je suis très attaché à mes affaires et même à des choses dont je ne me sers pas et dont je ne me servirai peut-être jamais. Toutes ces choses qui ne me manquent pas quand je ne suis pas là. Pourtant, m'en séparer me semble un gaspillage. Beaucoup de choses sont très pratiques, ont fait leurs preuves, me sont d'un très bon usage et pourraient encore me servir longtemps. Il faut que je me fasse à l'idée qu'elles trouveront quelqu'un d'autre à qui elles feront un aussi bon usage qu'à moi, si ce n'est un meilleur. Et que si j'en ai de nouveau besoin, je trouverais leur équivalent ou quelque chose de mieux ou de différent qui aurait au moins l'avantage de me faire changer un peu mes habitudes.

Une chose dont j'ai de la peine à me défaire, c'est le papier, dont j'ai de gros stocks. Je tiens ça de ma mère. Mais je sais qu'une fois que j'aurai liquidé toutes ces affaires, je ne les regretterai pas. L'attachement aura disparu et j'en serai bien soulagé. Car c'est stupide d'être attaché ainsi à des objets.

J'espère au moins que cela me servira de leçon pour acheter moins de choses à l'avenir. Bien sûr, dans un endroit comme Tahiti, je ne trouve pas toujours tout ce dont j'ai besoin, surtout en ce qui concerne mes fournitures et mon matériel de travail. C'est ce qui m'a poussé à faire des provisions que j'utiliserais si je restais encore quelques années ici. Tout ça n'est décidément pas si simple !

5 mars, Papeete, au Rétro

Une petite éclaircie, mais, depuis deux jours, il tombe des trombes d'eau presque sans arrêt. Cette dépression dure depuis une semaine sans un seul rayon de soleil, si bien que mes réserves d'eau chaude solaire sont déjà épuisées depuis plusieurs jours. Souvent l'eau froide ne

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

fonctionne pas non plus, si bien que je place des bassines sous les gouttières. Il n'y a pas une très belle lumière pour peindre, et *Katsura* n'avance pas beaucoup.

J'ai commencé les encadrements et aujourd'hui j'ai bien avancé. Tout ce qui est fait n'est plus à faire ! J'ai décidé de faire une carte postale avec mon *A violet*¹⁰³ et m'en suis occupé hier.

Hier fut une dure journée. J'avais emmené ma voiture au garage pour faire réparer le démarreur. J'ai pris le truck¹⁰⁴ à 7 heures à Faaa dans le déluge et ai passé la matinée en ville. Suis allé jusqu'à Fare Ute¹⁰⁵ à pied pour apporter les documents pour ma carte à Sophie et suis arrivé trempé jusqu'aux genoux malgré mon grand parapluie de golf. J'ai repris le truck à midi, mais la voiture n'était pas prête et, en plus, j'ai oublié mon beau parapluie de golf dans le truck. Je n'allais pas rester à me lamenter sur mon sort dans le garage, aussi j'ai repris le truck et suis allé déjeuner au *Mandarin* d'un délicieux poisson au gingembre. Ensuite, je suis allé faire la causerie à Monsieur Divoux¹⁰⁶, parler bouddhisme, monastère, Asie, ce qui m'a vite remis en forme.

La veille, j'avais déjeuné avec Pascal et Sophie. Pascal m'a expliqué la nouvelle situation politique de Tahiti qui a bien changé depuis mon départ. Léontieff est maintenant président et il a mis en place un gouvernement de coalition où les partis d'opposition sont aussi représentés. Gaston Flosse a été mis à l'écart. Tout le monde en avait assez des excès et des magouilles en tout genre de ces dernières années. Maintenant la situation est en attente jusqu'aux élections présidentielles.

Nous avons ensuite parlé – disons Pascal a surtout parlé – de Tahiti et nous étions bien d'accord que ce n'est vraiment pas un endroit intéressant, enrichissant ni très positif, à moins de désirer faire une retraite sur soi-même et être loin de tout. Lui pense partir, peut-être à Nouméa, en Nouvelle Calédonie, et développer son système d'agence de publicité dans les autres Dom et Tom. Sophie, elle, ne se plaint pas de son sort à Tahiti.

¹⁰³ *A violet* : tableau de la série des *Lettres* (394).

¹⁰⁴ Truck : camionnette qui sert de transport public en Polynésie française, semblable au *song-téo* thaïlandais.

¹⁰⁵ Fare Ute : un quartier de Papeete.

¹⁰⁶ Monsieur Divoux : mystique chrétien et guérisseur qui tenait un magasin de diététique à Papeete.

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

Curieux, un petit vieux qui vient mendier aux tables du *Rétro*. C'est la première fois que je vois ça ici.

Avant-hier soir, je suis allé au cinéma voir *Barfly*, un film de Barbet Schroeder d'après une histoire d'inspiration autobiographique de Charles Bukowski¹⁰⁷, pour fêter mes quatre ans d'abstinence. Cela m'a rappelé quelques bons – et moins bons – souvenirs. Je ne regrette rien et cette vie ne me manque pas. C'est un passé révolu qui me semble déjà bien loin, une époque où PW était probablement un tout autre agrégat de particules !

Hier soir, je suis retourné chez les Tibétains. Il y avait déjà quelques jours que j'y pensais. Hervé était là aussi. Comme je suis toujours aussi peu concentré pendant mes méditations, je suis moins frustré en assistant à une cérémonie où je n'ai pas d'effort à faire si ce n'est de me laisser porter par les chants, prières et mantras. Bien que je ne sois pas très enclin à croire au pouvoir des rituels, il est vrai que je n'y suis pas insensible. C'est étrange et je me l'explique encore mal. Mais il est sûr que ça me fait du bien. Je me sens à l'aise dans cette petite communauté et je m'entends bien avec Viviane.

Comme Maurice et Hervé sont partis peu après la cérémonie, je suis resté jusqu'à minuit à discuter avec Viviane et son mari portugais qui, lui, ne dit pas grand-chose. Cela m'a permis de comprendre un peu mieux leur communauté et la doctrine de leur secte. C'est bien d'une communauté qu'il s'agit. Ils vivent ensemble et mettent tout ce qu'ils possèdent et gagnent à la disposition de la communauté. Ils envoient aussi de l'argent au centre principal qui est en France. Maurice est le responsable et ils sont tenus de faire les cérémonies tous les jours, matin et soir.

Ce qui semble le plus important dans leur secte est le contact avec leur maître à qui ils doivent complète obéissance. C'est lui qui leur donne les enseignements, les initiations et leur dit ce qu'ils doivent faire et où, le cas échéant, ils doivent aller vivre. Il leur donne aussi le programme précis des pratiques qu'ils doivent accomplir. Ils doivent, par exemple, faire un certain nombre de prosternations, comme le faisait la fille que j'avais vue à Sarnath.

¹⁰⁷ Charles Bukowski (1920-1994) : poète et romancier américain. Auteur très prolifique, il raconte dans ses écrits, souvent autobiographiques, ses expériences chaotiques avec l'écriture, l'alcool et les femmes.

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

Leur pratique s'appelle le karma yoga, elle se situe plus au niveau du cœur que de l'intellect et concerne en particulier les rapports quotidiens avec les autres membres de la communauté. Selon Maurice, la plupart des personnes qui ont essayé de s'intégrer au groupe n'ont pas tenu longtemps et s'en sont peu à peu éloignées. Si j'ai bien compris, ce que les gens trouvent difficile c'est la vie commune, le fait de tout partager et donc de renoncer à leurs possessions personnelles. Cela revient en fait, sans être un moine comme dans d'autres sectes, à dédier complètement sa vie à la communauté. Ce n'est bien sûr pas facile. La grosse différence avec la vie monacale est qu'ils peuvent se marier et mener une vie de famille à l'intérieur de la communauté. Je me demande d'ailleurs jusqu'à quel point c'est très compatible avec la vie spirituelle. Cela ne semble pas leur poser de problème, mais je me demande si leur pratique est tellement spirituelle.

Viviane suit son maître depuis quatorze ans et a passé sept ans dans le monastère du Verdon. Elle connaît sans doute beaucoup plus de choses qu'il n'y paraît au premier abord, mais qu'elle n'est peut-être pas autorisée à dévoiler. Elle ne semble pas avoir été initiée pour enseigner, si ce n'est le yoga.

Pour pouvoir rentrer dans leur groupe, il faut d'abord rencontrer le maître. Je ne crois pas que ce soit un système qui me conviendrait, à moins que je songe à me marier tout en poursuivant activement la voie du bouddhisme.

Nous avons aussi parlé du développement du bouddhisme en Occident qui, s'il n'est pas encore très apparent au grand jour, est de plus en plus présent en profondeur. Ce serait un signe très encourageant pour les années à venir. On pourrait voir apparaître des changements importants dans le monde, dans le bon sens, comme le suggère l'arrivée de l'ère du Verseau, qui est l'ère des ondes.

Une fois de plus, je ressentais très fortement hier soir que le bouddhisme est un train dans lequel il faut monter maintenant, et que ma place m'y attend.

Il recommence à pleuvoir de plus belle, un temps déprimant. Moi qui ai déjà, depuis mon retour, une tendance à la nonchalance, cela n'arrange pas les choses.

11 mars, Papeete, au Rétro

Le ciel est couvert ce soir, après quatre jours de beau temps qui m'ont redonné le moral et l'énergie nécessaires pour reprendre mon travail. Les cadres sont presque finis et *Katsura* avance bien, mais il y a encore du travail. Sur deux des tableaux, j'ai peint des petits paysages figuratifs, des vues par la fenêtre, qui sortent très bien. Avec un petit peu d'entraînement, je pourrais faire de belles toiles impressionnistes !

J'ai commencé une période mondaine, ce qui me plaît bien. Je sens qu'elle va continuer jusqu'à mon départ en Asie. Il faut simplement que j'espace un peu mes sorties pour retrouver ma voix, car ma gorge s'enroue dès que je parle trop.

Mardi soir, j'ai donné, à l'école de yoga¹⁰⁸, ma première conférence sur le bouddhisme, plus précisément sur ma retraite à Suan Mokkh et d'autres expériences de mon voyage. Ça s'est bien passé et mes auditeurs – qui étaient venus nombreux pour la soirée zen – semblaient contents, puisqu'ils sont restés pour m'écouter pendant deux heures, jusqu'à 21 heures.

J'ai commencé en suivant les quelques notes que j'avais prises, puis ça s'est enchaîné tout seul, sans problème. J'ai constaté que je maîtrisais bien mon sujet et j'ai pu répondre aux nombreuses questions qu'on m'a posées. Guy, le Chinois, était très intéressé et a envie d'aller à Suan Mokkh lui aussi. Je lui ai prêté la brochure sur la vie à Suan Mokkh et un livre d'Ajahn Buddhadasa. Cela m'a fait beaucoup de bien de pouvoir partager mes expériences et en parler.

Hier, j'ai déjeuné avec Sandra. Nous sommes allés au *Royal Tabitien*, sur la terrasse au bord de la mer. C'est un endroit calme et agréable. Nous avons parlé jusqu'à 15 heures. C'était très sympathique et j'ai pu de nouveau partager mes expériences spirituelles asiatiques. Sandra construit des jeux pour enfants, des constructions en bois peintes de couleurs vives pour animer les préaux des écoles. Le design me plaît beaucoup et ça a l'air de bien marcher.

Elle consulte régulièrement une voyante qui lui a dit que son affaire allait se développer à l'étranger et qu'elle voyagerait beaucoup. Elle lui a conseillé d'attendre que les choses se manifestent et de ne plus faire de projets d'avenir ! Je lui ai parlé de mes projets d'avenir et de mes difficultés à prendre des décisions. Je crois qu'il faut aussi que j'attende

¹⁰⁸ L'école de yoga et de zen créée par Madame Poinçon à Papeete.

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

que les choses se manifestent d'elles-mêmes, en temps voulu, et que je cesse de me tourmenter avec mes projets d'avenir.

Je suis de nouveau pris par la passion de la peinture. J'aurais bien envie d'avancer plus loin dans la voie que j'explore depuis l'an dernier. Je réalise que ce n'est pas tant la voie de la peinture dont je doute, mais la façon de commercialiser mes tableaux en faisant des expositions. Ce n'est pas satisfaisant. C'est de ce côté-là que j'aimerais trouver quelque chose de nouveau. Mais quoi ? Il faut attendre de trouver de meilleures solutions et, pour l'instant, progresser en développant mes idées et ma technique. Peindre pour peindre, sans trop me soucier de ce que je ferai des fruits de mon travail.

J'ai recommencé à méditer un peu plus et un peu mieux depuis deux ou trois jours. Mais, le matin, je n'arrive pas à me lever avant 5 heures ! Et je suis toujours aussi affamé, gourmand et glouton ! Ces deux choses m'étonnent, mais c'est comme ça. Je ne m'en fais pas et attends que ça passe.

Je n'ai pas repris le chinois, ni la calligraphie, ni téléphoné à Josette, ma prof de chinois. L'exposition a la priorité. Je ne suis pas non plus retourné au golf, j'attends d'avoir fini mes tableaux.

Sandra m'a prêté *L'initiation* de Rudolf Steiner¹⁰⁹. C'est un livre intéressant, mais il n'a rien inventé. J'y retrouve les principes et les préceptes du bouddhisme ou de la *Bhagavad-Gita*, exprimés avec d'autres mots. Les révélations des mondes supérieurs sont les vérités qu'on découvre dans la méditation *vipassana*. Et les couleurs qu'il voit avec l'œil de l'esprit ressemblent beaucoup à celles qu'on visualise dans le tantrisme tibétain.

L'idée d'ésotérisme, de doctrine secrète, ne me satisfait pas du tout. C'est le propre des sectes qui veulent protéger jalousement leur doctrine pour éviter que les profits ne leur échappent. C'est ce qui me gêne dans les sectes. Je retrouve toujours la même sensation désagréable, l'impression qu'on écrit un livre, ou qu'on vous parle, pour vous dire qu'on ne peut pas vous révéler ce que vous êtes venu apprendre, à moins de vous plier à telle ou telle condition. J'ai l'impression que les religions n'ont pas la même attitude, elles diffusent librement leurs textes sacrés et leurs enseignements, même si cela n'a peut-être pas

¹⁰⁹ Rudolf Steiner (1861-1925) : philosophe, architecte et mystique autrichien. Il fonda le mouvement anthroposophique au début du vingtième siècle.

toujours été le cas. C'est ensuite au fidèle de voir s'il est capable de les comprendre et d'en tirer profit.

14 mars, Faaa, à la maison

Temps couvert et humeur nonchalante, pas beaucoup d'entrain pour peindre. J'ai commencé un peu ce matin, puis j'ai finalement fait du bureau et suis descendu en ville acheter un livre de Blofeld¹¹⁰ sur le bouddhisme tantrique du Tibet pour essayer de mieux comprendre cette voie. J'ai peint encore un petit peu cet après-midi, mais rien de bon n'en est sorti, aussi je vais attendre demain.

Samedi, j'ai fini tout ce que je pouvais faire pour les cadres. Maintenant, le plus gros qui reste à faire est de finir les tableaux de *Katsura*. Je devrais y arriver pour la fin de la semaine.

Hier soir, cérémonie d'offrandes chez les bouddhistes de Punaauia. Après la cérémonie qui ressemblait à celle des autres jours, on recevait une assiette de nourriture qui provenait des offrandes, dont un gâteau tibétain en forme de poire, ou plutôt de cœur, fait de *tsampa*, de la farine d'orge grillée, mélangée avec du beurre, du lait et du sucre. C'est très bon, mais écœurant si on en mange trop, ce que j'ai remarqué ce matin après avoir mangé celui que j'avais ramené.

On m'avait averti qu'il ne fallait pas manger tout ce qu'il y avait dans mon assiette, mais en laisser un peu pour l'offrir à la mer. Cela faisait un immense saladier de bouffe à jeter à la mer. À la fin, alors que nous étions à la cuisine en train de manger les restes des offrandes, Maurice est arrivé, il a enlevé sous notre nez tout ce qui restait dans les plats et l'a versé dans un autre grand saladier pour l'offrir à la mer.

Je dois dire que ce gaspillage de bouffe jetée à la mer me choque un peu, même si je comprends le symbole de cette offrande. Si toute la population était bouddhiste, la mer serait un dépotoir et il faudrait chaque année plusieurs cargos pour acheminer à Tahiti toute la nourriture qui serait jetée à la mer. Il me semble qu'il serait préférable de l'amener dans des pays où les gens ont faim. Je me demande s'il ne s'agit pas d'une superstition mal comprise, car, en Asie, où l'on fait aussi des offrandes de nourriture, elles sont ensuite récupérées pour nourrir les fidèles ou les pauvres gens. Viviane m'a donné un texte à lire qu'elle

¹¹⁰ John Blofeld (1913-1987) : écrivain et érudit anglais, spécialiste des religions orientales et en particulier du bouddhisme et du taoïsme.

a traduit pour m'initier à leur doctrine, mais je ne l'ai pas bien compris. Je crois que le livre de Blofeld répondra mieux à mes questions. Elle m'a aussi demandé de revenir bientôt, ce que j'ai promis de faire.

17 mars, Tahiti, sur la plage

Tout est calme, et la mer est au plus bas. Comme la surface de l'eau était très propre et brillante comme un miroir, j'ai pris un bain. Mais l'eau est si trouble et brunâtre qu'avec de l'eau aux genoux je ne vois déjà plus mes pieds. Et sur la plage il y a chaque jour un peu plus de détrit. Tahiti ne va pas dans la bonne direction, et c'est bien le moment, pour moi, de quitter cette direction.

Il fait beau et chaud depuis plusieurs jours, quelques nuages sur les sommets, le soir, mais le matin le ciel est parfaitement clair. Ce matin, curieusement, il y avait sur Moorea les rayons que j'y observe parfois le soir. Je ne m'explique pas très bien ce phénomène. Il y avait aussi deux gros cumulus qui étaient roses bien avant que le soleil n'éclaire les sommets de Moorea. J'observais cela en faisant une méditation marchée car, depuis mardi, j'ai repris la méditation et j'en fais une heure et demie à deux heures le matin, dont les dernières quinze à vingt minutes en marchant.

Mardi, je m'étais rendormi jusqu'à 6 heures et j'étais découragé de commencer si tard à méditer, mais c'est allé si bien que j'ai médité jusqu'à 8 heures. La meilleure séance depuis Suan Mokkh, aux portes du *samadhi*. Hier et aujourd'hui, j'ai sauté du lit à 4 h 30 et ai médité jusqu'à 6 h 30. Le soir, c'est plus difficile, j'arrive péniblement à m'asseoir une demi-heure. Ça va mieux en fin d'après-midi. Le matin, après deux heures de méditation, je me sens vraiment très bien et très détendu.

Ce matin, j'ai travaillé à ma peinture, j'approche de la fin. J'ai signé les tableaux et il n'y en a plus qu'un qui n'est pas tout à fait fini. Il faut dire que j'ai ajouté au milieu une sphère dont coule du sable. Ce ne fut pas facile à rendre. Il est très métaphysique et me fait penser à mes méditations sur l'interrelation des êtres grâce aux particules. Il finit bien la série ! Samedi, j'ai reçu mes cartes d'invitations qui sont pas mal, sans plus. J'ai fini de les écrire et les ai envoyées hier soir, une centaine, sans compter Tahiti. Ainsi, à deux semaines du vernissage, je suis pratiquement prêt.

Il me semblait que le yoga m'ennuyait et j'y allais à contrecœur et pourtant les deux séances de cette semaine furent très bonnes et j'ai

l'impression de progresser. J'essaie de me concentrer sur ma respiration, au moins entre les postures. Cela m'aide beaucoup et ainsi je pense moins à des choses qui n'ont aucun rapport avec le cours.

Ce matin, j'ai téléphoné à Madame Poinçon qui va finalement partir le dimanche 27. Elle avait l'air en forme. Elle m'a demandé de prolonger mon séjour en Thaïlande afin d'attendre son arrivée, ou d'aller la rejoindre au Japon. Elle tient absolument à me voir. Par la suite, elle aimerait aussi que je l'accompagne en Birmanie. Après ce que je lui en ai dit, c'est un pays qui l'attire beaucoup, comme la Thaïlande. C'est une chance pour moi et il faut que je m'arrange à faire ce qu'elle me demande. Je lis justement dans le livre de Blofeld sur le bouddhisme tantrique du Tibet que l'obéissance au gourou est primordiale.

Elle m'a demandé aussi d'aller au zen le matin. Au téléphone, je n'étais pas très d'accord et cherchais des excuses pour ne pas y aller. Je vais essayer d'y aller, cela me fera sûrement du bien et rien ne m'empêche de méditer pendant une heure avant de partir. De nouveau, après ces quelques minutes de conversation avec Madame Poinçon, je me suis senti en pleine béatitude et ça a duré toute la matinée. Cela commence seulement à diminuer cet après-midi. C'est quand même extraordinaire !

Je suis descendu en ville et je marchais dans un grand calme, sans me laisser affecter par ce qui, en général, m'irrite. Je suis allé voir Monsieur Divoux et ai discuté avec lui jusqu'à midi. Il m'a expliqué qu'il recevait beaucoup de courrier de gens qui sont malades et lui demandent de les guérir. Il les soigne avec succès grâce à ses conseils et à la prière. Ensuite, nous avons parlé longuement de Jeanne d'Arc, dont il était un compagnon dans une vie antérieure. Elle lui parle souvent et il a fait récemment un pèlerinage en pensée avec elle, revivant un des voyages qu'ils avaient faits ensemble jadis. Elle lui a annoncé qu'elle veillait toujours sur la France et qu'elle ferait un miracle le 8 mai, qui, curieusement, est le jour de l'élection présidentielle.

Tout cela est vraiment étonnant et rejoint ce que je lis sur le bouddhisme tantrique du Tibet. Ce livre contient beaucoup de choses intéressantes que je commence à comprendre un peu mieux. Il parle également du bouddhisme en général. Mais je ne crois pas que cette voie me conviendrait. Dans le bouddhisme tibétain, l'importance des pratiques rituelles est immense. Les débutants doivent accomplir certaines d'entre elles cent mille fois. Par exemple, les grandes prosternations. Par contre la visualisation m'intrigue. Pour l'instant, mes tentatives dans ce domaine ont été tout à fait infructueuses. Je ressaie depuis

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

deux jours sans succès celle que préconise Ajahn Buddhadasa, en me concentrant sur le souffle dans le bout du nez. Peut-être faudrait-il que je commence aussi par des centaines de milliers de pratiques préliminaires ? J'ai acheté aujourd'hui une introduction au bouddhisme tibétain par le Dalai-Lama.

Hier, c'était le 16 mars, le jour qui, selon mon astrologue de Bénarès, devait changer le cours de ma vie. Bien que j'aie été très attentif toute la journée, je n'ai remarqué aucun événement extraordinaire. Comme il m'avait dit que les changements ne se concrétiseraient qu'au mois de juillet, il se peut que j'aie planté une graine qui donnera naissance à des changements, peut-être une des cartes que j'ai envoyées – je pensais hier à Yuka. Il se peut aussi qu'un événement ait eu lieu dont je n'ai pas encore connaissance, comme une lettre que je vais recevoir ou une décision que quelqu'un a prise et qui m'affectera dans le futur. Ou que je me rendrai compte plus tard de l'importance de quelque chose qui, hier, m'a semblé anodin. C'est possible aussi qu'il se soit trompé de date ou même complètement trompé dans sa prédiction.

On verra bien, mais il y a de fortes chances que ma vie change de façon importante dans les mois à venir et que cela se concrétise dans le courant de l'été. Il se peut que ce soit aussi en rapport avec ce que Madame Poinçon m'a dit ce matin. Si elle a besoin de moi dans ses voyages, cela risque bien de changer ma vie. Peut-être bien que le mariage qu'il m'a annoncé n'est pas à prendre dans un sens trop littéral – ce que j'aimerais autant. Un mariage avec Dieu, une religion, un maître... et des disciples plutôt que des enfants. Mais je n'aurai sans doute pas l'opportunité de choisir.

Très beau coucher de soleil avec quelques petits nuages juste sur l'horizon. Maintenant le ciel est jaune très clair et le lagon encore plus clair.

Il y a un grand rayon dans le ciel, ce soir aussi, bleu sur fond rose. C'est quand même très beau ! Au moins les couchers de soleil ne sont pas encore pollués ! Tous ces rochers noirs qui émergent du lagon sont surprenants, ils ne reflètent pas le ciel, ils sont d'une immobilité qui est presque gênante. On dirait des trous dans l'image du paysage ou des reflets de nuages qui n'existent pas.

24 mars, Papeete, au Rétro

Une semaine a passé. Je n'ai rien fait de spécial, mais beaucoup de petites choses. Je suis prêt pour mon exposition. Les tableaux de *Katsura* sont encadrés et je trouve que la série sort très bien. J'ai fait les photos, peut-être un peu trop tôt le matin, dans ma hâte de tout terminer. Les invitations pour Tahiti partent ce soir. J'ai vu Marie-Thé l'autre soir pour fixer les prix, elle m'a ensuite invité à dîner au *Rétro* où je l'ai laissée parler toute la soirée, de la vie nocturne de Papeete aux problèmes des commerçants. Mais elle est quand même décidée à garder encore sa galerie pendant trois ans.

Je suis allé un matin au zen. Ce n'était pas drôle du tout et la demi-heure passée dans le trafic me fait plus de mal que le zen de bien, aussi je n'y suis pas retourné. Je préfère aller une ou deux fois par semaine chez les Tibétains, s'il faut, comme dit Madame Poinçon, me recharger dans un groupe.

J'ai fait une séance de calligraphie, ça n'allait pas trop mal. J'ai téléphoné à Josette, pour reprendre mes cours de chinois, mais elle est malade. J'ai mis au net mes notes sur le bouddhisme et mes notes de peinture, et j'ai commencé des notes de lectures. J'ai apporté une demi-douzaine d'objets à vendre aux enchères, et donné des habits et d'autres affaires aux pauvres. J'ai vu Maurice Philip qui est en train d'écrire un article sur ma peinture pour annoncer mon exposition dans *La Dépêche*.

Je me lève presque régulièrement à 4 h 30 et fait une heure et demie à deux heures de méditation. Quand ça marche bien, je suis calme et actif pour toute la journée. Quand j'en fais moins et que ça ne va pas très fort, comme hier et aujourd'hui, je suis dispersé et agité. Je pensais me remettre à peindre, mais je crois que je suis trop agité avant l'exposition. Pourtant, en recopiant mes notes, j'ai vu que ce ne sont ni les idées ni les sujets qui manquent.

Depuis que j'arrive au bout des préparatifs de l'exposition, je recommence à penser à mes projets de déménagement, ce qui me remet dans un état d'agitation. Mais j'ai vraiment l'impression qu'il faut que je parte, liquide tout, me jette complètement à l'eau. En route pour l'aventure et on verra bien ! Les choses s'organiseront bien comme elles doivent le faire. Ici, ça devient vraiment monotone. À part la peinture, je ne fais rien, si ce n'est mettre des choses en ordre ou des notes à jour. Cet après-midi, j'avais besoin de bouger, je ne tenais plus en place et cherchais un endroit nouveau ou inhabituel pour venir écrire. Mais n'ai pas trouvé et ai échoué au *Rétro*, qui va bientôt fermer pour rénovations.

Il fait très beau depuis une semaine, mais tellement chaud l'après-midi qu'hier je me suis même plongé dans la piscine. Le matin, par contre, il fait bon et j'ai repris le jardinage, taillé roseaux et bougainvilliers avant l'arrivée du soleil. Maintenant, il faudrait que je tonde le pré.

J'ai revu Monsieur Divoux qui m'a fait cadeau d'une nouvelle huile miracle qu'il vient de créer en suivant des instructions célestes. On va voir si elle soulage mes genoux sensibles aux longues séances de méditation. Je sature au niveau de mes lectures, c'est un bon signe si je veux me détacher de mes livres sans trop de peine. Je relis avec beaucoup de plaisir Alexandra David-Néel qui est toujours un de mes auteurs favoris.

31 mars, Faaa, au bar de l'aéroport

L'exposition a bien commencé. Vernissage hier soir avec beaucoup de monde. La plupart de mes amis étaient là, beaucoup de gens sympathiques et aussi des nouveaux contacts. Il me semble que mon groupe d'amis évolue dans le bon sens. J'ai vendu quatre tableaux, dont un lundi, alors que je venais d'apporter mes tableaux à la galerie. Avec trois artistes, la galerie est un peu trop petite et mes tableaux sont trop serrés, ce qui n'est pas tellement à leur avantage. En plus, avec la foule, il était vraiment difficile de bien les regarder tous et de faire un choix, aussi je pense que les clients intéressés reviendront un jour plus calme.

Je trouve que l'ensemble de mes nouvelles œuvres se tient bien. Il y a beaucoup d'unité et ça change complètement de mon ancien style. J'ai l'impression que j'ai fait de gros progrès. Par contre, c'est une peinture moins facile et moins commerciale. Cette fois, je n'ai fait aucune concession au côté commercial. Je diminuerai peut-être mes ventes, mais ce n'est pas un problème. Je remarquais que c'était les gens plus instruits, aux idées plus larges, qui se rassemblaient du côté de mes tableaux et qui sont aussi restés le plus tard. J'ai vendu deux de mes peintures favorites à des élèves de l'école de yoga, OM, à Sandra qui veut l'offrir à sa maman, et OMYED¹¹¹ à Guy, avec qui j'ai un très bon contact et que j'aimerais bien connaître mieux.

Viola, une femme charmante, a aussi acheté un tableau, *Pythagore*¹¹². J'ai discuté avec Hervé qui voudrait que je donne une conférence sur la

¹¹¹ OM et OMYED : deux tableaux de la série *Textes sacrés* (415 et 416).

¹¹² *Pythagore* : tableau de la série *Géométries sacrées* (410).

peinture à ses élèves du lycée hôtelier, et m'a proposé de venir avec eux pour faire l'ascension de l'Aorai, ce qui me tente beaucoup. Michel m'a proposé de dessiner l'affiche de l'open de golf¹¹³. Une soirée très réussie, beaucoup de conversations intéressantes, ce qui m'inciterait à reprendre la vie sociale et à ne pas m'enfuir si vite de Tahiti.

J'ai acheté un livre sur Jeanne d'Arc que j'ai lu en deux jours, comme un roman, et qui m'a passionné. J'ai commencé aussi *Le cauchemar climatisé* d'Henry Miller¹¹⁴, qui est un réquisitoire violent contre les États-Unis, où je retrouve beaucoup d'impressions que j'y ai moi-même ressenties. Pourtant il a écrit ce livre il y a plus de quarante ans, pendant la deuxième guerre mondiale. Je pense que la situation s'est quand même améliorée depuis cette époque, avec une plus grande ouverture sur l'étranger, l'épanouissement de l'art moderne américain, le mouvement hippie, le *New Age* et l'engouement pour les philosophies et religions orientales. Il parle aussi beaucoup des régions du Sud et des villes industrielles du Centre que je ne connais pas. J'ai fait ainsi une pause dans mes lectures bouddhistes, ce qui m'a fait beaucoup de bien.

Ce matin, je me sens en pleine forme. Le temps est plus frais et plus beau, avec un peu de pluie tous les deux ou trois jours. Dans cette atmosphère animée des matins de l'aéroport de Faaa¹¹⁵, je me sens redevenir un voyageur !

3 avril, Papeete, au Rétro

Le week-end de Pâques passe lentement et péniblement. Aujourd'hui je suis en même temps énervé – le cœur qui bat très vite – et sans aucune énergie, peut-être à cause de la pleine lune qui éclaire de ses rayons blêmes les fins de mes nuits. Dans cet état, ma partie de golf de ce matin a été lamentable, je n'ai pas tapé un seul bon coup. Il faut dire qu'en plus la partie n'était pas drôle, avec Garibaldi qui n'arrêtait pas de jurer et de s'insulter chaque fois qu'il ratait un coup et Mathieu qui a

¹¹³ Open de golf : compétition de golf de trois jours, ouverte aux amateurs et aux professionnels, qui est l'événement golfique de l'année à Tahiti.

¹¹⁴ Henry Miller (1891-1980) : écrivain américain. Ses romans autobiographiques, souvent contestataires et scandaleux, ont choqué l'Amérique puritaine du milieu du vingtième siècle et ont profondément influencé les écrivains de la *Beat Generation*.

¹¹⁵ Les rares vols qui desservent Tahiti arrivent au milieu de la nuit et repartent le matin.

joué presque aussi mal que moi. Enfin il y a des jours comme ça, et cela ne m'affecte finalement pas beaucoup.

Cet après-midi, je n'ai rien envie de faire non plus. Après une bonne sieste, j'ai fini *Le Cauchemar climatisé* de Miller. Ces trois derniers jours n'ont pas été beaucoup plus excitants. J'ai toutefois fini l'affiche de l'open de golf. Elle n'est pas géniale, mais c'est fait.

J'ai vendu encore un tableau vendredi, *La source*¹¹⁶, ça fait cinq. Avec ces fêtes de Pâques, ça démarre doucement. J'ai hâte d'être de retour dans mon monastère et de me remettre sérieusement à suivre la voie, car, en ce moment, je suis bien loin de *samadhi* et de *vipassana*, mais patauge profondément dans le *samsara*¹¹⁷. Cela ne m'enchant guère, mais je ne me sens pas d'attaque pour entreprendre quelque chose pendant les trois semaines qui restent avant mon départ. Une nouvelle période de transition, ou la suite de celle qui dure depuis mon retour. Même dans les contrariétés et les turpitudes de l'Inde, je serais mieux qu'à traîner ici.

J'ai reçu aussi le programme des cours de *vipassana* de l'école d'U Ba Khin en Inde. Elle ressemble beaucoup à Suan Mokkh sauf que c'est un lieu entièrement laïque. Elle a l'air bien et me tente. J'ai lu le chapitre sur U Ba Khin dans *Living Buddhist Masters*, le livre de Jack Kornfield sur les maîtres bouddhistes de Thaïlande et de Birmanie. L'essence de la pratique qu'il enseigne est la compréhension de l'impermanence grâce à *vipassana*. Il faudrait que je travaille ça, mais en ce moment je n'arrive ni à arrêter mes pensées ni à me concentrer sur la respiration plus de quelques minutes. Il parle aussi de l'image mentale liée à la respiration, qui est une forme ou un point lumineux. Je l'aperçois en effet de temps en temps, mais ne la maîtrise pas encore très bien.

La nuit est tombée sur un beau coucher de soleil très coloré. Il fait un peu plus frais. Je supporte mal les après-midi entre 14 et 18 heures, il y a trop de soleil et de lumière à la maison, surtout depuis que tous les arbres ont disparu. Il faut que je m'enferme dans la chambre de derrière pour pouvoir travailler.

¹¹⁶ *La source* : tableau de la série *Idéogrammes* (365).

¹¹⁷ *Samsara* (pali) : littér. transmigration perpétuelle. Désigne le cycle des renaissances – le monde conditionné dans lequel nous vivons – qui, tant que nous n'en avons pas perçu la nature illusoire et le considérons comme la réalité, est comparé par le Bouddha à un océan de souffrance.

Lundi 11 avril, 8 heures, Faaa, à la maison

Depuis quelque temps, des semaines entières passent sans que je n'écrive. Ce n'est pas qu'il ne se passe rien, mais peut-être rien de très excitant. Et dans ces semaines qui précèdent mon prochain départ, je manque de cœur à l'ouvrage.

Enfin, ce week-end, j'ai fait quelque chose de beau et de positif, l'ascension de l'Aorai avec Hervé et une dizaine de ses élèves de l'école hôtelière. Ce matin, je suis complètement courbatu et ai mal partout. Mais au moins je sens quelque chose, je peux observer mes sensations, mon corps, comme dirait Madame Poinçon, et je vois que mon vieux corps maigre de presque quarante-cinq ans, résiste encore bien à l'effort et aux souffrances.

J'étais un peu inquiet avant cette ascension. Est-ce que j'allais supporter le soleil ? Est-ce que je pourrais porter mon sac ? Mais ni l'un ni l'autre ne m'ont posé de problèmes. Par contre j'ai les jambes qui ont faibli dans la seconde moitié de la descente, mais cela, c'est le manque d'entraînement.

Nous sommes partis samedi à 9 heures du *Belvédère*. Je me suis vite retrouvé seul en tête et ai fait toute la montée en solitaire, ce qui était bien agréable. J'ai été rejoint pendant un petit moment par Adam, l'Anglais qui vit chez Hervé, alors que je m'étais arrêté pour pique-niquer. Je suis arrivé au refuge, à 1800 mètres d'altitude, à 15 h 15, après quatre heures quarante-cinq de marche effective. Le chemin n'est pas facile, il est surtout très raide, avec de nombreux passages de varappe entre les rochers et les arbustes où les bras travaillent autant que les jambes. Il faut souvent se frayer un passage à travers les buissons et les ronces et j'étais content d'avoir un pantalon et une chemise à manches longues qui sont d'ailleurs tous les deux à jeter, déchirés et couverts de boue.

Le chemin, s'il est bien tracé, est le plus souvent une succession de marches, qui montent ou qui descendent, de cinquante centimètres à un mètre de haut, de branches qu'il faut escalader ou sous lesquelles il faut ramper, et ressemble plus à un parcours du combattant qu'à un chemin. Sur une grande partie du trajet, le chemin longe une crête en lame de couteau avec de chaque côté des précipices de 500 à 1000 mètres de profondeur. Mais comme il y avait toujours un peu de végétation qui me caressait les mollets, ce n'était pas trop effrayant.

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

Le passage le plus vertigineux, le rocher du diable, est équipé de câbles. Enfin, pas de difficultés majeures, si ce n'est l'endurance ! À partir de 11 heures du matin, des nuages sont arrivés, qui ont bien atténué la chaleur du soleil, mais le plus souvent ils masquaient aussi la vue.

Adam est arrivé environ une heure et demie après moi et nous avons attendu les autres jusqu'à la nuit. Nous avons coupé du bois pour faire un feu et avons admiré le coucher de soleil et la vue alors que les nuages se dissipaient avec l'arrivée du soir. Un vent frais s'est alors levé et nous étions très contents d'avoir pris pull, anorak et sac de couchage.

Trois des élèves sont arrivés vers 18 h 30, juste avant la nuit, quatre autres vers 20 heures. Je ne sais d'ailleurs pas comment ils sont arrivés à monter de nuit sans lampe sur ce chemin escarpé et acrobatique. Et Hervé est arrivé vers 21 heures avec deux filles qui n'avaient vraiment pas d'entraînement pour ce genre d'excursion. Un quart d'heure après le départ, elles avaient déjà refusé de porter leur sac. Une des deux s'est d'ailleurs arrêtée cent mètres avant le refuge et ne voulait plus avancer. Nous avons eu toutes les peines de monde à la faire arriver en haut.

C'est curieux d'observer l'inconscience avec laquelle Hervé a organisé cette excursion difficile et dangereuse pour des personnes qui n'ont jamais fait de montagne. Prendre une telle responsabilité serait tout à fait inconcevable en Occident. Mais les Tahitiens vivent vraiment dans le moment présent et, une fois arrivés en haut, ceux qui avaient souffert pendant douze heures riaient avec les autres et tout semblait déjà oublié. La plupart avaient déjà bu toute leur provision d'eau sans se soucier du lendemain. Prévenir, penser à l'avenir, au danger n'est pas du tout dans leurs préoccupations. Nous avons dormi dans un petit refuge construit en tôles pour nous abriter du vent et j'ai eu beaucoup de plaisir à dormir par terre, ce qui me rapprochait déjà un peu de Suan Mokkh.

Aux premières lueurs de l'aube, le temps était bien dégagé, avec toutefois des petits nuages sur l'horizon. Je suis parti vers 6 heures avec Adam pour le sommet, que nous avons atteint en quarante-cinq minutes en suivant les crêtes. Il y avait une vue superbe sur Papeete, Moorea, les vallées et les autres sommets de l'île, dont la masse imposante de l'Orohena qui domine l'Aorai de près de 200 mètres. Nous sommes restés une bonne heure assis au sommet avant de prendre le chemin du retour.

Nous sommes repartis tous les deux à 9 heures du refuge. J'ai trouvé la descente nettement plus dure que la montée, surtout pour les jambes,

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

et les deux dernières heures me furent vraiment très pénibles. J'ai perdu le rythme et ne suis arrivé qu'à 14 heures, une heure après Adam qui, lui, a bien tenu l'horaire que j'avais prévu. Toute la première partie que nous avons faite la veille dans les nuages, notamment les crêtes escarpées, était superbe avec le ciel dégagé et les vallées profondes, de part et d'autre, au fond desquelles rugissent des torrents.

Bien agréable, en arrivant, de boire à sa soif et de se plonger dans la piscine du *Belvédère*. Je ne sais pas à quelle heure sont arrivés les autres, qui prévoyaient de quitter le refuge vers midi. J'ai passé un week-end superbe et regrette de n'avoir pas fait plus souvent de telles excursions. Je les trouve plus enrichissantes que le golf, surtout quand je joue mal, comme ce fut le cas le lundi de Pâques. Je sens que j'abandonnerais bien le golf pour la montagne. Le tout est de trouver quelqu'un avec qui partir en montagne, car je ne crois pas que je me serais aventuré là-haut tout seul, même si j'ai presque toujours marché seul. Il faut avoir fait quelques courses pour prendre de l'assurance et avoir une bonne expérience de ce genre de montagne.

J'avais très bien conçu mon sac, ne prenant que le minimum de choses indispensables et juste ce qu'il fallait de liquide et de nourriture pour n'être pas trop chargé, et j'ai même pu partager hier ce qui me restait avec Adam. Mais je vois une fois de plus que je suis un solitaire et que je ne me sens pas très bien dans les ambiances de groupe. Et j'ai de la peine à me faire à la mentalité primaire des jeunes Tahitiens. Ces jeunes pour qui j'ai fait la semaine dernière deux conférences sur ma peinture, en projetant des diapositives, ont montré bien peu d'intérêt et d'enthousiasme pour l'art et je trouve qu'Hervé a du mérite d'essayer de les éveiller à autre chose que le sexe et les lourdes plaisanteries puériles et de traîner les plus courageux pendant douze heures sur les sentiers de l'Aorai.

Pas grand-chose de très créatif depuis une semaine. Je lis avec intérêt la vie d'Arnaud Desjardins et suis impressionné par tous les sages qu'il a rencontrés pendant ses nombreux voyages en Asie. Mais ce n'est qu'après de nombreux voyages et de nombreuses années de recherches sur le mysticisme et de travail avec les groupes Gurdjieff¹¹⁸ qu'il a trouvé

¹¹⁸ George Ivanovich Gurdjieff (1866?-1949) : mystique et maître spirituel d'origine arménienne. Après des voyages d'étude en Asie centrale, il s'installa en 1912 à Moscou, où il eut ses premiers disciples, dont P. D. Ouspensky. Il quitta la Russie après la

un maître. C'est alors qu'il a vraiment commencé à progresser sur la voie.

15 avril, 7 heures, Faaa, à la maison

Beau temps. Quelques gros cumulus blancs sur Moorea, qui, de nouveau ce matin, sont éclairés par le soleil bien avant les montagnes qui semblent placées devant eux. Encore une illusion. Notre point de vue nous donne une idée bien approximative de la position des choses dans l'espace !

J'ai passé deux jours à Moorea avec Catherine et André et en suis revenu avec un coup de soleil sur les épaules et des dizaines de piqûres de *nonos*¹¹⁹ ou de puces. C'était néanmoins bien agréable et je dois dire que je m'entends très bien avec eux et que nous avons passé de très bons moments ensemble. Nous avons fait le tour de l'île, et sommes montés deux fois au belvédère. J'ai trouvé Moorea beaucoup plus propre que Tahiti et la plupart des gens très gentils et attentionnés avec les touristes. Le calme, la beauté du site, la mer aux eaux limpides et poissonneuses, font de Moorea un endroit bien agréable pour passer des vacances, à seulement une heure de Papeete. La vraie Polynésie, on la découvre dans les îles, et non à Tahiti.

Catherine et André s'intéressent à la voyance et sont des clients de Mario de Sabato, un voyant dont ils ont lu les livres et qu'ils ont consulté. J'ai lu, pendant mon séjour à Moorea, son dernier livre, *Le destin parallèle*. Mais je ne suis pas plus convaincu que par le livre que j'avais lu il y a quelques années. Je ne sens pas très bien ce personnage. Je ne nie pas pour autant qu'il puisse y avoir du juste dans ce qu'il voit, et je glane, comme toujours, quelques idées intéressantes. Mais je suis gêné par le côté publicitaire et commercial de ses livres, aspect qui est bien absent des livres que je lis habituellement.

révolution d'Octobre et arriva au début des années 1920 en France avec un groupe de disciples. Il créa peu après, dans la forêt de Fontainebleau, près de Paris, l'Institut pour le développement harmonique de l'homme, qui fut le théâtre d'une intense activité artistique et intellectuelle. Après la fermeture de l'Institut en 1933, il s'installa à Paris où il continua à enseigner dans son appartement. Gurdjieff fut à l'origine de la diffusion en Occident des enseignements de la quatrième voie et de l'ennéagramme.

¹¹⁹ *Nonos* : petits insectes vivant dans le sable de certaines plages tropicales.

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

Une chose intéressante, la notion de destin parallèle, c'est-à-dire que nous pouvons échapper à notre destin en suivant un destin parallèle. Si on est bien conseillé par son voyant, s'empresse-t-il d'ajouter ! Cela lui permettra aussi d'expliquer tout ce qui s'avèrera faux dans ses prédictions. Ainsi, il prévoit une troisième guerre mondiale dans les années à venir, mais on pourrait l'éviter en suivant un destin parallèle.

Il parle aussi de l'arrivée de l'ère du Verseau qui, selon lui, sera entièrement installée sur la terre en 1997 ! Mais elle fait déjà sentir ses effets depuis une douzaine d'années, c'est-à-dire que la mentalité des hommes est en train de changer, ils deviennent moins mauvais. Même les vieux, qui sont nés dans l'ère des Poissons, sont moins dominés par leurs mauvaises tendances, bien que celles-ci restent présentes dans leur caractère. Les jeunes, par contre, surtout ceux qui sont nés depuis 1976, ne devraient plus avoir ces mauvaises tendances en eux. Ils subissent pourtant l'éducation de leurs aînés qui sont encore loin d'en être débarrassés. Enfin, on verra bien si tout se passe, se transforme, aussi vite qu'il semble le voir. Quant aux guerres, crises économiques et autres cataclysmes qu'il prévoit dans les dix prochaines années, il est difficile de s'en faire une idée précise. Selon lui, en Asie, Taiwan et le Japon seraient les pays qui seront les plus épargnés par la guerre.

Rien de nouveau à la galerie, Marie-Thé se morfond dans la solitude et les affaires semblent arrêtées. Paulette m'a acheté un petit tableau, ce qui fait six, mais on va prolonger l'exposition d'une semaine, jusqu'à mon départ.

Plus je pense à l'art, à la lumière des transformations de la civilisation humaine que doit nous apporter l'ère du Verseau, plus j'ai le pressentiment que cet art commercial et individualiste arrive à sa fin. Je sens qu'il faut, dès maintenant, prendre une autre voie, même si je ne la perçois pas encore parfaitement au niveau pratique et matériel. Je crois que le but de l'art n'est ni le succès personnel, ni le profit, ni le commerce, ni la spéculation, ni la consommation, ni la recherche ou la création de produits nouveaux. Mais alors quel est le but de l'art ? Pour l'artiste, je pense que l'art est une voie spirituelle, une découverte de soi, une recherche de la vérité, et, lorsqu'il est arrivé assez loin dans cette voie, il peut la montrer aux autres par ses œuvres. L'art devient alors compassion et amour pour son prochain.

Une forme d'art qui est restée en veilleuse depuis la Renaissance, l'art sacré, l'art religieux et spirituel, pourrait renaître. Ce serait un art public, accessible à tous, propriété de tous. On sent l'approche de cette

tendance dans le développement des musées d'art et de l'art public. Pour l'instant, la distribution de l'art reste encore conditionnée par le système commercial et matérialiste, imposé, il est vrai, par notre système politique, social et économique. Tout est lié, et c'est seulement un changement fondamental des structures de notre société qui peut changer le rôle que l'art doit y jouer. Si les artistes peignent souvent les turpitudes, les misères et les laideurs du monde actuel, c'est aussi pour nous en rendre conscient et nous aider à en sortir.

En tout cas, ce qui me semble dépassé, c'est le système des galeries, avec ces petits tableaux exposés pour être vendus au détail, comme n'importe quel objet de consommation. C'est là qu'il faut trouver autre chose, s'élever au-dessus de ce petit commerce mesquin. Seuls quelques rares privilégiés entrent dans les galeries et ont la possibilité de recevoir le message des œuvres qui y sont exposées. Souvent ils ne le reçoivent même pas, car ils ne sont pas dans l'état d'esprit approprié. Le côté mercantile des galeries n'est pas favorable à l'ouverture d'esprit nécessaire pour être réceptif à une œuvre d'art.

L'impact d'une œuvre d'art est beaucoup plus fort dans un musée, un lieu saint, un lieu public où l'esprit du spectateur n'est pas conditionné par le côté commercial de l'art. Dans une galerie, le spectateur devient un client. Sa perception de l'œuvre est influencée par les arguments du marchand dont le premier souci est de vendre. S'il vient pour acheter, la valeur des œuvres, son désir de les posséder et le problème du choix occuperont son esprit. S'il n'a pas les moyens d'acheter mais qu'il le désirerait, il se sentira inconsciemment frustré dans ce magasin fait pour des plus riches que lui.

À part la présentation de l'art dans les musées et les lieux publics, une solution serait d'exposer des œuvres d'art dans toutes sortes de lieux dont la destination n'est pas le commerce de l'art, et de ne pas les vendre. Des expositions de ce type, conçues et organisées avec soin par des spécialistes, sont déjà présentées par les grands musées. Elles sont souvent itinérantes et deviennent l'occasion d'échanges culturels internationaux. Ces expositions pourraient déborder largement le cadre limité des musées, et s'implanter dans tous les lieux que nous fréquentons quotidiennement, comme les écoles, les hôpitaux, les bureaux, les usines, les centres commerciaux, les gares, les aéroports, etc. Les quelques initiatives qui tentent d'implanter l'art dans ce genre d'endroits sont encore bien timides.

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

Pourtant, si tous les murs vides de ces lieux variés pouvaient accueillir des œuvres d'art, toutes les toiles qui dorment aujourd'hui dans les entrepôts des musées et dans les greniers des artistes pourraient enfin jouer leur rôle d'œuvres d'art. Un réseau de lieux de plus en plus étendu pourrait se former à l'intérieur duquel l'art vivrait, voyagerait, s'échangerait pour le plus grand plaisir de tous.

Pour l'acquisition de l'art par les particuliers, ne pourrait-on pas trouver un autre système que la vente traditionnelle par les galeries, ou un système complémentaire qui permettrait à tous ceux qui n'ont pas les moyens d'acheter des tableaux de néanmoins en avoir chez eux ? Par exemple, des systèmes de prêt, de location, de donation, d'échange ? Une autre idée serait d'organiser des loteries ou des tombolas, qui donneraient à tout le monde la possibilité de gagner un tableau.

La réalisation d'œuvres monumentales, fresques, constructions, installations ou autres, durables ou temporelles, pourrait permettre de renouer avec une tradition du passé et d'animer de vastes chantiers où les artistes et le public collaboreraient à la création d'œuvres d'art collectives.

Dans l'immédiat, il faut que je cesse de me tracasser avec les nouvelles formes que la présentation de l'art pourrait prendre dans le futur, mais que je continue à suivre ma voie, à perfectionner mes techniques et mes idées et à trouver de nouvelles formes créatives dans ma propre peinture. Les nouvelles façons de transmettre mon message, si message il y a, se manifesteront d'elles-mêmes en temps voulu.

22 avril, 17 heures, Papeete, au Rétro

Je suis prêt à partir, la maison est rangée, mon petit sac est prêt et j'ai mis à jour tous mes papiers, écrits, notes, etc. J'ai décroché l'exposition hier soir, mais ai laissé une dizaine de tableaux à la galerie, sans beaucoup d'espoir d'ailleurs. J'ai raccroché les autres à la maison, qui reprend un peu vie pour mon départ. J'ai finalement vendu sept tableaux.

Mes rapports avec Marie-Thé sont de nouveau au beau fixe. Mais cette ambiance socialo-commerciale me convient mal et je n'arrive pas à jouer ce jeu auquel je ne crois pas. J'ai beaucoup de peine à rester à la galerie et n'ai rien à dire aux clients. Mon attitude, bien sûr, ne facilite pas la réussite commerciale de mes expositions. J'ai été content de voir

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

que plusieurs personnes que je connais ont beaucoup aimé mes tableaux, même si elles n'ont rien acheté.

J'ai lu trois petites histoires en chinois, ça n'allait pas trop mal. J'ai envie de retourner en Chine et de continuer à étudier le chinois. Ce sera plus facile quand je serai installé en Asie. Je sens que ce sera pour bientôt, car l'ambiance de Tahiti me pèse de plus en plus. Je n'ai pas fait grand-chose de positif depuis deux mois. Je n'ai pas beaucoup d'énergie et même mes méditations vont de moins en moins bien. Depuis quinze jours, j'en fais péniblement une demi-heure le matin. C'est le moment que je parte.

Je prends l'avion pour Auckland à 4 h 15 demain matin. Cette fois je suis vraiment content de partir, j'ai besoin de changement à tous points de vue, de commencer une nouvelle vie.

Beau coucher de soleil sur les cargos du port.

Thaïlande : Wat Suan Mokkh, Wat Khao Tham (mai - juin 1988)

27 avril, Wat Suan Mokkh

Temps chaud et sec, les prés sont jaunis et les allées poussiéreuses. Je ne m'attendais pas à trouver ce temps sec. Il fait beaucoup plus chaud qu'en février, mais c'est moins humide qu'à Tahiti et, à l'ombre de la forêt, c'est plutôt agréable.

Je suis arrivé sans fanfares ni trompettes, cette fois, à 13 heures hier après-midi. Depuis l'aéroport, j'ai pris le bus local que le chauffeur du bus qui m'emmenait à Surat Thani a fait arrêter pour moi. Un bus calme et propre à côté de ceux du Népal. Les gens simples du bus ont bien ri en voyant cet étranger qui allait à Suan Mokkh. J'ai fait le trajet debout, me pénétrant déjà de la douceur et du calme du pays.

Je suis allé m'annoncer à Madame Pratoum et me suis installé dans le dortoir que j'avais occupé lors de ma première visite, dans le bâtiment où il y a les squelettes et le gong, et pour l'instant je suis seul.

À 16 h 30, je suis monté sur la colline pour la méditation. Là, grande surprise, qui vois-je, assise dans le sable, Madame Poinçon ! Après une heure de méditation, nous sommes redescendus en bavardant et Madame Poinçon m'a expliqué ses mésaventures depuis son arrivée en Asie. Tout s'est très mal passé pour elle jusqu'à ce jour et elle semble soulagée de me voir arriver alors qu'elle s'apprêtait à retourner bredouille en Amérique.

Elle a reçu toute une série de gifles, m'a-t-elle dit. D'abord au Japon, où le frère d'une amie a refusé de la recevoir, si bien qu'elle a dû aller à l'hôtel, ce qui lui a coûté très cher. Ensuite elle est allée dans le monastère que Guy lui avait recommandé. Là aussi, elle a été mal reçue et on lui a dit de partir quelques jours plus tard. Curieusement, quand elle a raconté l'accident de Guy, tout le monde a éclaté de rire. Mais avaient-ils vraiment bien compris ce qu'elle leur racontait ? Car son gros problème est que ses quelques notions d'anglais ne lui permettent pas de communiquer et de se faire comprendre. Elle a alors quitté le Japon

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

dégoûtée et est venue en Thaïlande. Arrivée ici, on l'a envoyée à Ko Samui où elle fut très mal reçue par Madame Pratoum, et, depuis, elle n'est pas vraiment arrivée à s'intégrer dans la vie du monastère. Les moines semblent tout aussi désolés qu'elle de cette incompréhension. Elle se croit de nouveau rejetée, alors que je ne pense pas que ce soit le cas.

Je me suis proposé comme interprète et j'espère qu'ainsi les choses vont s'arranger et qu'elle pourra tirer profit de son séjour ici. Quant à moi, j'ai tout de suite retrouvé le calme que j'avais perdu progressivement depuis mon départ en février, et j'ai repris avec plaisir mes méditations. Une heure hier soir et deux heures ce matin. Mon esprit est cependant un peu préoccupé par ma rencontre avec Madame Poinçon et ses problèmes.

J'ai bien dormi cette nuit, pas du tout gêné par la dureté du sol auquel mon corps semble tout de suite s'être réhabitué. Il n'y a qu'une dizaine d'Occidentaux pour l'instant, mais un groupe de trois cents petits moines qui suivent un stage et dorment dans la forêt. J'ai observé hier ces enfants habillés de robes orange qui marchaient à la queue leu leu dans la forêt, calmes et souriants, certains me disaient « hello » au passage.

Un changement : la nouvelle salle de méditation est terminée. On y écoute la cassette du soir et on y fait la méditation du matin. Elle est très belle, pas trop grande et il y règne une très bonne atmosphère. Sur la planche qui tient lieu d'autel : un petit bouddha de porcelaine blanche et des bougies. À côté, un morceau de tronc d'arbre sert de socle à une grande tête de bouddha et, au mur, une calligraphie chinoise du mot « Bouddha ».

Je me sens parfaitement bien ici. Je revis enfin ! Je suis en train de retrouver l'état que j'avais en partant, il y a deux mois. Je n'ai pas trop perdu ou oublié, dirais-je s'il s'agissait du golf ou du chinois. Ce matin, je suis allé trouver Tan Viriyanando avec Madame Poinçon. Nous avons eu une conversation très chaleureuse, en essayant de dissiper les malentendus qui ont pu survenir avant mon arrivée. J'ai l'impression qu'il n'y en a pas autant que Madame Poinçon semble le croire.

Le début de mon voyage a vite passé. Dimanche après-midi à Sydney avec Jacques : bain de mer dans les vagues froides de Marly, moment de détente sur la terrasse dominant la baie, pendant que Jacques travaillait à

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

ses études d'économie, dîner de poissons. Puis un sommeil bien mérité après plus de vingt-quatre heures de veille. Le lundi était un jour férié en Australie. Nous avons visité le nouveau complexe commercio-culturel de *Darling Harbour*.

Vol bondé non-stop jusqu'à Bangkok. Neuf heures de vol à côté de la cuisine, si bien que je n'ai lu que quelques pages d'Anaïs Nin, *Journal 1931-34*, la période où elle fréquentait Henry Miller et June et commençait sa psychanalyse avec le docteur Allendy. Arrivé à 19 heures à Bangkok, j'ai passé la nuit à l'hôtel de l'aéroport et, comme je n'ai pas réussi à joindre Jean-Jacques, j'ai décidé de repartir tout de suite pour Suan Mokkh. Je n'avais aucune envie de passer une journée dans le trafic, l'agitation, la chaleur et la pollution de Bangkok. Je suis bien content d'avoir retrouvé tout de suite le calme de la forêt tropicale.

28 avril, Wat Suan Mokkh

Madame Poinçon ne semble pas encore au bout de ses contrariétés. Je lui ai fait remarquer hier qu'elle n'avait pas de visa et qu'elle aurait déjà dû quitter le pays depuis neuf jours, si bien qu'elle est partie hier soir à Penang, en Malaisie, pour demander un visa. Elle essaiera d'être de retour pour le début du cours. Elle revenait de Chaiya où elle avait essayé pour la deuxième fois de téléphoner à sa fille sans succès. Surtout pour l'engueuler, je crois, car tous ses malheurs lui arrivent à cause de sa fille, qui lui a mal organisé son voyage, sans visa, sans bagages, etc. Sa fille qui aurait aussi dû me téléphoner pour m'avertir qu'elle était à Suan Mokkh.

Elle m'a dit que tout cela la perturbait, qu'elle n'avait pas de bonnes méditations et n'arrivait pas à rester en état de zen toute la journée, comme elle le faisait d'habitude. Mais elle m'a dit aussi qu'elle n'était pas affectée par tout ce qui lui arrivait, que ses cellules faisaient un barrage et ne laissaient pas pénétrer les contrariétés. Qui est-ce, alors, qui est contrarié ? Son moi cellulaire ?

Toutes ces histoires négatives n'ont pas favorisé le retour de mon calme et je ne médite pas très bien non plus. Enfin j'ai trois jours de paix devant moi, puisque Madame Poinçon a l'intention de rester ici tant que je serai là. Je vais donc avoir beaucoup de peine à faire le vide, à m'abstraire du monde extérieur et à retrouver le calme et la sérénité que j'étais venu chercher ici.

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

Enfin, ce sera d'autres expériences, pratiquer mon anglais, m'entraîner à traduire, résumer et interpréter les enseignements, prendre des notes, clarifier ma compréhension du *Dharma* et apprendre à l'expliquer. Peut-être aussi commencer à traduire les livres d'Ajahn Buddhadasa en français. Un travail intéressant mais difficile, que je m'attendais bien à devoir entreprendre puisque j'ai emporté un dictionnaire et un petit carnet, pour faire un lexique, dans lequel j'avais déjà commencé à noter les traductions de certains mots bouddhiques.

Et sûrement que j'apprendrai beaucoup de choses en restant deux mois avec Madame Poinçon. Je ne risque pas de m'ennuyer. Les premières vingt-quatre heures ont déjà été riches en événements et observations. Bien que je ne sois souvent pas du tout d'accord avec elle, nous nous entendons bien et je suis suffisamment différent d'elle pour ne pas me laisser dominer par son emprise. J'aurais même facilement tendance à lui dire ce que je pense et à lui faire des remarques pas toujours agréables. Je ne sais d'ailleurs pas encore très bien ce qu'il faut que je fasse dans ces cas-là, me taire ou dire ce que je pense, qui risque de la blesser mais aussi peut-être de l'aider, si elle veut bien m'entendre.

Ce n'est pas évident, car j'ai constaté hier, pendant la conversation avec Tan Viriyanando, qu'elle n'écoutait que ce qui confirmait ses idées et pas ce qui s'y opposait. Ou qu'alors elle comprenait ce qui l'arrangeait, même si c'était le contraire de ce que son interlocuteur avait voulu dire. Dans ce cas, le rôle de l'interprète n'est pas facile, il devient l'arbitre d'un dialogue de sourds ! Doit-il être tout à fait passif et se contenter de traduire simplement, littéralement les paroles des deux parties, ou jouer un rôle actif, insister et répéter ce qu'on n'a pas compris ou pas voulu comprendre. C'est difficile dans ce genre de situation de ne pas être partial, de ne pas faire intervenir ses idées personnelles et ses préférences dans le dialogue, de ne pas insister sur ce qu'on approuve et escamoter un peu ce qu'on n'approuve pas, ou même le déprécier et le tourner en dérision.

Je sens que de même que j'ai de la peine à contrôler mes paroles et à ne pas dire ce que je pense ou à le dire avec plus de doigté, j'aurais aussi de la peine à rester neutre entre deux interlocuteurs. En tout cas, cela sera un bon exercice qui m'apprendra beaucoup de choses sur la communication, le langage et les différentes façons de voir les choses. Je pourrai ainsi analyser les réactions des gens et les miennes, approfondir ma compréhension de la nature humaine, et aussi celle du bouddhisme et des autres sujets que j'aurai à traduire.

Hier soir, nous avons écouté une cassette de Tan Santikaro, mais j'étais fatigué, j'ai eu beaucoup de difficulté à lutter contre le sommeil et n'ai pas très bien suivi ce qu'il disait. C'était la conclusion d'un cours précédent : une récapitulation des enseignements, et des généralités sur le bouddhisme. J'aime beaucoup sa façon de parler, claire, précise, vivante, imagée, percutante, scientifique, sans indulgence mais avec toujours le brin d'humour nécessaire au bon moment. Pour une fois, j'aime presque la langue américaine.

Tan Viriyanando, lui, a beaucoup plus d'humour, par contre c'est un humour parfois cynique ou pince sans rire. Ce qu'il dit est souvent énigmatique, surtout quand il répond aux questions. Il renvoie à la volée une autre question, qui me fait souvent penser à un *koan*¹²⁰. C'était le cas hier soir, lorsqu'on l'a interrogé sur l'amour. C'est une question qui est souvent posée par ceux qui aimeraient pouvoir continuer à croire que l'amour qu'ils reçoivent ou qu'ils donnent à leur conjoint n'est pas de l'attachement, n'est pas impermanent et leur apportera un bonheur sans souffrance... Cette discussion m'a réveillé et sorti de ma torpeur. Il faut dire qu'il fait très chaud, une chaleur lourde, trente-quatre ou trente-cinq degrés, une chaleur qui ne tombe pas avec le coucher du soleil, comme à Tahiti, mais dure jusqu'au milieu de la nuit et est maintenue, comme en Arizona, par l'inertie thermique des objets. En m'asseyant près d'une fenêtre, je reçois une légère brise qui doit avoir un ou deux degrés de moins que l'air ambiant.

J'ai dormi comme une pierre jusqu'au gong de ce matin. Deux heures de méditation avec un esprit encore un peu turbulent, mais qui se calmait vers la fin. J'ai retrouvé en sortant le rythme de marche lent que j'avais en février. Je suis rentré en me laissant immerger dans la nature et ai fait trois fois le tour de l'étang de ce pas serein. Il a plu un peu ce matin, entre 4 et 6, cela a surtout fait beaucoup de bruit sur le toit de tôle, mais dans la forêt, à l'abri des épais feuillages, le sol était à peine mouillé.

Je suis allé faire des courses à Chaiya, et me suis plongé pendant une heure dans l'atmosphère paisible de cette ville provinciale du Sud en admirant la beauté, la grâce, la gentillesse, le calme de ces gens simples, encore à l'abri des turpitudes de la civilisation. Même ceux qui ne sont

¹²⁰ *Koan* (japonais) : formulation paradoxale utilisée dans la méditation zen pour transcender l'esprit logique et rationnel.

pas beaux physiquement, qui ont les traits marqués par les ravages de la vie ou de l'âge, irradient une beauté, une bonté et une sérénité intérieure. Pas, chez ces gens, d'éclat de voix, de mouvements inutiles ni d'agitation désordonnée.

29 avril, Wat Suan Mokkh

Il fait plus frais ce matin. Je me suis même réveillé avec un gros rhume qui a perturbé la première demi-heure de ma méditation et sans doute aussi celle des autres. J'ai aussi un désagréable mal de gorge attrapé dans l'avion, qui s'attarde, et depuis deux jours une douleur à l'œil, le gauche cette fois. J'y applique une pommade au sésame de couleur violette qui vient de Tokyo et dont j'aime bien retrouver l'odeur.

Ma chambre se peuple lentement. Je dors bien, mais fais des rêves désagréables. Je m'endors en suffoquant de chaleur, puis je me réveille vers 2-3 heures du matin en grelottant et m'emmitoufle alors dans ma couverture.

Hier après-midi, comme j'étais accablé par la chaleur, plutôt las et ne savais que faire, j'ai décidé de marcher et de monter sur la montagne. La montée m'a rappelé le sentier de l'Aorai. En arrivant au pavillon qui est situé sous le sommet, j'y ai trouvé un moine accompagné de deux jolies femmes qui pique-niquaient. Ils m'ont offert biscuits, bananes, yaourts. Là-haut, il y avait une petite brise et il faisait presque frais à côté de la chaleur lourde qui règne dans la forêt. Ce moine, que j'avais déjà rencontré en février, parle très bien l'anglais. Il a vingt-cinq ans et m'a raconté qu'il était à Suan Mokkh depuis six ans. Son hobby, auparavant, était de jouer de la guitare dans des groupes de rock. Il est le fils d'une riche famille de Bangkok et n'avait pas besoin de travailler. Il m'a dit que maintenant, après six ans, il avait compris le sens de la vie, son être intérieur était pur et il pourrait sans crainte abandonner la robe et même se marier.

Les deux femmes – l'une avait vingt-trois ans et l'autre vingt-huit – étaient toutes les deux très belles mais ne parlaient pas l'anglais. Il leur enseignait le *Dharma* et elles l'écoutaient avec beaucoup d'attention. Parfois, il interrompait son discours et m'en traduisait quelques phrases. Il parla, entre autres, de l'ainséité, une notion que je commence à pénétrer et à comprendre. Les choses sont ainsi, elles sont ce qu'elles sont, il faut les prendre comme elles sont, sans les juger, sans les désirer

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

ni les repousser. À un moment donné, un grand rapace est passé en planant avec élégance devant nous. Aussitôt, la plus jeune des filles s'est extasiée d'admiration devant cette belle manifestation de la nature. Alors le moine m'a dit : « Elle est encore innocente, elle s'émeut devant cet oiseau, alors qu'il est comme ça ».

En arrivant hier soir à la cuisine, j'ai été pris à partie par Madame Pratoum, fâchée contre Madame Poinçon qui n'a pas fermé sa chambre en partant ni dit qu'elle partait. Elle m'a demandé si elle allait revenir et rester encore. Elle en fut d'autant plus contrariée et m'a dit : « Je n'aime pas cette femme, je préférerais qu'elle parte ». J'ai l'impression que je n'ai pas fini d'en voir avec Madame Poinçon et que beaucoup de gens n'aiment pas son attitude autoritaire, sans égards pour les autres. Elle est en effet loin de l'humilité qu'on attend d'un maître ou d'un sage en Asie.

De plus, comme elle ne comprend ni ce qu'on lui dit ni les règles qui sont affichées à la cuisine, elle fait les choses selon ses idées sans se soucier de ce que les autres vont en penser. Et quand elle veut dire quelque chose, elle est fâchée parce que les gens ne comprennent pas le français ou les quelques mots d'anglais dont elle n'a jamais compris la prononciation. Tout cela ne facilite pas des rapports harmonieux.

Hier soir, cassette par un nouvel orateur que je ne connaissais pas. J'ai trouvé qu'il parlait plus comme un écrivain que comme un maître bouddhiste, sur un ton un peu affecté. Mais il a dit beaucoup de choses percutantes qui m'ont plu. Difficile de prendre des notes dans l'obscurité. J'ai allumé une ou deux fois ma lampe de poche et ai gardé les autres en mémoire. En voici quelques exemples :

Ne pas s'attacher aux choses, ne pas leur donner une seconde pensée.

Quand les gens viennent participer à une retraite ou séjourner dans un monastère, ils pensent surtout à ce qu'ils vont obtenir, pas assez à ce qu'ils pourraient donner.

Ce qui nous contrarie fait partie de la pratique – par exemple les choses qui dérangent notre concentration. Une parole qu'il faut bien que je retienne !

Nous n'avons pas à nous poser la question de savoir si les autres nous acceptent, s'ils nous approuvent, s'ils nous aiment ou non, il faut seulement chercher la vérité.

Si on veut se concentrer sur une flamme, il faut rendre son esprit aussi petit qu'une flamme.

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

L'attention, c'est une vigilance permanente, comme lorsque nous conduisons une voiture. Elle devient une seconde nature qui ne nous empêche pas de discuter, de penser, de regarder le paysage, d'écouter la radio.

Ce matin, beaucoup de pensées discursives, d'émotions turbulentes et négatives mais, après une heure de méditation, l'agitation s'est apaisée et j'ai retrouvé le calme. Je crois qu'il ne faut pas m'opposer aux pensées souvent négatives qui surgissent dans mon esprit, mais plutôt les laisser se dissoudre naturellement tout en les contemplant, et en essayant de les analyser et de les comprendre. Par exemple, pourquoi suis-je contrarié par les problèmes de Madame Poinçon ?

Je constate, par contre, que je commence à mieux accepter, à être moins dérangé par les désagréments physiques, chaleur, froid, moustiques, douleurs, malaises. J'accepte mon corps et ses souffrances que je sais impermanentes. Il n'en va pas de même des perturbations mentales, surtout celles qui sont causées par le comportement des autres. Ma première réaction est toujours négative, je me crispe, me bloque, me ferme, m'oppose, hais, suis fâché, contrarié. Tout cela se résume peut-être à une peur instinctive devant toute – ou presque toute – présence humaine nouvelle ou inconnue. Il faut que je m'efforce d'analyser cette réaction irraisonnée, surtout qu'ici les occasions où elle se manifeste sont nombreuses.

30 avril, Wat Suan Mokkh

Hier, il a plu une bonne partie de la journée, de grosses averses, comme à Tahiti, puis une petite pluie fine. Le temps s'est bien rafraîchi et la poussière des chemins s'est transformée en boue. C'était la journée de travail. Le matin, nous avons nettoyé les alentours du hall des scouts et, l'après-midi, le haut de la colline. J'ai retrouvé avec plaisir le balayage des feuilles et, ce matin, je me suis empressé de trouver un balai et ai commencé à balayer la longue allée forestière qui mène à la nouvelle salle de méditation.

Aujourd'hui, comme c'est notre dernier jour de liberté, je suis allé aux sources chaudes. Je crois que ce bain bouillant a fait du bien à mon œil et à mon rhume. Ensuite, j'ai médité une demi-heure dans l'herbe au bord des sources. J'ai marché calmement dans la belle lumière du matin

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

d'un pas souple et détendu. Mon corps commence à se calmer et se détendre. Mon esprit aussi, mais avec plus de difficulté.

Quelques petites contrariétés ce matin. D'abord mes savates avaient disparu. Au lieu de ne pas y donner une seconde pensée, j'en ai donné une bonne douzaine. Je les ai retrouvées de l'autre côté de l'escalier avec une grande marque rouge. J'ai repéré l'auteur de ce vol d'usage, un garçon qui a une blessure au pied, mes savates n'étaient d'ailleurs pas les seules à avoir une marque rouge. Un peu plus tard, je vais dans la salle de méditation pour récupérer mon coussin et ma toile de jute. Ils avaient disparu. Je les ai finalement trouvés dans les affaires d'un garçon aux cheveux longs que j'avais trouvé très antipathique hier à son arrivée. Il était arrivé d'ailleurs avec celui qui a le pied blessé. Ils avaient commencé par s'installer dans ma chambre, puis dans la chambre voisine, et, ce matin, ils sont partis pour la nouvelle salle de méditation qui est transformée en dortoir pendant la durée du cours.

Je suis également contrarié si quelqu'un prend mon balai. J'essaie d'analyser. Suis-je attaché à ces objets, à mes vieilles savates, au coussin et au balai, qui ne sont d'ailleurs pas à moi ? Je crois plutôt que je réagis contre le sans-gêne des gens, contre ceux qui ne respectent pas les préceptes, les règles. C'est mon côté gendarme suisse qui surgit.

J'ai fait une grande lessive ce matin et ai été contrarié par un jeune homme qui m'a emprunté sans me demander mon paquet de lessive. J'observe sur moi ce que je lisais dans un livre sur le zen : les moines qui n'ont plus de possessions matérielles deviennent fortement attachés aux quelques objets qu'ils utilisent, leur bol, leur couverture, leur coussin, leur balai, leurs savates...

Les nouveaux arrivants pour le cours sont nombreux, mais je crois que nous serons quand même moins nombreux qu'en février. Quelques têtes connues, de nombreux habitués de Suan Mokkh, dont un Allemand avec qui j'ai parlé hier et qui va faire son sixième cours. Moins de femmes cette fois, mais une jolie Japonaise, Sumi, et Barbara, une fille qui ressemble beaucoup à Françoise.

Hier soir, nous avons écouté une autre cassette du même orateur que la veille. Tan Viriyanando m'a appris qu'il s'agit d'un moine américain, Ajahn Sumedho¹²¹, qui a fondé deux monastères en Angleterre. Il a une belle voix et connaît bien son sujet. J'ai noté hier soir :

¹²¹ Ajahn Sumedho (né en 1934) : maître du bouddhisme *theravada* et auteur américain. Ordonné moine en Thaïlande en 1967, il devint l'un des premiers disciples

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

Le corps est dans l'esprit.

On devient ce à quoi on est attaché.

Ne pas rejeter les pensées négatives, les observer et les voir cesser.

Il est important de vivre les choses ordinaires et simples, respirer, marcher, s'asseoir, etc., plutôt que les choses extraordinaires que recherchent les gens non éveillés.

12 mai, 7 heures, Wat Suan Mokkh

Le cours est fini depuis hier matin. Il s'est bien passé et j'en sors beaucoup moins fatigué qu'en février. Dès le début du cours, j'ai pu m'installer dans un très joli *kuti*, à côté de la bibliothèque, où je suis parfaitement bien. Il a deux étages, est spacieux et confortable, et m'a permis de recevoir Madame Poinçon pour lui traduire les enseignements.

Dans la pièce du bas, il y a dans un coin l'escalier sous lequel sont placés des rayonnages pour ranger mes affaires de toilettes et mes livres, une grande table que je n'utilise que pour poser des choses, un lit bas qui sert de divan et sur lequel nous nous asseyons avec Madame Poinçon pour travailler, un pupitre d'écolier et une petite chaise que j'ai installés hier pour écrire.

En haut, une pièce qui me sert de chambre à coucher et qui est équipée de moustiquaires, ce qui est bien agréable car en ce moment il y a beaucoup de moustiques. Je dors par terre avec une natte, deux couvertures et un drap. Il y a un autre pupitre où je pose mon sac de voyage et une table de nuit pour réveil, bougies, crayon et l'huile pour les genoux de Monsieur Divoux. Je n'ai que le strict nécessaire et c'est bien agréable.

Dans les deux pièces, des fils sont tendus pour étendre la lessive qui met longtemps à sécher, surtout les jours de pluie. Le temps est moins beau qu'en février. Les pluies intermittentes rafraîchissent l'atmosphère, alors que les jours de beau sec, la chaleur est suffocante.

Ma petite maison est à l'ombre des arbres et entourée d'une esplanade de terre battue que je balaie régulièrement. Autour de la maison, il y a une cour bétonnée entourée d'un muret, et, à l'arrière, un petit appendice avec des toilettes, un débarras et une citerne vide. Seul

occidentaux d'Ajahn Chah. En 1975, il fut le premier abbé de Wat Pah Nanachat. Puis Ajahn Chah l'envoya en Angleterre pour créer des monastères de cette tradition. Il fut par la suite l'abbé du monastère d'Amaravati, près de Londres.

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

inconvenient, il n'y a pas d'eau courante, aussi je dois marcher environ cinq cents mètres pour aller faire ma toilette et ma lessive et pour ramener des seaux d'eau pour les toilettes et pour me laver les mains. Peut-être que s'il pleut beaucoup l'eau de pluie remplira la citerne.

Pendant le cours, la situation de mon *kuti* était très propice, car il est tout près du hall des scouts. Il est par contre assez loin de la nouvelle salle de méditation et de la cuisine. Mais il a l'avantage d'être très calme, loin de la route et loin du passage des visiteurs. La tâche qui va avec ce *kuti* est celle de bibliothécaire. Elle n'est pas harassante, puisque j'ouvre la bibliothèque trois fois par semaine pendant une heure, le matin de 10 à 11 heures. J'ai par contre l'avantage d'avoir tous les livres à ma disposition pour mes études.

Une centaine de personnes ont participé au cours, et la plupart d'entre elles sont restées jusqu'au bout. Il n'y avait pas, cette fois, de jours sans enseignement consacrés entièrement à la méditation. Chaque matin Tan Viriyanando enseignait la méditation, et le soir Tan Santikaro enseignait le *Dharma*. À 16 heures Tan Viriyanando guidait une méditation, et à 17 heures Ajahn Po dirigeait le chant. À part ces petits changements, le programme était le même que la dernière fois. Ajahn Buddhadasa nous a donné deux enseignements.

Le matin, Madame Poinçon donnait son cours de yoga, qui a eu beaucoup de succès, et je l'aidais à traduire ses directives et ses commentaires. J'étais le seul homme parmi une quinzaine de femmes.

J'étais beaucoup moins fatigué qu'en février et me suis rarement assoupi pendant les méditations, même l'après-midi. Le matin, je me réveillais généralement bien avant le gong. J'ai de mieux en mieux dormi sur le sol dur et parfois je me sentais aussi bien que sur des coussins moelleux. Comme nous disait en plaisantant Ajahn Po : « Si votre esprit est calme vous dormez très bien par terre, s'il est agité vous dormez mal même dans un hôtel de luxe. Ainsi celui qui sait calmer son esprit peut faire de grosses économies ».

Le soir, je restais généralement à méditer dans le hall jusqu'à 21 h 30. Je m'arrêtais plus à cause de mon mal aux jambes, et parfois au dos, qu'à la fatigue. Ensuite, je continuais à méditer couché dans mon *kuti* à la lumière d'une bougie jusqu'à 22 heures. Cette fois, j'ai été très peu perturbé, pendant la méditation, par les bruits extérieurs, les mouvements et les actions des autres personnes. Une ou deux personnes m'ont pourtant contrarié, sans pour autant que cela trouble vraiment mes méditations. Notamment un petit blond aux longs cheveux

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

bouclés, aux poses et aux expressions langoureuses, qui se plaçaient toujours à côté de moi et remuait sans cesse. J'avais parfois l'impression qu'il allait finir par venir s'asseoir sur mes genoux. Peut-être lui avais-je tapé dans l'œil ? Il portait toujours un paréo qui couvrait mal ses cuisses, et même des parties plus intimes de son anatomie.

Une autre personne qui m'a souvent perturbé fut Madame Poinçon. Pas parce qu'il y avait des problèmes dans nos rapports, qui furent harmonieux, mais parce que je n'ai pas réussi à lui faire respecter le silence. Et les moments que nous passions ensemble, pour la traduction des enseignements, furent le prétexte à toutes sortes de discussions, souvent sans rapports avec les sujets du cours.

Je fus donc bien loin du cocon de solitude et de silence que j'avais connu en février. Beaucoup de paroles aussi pendant le cours de yoga qui finissait souvent en retard, ce qui m'empêchait de sonner la cloche à l'heure. Car, pendant ce cours, j'avais la charge de sonner la cloche au début et à la fin des différentes périodes de méditation et avant le début des enseignements et autres activités.

Enfin, si ces petites contrariétés extérieures ont parfois troublé le calme de mon esprit, j'ai quand même eu presque tous les jours une ou plusieurs bonnes séances de méditation, mais peut-être pas aussi bonnes que celles que j'avais eues à la fin du dernier cours. Il faut dire qu'il n'y avait pas de longues périodes de méditation comme pendant les trois jours sans enseignements de la dernière fois, mais seulement des séances de trente à cinquante minutes entrecoupées d'autres activités. Une autre chose qui m'a sans doute gêné est le désir de retrouver les sensations et les expériences que j'avais goûtées en février, désir qui m'a empêché de libérer mon esprit et d'atteindre *vipassana*.

J'ai par contre découvert et compris des tas d'autres choses, notamment sur la respiration que j'ai observée plus en profondeur. Un après-midi, je n'ai pas fait de méditation marchée et suis resté près de deux heures en *samadhi*, parvenant à garder ma concentration même pour aller deux fois sonner la cloche à l'autre bout du champ. Par contre, mon désir d'arriver à *vipassana* me bloquait dans le premier niveau de *samadhi*.

Une autre fois, j'ai observé longuement ma respiration, je l'ai décomposée en six ou sept tronçons. J'ai vu que son mouvement était en fait circulaire ou en forme de 8, et qu'il n'y avait pas de limite bien définie entre l'inspiration et l'expiration, que l'inspiration commençait avant que l'expiration ne soit tout à fait terminée, que l'inertie de l'air

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

jouait un rôle non négligeable et que le mouvement du diaphragme n'était pas qu'un simple aller et retour.

Par contre, j'ai encore de la peine à bien sentir le souffle au bout du nez et ne vois toujours pas d'images mentales. Une autre fois, j'ai vraiment compris ce qu'était l'état de bouddha, calme, paisible, frais, et je me suis demandé pourquoi on ne restait pas toujours dans cet état. Mais j'ai compris que c'est justement ce qu'on s'exerce à faire ! Enfin, les progrès sont lents, mais chaque nouveau cours est très profitable et me permet de mieux me pénétrer des enseignements et de mieux les comprendre.

Je prenais des notes détaillées de tous les enseignements et, pendant la pause de l'après-midi, je les traduais à Madame Poinçon. Mon prochain travail va être de les mettre au net par écrit et de les taper à la machine. Si bien que je serai bientôt très à l'aise pour expliquer et enseigner le *Dharma*.

16 mai, lundi matin, Wat Suan Mokkh

Pluvieux et sombre. La forêt est triste, il fait humide et lourd, et la lessive ne sèche pas. La vie tranquille du monastère a repris son cours, la plupart des gens sont partis, il ne reste qu'un groupe d'une vingtaine d'assidus. Julien est arrivé hier avec son frère, ça m'a fait plaisir de le retrouver et nous sommes maintenant un petit groupe à parler français autour de Madame Poinçon.

Madame Poinçon donne son cours de yoga chaque matin de 6 h 15 à 8 heures. Elle n'a plus besoin de se dépêcher comme pendant la retraite et il se termine par de longues discussions comme à Tahiti. Je n'y suis pas allé tous les jours, car j'ai commencé à travailler sur mes notes des enseignements, que je vais mettre au propre pour Madame Poinçon. J'aime bien faire ce genre de travail de bonne heure le matin.

Le plus gros inconvénient de mon *kuti* est les moustiques. Il y en a trop pour que je puisse les ignorer, comme je commençais à le faire à Tahiti. Il m'arrive même d'en tuer quelques-uns, ce qui n'est vraiment pas la chose à faire dans un monastère bouddhiste. D'ailleurs je vois qu'ils ne sont pas habitués à être traités de la sorte, car il est très facile de les attraper. Je n'ai pas encore compris comment faire pour ne plus me laisser affecter par les moustiques et ne plus ressentir d'une façon désagréable la douleur de leurs piqûres. Dès que je les vois, que je les

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

entends ou que je ressens leurs premières piqûres, je suis effrayé et agacé. C'est très désagréable !

Quand je m'assieds à ma table de travail ou m'installe sur le muret extérieur pour lire, ils arrivent tous en même temps et c'est le festin. Après un quart d'heure ou vingt minutes, heureusement, cela se calme et devient plus supportable. Il y en a également beaucoup sur la colline où nous méditons l'après-midi. L'autre jour, c'était intenable, plus moyen de méditer. Depuis, je médite l'après-midi au premier étage de mon *kuti* où il y a des moustiquaires. L'inconvénient, c'est qu'il n'y a pas d'air et qu'il fait très chaud. Enfin, on ne peut pas tout avoir.

Dans la nouvelle salle de méditation, par moments il y en a aussi, mais moins, c'est supportable. Il y en a aussi beaucoup dans ma salle de bains et quand je fais une lessive en petite tenue, je suis complètement dévoré, si bien que je me dépêche et ne rince pas toujours bien mes habits. Le jour où j'arriverai à surmonter le problème des moustiques, je crois que j'aurai déjà fait un grand pas vers la sagesse, mais j'en suis encore loin. En tout cas, ce ne sont pas les occasions qui manquent de travailler cet aspect de la voie.

L'après-midi, de 14 à 16 heures, je travaille avec Madame Poinçon. D'abord je la fais lire en anglais, puis je lui traduis un livre d'Ajahn Buddhadasa, *Handbook for Mankind (Manuel pour l'humanité)*. Ensuite nous discutons un peu. Je crois qu'elle commence à bien se plaire à Suan Mokkh et envisage d'y prolonger son séjour. Elle a du plaisir à pouvoir enseigner le yoga, donner de petits conseils à ses élèves et finalement, comme beaucoup de gens parlent un peu de français, elle ne se sent pas trop isolée par la langue. Et Madame Pratoum semble s'être calmée à son égard.

Jeudi dernier, avec Madame Poinçon, nous avons pris un jour de congé. Il faisait très beau. Nous sommes d'abord allés visiter le temple et le musée qui sont à l'entrée de Chaiya, puis nous avons fait nos courses à Chaiya et nous sommes allés déjeuner au bord de la mer dans le restaurant où j'étais allé en décembre dernier. C'était calme, avec une belle vue sur la mer et les îles et nous nous sommes gavés de fruits de mer et de poissons. Nous avons longuement discuté et sommes rentrés à Suan Mokkh vers 16 heures, après avoir passé beaucoup de temps à attendre le *song-téo* qui nous a ramené au monastère.

Depuis la fin du cours, ma méditation ne va pas bien. Je suis agité ou assoupi, mes pensées tourbillonnent sans cesse. Je n'arrive plus à calmer ni ma respiration ni mon corps et j'ai beaucoup de difficulté à être

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

attentif à quelques respirations successives. C'est peut-être le contre-coup des dix jours du cours où j'avais plutôt bien médité. Enfin, c'est comme ça. Je ne m'en fais pas trop, je cultive patience et ténacité.

Je suis généralement le premier arrivé le matin, vers 4 h 10, et souvent l'un des derniers le soir, vers 21 heures ou 21 h 30. Mes jambes vont beaucoup mieux et ne me font presque plus souffrir. Je peux même m'asseoir sans problème en demi-lotus.

J'ai commencé à lire des livres d'Ajahn Chah et d'Ajahn Sumedho. Ils sont très bien et complètent ma compréhension du *Dharma* et de la technique de méditation enseignée ici. Ce que j'en ai surtout retiré, c'est qu'il ne faut pas trop s'attacher à la technique, à la pratique, mais plutôt essayer d'être attentif et de m'observer durant toutes mes activités, du matin au soir. Observer sans cesse mes perceptions physiques, mes sensations, mes pensées, mes réactions, mes états mentaux... pour arriver à les comprendre et à les transformer. Quand on vit avec attention, les changements se font d'eux-mêmes.

Bien sûr, il faut y consacrer le temps nécessaire et je me demande de nouveau si je ne devrais pas venir passer trois ans ici. Hier j'ai pensé, en méditant, que si je dois mourir à quatre-vingt-quatre ans, il me reste encore trente-neuf ans à vivre. Qu'est-ce que trois ans sur trente-neuf ans ! Il faut, un de ces jours, que je discute de ce sujet avec Madame Poinçon.

Hier, journée de travail à Suan Mokkh International avec Ajahn Po. Je lui ai de nouveau servi de chauffeur, avec le même minibus qui n'a pas du tout de freins. C'est plutôt dangereux quand on transporte vingt personnes. Notre travail fut de déplacer un grand tas de terre rouge avec de petits paniers que nous nous passions en faisant la chaîne. Nous avons fait ça pendant deux heures le matin. C'est un travail qui est peu indiqué pour mon dos que j'ai commencé à sentir à midi, si bien que je n'ai pas participé au travail de l'après-midi. J'ai cueilli des noix de coco pour le groupe, puis suis allé méditer dans un petit pavillon au milieu de la cocoteraie. J'étais seul dans le silence et la belle lumière du soleil qui filtrait à travers les feuilles des cocotiers et me rappelait Tahiti. Une heure de bonheur paisible.

Avant de rentrer, nous nous sommes baignés dans les sources chaudes qui étaient bouillantes. Mon dos a étonnamment bien supporté mon effort du matin et je n'ai ressenti qu'une légère tension en me levant ce matin. Cependant, j'ai peiné au yoga. Il me semble que mes

progrès sont vraiment lents. En ce moment, j'ai même l'impression que je régresse.

31 mai, Wat Suan Mokkh

Les jours passent dans une vie très active, si bien que je n'ai même plus le temps d'écrire dans ce journal. La retraite commence demain. Ma principale occupation, depuis quinze jours, fut de traduire, de mettre au net et de taper les notes de la dernière retraite. C'est un texte de quarante pages, qui donne une bonne idée de ce que sont les enseignements d'une retraite à Suan Mokkh¹²². Après la première frappe, il y avait encore beaucoup de corrections à faire, surtout pour améliorer le style en français. Dans ce genre de travail, ce n'est jamais fini, on peut toujours corriger, améliorer et faire des adjonctions. Je l'ai donné à Madame Poinçon, c'était le but. Je crois qu'elle ne l'a pas encore lu, car elle a de nouveau des problèmes, cette fois avec un Français qui est arrivé hier.

Julien est de retour depuis quinze jours. Ça m'a fait plaisir de le retrouver, je m'entends bien avec lui. Il est en train de réviser sa traduction du livre d'Ajahn Buddhadasa, *ABC of Buddhism*, et m'a demandé de la relire pour lui faire des suggestions. Je la trouve très bien et je me rends compte que ce n'est pas un travail facile. Le problème le plus délicat est de trouver les mots justes en français pour traduire les termes bouddhiques. Et ensuite de se fixer une terminologie et de la respecter. Le mieux serait de joindre à la traduction un glossaire, avec les mots palis¹²³ et peut-être même les mots anglais. Si la plupart des auteurs ou traducteurs anglais semblent respecter une terminologie conventionnelle, ce n'est pas encore être le cas en français, loin de là.

Il y a beaucoup à faire dans le domaine de la traduction du bouddhisme en français et c'est un travail qui nous intéresse tous les deux. Nous envisageons de commencer la traduction des livres d'Ajahn

¹²² Ce texte, *Enseignements de Suan Mokkh*, figure – et peut être téléchargé gratuitement – sur la page *Textes* du site www.wisdomlight.org.

¹²³ Pali : langue indienne dans laquelle sont rédigés les textes canoniques du bouddhisme *theravada*. Les enseignements du Bouddha furent d'abord transmis oralement, et furent transcrits – selon la tradition – à partir du premier concile bouddhique qui eut lieu en 480 avant notre ère. Les textes canoniques qui font autorité dans le bouddhisme *mahayana* sont généralement rédigés en sanscrit, en chinois ou en tibétain.

Buddhadasa, si nous revenons tous les deux à Suan Mokkh l'hiver prochain.

Nous en avons aussi discuté avec Tan Santikaro qui nous donne le feu vert. Il va, lui aussi, se lancer dans toute une série de nouvelles traductions en anglais à partir du thaï. Son livre *Anapanasati, Mindfulness with Breathing (L'attention avec la respiration)*, une traduction d'enseignements oraux d'Ajahn Buddhadasa sur *anapanasati*, vient de sortir. Il est clair et bien écrit. Ce sera un des premiers livres à traduire en français, car il n'existe pas de livre aussi précis et complet sur cette technique de méditation.

En tout cas, ce travail de traduction me fait du bien, c'est un travail qui semble revenir souvent dans ma vie et qu'en plus j'aime bien faire. Il va aussi m'aider à éclaircir mes idées et à mieux comprendre les enseignements. Et, par la répétition, ils vont finir par rentrer. Comme je n'ai plus fait de traduction depuis longtemps, il faut que je reprenne la main.

Même si ma passion pour la traduction trouble le calme de mes méditations, j'ai envie de continuer sur ma lancée. La semaine dernière, j'ai fait de longues journées d'écriture et de dactylographie, de 6 heures du matin à 6 heures du soir, sur mon petit banc d'école, en ignorant sans trop de peine les moustiques.

Je suis allé plusieurs fois en vitesse à Chaïya, où je commence à avoir mes fournisseurs attitrés, papeterie, photocopies, mais aussi une marchande de bougies – pour la salle de méditation – et une quincaillerie, car j'ai dû réparer l'installation vétuste de mon *kuti*.

À part mes travaux de traduction, j'ai continué à m'occuper de la bibliothèque, ce qui n'est pas très contraignant. J'ai aussi retrouvé mon emploi de chauffeur pour conduire les gens à Suan Mokkh International où nous travaillons le dimanche à faire du terrassement et à déplacer des tas de terre et de cailloux avec des bêches et des petits paniers, tout cela sous le soleil tropical. C'est bon, un jour par semaine, de faire un peu d'exercice physique, de déjeuner là-bas et, l'après-midi, de boire des noix de coco et de se baigner dans les sources chaudes avant de rentrer.

Le lundi matin, tout le monde est raide et courbatu au yoga. Depuis une semaine, je n'ai pas été très assidu au yoga, car j'ai commencé tôt mes différentes activités. Madame Poinçon voudrait que je suive son cours tous les jours, mais c'est un peu trop pour moi. Surtout un peu trop de Madame Poinçon, qui m'énerve souvent et perturbe le calme de mon esprit pendant des jours entiers.

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

Tous les après-midi, je fais de l'anglais avec elle. Je la fais lire et traduire des phrases anglaises. Ensuite, je le lui traduis oralement le livre *Handbook for Mankind*. Nous l'avons fini hier. Nous avons commencé par deux heures chaque après-midi et, la semaine dernière, Duncan a pris le relais, si bien que je ne l'avais plus qu'une heure. Mais, en plus du travail, il y a toujours de longues discussions qui, lorsqu'elles restent dans le cadre du sujet, sont enrichissantes, mais la plupart du temps elles dévient sur ses idées, ses souvenirs et ses problèmes et se transforment en bavardages stériles. Cela devient vite pesant, surtout quand ça recommence tous les jours. Parfois je l'adore, mais parfois elle m'énerve vraiment et j'ai envie de ne plus la voir. Ou de lui dire ce que je pense de son comportement, et ce n'est pas toujours très gentil.

Mais ces moments de réaction de ma part ne durent jamais très longtemps et, en général, cela se passe plutôt bien entre nous. Hier soir, il y a de nouveau eu un affrontement « d'egos de dictateurs », comme dit Ajahn Po, entre Madame Poinçon et Madame Pratoum, si bien que Madame Poinçon a pris ses affaires et est allée se réfugier dans le hall des scouts. Demain, Ajahn Po devrait lui donner une chambre dans un autre bâtiment, ce qui pourrait arranger les choses.

Le cours de Madame Poinçon a beaucoup de succès et se termine par de longs bavardages qui durent jusqu'à 8 h 15 ou 8 h 30, auxquels je n'assiste généralement pas. Il y a plusieurs personnes qui parlent un peu de français et m'ont remplacé pour traduire, et Madame Poinçon essaie d'introduire dans son cours les quelques mots d'anglais qu'elle a appris. Ça lui a fait du bien de recommencer à enseigner. Je crois qu'elle se sent bien ici et qu'elle a envie de rester jusqu'en automne.

Après une période pluvieuse, il fait de nouveau très beau depuis une semaine et beaucoup moins chaud, me semble-t-il, ou alors c'est moi qui me suis habitué. J'ai vu, il y a une dizaine de jours, toute une série de serpents de différentes tailles, dont un très grand sur ma terrasse. En rentrant un soir, quelque chose m'a mordu le petit orteil. Je n'ai pas vu ce que c'était, ça m'a fait mal, comme une piqûre de guêpe. J'ai bien senti des petites dents qui me mordaient, comme celles d'un chat. J'ai vu aussi un scorpion au-dessus de mon lit et un autre dans mon bureau.

Les moustiques sont en quantité très variable selon les jours et les heures et je ne peux m'empêcher d'en tuer quelques-uns, ce qui me contrarie toujours. Je n'arrive pas encore à les accepter totalement ni, comme dit Ajahn Sumedho, à tellement les aimer que des larmes de joie jaillissent de mes yeux quand ils me piquent !

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

Mes méditations, dans l'ensemble, n'ont pas été très bonnes pendant ces trois semaines, je suis toujours agité, beaucoup de pensées. Mais aujourd'hui, comme la retraite approche, je me sens déjà plus calme. J'ai l'impression d'avoir bien avancé dans ma compréhension du *Dharma* et dans l'observation de mes états d'âme et de mes réactions dans la vie quotidienne. Je comprends aussi que la méditation n'est pas ce qui est le plus important. Si on a un travail à faire, un devoir envers la nature, comme dit Ajahn Buddhadasa, c'est plus important, même si on rate une séance de méditation. Les petits livres d'Ajahn Chah et d'Ajahn Sumedho insistent aussi beaucoup sur ce point.

Pendant ce séjour, j'ai bien intégré ma pratique dans la vie quotidienne et j'ai aussi amélioré mes rapports avec les autres, même s'ils sont encore loin d'être parfaits. J'ai toujours une réaction négative envers les gens qui arrivent et que je ne connais pas. Une fois que je les connais, je les trouve sympathiques. Mais j'ai de la difficulté à faire le premier pas pour établir le contact, j'ai plutôt tendance à me fermer ou à fuir. Je réussis de mieux en mieux à observer mes réactions et mes comportements, c'est passionnant. J'apprends aussi beaucoup en observant les autres et, en particulier, Madame Poinçon, qui n'a pas encore fini d'avoir des problèmes avec son caractère et sa forte personnalité.

1^{er} juin, Wat Suan Mokkh

Ce matin, de nouveau une forte réaction contre Madame Poinçon, qui a complètement perturbé ma méditation. Aucune envie d'aller au yoga, aussi je suis descendu aux sources chaudes. C'était beau et calme, mais mon esprit était agité et, sur le chemin, je ressaisais tout ce que j'aimerais lui dire, comment je la perçois et comment je comprends ses problèmes. Pourquoi est-ce que je réagis aussi violemment ? C'est une chose que j'essaie d'analyser, mais que je n'arrive pas à comprendre. Heureusement, cet état de réaction est impermanent, il dure quelques heures et passe.

Pourtant, il est 8 h 30, et même si la réaction semble passée, je sens qu'elle est encore là, en profondeur, qu'elle n'est pas déracinée, mais qu'elle va réapparaître à la première occasion. Je me demandais, ce matin, s'il fallait une rupture, que je m'éloigne de Madame Poinçon, que je cesse de suivre ses cours de yoga, même à Tahiti. Car, en comprenant mieux son caractère et les motivations qu'il entraîne, je perçois mieux ses limites et celles de son enseignement. Pour le zen, je n'ai jamais

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

vraiment suivi son enseignement, je n'y suis pas allé souvent depuis quatre ans car, dès le début, je n'étais pas tout à fait d'accord avec elle.

Depuis la retraite de février, j'ai eu la révélation que ce qu'elle enseignait n'était qu'un tout petit aspect de la méditation qui, pour elle, ne consiste qu'à calmer le corps. Mais l'exploration du mental, des sensations, de la vérité, elle ne l'a jamais abordée. Bien sûr, intégrer les enseignements de Suan Mokkh dans son approche de la méditation obligerait Madame Poinçon à revoir son enseignement et donc ses idées, et, en conséquence, à les remettre en cause, ce qu'elle ne semble pas encore prête à faire.

En ce qui concerne le yoga, je n'ai aucun point de comparaison ni aucune connaissance qui me permettent de juger son enseignement. La seule chose que je peux observer est que, quoi qu'elle en dise, je n'ai pas fait beaucoup de progrès en quatre ans. Mais je ne sais pas si ça vient de moi ou de son enseignement.

Une autre chose dont je me rends compte est que son enseignement n'a pas du tout évolué depuis quatre ans, elle ne le remet pas en question et est tellement sûre de la supériorité et de la perfection de ce qu'elle enseigne qu'elle est fermée à toute idée nouvelle et à tout progrès.

En comparaison, je vois comment l'enseignement de Suan Mokkh a évolué en quelques mois, comment les moines se remettent en question sans cesse et cherchent de nouvelles approches et de nouvelles façons d'exprimer et de transmettre leurs connaissances ! Même l'approche d'Ajahn Buddhadasa évolue sans cesse. L'enseignement doit être quelque chose de vivant, qui bouge, qui se transforme. Celui de Madame Poinçon me semble fossilisé. Il n'est pas mauvais pour autant, il contient beaucoup de très bonnes choses, mais comme il n'évolue pas, on en a vite fait le tour. C'est pourquoi les nouveaux élèves sont toujours émerveillés et séduits, je l'observe ici aussi.

Julien et d'autres sont choqués par son comportement et sa façon de parler et trouvent qu'elle ne vit pas en accord avec ce qu'elle enseigne. Mais bien sûr, personne n'ose rien lui dire. Son attitude et son âge imposent le respect, donc le silence. Et si elle insiste si ardemment sur le respect qu'elle estime qu'on lui doit, c'est bien pour éviter d'être confrontée à sa propre vérité, de l'apprendre de la bouche des autres.

Je ne peux m'empêcher, parfois, de lui manquer de respect et de lui dire ce que je pense. Je ne sais pas si c'est bien, sans doute pas ! C'est un

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

cas flagrant où je ne parviens pas à contrôler mes paroles. Ce matin, comme elle répétait encore une fois l'histoire de Madame Pratom qui a voulu, selon elle, la gifler, et qu'elle la traitait de malade, je lui ai dit qu'elle ne cessait de critiquer et de juger les autres et qu'elle se trouvait toujours tellement supérieure à tout le monde. Elle n'a pas apprécié ma remarque et est partie fâchée.

Finalement, ce matin, Ajahn Po lui a donné une chambre individuelle dans une maison qui est en face de la cuisine. J'espère qu'ainsi il y aura moins de problèmes.

Le besoin de supériorité de Madame Poinçon et son ego dictatorial ne facilitent pas ses rapports avec les gens et empêchent une communication harmonieuse. Mais elle ne s'en rend pas compte. Elle ne se rend également pas compte qu'elle parle autant. Et que c'est la plupart du temps pour se jeter des fleurs, pour étaler son savoir ou pour critiquer les autres. Quand ce n'est pas pour faire le gendarme et dire aux autres ce qu'ils doivent faire ou ne pas faire. À la longue, ça devient agaçant !

À côté de ça, elle peut être adorable et pleine de bonnes intentions. Madame Pratom aussi, me disait Ajahn Po, est pleine de bonnes intentions et a un bon fond. Le fait est qu'elles ont toutes les deux le même genre de caractère. C'est pourquoi elles s'affrontent si violemment. Mais si je dis à Madame Poinçon que Madame Pratom n'est que son reflet, elle ne me parlera plus jamais. Enfin, c'est comme ça !

Comme disait le Dalai-Lama, nos ennemis sont nos meilleurs maîtres et sont ceux qui peuvent nous apprendre le plus. Madame Poinçon préfère fuir ses ennemis que de profiter de leurs leçons ! Il est triste de constater qu'après avoir passé deux mois ici elle ne semble pas avoir profité des enseignements Suan Mokkh. Les a-t-elle même entendus ? Dans ce que je lui traduis, elle approuve et commente abondamment ce qui correspond à ses idées, mais réfute ou n'écoute pas ce qui est contraire ou nouveau. Et quand on parle tout le temps, il n'est pas facile d'écouter les autres. Si elle pratiquait l'attention et l'observation de soi, elle pourrait apprendre à mieux se connaître et à maîtriser son ego de dictateur.

Mon problème est que c'est moi qui suis le plus perturbé dans toute cette affaire. Et j'ai l'impression que tout ce que j'essaie de lui expliquer ou de faire pour elle a l'effet contraire ou pas d'effet du tout. Je réalise que, dans le passé, mes expériences dans ce sens ont souvent été

négligentes et m'ont appris qu'on ne peut pas changer les autres s'ils ne veulent pas changer. Mais je n'ai pas encore appris la leçon !

Je remarque que lorsque j'essaie d'aider les autres, cela me conduit souvent à des problèmes. Ma façon d'aider les autres n'est sans doute pas la bonne. Même si j'ai l'impression, dans le cas présent, que mon action est désintéressée, peut-être que, d'une certaine manière, elle ne l'est pas. Est-ce que j'essaie de me donner trop d'importance ou de changer le sens de nos rapports de force ? Est-ce que je me laisse entraîner dans son jeu de pouvoir ? Il est sûr qu'ici j'ai beaucoup d'avantages sur Madame Poinçon, je comprends l'anglais et je peux suivre les enseignements et les discussions.

Il me semble que notre relation est toujours basée sur la confrontation, une sorte de lutte, de rivalité. Ce n'est pas très positif et c'est surtout très fatigant. Mais j'ai l'impression que c'est la seule façon de ne pas me faire dévorer. Décidément, les rapports avec les femmes ne sont jamais simples, même lorsqu'elles ont soixante-six ans. Au moins, quand elles sont jeunes, elles ont des attraits qui masquent leur mauvais caractère. En tout cas, après cinq semaines de rapports quotidiens avec Madame Poinçon, je ne me vois pas du tout partir en voyage avec elle, même pour deux ou trois jours !

Il faut que j'analyse bien cette situation et que je m'efforce de comprendre pourquoi elle me perturbe autant. Le mieux, bien sûr, serait que j'accepte Madame Poinçon comme elle est. Et si je n'en suis pas capable, que je me libère de son emprise. En attendant, à défaut de dire à Madame Poinçon ce que je pense d'elle et de cette situation, je l'écris dans ce journal. Cela me fait du bien et me soulage !

11 juin, Wat Suan Mokkh

La retraite, ma troisième, vient de se terminer. Il a fait beau tout le temps, à part quelques averses. Les après-midi ont été chauds, mais avec une agréable petite brise, et les nuits fraîches, avec de beaux ciels étoilés. Pour l'instant, le climat de Suan Mokkh me convient parfaitement, mais je ne connais pas encore la mousson.

Cette fois je suis arrivé à garder le silence et à éviter Madame Poinçon, bien que je n'aie pas toujours pu éviter d'entendre sa voix. J'ai suivi son cours de yoga le premier jour seulement. Les deuxième et troisième jour, je n'ai pas fait de yoga, et ensuite je l'ai fait tout seul, loin de la foule, devant une petite maison qui est située derrière le hall des

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

scouts. Après trois jours de réaction intense contre Madame Poinçon, pendant lesquels j'étais prêt à abandonner définitivement son yoga, j'ai réalisé qu'il me faisait quand même du bien et qu'il m'aidait à équilibrer ma respiration, qui est la chose qui m'a causé le plus de problèmes pendant cette retraite.

Les trois premiers jours, j'étais très énervé et ensuite plutôt essoufflé ou suffoqué, ce qui ne facilitait pas mes méditations. Pourtant, le cours était calme et paisible, pas trop de monde, peut-être soixante-dix personnes au début et entre trente et quarante à la fin. Des gens calmes, pas d'excentriques, d'excités ni trop d'indisciplinés, ce qui était bien agréable.

Il y avait de nouveau trois jours de méditation sans enseignements, ce qui me convenait parfaitement. Les cours de méditation étaient donnés par Tan Santikaro et le *Dharma* était enseigné par Tan Viriyanando et deux fois par Tan Dussadie, mais son anglais n'est pas très facile à comprendre. Pour le dernier cours, hier soir, Tan Santikaro nous a parlé du travail, une variation de son cours de la dernière fois sur le devoir. J'ai de nouveau pris des notes. Ajahn Buddhadasa n'a donné qu'un enseignement, car hier il était malade.

Même si ce cours ressemblait à celui de février, chaque cours est différent et apporte son cortège de nouvelles connaissances et de nouvelles expériences personnelles. Premier progrès, je n'ai presque pas eu mal aux jambes. J'ai quand même changé régulièrement ma position, m'asseyant soit en demi-lotus soit avec les deux jambes pliées posées à plat sur le sol. Pendant les bonnes méditations des derniers jours, je pouvais rester une demi-heure ou plus sans bouger ni changer de position.

Je n'ai pas été fatigué, à part une ou deux fois le soir après 21 heures. Il faut dire que, contrairement aux retraites précédentes, je faisais une sieste l'après-midi et aussi une autre, plus courte, le soir après le thé. Cela me permettait de me détendre, car ma respiration était toujours agitée et j'avais de la difficulté à trouver un souffle naturel et profond.

Les premiers jours, j'ai sonné la cloche, la longue sonnerie, quatre fois par jour. C'était une expérience intéressante, j'essayais de frapper très méthodiquement et d'améliorer à chaque fois mon rythme. Mais, après quatre jours, j'ai commencé à avoir mal aux oreilles et je crois que ça m'énervait, ce qui n'arrangeait rien à mon état déjà très agité.

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

Si je me suis calmé par la suite vis-à-vis de Madame Poinçon, le problème n'a jamais complètement disparu et il revenait me hanter régulièrement. Depuis hier, on a recommencé à n'entendre qu'elle ! Ce matin, je rentrais tranquillement des sources chaudes en compagnie de Manuela, une belle Allemande qui ressemble à Nathalie, et nous nous étions arrêtés pour regarder un troupeau de buffles. Madame Poinçon est retournée sur ses pas pour nous rejoindre et nous faire un commentaire sur les buffles, dont nous n'avions nullement besoin pour contempler ce spectacle bucolique. Puis son bla-bla a continué sans interruption jusqu'au monastère. C'est vraiment maladif chez elle !

Je ne sais pas si je vais arriver à me retenir de lui dire franchement ce que je pense à ce sujet. Elle m'énerve de plus en plus et je songe à avancer mon départ. C'est triste d'en arriver là, mais c'est comme ça.

Pour en revenir au cours, j'ai trop mangé depuis mon arrivée ici et, depuis quelques jours, je suis écœuré. J'ai dû réduire mes portions et sauter quelques repas, mais c'est difficile, car j'aime bien cette nourriture.

Quant à la méditation, elle a bien été pendant les cinq derniers jours. J'ai fait surtout de la méditation assise, et de la méditation marchée seulement quand ça n'allait pas du tout. Mon plus gros problème a été la respiration, et je n'ai pas encore bien compris comment la calmer et la rendre régulière et naturelle, et comment trouver le bon souffle pour calmer le corps. C'est une question qui n'est pas si évidente. Tan Santikaro n'a pas voulu y répondre et il nous a dit qu'Ajahn Buddhadasa ne voulait pas y répondre lui non plus. Il faut sans doute trouver la réponse par soi-même.

À mon avis, le calme mental et la relaxation du corps permettent de calmer la respiration. Et inversement, une respiration calme permet de calmer le mental et le corps. Je pense que tout est relié et qu'ils se calment mutuellement les uns les autres.

L'attention, semble être un des aspects les plus importants de la pratique et, deux jours avant la fin du cours, j'ai relevé un truc dans un texte qu'on nous a lu qui m'a beaucoup aidé. Curieusement, c'était la première chose que j'avais apprise sur la méditation, il y a plus de quatre ans, en lisant un petit livre de Lawrence LeShan, *How to Meditate* (*Comment méditer*), lors de mon premier séjour aux îles Marquises. Il s'agit simplement de compter les respirations. Cette fois, c'est Thich Nhat Hanh, un moine vietnamien qui vit en France, qui le dit. Il conseille de

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

compter jusqu'à dix et de revenir en arrière jusqu'à un. C'était après le chant et j'ai tout de suite essayé.

En comptant pendant quelques minutes sans me laisser distraire par des pensées discursives et sans me tromper, je suis arrivé à calmer mon souffle et à atteindre un bon *samadhi*. J'ai utilisé cette technique à chaque séance depuis deux jours et elle a très bien marché, sauf un soir où j'étais trop fatigué et ce matin où j'étais trop distrait. Quand je réussis à garder mon attention sur le comptage, entre cinq et dix fois allez et retour, c'est infaillible. Et cela semble même fonctionner pour la méditation marchée.

Dans un livre que j'ai commencé hier, Ajahn Lee¹²⁴ dit que la méditation consiste en trois choses : penser – prononcer le mantra *bouddho* ou compter –, l'attention et le souffle. Il faut que je parvienne à mieux connaître et observer ma respiration car, dans le système d'*anapanasati*, l'attention à la respiration, tout est basé sur la respiration. Ma façon d'observer mon souffle est souvent confuse. Quand j'essaie de garder mon attention au bout du nez, je n'y parviens pas encore très bien, quand j'essaie de suivre le souffle, je ne le fais pas toujours dans le bon sens, et je confonds souvent l'inspiration et l'expiration.

Quand j'utilise la technique du comptage, j'ai une impression générale du souffle, sans localisation précise, et c'est pour l'instant ce qui donne les meilleurs résultats, les plus rapides et avec le moins d'effort de concentration. Les derniers jours, presque toutes mes séances de méditation ont été bonnes, à des degrés divers. Je ne crois pas avoir vraiment ressenti la béatitude, mais j'ai souvent été très calme et je suis parvenu deux fois à contempler l'impermanence. La première fois, cela ressemblait à la danse de Shiva, un mouvement frénétique et rapide de tous les éléments, de toutes choses en interrelation. Hier, j'ai eu la vision que mon corps se désintégrait, il n'avait plus de contour précis, des particules en sortaient et se mêlaient à celles de tous les autres êtres et objets de mon environnement. Une vision horrible et désagréable. À la fin, j'étais essoufflé, mon cœur battait et je me sentais tellement ébranlé que j'ai dû arrêter l'expérience.

D'autres fois, j'étais dans un état très calme et paisible, avec une forte attention à ma respiration, mais sans vision particulière. Parfois je me

¹²⁴ Ajahn Lee Dhammharo (1907-1961) : maître thaïlandais de la tradition de la forêt, renommé pour ses enseignements sur la méditation. Il fonda Wat Asokaram, un monastère de méditation situé près de Bangkok.

sentais joyeux ou simplement heureux d'être là, assis dans le moment présent. Chaque séance m'a apporté quelque chose de nouveau et de positif, et le niveau moyen de mes méditations fut nettement plus élevé que dans le passé. Je n'ai pas eu de séance aussi forte qu'en février – ou bien je m'y suis habitué – mais beaucoup moins de séances frustrantes et sans intérêt. Il semblerait donc que je progresse.

Moins de choses me perturbent, à part mes réactions à Madame Poinçon, la fumée des serpentins anti-moustiques, parfois mes projets d'avenir et une fois la cloche d'une vache qui paissait devant le hall. La plupart du temps, je n'étais plus perturbé par des pensées extérieures à la méditation. Par contre, je pense peut-être trop à ma méditation, à ce qui m'arrive et à ce que je devrais faire. Quand je compte mes respirations, ces pensées-là s'arrêtent aussi et ça va mieux, sans que je ne fasse rien. Dès que je veux diriger les opérations, ça va moins bien, et cela me demande beaucoup plus d'efforts, pour des résultats qui ne sont pas à la hauteur de mes attentes. En fait, le secret est de lâcher prise, tout en restant conscient et en observant ce qui se passe. Ce n'est pas évident, mais j'apprends, même si je ne suis pas au bout de mes peines !

13 juin, Wat Suan Mokkh

Samedi, fin de journée difficile. J'ai de nouveau mal digéré ce que j'ai mangé et j'ai été malade tout l'après-midi. Je n'ai pas mangé samedi soir, hier matin j'ai mangé un paquet de biscuits et le reste de la journée je n'ai mangé que des fruits. Aujourd'hui, je vais aller manger dans le restaurant végétarien qui est en dehors du monastère. Je suis saturé de la cuisine de Madame Pratoum et je ne la digère plus. C'est le moment que je parte. J'ai envie de pain et de fromage. Le riz et les bananes me sortent par tous les pores de la peau.

Samedi, à l'heure du thé, Madame Poinçon est venue m'apporter des photos, nous avons causé cinq minutes, mais j'ai senti que le contact était rompu. Tout ce qu'elle a réussi à me dire est que j'avais l'air pâle et fatigué. En effet, samedi, j'étais très fatigué, le contrecoup du cours, le relâchement de la concentration et de l'effort après dix jours de pratique intensive, cela me fait ça à chaque fois.

Je me suis promené entre 6 et 7 sous le beau ciel clair du soir, tournant en rond dans le pré devant le hall des scouts, plutôt déprimé, l'esprit plein de doute et de confusion. À 19 heures, je me suis couché et ai fait une longue nuit réparatrice.

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

Hier matin, j'étais calme et ai bien médité. À 6 heures, je suis descendu à Suan Mokkh International et ai médité encore une heure dans le calme du matin dans mon petit pavillon de bambou recouvert de feuilles de cocotier. Pendant quelques instants, je me suis assis dans la position du lotus, même si elle n'était pas encore parfaite.

Plus tard, nous sommes redescendus à Suan Mokkh International pour travailler, à pied cette fois, car la voiture était en panne. Toute la journée, nous avons fait le rouleau compresseur en plein soleil, tirant à dix ou douze au moyen d'une corde un lourd rouleau pour aplanir la cour d'un des deux bâtiments de logements. À midi, j'ai discuté longuement et calmement avec Ricardo, un Brésilien, et Eva, une jeune Danoise.

Mais j'ai passé toute la journée à observer Madame Poinçon du coin de l'œil. J'étais de nouveau consterné par son son babillage incessant et son comportement, courant à gauche et à droite pour faire la loi ou ajouter son grain de sel. Je n'arrive pas à rester indifférent et je réagis très mal. Ce matin, je n'ai cessé d'y penser et, cette nuit, j'ai eu une longue insomnie pendant laquelle mon esprit était complètement obsédé par ce problème.

Comme cela n'a pas l'air de s'arranger, j'ai l'intention de partir plus tôt que prévu et d'aller passer quelques jours dans les îles. Je pensais que j'arriverais à retrouver des sentiments plus bienveillants vis-à-vis de Madame Poinçon et à reprendre pendant une semaine mes lectures et mes discussions avec elle. Mais je crois que ce n'est plus possible, que je ne pourrais pas m'empêcher de lui dire ce que je pense, ce qui aggraverait encore les choses et ne servirait probablement à rien. Et me ferait finalement surtout du mal à moi.

Je crois que la fuite est la solution la plus sage et la plus sûre. Je ne sais pas encore ce que je dirai à Tahiti. Vaut-il mieux avertir les autres de ce que j'ai compris ou crois avoir compris ou les laisser dans l'ignorance ? Il vaut sans doute mieux ne rien dire. Il faut que j'apprenne à contrôler mes paroles et ne pas faire ce que je reproche à Madame Poinçon. Au moins l'observation de Madame Poinçon m'aura appris beaucoup de choses.

Hier soir, nous avons eu une discussion sur la communication et justement le cas des gens qui parlent beaucoup et disent des inepties est venu sur le tapis. Tan Viriyanando a dit que, dans ces cas-là, il vaut mieux ignorer le bavard ou refuser le dialogue, car il n'y a pas de communication possible et on perd son temps. Nous sommes arrivés à

la conclusion que la parole doit être juste et l'intention pure. Il faut donc être parfaitement attentif aux intentions qui nous incitent à parler.

Madame Poinçon est intervenue deux fois en croyant suivre parfaitement le débat, mais à chaque fois elle était complètement à côté du sujet. Ensuite, elle a cru comprendre les réponses du moine comme des approbations de ses propres opinions et maintenant elle est sûrement convaincue que les maîtres approuvent ses vues et qu'elles correspondent exactement à l'enseignement de Suan Mokkh, ce qui est loin d'être le cas. Et elle va probablement continuer à enseigner ses propres idées, mais en disant que ce sont celles d'Ajahn Buddhadasa.

Je remarque aussi qu'elle n'a pas compris la méditation telle qu'elle est enseignée ici, qui n'est pas qu'un exercice physique, mais fait intervenir le mental. Elle n'a pas compris non plus l'importance de l'attention, qui est le pivot de ce système. Sinon je pense que son comportement n'en serait pas aussi dépourvu.

Je me rends compte qu'elle ne comprend souvent les choses qu'à moitié, car elle n'écoute pas jusqu'au bout. Et ce fut sans doute déjà le cas avec ses autres maîtres. Mais elle est tellement convaincue d'avoir bien compris, de sa compétence et de sa supériorité qu'elle expose tout cela avec autorité, avec bonne conscience et sans aucune hésitation. Ainsi, séduits par son charisme, ses disciples l'écoutent et croient tout ce qu'elle leur dit. Mais, arrivés à un certain point, ils n'arrivent plus à faire la part des choses entre le vrai et le faux, ni à trouver les pièces manquantes du puzzle.

Je comprends maintenant le malaise que j'ai toujours ressenti en écoutant les enseignements de Madame Poinçon, que je n'ai jamais trouvés clairs. J'ai été retenu par les nombreux bons éléments qu'ils contiennent, mais ai toujours été frustré par les points obscurs et les lacunes. C'est pourquoi j'ai été tellement enthousiasmé par mon premier cours à Suan Mokkh où je trouvais enfin ce que je cherchais, la clarté et la lumière d'un enseignement complet et solide.

Quant à Madame Poinçon, le fait que son comportement ne soit pas en accord avec ce qu'elle enseigne est bien un signe que quelque chose n'est pas juste. C'est en l'observant en dehors du cadre protégé de son petit royaume, l'école de yoga de Tahiti, que je m'en suis vraiment rendu compte. J'avais déjà eu une impression désagréable à Phœnix et aussi lors d'une balade que nous avons faite ensemble à Tahiti.

Même si je vais m'efforcer de rester en bons termes avec elle, je crois que notre relation de maître à disciple ne sera plus jamais comme avant. Cela va peut-être me permettre de découvrir enfin ce qu'est le yoga, avec un autre maître !

16 juin, Wat Khao Tham

Arrivé ce matin de bonne heure à Ko Pah Ngan, ma nouvelle île de rêve. Le Wat Khao Tham est perché dans la montagne. Je suis assis à côté d'une petite chapelle, avec une vue sur la mer couverte de moutons par un fort vent d'est. Dans le lointain, Ko Samui et d'autres petites îles. Sur la droite, une plaine avec d'immenses cocoteraies et, au milieu, une grande clairière qui ressemble presque à un golf. Le monastère est perdu dans la végétation et les fleurs. On se croirait en Polynésie. La route en terre battue venant du port m'a fait penser aux routes de Tahaa¹²⁵. Il y a un petit récif de ce côté de l'île, mais le lagon ressemble plutôt à un marécage avec des bancs de sable.

Je suis parti hier à 16 heures de Suan Mokkh avec Manuela sous une pluie battante, et nous avons passé la soirée à Surat Thani dans une panne d'électricité. Je me suis offert une longue séance de coiffeur dont j'avais vraiment besoin. En voyant ma tête dans un miroir, après deux mois de vie monastique, j'ai été effrayé, la barbe trop longue et les traits tirés, car, depuis plusieurs jours, je suis très fatigué. J'ai eu droit à un shampoing à la lumière des bougies et, en sortant, j'avais une meilleure mine et le cuir chevelu plus détendu. Nous avons mangé dans un restaurant chinois quelconque et grignoté des pâtisseries et des fruits sur le marché du port avant de nous embarquer dans le caboteur de Ko Pah Ngan, un petit cargo en bois à trois étages chargé de paniers de légumes et de ballots divers. Le troisième étage est un grand dortoir, le sol est couvert de matelas et, comme il n'y avait qu'une douzaine de personnes, nous avons toutes nos aises pour passer une bonne nuit et faire enfin une grasse matinée avant notre arrivée vers 6 heures à Tong Sala, le chef-lieu de l'île.

Wat Khao Tham est un endroit superbe et d'un calme parfait. Ça change bien de Suan Mokkh ! Ces derniers jours, comme je me sentais très fatigué, j'étais bien décidé à rentrer la semaine prochaine à Tahiti.

¹²⁵ Tahaa : une île de l'archipel de la Société que j'affectionnais particulièrement.

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

Mais depuis notre arrivée ce matin, je me sens beaucoup plus détendu. J'ai envie de participer à la retraite qui dure jusqu'au 26 et de repousser mon retour d'une semaine. Puisque je suis là, autant faire cette nouvelle expérience d'une retraite un peu différente.

Steve et Rosemary¹²⁶, le couple qui organise les retraites, m'ont très gentiment accueilli et la nourriture est délicieuse. Comme il n'y a qu'une quinzaine de personnes et quelques moines, l'ambiance est paisible et bien différente de la foule et du va-et-vient incessant de Suan Mokkh. C'est tout à fait ce qu'il me faut, l'air de la mer, une vue magnifique, une luxuriante végétation tropicale et une petite brise fraîche. Que pourrais-je rêver de mieux ?

J'ai aussi envie d'aller un peu plus loin dans ma pratique. La dernière retraite n'a pas été facile pour moi et m'a laissé un sentiment de frustration. Ici, c'est un autre genre de retraite, plus calme, avec moins de paroles et d'activités et plus de méditation.

Les derniers jours à Suan Mokkh m'ont quand même été très profitables à bien des égards, même si je n'étais pas en état de méditer, mon esprit trop agité par des pensées et des préoccupations diverses. J'ai apporté quelques corrections à mon résumé de la retraite de mai et ai lu un intéressant livre en français sur les quatre fondations de l'attention.

J'ai eu aussi une longue conversation avec Tan Santikaro qui m'a permis de résoudre mes problèmes avec Madame Poinçon avant mon départ. Je ne lui en avais pas parlé, mais, curieusement, il était au courant. C'est lui qui a amené le sujet et ça m'a fait du bien de pouvoir en parler. La principale leçon à en tirer, selon lui, est qu'il ne faut pas considérer les autres comme des entités personnelles, mais comme des agrégats de causes et de conditions qui n'ont aucune existence indépendante et permanente.

J'ai bien repensé après coup à ce qu'il m'a dit, j'ai développé cette idée dans mes notes et maintenant elle me semble tout à fait évidente. J'ai aussi compris qu'il ne fallait pas que je me fixe sur les défauts de

¹²⁶ Steve et Rosemary Weissman (nés en 1949 et 1952) : enseignants bouddhistes américain et australienne. Après avoir pratiqué la méditation et étudié les enseignements bouddhiques dans différents pays d'Asie, ils découvrent Wat Khao Tham en 1987. Sur la demande de l'abbesse du monastère, Mae Chi Ahmon, ils commencent en 1988 à y donner régulièrement des retraites de méditation pour les Occidentaux.

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

Madame Poinçon, mais que je voie aussi ses qualités. Alors ce gros problème s'est dégonflé et il n'en est rien resté. Cependant ces quelques paroles malheureuses m'ont fait souffrir pendant près de quinze jours, c'est vraiment stupide. Il faut dorénavant que je fasse plus attention à mon langage !

J'ai revu plusieurs fois Madame Poinçon avant mon départ, tout s'est arrangé sans problème et nous nous sommes quittés en très bons termes. J'ai compris aussi qu'elle avait fait un travail très positif en donnant son cours de yoga et qu'elle avait aidé beaucoup de gens qui avaient des problèmes physiques ou psychologiques, en particulier avec la méditation. Il semble que certains débutants sont fortement ébranlés par les retraites, et que les moines, en dehors des conseils techniques sur la pratique et des explications sur le *Dharma*, ne sont pas capables de faire grand-chose pour les aider.

Madame Poinçon regrettait que je ne sois pas venu au yoga, mais elle a bien compris que j'avais besoin de calme et de silence et de cesser d'entendre pendant quelques jours les explications que je connais par cœur, mais qu'elle est bien obligée de répéter aux débutants. Elle a enregistré une cassette pour l'école de yoga de Tahiti, que je n'ai pas encore écoutée. Madame Poinçon pense rester à Suan Mokkh jusqu'en août et elle voudrait aller en Chine pour apprendre des techniques de massage enseignées par les femmes du soleil.

J'ai enfin compris que si je suis là aujourd'hui, c'est bien grâce à Madame Poinçon. C'est elle, depuis quatre ans, qui a planté en moi les graines du bouddhisme et les a arrosées patiemment, semaine après semaine, avec son enthousiasme communicatif, sa présence charismatique, son inlassable énergie et ses conseils bienveillants. C'est elle qui, par son incessant besoin de communiquer ses connaissances, ses découvertes, ses aspirations et sa compréhension personnelle des choses, a éveillé en moi l'intérêt et la curiosité pour la spiritualité, ainsi que la soif de lire et de voyager pour en savoir plus. Cette réalisation m'a finalement permis de transformer l'irritation engendrée par des comportements qui perturbaient ma tranquillité intérieure encore fragile, en gratitude pour tout ce qu'elle m'a apporté et en compassion pour les difficultés qu'elle a rencontrées depuis son arrivée à Suan Mokkh.

J'ai continué à mal digérer la cuisine de Madame Pratoum et, les derniers jours, je suis allé manger au restaurant végétarien où c'était nettement mieux, mais pas très abondant. J'ai aussi cédé à des envies

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

gourmandes pour des petites friandises sucrées. J'espère qu'ici je vais retrouver un régime plus stable et plus équilibré. J'ai discuté plusieurs fois avec John, un Néo-Zélandais qui vit dans les monastères d'Asie depuis plus de deux ans et semble avoir beaucoup d'expérience de la méditation. J'ai eu un très bon rapport avec lui et j'ai aussi lié des contacts sympathiques et intéressants avec plusieurs autres disciples que j'étais content d'avoir pu connaître un peu mieux après la retraite. Tous les gens qui sont ici, me disait Tan Santikaro, sont plutôt de bonnes personnes, puisqu'ils sont ici. Et c'est bien vrai, même si chacun a ses petits défauts.

Dernier épisode de mon séjour à Suan Mokkh, j'ai fait une donation auprès du moine qui vend les livres et, comme il ne savait pas que m'offrir en échange, il est parti et revenu pour me dire qu'Ajahn Buddhadasa désirait me voir. Il m'attendait dans sa chaise à bascule, je me suis assis en face de lui sur une chaise après avoir simplement fait une petite salutation sans me prosterner au sol. Il m'a parlé pendant plus d'une demi-heure. Il m'a d'abord expliqué ce qu'il appelle la nouvelle vie, la vie en accord avec le *Dharma*, puis il m'a encouragé à aller au-delà du bien et du mal, à transcender tout jugement et toute discrimination. En effet, la dualité entre le bien et le mal, entre ce que nous aimons et ce que nous n'aimons pas, est à l'origine d'une part du désir et de l'attachement, de l'autre de la peur et de l'aversion, les sources de toute souffrance.

Il a dit au moine de m'offrir dix exemplaires de chacun de ses livres en anglais, ainsi que des posters et trois gros livres en thaï illustrés de photos de sa vie et de l'histoire de Suan Mokkh. Je me suis donc retrouvé avec un lourd carton de livres à ajouter à mon léger bagage. Je l'ai déposé dans une agence de Surat Thani après avoir donné un livre de chaque à Madame Poinçon. Ajahn Buddhadasa m'a dit que c'était pour distribuer à mes amis en Suisse et qu'il utiliserait mon don pour imprimer de nouveaux livres et continuer la construction de Suan Mokkh International. J'ai été très ému par cette entrevue à laquelle je ne m'attendais pas. Après m'avoir parlé du bien et du mal, il m'a traduit une partie des légendes des photos de son livre et, malheureusement, j'ai dû prendre congé de lui pour attraper mon bus.

Avant de partir, je lui ai fait cadeau de ma calligraphie chinoise du dragon. Je ne sais pas si c'était une bonne idée. Mais j'ai l'impression que rien ne lui pose de problème et qu'il est bien détaché des coutumes, rites et autres protocoles. S'il ne l'était pas, qui donc le serait ? J'ai pu

remarquer qu'il parle bien l'anglais et qu'il ne quitte pas son merveilleux sourire et sa bonne humeur.

26 juin, Wat Khao Tham

Je passe ma dernière journée au Wat Khao Tham, après dix jours de beau temps sur cette île de rêve qui me fait penser à Tahaa. Je suis assis sur mon banc favori, à côté de la petite chapelle, la vue s'étend sur les cocoteraies et la mer avec des îles aux formes biscornues dans le lointain. J'ai passé beaucoup de temps ici pendant ces dix jours de retraite, tous les moments de libre, en regardant simplement la vue et la mer.

Le monastère est construit sur de gros rochers noirs, au milieu d'une végétation luxuriante dans laquelle se dissimulent les bâtiments. Il est dirigé par une nonne âgée qui a beaucoup de classe. Trois nonnes y vivent en permanence et il y a des moines qui vont et viennent. Hier soir, tout le monde s'est réuni pour chanter au coucher du soleil autour de la chapelle, les trois nonnes, huit moines et sept laïques qui sortaient de la retraite qui s'était terminée le matin. Les étrangers sont ensuite restés à discuter au clair de lune jusqu'à 21 heures dans la brise fraîche du soir.

C'est un endroit paisible et paradisiaque où je passerais bien quelques mois. Il paraît que le monastère a été donné récemment à Suan Mokkh qui possède environ vingt-cinq autres monastères en Thaïlande. Il semble que ce fut Ajahn Po qui envoya Steve et Rosemary au Wat Khao Tham. Ils sont pourtant opposés à la technique de méditation de Suan Mokkh et enseignent une technique différente, basée davantage sur la compassion. Ils préconisent aussi l'observation de toutes les réactions physiques et mentales selon le système birman. Ils pratiquent tous les deux le bouddhisme depuis dix ans, en Amérique, en Australie et en Asie, et sont depuis quinze mois en Thaïlande. Ils ont séjourné à Suan Mokkh et dans un monastère du Nord-Est, puis ont passé deux mois à Bangkok pour suivre un cours intensif de thaï et ils semblent déjà bien se débrouiller dans cette langue.

Ils sont gentils et bienveillants, mais manquent parfois d'ouverture d'esprit. Ils sont sûrs que leur technique est la meilleure et la seule qui marche vraiment. En fait, ils exposent toute une série de techniques différentes, mais insistent beaucoup sur la méditation analytique, le développement de l'attention dans toutes les activités de la vie quoti-

dienne et l'observation des réactions afin de parvenir à les transformer. C'est une approche intéressante et, depuis hier, j'ai eu de longues conversations avec eux qui m'ont permis de mieux comprendre leur enseignement et la manière de l'appliquer.

Les cours théoriques avaient lieu le soir et un peu le matin, et tout le reste de la journée était consacré à la méditation. Mais plus de la moitié de la méditation était de la méditation marchée, ce qui ne me plaisait pas tellement, car j'ai beaucoup de difficulté à marcher sans penser. Au début, j'ai eu beaucoup de doutes vis-à-vis de leur enseignement et ne savais pas que faire. J'hésitais entre ce que j'avais appris à Suan Mokkh, que Steve critiquait âprement, disant que cela ne fonctionne pas à moins de se retirer complètement dans la forêt pour de longues périodes, et ce que j'apprenais ici qui, bien sûr, ne marchait pas tout de suite. Je me retrouvais complètement dispersé et confus, et cela allait si mal que j'ai failli partir après quatre jours.

Heureusement, je suis resté, ai persévéré et ai réussi à regarder mon problème en face et à l'éliminer. Ensuite, tout s'est très bien passé pendant trois jours, je vivais dans un état de joie et de calme permanent, il n'y avait plus de problèmes. J'ai eu de très bonnes séances de méditation assise, mais je trouvais les périodes trop courtes, entre celles de méditation marchée, pour parvenir à une concentration profonde.

Les deux derniers jours, j'ai commencé à avoir très mal aux genoux et ne pouvais plus rester assis. J'ai appris ce matin, en parlant avec Jean-Yves, un Québécois qui pratique la médecine chinoise, que cela pouvait venir des cacahuètes, qui sont très mauvaises pour le foie, les tendons et les muscles. Comme j'ai eu des difficultés de digestion et que je ne supportais plus les légumes, je les remplaçais par des cacahuètes dont il y avait profusion à tous les repas. Et comme j'ai une gourmandise très prononcée pour les cacahuètes, j'en ai nettement abusé. Je crois que je vais les supprimer complètement pour voir la différence. J'ai aussi assouvi ma gourmandise avec les fruits de l'après-midi.

Comme lors de chaque retraite, j'ai ressenti de l'aversion pour certaines personnes sans les connaître et, depuis hier, je constate que ceux que je pensais aimer le moins sont ceux que je trouve maintenant le plus sympathiques, et inversement. Je découvre une fois de plus les méfaits de l'ignorance de la vraie nature des choses et des gens, et comment on peut changer complètement d'avis lorsqu'on parvient à percevoir la réalité.

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

Je pense que j'ai beaucoup appris pendant ces dix jours, mais qu'il me reste beaucoup de matières à décanter. J'ai commencé à comprendre ce qu'est la compassion et j'ai l'impression que c'est une qualité essentielle à développer pour atteindre un niveau supérieur.

Nous n'étions que quinze au début de la retraite et treize à la fin. Comme il y a très peu de passage et de visiteurs, l'endroit est très calme et il n'y a aucun bruit. Tout le monde était très discipliné et silencieux, il n'y avait pas de distraction et peu d'occasions de se détendre ou de rire, d'autant que Steve et Rosemary sont vraiment très sérieux, peut-être un peu trop à mon goût. J'ai regretté l'humour et les éclats de rire de Tan Viriyanando.

Le programme était tous les jours le même, sans changements ni imprévus :

4 h, réveil.

4 h 30 à 5 h 30, méditation assise.

5 h 30 à 6 h 30, yoga. C'était un peu court, mais j'ai fait plusieurs fois la série de postures de Madame Poinçon sur le haut de la colline, à côté du petit temple, dans la solitude matinale, alors que les autres suivaient un cours donné par Rosemary.

6 h 30 à 7 h, méditation assise – trop court à mon goût pour le meilleur moment de la journée !

7 h, repas, puis juste le temps de faire ma toilette et ma lessive.

8 h, balayage des feuilles.

8 h 45 à 9 h 30, méditation marchée.

9 h 30 à 10 h 30, méditation assise avec de courtes instructions au début.

10 h 30 à 11 h, méditation marchée.

11 h, deuxième repas, puis sieste, pendant laquelle j'ai plusieurs fois fait de très bonnes méditations solitaires dans l'ancien hall.

13 h à 13 h 45, méditation marchée.

13 h 45 à 14 h 45, méditation assise.

14 h 45 à 15 h 30, méditation marchée.

15 h 30 à 16 h 30, méditation assise.

16 h 30 à 17 h 15, méditation marchée.

Les après-midi étaient longs, il faisait souvent très chaud et j'ai eu de fortes douleurs dans la nuque et le dos en assise. On pouvait aussi faire

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

de la méditation debout pendant le début ou à la fin de la méditation assise. J'ai essayé quelques fois à la fin, sans beaucoup de succès.

17 h 15, thé et fruits.

18 h 15 à 18 h 45, méditation assise.

18 h 45 à 19 h 15, méditation marchée.

19 h 15 à 20 h, enseignement.

Ensuite, je suis souvent resté méditer jusqu'à 21 h 30 ou 22 heures, seul avec Steve. À la fin, j'avais trop mal aux genoux et j'ai dû arrêter plus tôt, bien que je ne fusse pas fatigué.

Aujourd'hui, j'ai commencé un petit travail de traduction pour Steve, deux cents mots clés de leur enseignement à traduire en français. Ce matin, entre 6 à 8, j'ai fait une grande balade sur la plage et suis revenu par la route. L'île semble très touristique si on en juge par tous les petits bungalows à louer, mais ils sont vides, car juin est la saison la moins touristique de l'année. Mais, comme dit Steve, le monastère ne sera jamais trop perturbé par le tourisme car la plage qui est de ce côté de l'île n'est pas très belle. Le tourisme, sur cette île, est un tourisme bon marché, des jeunes, et, semble-t-il, beaucoup de drogués.

J'ai observé la vie des habitants de l'île, leurs petits villages, leurs cabanes en bois et la récolte du coprah, qui semble être, à part le tourisme, la principale ressource de l'île. Il n'y a qu'une route en terre battue qui s'arrête à une heure de marche d'ici et sur laquelle les gens circulent surtout à moto. Pour aller dans les autres endroits de l'île, il faut prendre un bateau. Ko Pah Ngan est encore en dehors de la foule et des sentiers battus.

Quant au monastère, la nonne qui en est responsable veut y développer l'enseignement de bouddhisme pour les étrangers et elle a entrepris des travaux pour augmenter le confort et le nombre de places. Pour l'instant, ils peuvent loger trente personnes, mais je trouve que le nombre idéal pour une retraite se situe plus entre quinze et vingt. En dehors des périodes de retraite, par contre, il n'y a généralement que cinq ou dix personnes en tout dans le monastère. C'est une vie paisible et l'on se sent en famille.

Comme j'ai déjà retardé mon retour d'une semaine, il faut que je parte demain. Après deux mois de vie monacale, un peu de changement me fera du bien et je me réjouis de retrouver mon régime alimentaire tahitien. Je me dis que moins je m'attarde maintenant, plus vite je pourrai revenir dans ces parages. Au moins, sur cette décision, je crois

qu'il n'y a plus d'hésitation. Si j'ai une ou deux fois remis en question mon départ de Tahiti dans des moments particulièrement difficiles, cela n'a jamais duré plus de quelques minutes. Je n'ai pas repensé non plus au déménagement. Je constate que le passé et le futur ne me posent plus de problèmes importants. Mes plus grosses difficultés sont causées par les événements présents, les gens qui m'entourent, l'enseignement, le programme et les petits désagréments de la vie quotidienne et de la pratique. Et aussi les pensées discursives, que je ne peux pas contrôler et qui me conduisent à imaginer des problèmes qui, si je les regarde en face, ne tiennent pas debout et s'effritent tout de suite.

Après le silence de la retraite, dès qu'on peut de nouveau parler, je retrouve ma difficulté à contrôler ce que je dis et mes réactions aux paroles d'autrui. Mais je fais moins d'actions irréfléchies, à part quelques gestes d'agacement contre les insectes. Ce qu'il faut vraiment que je travaille, c'est l'attention à mes paroles et à mes pensées, afin de mieux les contrôler, et l'attention à mes habitudes, tous les petits gestes quotidiens et automatiques.

Grâce à ce que j'ai appris à Suan Mokkh, je parviens souvent à de bons niveaux de concentration et d'attention dans lesquels je ne suis plus perturbé par les événements extérieurs. Mon esprit est calme et clair et j'ai des aperçus plus ou moins profonds et prolongés de la vraie nature des choses et de l'impermanence. Ce qu'il faut que je comprenne et que j'apprenne à pratiquer c'est la compassion, en particulier la compassion pour soi-même, puisqu'il faut savoir se libérer soi-même de la souffrance avant de pouvoir aider les autres à s'en libérer. Il faut aussi apprendre à se comprendre soi-même afin de pouvoir comprendre les autres. Maintenant, la prochaine étape est de commencer à pratiquer tout ça dans la vie non monastique.

29 juin, Bangkok

Troisième et dernier jour à Bangkok. Il fait beau et chaud, trente-six degrés l'après-midi, mais c'est supportable en mangeant des fruits frais et juteux achetés sur le trottoir et avec une halte de temps en temps dans un centre commercial climatisé. Le plus pénible, c'est le bruit et la pollution qui règnent sur les grandes avenues, mais c'est comme ça. Lorsqu'on vit à Bangkok, on se promène sans doute moins à pied sur les grandes avenues que quand on n'y passe que quelques jours.

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

Car ma dernière idée est de venir m'installer à Bangkok, en tout cas pour trois ou six mois, et, comme les locations ne sont pas très chères, d'y avoir un pied-à-terre. Mon idée est de commencer par apprendre le thaï et je suis allé voir hier l'université américaine que Steve m'a recommandée. Il se débrouille très bien en thaï après trois mois de cours intensifs par la méthode naturelle. On apprend la langue simplement en écoutant, comme les enfants.

Je suis installé à l'hôtel *Royal* qui est confortable et pas cher. C'est un des seuls hôtels situé dans la vieille ville. Ce n'est pas l'endroit des magasins et des restaurants chics, mais c'est près des temples, de la ville chinoise et des vieux quartiers populaires pleins de charme. Je me suis promené le premier soir jusqu'à la ville chinoise où je me suis de nouveau senti très bien parmi les Chinois. Curieusement, j'ai une sorte d'affinité avec les Chinois, comme si j'avais vécu en Chine dans une vie antérieure. C'est une sensation étrange, que je ne ressens pas avec les autres peuples.

J'ai cherché des magasins d'articles de calligraphie et l'on m'a indiqué les quelques librairies-papeteries que j'avais déjà repérées la dernière fois. Il y a quelques pinces, du papier et de l'encre, mais ce n'est pas le luxe et la profusion des magasins spécialisés de Taipei et de Séoul. J'ai parlé chinois avec une dame et cela n'allait pas si mal. Je n'ai pas trop oublié et, avec un peu de pratique, je me débrouillerais très bien. J'ai l'impression que j'ai surtout oublié l'écriture. Je pourrais faire un séjour de quelques mois à Pékin l'été prochain. On m'a indiqué l'adresse d'un professeur de calligraphie et de peinture chinoise, mais il a déménagé.

Hier, j'ai fait quelques achats, deux chemises et quatre livres sur le bouddhisme auxquels je n'ai pas pu résister. J'en ai déjà lu un, sur l'enseignement d'Ajahn Naeb¹²⁷, qui m'a passionné et m'a permis de comprendre un peu mieux que le corps et l'esprit ne sont pas le soi et que les quatre postures – assise, couchée, debout et la marche – sont souffrance, ce qui nous oblige à bouger sans cesse. Et curieusement, en lisant cela hier soir dans mon lit, j'étais si mal installé que je bougeais sans cesse sans trouver le confort.

Il faut dire que retrouver un lit après deux mois de vie monastique où l'on dort par terre est plutôt désagréable. Je dors mal et me réveille avec de violentes douleurs dans le dos. Je me sens fatigué. J'ai fait la

¹²⁷ Ajahn Naeb (1897-1983) : maître de méditation thaïlandaise. Elle enseignait au Wat Sraket à Bangkok.

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

grasse matinée jusqu'à 6 h 30 ou 7 heures et j'ai cessé depuis quelques jours de méditer. J'ai besoin d'une pause dans ma pratique. J'ai toujours des tendances à la gourmandise, surtout pour les fruits et les douceurs, et le fait de me promener parmi ces profusions de nourritures et d'odeurs dans les rues de Bangkok n'arrange pas les choses. Aussi je me suis laissé aller à quelques excès, bien raisonnables d'ailleurs, que je regrette bien vite ensuite.

Après avoir passé deux mois dans la forêt – à part quelques brèves incursions à Chaiya ou Tong Sala –, je suis fasciné par l'abondance des produits de consommation dans les rues et les centres commerciaux, c'est ahurissant ! Et sans céder à toutes ces sollicitations, j'ai dépensé en une journée ici qu'en un mois de vie monastique.

Bangkok est vraiment une ville où je me sens bien, que j'aime beaucoup et qui ne m'a jamais déçu au cours de mes nombreux séjours. C'est un bon signe pour venir y passer quelques temps. Je suis fasciné par tout ce que je vois et je ressens beaucoup de sympathie pour les Thaïlandais, qui sont toujours aimables et souriants. Ils prennent la vie du bon côté et avec bonne humeur, sans se laisser affecter par les petits problèmes, comme les Occidentaux. C'est une des choses que je trouve très positive ici. Et je suis sûr que vivre dans ce pays doit stimuler le développement de la compassion, de la bienveillance et de l'équanimité. En Thaïlande, on voit partout la présence du Bouddha et on la perçoit constamment dans le comportement des gens.

Si, à Bangkok, mon état d'esprit est en général positif et heureux, je me rends compte toutefois de son impermanence. Je traverse parfois de courts instants de dépression, probablement à la suite d'un contact des sens, peut-être inconscient, qui provoque une sensation désagréable dont je n'arrive pas toujours à identifier la cause. Alors, pendant quelques minutes, je me dis que c'est de la folie de vouloir m'installer dans cette grande ville bruyante et polluée. Mais cela ne dure pas et je ne peux pas prendre au sérieux ces violentes et brèves réactions que je vois bien vite disparaître.

Je crois, sans pouvoir vraiment dire pourquoi, que Bangkok est ma ville préférée en Asie. Je ne m'en lasse pas, mon impression est toujours aussi bonne, lors de chaque séjour, et je ne demande qu'à mieux la connaître. Je suis déjà tout excité à l'idée de venir y habiter bientôt. Et quand j'en aurai assez du bruit, de la pollution et de la foule, je partirai passer quelques jours ou quelques semaines dans un monastère. Que rêver de mieux ?

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

Ma dernière soirée à Ko Pah Ngan s'est bien passée. J'ai eu une longue discussion avec Mae Chi Ahmon, l'abbesse, qui m'a fait cadeau d'une photo d'un lotus et d'un chapelet qui protège des serpents pour me remercier de ma donation. Elle m'a invité à revenir quand je voudrais dans sa « famille ». Son père est le Bouddha, m'a-t-elle dit, sa mère est le *Dharma* et tous les résidents du monastère sont ses frères et ses sœurs. C'est une femme merveilleuse qui irradie une grande bonté et une grande force spirituelle, tout en étant d'une grande simplicité, et qui sait exprimer en quelques mots toute la sagesse du *Dharma*. J'espère bien avoir la chance de revenir faire d'autres séjours dans cette île de rêve.

Curieusement, un moine zen américain, Emanuel Sherman, est venu séjourner dans ce monastère en 1962 et, après un ou deux mois, il y est mort du choléra. Ce moine était un peintre. Ajahn Buddhadasa admirait beaucoup son œuvre et a fait construire le théâtre spirituel de Suan Mokkh pour y faire reproduire ses œuvres. Petits événements sans liens apparents, qui trouvent leurs interrelations comme les pièces d'un puzzle. C'est étrange !

Tahiti : le départ (juillet - août 1988)

2 juillet, Faaa, à la maison

De retour avec le beau temps, des nuits fraîches et les courtes journées d'hiver. J'ai eu un petit moment de nostalgie en retrouvant la maison, à 4 heures du matin, dans le silence ponctué par quelques chants de coqs et le clair de lune qui éclairait la piscine et les cocotiers. J'ai essayé de trouver quelques heures de sommeil en me demandant si je ne devrais quand même pas garder mon pied-à-terre tahitien. Mais ça n'a pas duré, je suis descendu en ville et ai vite compris que j'étais déjà presque parti.

L'après-midi, je suis allé voir Monsieur Rossi pour mon déménagement et chercher des cartons. Je dois tout emballer pour le 12 juillet afin que mes affaires arrivent en France à fin septembre, car maintenant les bateaux passent par l'Asie et c'est un peu plus long. Paulette, la propriétaire de la maison, est en voyage en Australie pour un mois et demi, aussi je n'ai pas pu lui annoncer mon départ. Quand elle reviendra, la maison sera déjà vide. J'ai hâte de me mettre à trier et à emballer, d'autant que dans dix jours, tout doit être loin !

J'ai vu Marie-Thé, découragée, qui envisage de déposer le bilan et de quitter au plus vite Tahiti. Les affaires marchent mal et elle n'a pas vendu d'autres tableaux. Les années d'abondance pour les peintres, à Tahiti, semblent bien finies, et c'est une raison de plus pour partir. J'ai vu ensuite Sophie et Pascal, ils vont bien et leur agence marche très fort. Probablement que quand les affaires vont mal, les gens font plus de publicité ! Puis j'ai rendu visite à Monsieur Divoux, avec qui j'ai commencé une longue discussion sur le bouddhisme qui continuera ces prochains jours.

Mon voyage s'est bien passé, sans histoire, en compagnie d'Anaïs Nin et de son *Journal* des années 1930. Courte escale à Sydney où il faisait froid et où je n'ai pu m'empêcher d'acheter six livres sur le bouddhisme. Pas grand-chose de captivant pour ma dernière journée à

Bangkok, beaucoup couru en vain pour faire quelques achats. J'ai vu mon futur professeur de peinture chinoise, qui n'était pas un vieux patriarche mais un jeune garçon fluet. Un peu déçu !

5 juillet, Faaa, à la maison

Je suis dans les cartons jusqu'au cou. Charrette, car tout doit être emballé le 12. Mais j'ai déjà bien avancé et d'ici deux ou trois jours je devrais avoir fini. Le plus tôt sera le mieux. Ainsi je pourrai me détendre et vivre dans une maison vide le mois qui me reste avant mon départ, le 17 août. J'ai déjà réservé mon vol.

Je me suis vite remis à l'heure tahitienne et n'ai pas chômé depuis mon retour. Je travaille sans relâche de 7 heures du matin à 10 heures du soir. Il y a surtout beaucoup de livres. Beaucoup plus que je pensais. Dans ce domaine, j'ai vraiment les yeux plus gros que le ventre. Je ne peux d'ailleurs pas tout avaler, puisqu'il y a environ la moitié des livres que je n'ai pas encore lus. Il faut que je commence à me calmer. J'ai d'ailleurs déjà commencé ! Je ne garde ici que des bagages relativement légers, les livres que j'ai achetés à Sydney, un petit matériel de peinture et de calligraphie, quelques livres de chinois, mon sac de golf et quelques habits pour ces prochaines semaines ici et pour le mois que je passerai en Europe avant l'arrivée de la caisse, à fin septembre.

Je jette beaucoup de choses, mais pas encore assez. Certaines boîtes de dossiers, je les reprends plusieurs fois et, à chaque fois, je jette un peu plus. Mais un attachement à des papiers qui pourraient peut-être me servir un jour me retient. C'est stupide, mais je ne peux pas non plus m'éterniser sur cet emballage et, s'il y a un ou deux cartons de plus à Musiège, avec tout ce qu'il y a déjà là-bas, ce n'est pas bien grave. Je n'ai pas encore attaqué les tableaux, je garde ce plaisir pour la fin. Au moins, cette fois, je suis sûr que je ne consacrerai pas plus d'une semaine à mon déménagement. C'est parfait !

J'ai médité hier matin pendant une heure, cela n'allait pas trop mal. Les autres jours, je me suis réveillé trop tard et j'étais trop excité par l'envie de me mettre tout de suite au travail. Samedi après-midi, je suis allé au golf et j'ai joué avec Hiti. Quelques bons coups, mais dans l'ensemble mon jeu n'était pas brillant, ce qui ne m'a pas étonné, mon esprit est ailleurs.

J'ai déjeuné hier avec Marie-Thé, qui a vendu sa galerie en gardant vingt-cinq pour cent des parts. Elle part en France pour présenter les

peintures de Marie-France Valois, avec qui elle a de grands projets et de grands espoirs. Elle pense quitter Tahiti à fin août.

8 juillet, Papeete, au Rétro

J'emballer toujours. Ça avance, mais il y a encore beaucoup à faire. Par moments, j'ai l'impression que c'est presque fini, mais de nouvelles choses sortent de Dieu sait où. Aujourd'hui, j'ai emballé des tableaux toute la journée. Il y a encore quelques points d'interrogation, comme la photocopieuse. Ils viennent charger mardi, donc, dans trois jours, tout sera terminé. Mais le week-end sera bien occupé, je le sens, car il faut aussi faire les listes d'inventaire.

Je prends tout ça très à cœur et n'arrive pas à faire autre chose. J'ai même de la peine à lire quelques pages. Quant à la méditation, à part hier matin où je me suis réveillé avant 4 heures et en ai fait deux heures qui allaient plutôt bien, je suis trop préoccupé, je ne tiens pas en place et veux me mettre le plus vite possible au travail. Curieux d'observer tout le soin que je mets à trier et emballer mes affaires. Est-ce de l'attachement pour ces objets ou de l'amour du travail bien fait ? Un peu des deux sans doute !

J'ai aussi commencé à essayer de me débarrasser des choses que je n'emporte pas. J'ai mis une annonce pour le piano et suis passé chez un photographe pour vendre des objectifs Nikon. Il m'a appris qu'ils étaient habités par des champignons tropicaux et qu'il ne fallait pas les laisser dans l'obscurité sans s'en servir. Il m'a conseillé de les mettre au soleil, ce que j'ai fait cet après-midi. Les champignons ne partiront pas, m'a-t-il dit, mais le soleil arrêtera leur développement. Je ne sais pas si les champignons altèrent beaucoup la netteté des photos, mais il faudrait les faire nettoyer pour pouvoir les vendre

La maison se vide, surtout depuis que j'ai enlevé les tableaux. Je sentirai vraiment le vide quand les cartons seront partis. Hier, c'était mon anniversaire, quarante-cinq ans et aussi celui de Sandra, si bien que nous avons déjeuné ensemble au restaurant *L'Orana*. C'est là que son mari travaille, dans une ambiance très militaire que je n'ai pas trop ressentie, car nous avons beaucoup discuté et je n'ai pas eu le temps de regarder ce qui se passait autour de nous. Nous avons parlé un peu de mon voyage, pas trop de Madame Poinçon, ce qui était très bien, mais surtout du travail de Sandra qui marche très fort. Elle a plusieurs nouveaux projets de décoration. C'est la voie qu'elle préfère et qui

semble être celle qui lui apportera le succès. La décoration a bien des avantages sur l'architecture, moins de soucis, de responsabilités et de contraintes, même si elle est moins prestigieuse. Sandra ma reparlé de sa voyante, Myriam, qui lui a dit qu'elle allait beaucoup voyager pour son travail et quitter Tahiti l'an prochain. Cette voyante m'intrigue et Sandra m'a convaincu d'aller la voir. J'irai lundi. J'ai passé quelques heures bien agréables, un intermède dans mes cartons pendant lequel je n'ai plus pensé à mon déménagement.

Je ne suis pas encore allé à l'école de yoga et ne sais pas si je vais y retourner, sauf pour parler de mon voyage si on me le demande. Je n'ai pas non plus rejoué au golf, j'attends que les cartons soient partis pour commencer un entraînement sérieux pour l'open. Pour l'instant, je n'ai la tête qu'à mes cartons. Dans un sens, c'est une véritable « souffrance », qui m'accapare complètement. Je me rends compte que c'est aussi une manifestation de mon karma. Je suis noyé dans les objets du passé et les souvenirs qui y sont associés ! Une bonne leçon pour cesser d'accumuler des objets ou d'en créer, ou alors seulement des choses très impermanentes. Car tout ce que j'emballe n'est pas impermanent et supporte même bien les ravages du climat tropical.

13 juillet, Faaa, à la maison

Il pleut des trombes d'eau depuis trois jours, comme lors des grandes dépressions de janvier ou février, si bien que je n'ai pas pu commencer mon entraînement de golf et que le transporteur n'a pas pu venir chercher mes cartons. Ils ne viendront que lundi car, entre temps, il y a le pont du 14 juillet.

Tout est emballé et prêt. J'ai vendu le piano à une dame russe et le matériel d'encadrement, le pied pour les photos et le projecteur à Josiane qui s'occupe de la galerie pendant les absences de Marie-Thé.

Je suis très agité par ce déménagement et mes projets d'avenir. Je n'arrive ni à méditer ni à me remettre à la peinture ou à d'autres activités. Depuis deux jours, j'ai fait beaucoup de courrier et j'essaie de liquider tout ce que je peux afin de me sentir plus libre pendant le mois qu'il me reste avant mon départ. En fait, si je ne devais pas attendre Paulette pour lui rendre sa maison, je me demande si je ne partirais pas plus vite. Je ne tiens plus en place. J'ai aussi songé à un petit voyage, l'île de Pâques par exemple, car je ne sais pas quand je reviendrai dans ces parages.

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

Lundi matin, je suis allé voir Myriam, la voyante de Sandra. J'ai été très impressionné par tout ce qu'elle a pu me dire de juste sur mon passé, seulement avec les trois chiffres que je lui ai donnés, 7, 4, 3. Ensuite, elle a prédit mon avenir avec les cartes, un peu comme le faisait Sonia. Tout est, semble-t-il, très positif, ma peinture devrait très bien marcher, ou une autre forme d'art que je vais trouver, dans laquelle il n'y a pas de cadres. Mon art est très influencé par le mysticisme et, prochainement, beaucoup de gens vont venir à moi et m'aider, probablement pendant mon séjour en Europe. Je vais aussi beaucoup voyager à l'étranger et l'endroit où je vais m'installer ne semble pas facile à déterminer. Il est près d'une frontière, au milieu et à l'est d'un pays, avec de l'eau au sud-est, il y a la lettre B et du rouge. Je vais aussi rencontrer la femme de ma vie, me marier dans deux ans et avoir deux enfants.

Tout cela est bien beau, presque trop. Je crois qu'elle ne voit qu'un aspect des choses et qu'elle exagère un peu, peut-être pour justifier ses honoraires. J'étais très excité en sortant, ai eu un long téléphone avec Sandra, mais peu après tout ça s'est comme évaporé et, depuis, je n'y pense même plus. Il me semble que ce n'est pas moi ce personnage qui va travailler comme un fou et courir après les contacts sociaux, le succès, l'argent et les femmes. Cela aurait pu être moi il y a quelques années. Bien sûr, elle présente les choses comme elle les voit, par rapport à sa propre vision de la vie, qui est aussi celle de la plupart de ses clients. Pour moi, il faudrait adapter ses prédictions à ma façon de vivre et de voir les choses. Ce fut néanmoins une expérience encourageante qui contribue à me donner espoir et confiance pour le futur et qui va dans le sens des décisions que j'ai prises récemment. Je comprends aussi que, malgré mes études spirituelles, il ne faut pas que je néglige l'art et la peinture, qui semblent être la voie où je peux réaliser mes aspirations, comme me l'ont déjà dit plusieurs astrologues. Mais je ne crois pas que ce sera aussi facile que Myriam le dit.

J'ai eu deux longues discussions sur le bouddhisme avec Monsieur Divoux, qui a lu avec beaucoup d'intérêt mon texte de Suan Mokkh et m'a même écrit un petit texte de trois pages avec des critiques. Je vois une fois de plus que les chrétiens ont de la peine à accepter les autres religions. Il cherche tous les arguments pour réfuter mes idées, comprend souvent de travers ce que j'ai écrit et y met même un peu de mauvaise foi. Enfin, je défends le bouddhisme, et nos échanges, qui vont se poursuivre, sont très intéressants. Je constate combien il est

difficile d'exprimer des idées avec des mots. Et combien il est difficile de les comprendre sans les avoir expérimentées personnellement. C'est un bon entraînement pour moi. Le 19, je vais parler à l'école de yoga et, dans les prochains mois, j'aurai certainement d'autres occasions de parler de ces sujets.

Dimanche 17 juillet, 16 heures, Papeete, au Rétro

Le temps est revenu au beau pour le 14 juillet. Une semaine à moitié fériée, comme je les aime peu. J'ai passé deux matinées au golf avant la foule des jours fériés. Hier matin, alors qu'il faisait très beau ici, il pleuvait au golf. J'ai tapé des balles et fait neuf trous sous la pluie, et, curieusement, ça a très bien été. J'ai joué 40, malgré la pluie et le terrain détrempé. Ainsi, je suis rassuré pour l'open.

Je n'ai plus pensé à mes cartons pendant toute la semaine et, aujourd'hui, j'ai emballé encore quelques livres, un appareil photo et la photocopieuse, et tout ça devrait partir demain. J'ai repris mes différentes activités, la calligraphie, qui n'allait pas trop mal, et, ce matin, la peinture. J'ai commencé une série de petits tableaux abstraits, c'est encore trop tôt pour en parler, mais ça m'a fait du bien de retrouver pinceaux et couleurs.

J'ai recommencé aussi à méditer sérieusement, une heure le matin et une heure en fin d'après-midi. Ça ne va pas trop mal, sauf que je pense trop au *Dharma*, à ce que je lis et à mon débat avec Monsieur Divoux, qui continue. J'ai écrit six pages en réponse à ses critiques et j'ai passé de longs moments à discuter avec lui. Je ne pense pas que j'arriverai à le convertir au bouddhisme, mais lui non plus n'arrive pas à me convaincre, bien que j'aie l'impression d'être moins fermé que lui. Je constate que, depuis que je le connais, j'ai lu de nombreux livres sur le christianisme, qui m'ont intéressé mais ne m'ont pas incité à pratiquer cette religion. J'ai même fait des pèlerinages dans des lieux saints chrétiens. Mais je me sens de plus en plus en accord avec le bouddhisme, et pas un de ses arguments n'ébranle mes convictions.

Je viens de lire deux livres sur l'enseignement de Goenka, un maître de méditation birman dont j'avais visité le centre à Rangoon. Ils m'ont passionné et m'ont donné l'envie d'aller suivre un de ses cours en Inde. Son enseignement est très proche de celui de Suan Mokkh, avec, semble-t-il, de subtiles différences dans la pratique de l'attention. Goenka insiste beaucoup sur l'équanimité et sur l'observation des

sensations dans le corps pour percevoir l'impermanence. D'après les descriptions de ces ouvrages, le personnage me plaît. Le livre de William Hart, *L'art de vivre*, est structuré et précis, alors que *Santana*, celui de Dominique Godrèche, une Française, est confus et imprécis, mais on y retrouve les mêmes choses. Dans le premier, je comprends de quoi il s'agit, dans l'autre je comprends parce que j'ai lu le premier !

Je lis aussi un livre de traductions et de commentaires de textes bouddhistes écrit par Roshi Taïsen Deshimaru, un maître zen japonais qui vivait en France. C'est lui qui a initié Madame Poinçon au zen. Il est également confus et imprécis, mais j'y retrouve beaucoup de choses que j'ai apprises à Suan Mokkh, souvent exprimées avec d'autres mots. Les mots techniques sont en japonais au lieu d'être en pali. Je constate, une fois de plus, que les différences entre le *mahayana* et le *theravada*¹²⁸ ne sont pas aussi importantes qu'on le dit souvent. L'essence est la même. Quant aux aspects du bouddhisme qui, selon les adeptes du *mahayana*, n'existeraient pas dans le *theravada*, il s'avère qu'ils sont aussi enseignés en Thaïlande. Je trouve que l'enseignement du *theravada* est toujours précis et bien structuré, il a la clarté d'un exposé scientifique, alors que celui du *mahayana* est plus confus, il s'égare souvent dans une liturgie compliquée.

Bien sûr, le *theravada* est moins mystique, c'est ce que lui reproche Monsieur Divoux. Moi, cela me convient bien. Je sais où je vais et je peux comprendre des choses intellectuellement avant de les expérimenter et de les comprendre en profondeur. Au lieu de me gargariser de proses mystiques et d'attendre des miracles. Il existe une littérature ésotérique que je comprends mal. Elle ressemble à celle des critiques d'art, une masturbation verbale que je trouve stérile. Je crois davantage à l'action et à l'expérience.

La voie bouddhique me passionne. C'est ce qui me passionne le plus en ce moment. Tout le reste me semble secondaire, même la peinture. Elle est peut-être essentielle pour moi à long terme, même si je n'en suis pas toujours sûr. Dans l'immédiat, j'ai envie de progresser un bon coup sur la voie du bouddhisme, car je n'en suis qu'au début. Pour cela, il faudrait que je consacre entièrement les deux ou trois prochaines années

¹²⁸ *Theravada* (pali) : littér. doctrine des Anciens. Seule école du bouddhisme *binayana* – le petit véhicule – qui ait subsisté jusqu'à nos jours, le *theravada* est considéré comme la forme la plus ancienne du bouddhisme, et son canon, rédigé en pali, serait la transcription fidèle des enseignements du Bouddha. Le *theravada* est pratiqué dans les pays du Sud-Est asiatique : Sri Lanka, Birmanie, Thaïlande, Laos, Cambodge.

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

à solidifier mes premières connaissances et à m'installer dans la nouvelle vie dont parle Ajahn Buddhadasa. À déraciner les attachements et les impuretés qui me font souffrir – relativement, mais souffrir quand même –, à me libérer encore plus de l'ego et à développer la compassion et l'amour bienveillant. Là, il y a encore du chemin à faire !

J'aimerais me libérer aussi de certains blocages physiques, comme mon mal de dos ! Au dernier cours de yoga, le deuxième après un arrêt de plus d'un mois, ça allait tout à coup beaucoup mieux. Je pouvais toucher mes orteils dans la posture de la pince et poser sans problème mes pieds derrière la tête dans celle de la charrue, ce que je n'arrivais plus à faire depuis plusieurs mois. Cela m'encourage à persévérer dans le yoga jusqu'à mon départ.

Une autre chose qu'il faut que j'apprenne, c'est à être attentif et présent à ce que je fais, m'y impliquer complètement, sans penser à autre chose et sans me dépêcher. Je fais tout trop vite, dans la hâte d'avoir fini, je cours toujours après le temps, je pense trop aux résultats et ne suis pas assez dans l'action.

Je suis très agité par mes discussions avec Monsieur Divoux, j'y pense sans cesse et je cherche des arguments, comme c'était le cas à Suan Mokkh par rapport à Madame Poinçon. Le besoin de prouver les choses, d'avoir raison, de convaincre... Est-ce un attachement à mes idées et mes opinions ou tout simplement à mon ego qui veut avoir raison, se sentir important en imposant ses idées ou en donnant des conseils aux autres ? Est-ce le besoin d'enseigner alors qu'on ne me le demande pas ? À ce propos, je ne sais pas encore ce que je vais dire mardi soir à l'école de yoga. Peut-être improviser un résumé général sur le *Dharma*.

Ces jours, je vois mon départ pour l'Asie, en octobre, comme celui d'un pèlerin avec son petit baluchon sur l'épaule, m'arrêtant dans les monastères pour faire des retraites, sans me soucier du reste, jusqu'à ce que j'aie suffisamment appris pour pouvoir voyager en moi-même, m'arrêter quelque part pour peindre et écrire ou faire ce que le *Dharma* me demandera alors de faire.

Je sens que la pile de livres qui m'attendent pour la fin de mon séjour ici ne vont que me renforcer dans cette vision des choses. Plus rien ne me retient à Tahiti, j'ai hâte de partir. Je suis allé l'autre jour à la plage, il y avait du monde, de l'eau polluée, du vent et de gros seins nus qui m'ont donné de mauvaises pensées. Je ne suis pas enchanté non plus à l'idée de jouer l'open de golf.

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

Hier, je suis allé à la fête du *Tiurai*¹²⁹ et me suis promené devant les baraques des artisans, qui sont cette année sur le bord de mer. Toutes ces grosses matrones qui vendent depuis des années les mêmes colliers, les mêmes coquillages et les mêmes chapeaux de paille, c'est triste. Pas d'originalité, pas de créativité, pas d'ambition, mais une paresse laborieuse et mercantile qui ne peut pas donner naissance à de l'art. La culture polynésienne est en déclin, et ça ne va pas s'améliorer ! Je partirai sans regrets...

18 juillet, Papeete

Dure journée, pourtant bien commencée à 4 heures par deux heures de méditation. À 10 heures, ils sont venus chercher les cartons. Deux malabars tahitiens, peu soigneux, ont entassé les cartons dans une caisse provisoire. À 13 h 30, je suis allé chez le transporteur avec les tableaux et les cartons fragiles. Avec un autre malabar, très gentil et beaucoup plus soigneux, nous avons transvasé les cartons dans une première caisse, mais elle était trop petite. Sans ce que j'ai rajouté au dernier moment, tout serait probablement rentré. Il a pris alors une grosse caisse de bois brut de trois mètres cubes dans laquelle tout est rentré sans problème. J'aurais même pu ajouter encore un demi mètre cube de choses inutiles. La caisse est solidement clouée et attend le bateau, le *Pad Canada*, qui partira le 25 juillet. J'attends la facture, qui va certainement être salée, le prix de mon attachement aux possessions matérielles.

Je dois passer à la mairie de Faaa chercher un certificat de déménagement pour la douane. Cela m'inquiète un peu et j'ai passé quelques heures douloureuses à chercher dans mon esprit tous les problèmes potentiels. Finalement, je me suis assis une demi-heure pour méditer, ça m'a bien calmé et je pense que le yoga achèvera de me ramener à un état d'esprit normal.

Je ressens très fortement le poids de mon karma, une souffrance causée par l'acquisition de biens matériels et par mon attachement à ceux-ci, puisque je veux les garder au lieu de les liquider, les donner ou les vendre. Et tous ces fardeaux vont me suivre à Musiège, où il y aura le dédouanement, la livraison, le déballage, le rangement... jusqu'au prochain déménagement.

¹²⁹ *Tiurai* (tahitien) : les fêtes du *Tiurai*, ou fêtes de juillet, sont l'occasion de manifestations sportives et culturelles typiquement polynésiennes, telles que concours de danse tahitienne, courses de pirogues, etc., et d'une grande fête foraine à Papeete.

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

En fait, chaque fois qu'on achète quelque chose, on crée du karma, pas les choses qu'on consomme comme la nourriture, mais les choses qui restent comme les livres. Il faudrait les donner une fois qu'on les a lus. C'est comme les fournitures de peinture, j'en ai de grosses réserves que je n'utiliserai peut-être jamais ou qui ne correspondront plus à mes besoins futurs. En attendant, je les utilise quand même pour ne pas gaspiller et acheter autre chose.

Pourtant, cet après-midi, j'ai encore acheté un livre, je ne peux pas résister à ma gourmandise de lecture. Je n'ai pas encore appris ma leçon. Pourtant je fais des progrès et j'en ferai sans doute encore, car ces souffrances me marquent, elles ont au moins cela de positif. Peut-être que j'ai besoin d'une longue période de voyages et de vie monastique pour comprendre que je peux très bien vivre sans tous ces objets matériels, mais avec seulement quelques habits.

Je devrais cesser aussi de garder des copies des lettres. Comme je n'ai plus de photocopieuse – car elle est finalement aussi rentrée dans la caisse – j'ai la flemme d'aller faire des copies en ville, comme quand je suis en voyage. Je devrais aussi cesser de faire des photos pour ne plus avoir ces cartons remplis de photos que je ne regarde jamais. Et les tableaux, à moins de les vendre ou de les donner, s'accumulent aussi. C'est à peu près tout : livres, tableaux, papiers, photos, matériel de peinture, appareils divers. Mais ça fait quand même trois mètres cubes !

Il faut que je me mette sérieusement à l'école du détachement, si je veux cesser de souffrir, me sentir libre et léger, sans attaches ni fardeaux ! Pratiquer le *wu wei*¹³⁰, la sagesse des taoïstes, rien faire, rien acheter, rien créer, pas écrire, pas même parler, pas penser non plus, seulement vivre dans le présent ! Alors tous les problèmes s'évanouissent...

20 juillet, Tahiti, sur la plage

Je viens de prendre un bain. L'eau est fraîche et plutôt claire. C'est très beau ce soir, il y a deux tout petits nuages sur Moorea et l'horizon est très clair. Je crois que le soleil va se coucher derrière Moorea. Pas trop de monde, je retrouve la plage que j'aimais.

¹³⁰ *Wu wei* (chinois) : littér. ne pas faire, non-action. Le *wu wei* est une philosophie de vie prônée par les taoïstes, qui consiste à s'abstenir de toute intention d'accomplir quoi que ce soit. Le pratiquant du *wu wei* se contente de suivre le flux de la vie en répondant spontanément aux besoins et aux demandes qui se présentent.

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

Hier et aujourd'hui, je suis allé tôt au golf pour m'entraîner, j'ai fait 9 trous en tapant plusieurs balles. J'ai tapé encore des balles après et j'ai retrouvé un bon swing, mes coups sont droits et nettement plus longs, les approches sont dans les drapeaux et rentrent de temps en temps. Le putting va mieux aussi. Ça m'a redonné du courage et aussi le plaisir de jouer. L'open commence demain. Le parcours est très beau, il sèche enfin.

Quand j'ai dit l'autre jour à Sophie que je ne savais pas si j'allais continuer à jouer au golf en Thaïlande, elle a été surprise, car elle trouve que ça va bien avec mon personnage : l'artiste qui joue au golf et fait des séjours dans les monastères. C'est vrai dans le fond, c'est pas mal ! Et le golf est quand même une bonne école qui vaut bien des techniques de méditation et, avec mes progrès sur la voie, peut-être que je vais finalement arriver un jour à bien jouer. Si je me calme, joue moins vite et suis bien attentif à mon swing. Il faut surtout que je garde bien la tête et les yeux sur la balle. Je pensais hier que c'était difficile pour un artiste, plus attaché à la beauté d'une trajectoire qu'au score. Mais quand on regarde la trajectoire, elle n'est en général pas belle, c'est là le drame.

J'ai fait faire mon certificat de déménagement à la mairie de Faaa, dernier papier pour que ma caisse puisse partir. La facture arrivera ensuite. J'ai déjeuné hier avec Pascal et nous avons parlé du racket des transporteurs et des douaniers qui ne ménagent pas les voyageurs trop chargés. Nous sommes sortis de table vers 16 heures, après un moment bien agréable. Il a beaucoup parlé, comme d'habitude, de son projet de jeu de football qui va enfin voir le jour, du développement de l'agence, de la nouvelle succursale de Nouméa et de toutes les idées qui foisonnent dans son esprit, dans tous les domaines, y compris la politique, puisqu'il pense prendre en main la remontée de Gaston Flosse. Il est toujours plein d'énergie et d'enthousiasme et c'est stimulant de passer quelques heures avec lui.

Ensuite je suis passé voir Monsieur Divoux. Notre polémique sur le bouddhisme s'essouffle un peu, car ses positions ne changent pas et sa mauvaise foi non plus. Il m'a donné des photocopies de quelques chapitres sur le bouddhisme extraits d'un livre de la collection *Planète*, écrit par un professeur de l'université de Genève. J'ai lu ces quelques pages ce matin et je comprends que beaucoup de gens, en Occident, ont des idées fausses et négatives sur le bouddhisme. Ce texte n'a rien du compte rendu objectif et bien documenté qu'on s'attendrait à trouver dans un livre sur les religions. C'est un vrai réquisitoire, plein d'erreurs,

de jugements, d'incompréhensions et d'explications tendancieuses. Je comprends que ces pages aient plu à Monsieur Divoux, qui a souligné justement tous les passages qui s'éloignent le plus de la vérité et y a puisé la plupart de ses arguments fallacieux pour décrier le bouddhisme et attaquer mes écrits et mes paroles.

Mais je ne suis pas encore un bouddhiste accompli, puisque je me prends à son jeu et oppose mon ego attaché à mes idées au sien, attaché à d'autres idées. Pourtant nous ne sommes, tous les deux, que des agrégats de formations conditionnées qui font partie du même flux de vie. Et nos paroles et nos idées ne sont que des émanations impermanentes qui émanent de causes multiples et contradictoires. Cette notion d'impersonnalité est, pour moi, encore bien difficile à comprendre !

Hier soir, j'ai fait ma conférence à l'école de yoga, devant une vingtaine de personnes. J'ai parlé pendant deux heures sans difficulté, un peu de Madame Poinçon et des expériences de mon dernier voyage, mais surtout, pour la première fois, j'ai donné un enseignement sur le bouddhisme. J'avais choisi l'essence du *Dharma* : les Quatre Nobles Vérités et la Noble Voie Octuple¹³¹.

J'avais pris quelques notes, mais je n'ai pas eu besoin de les regarder. J'ai constaté que je maîtrisais bien mon sujet, que je pouvais l'expliquer clairement et répondre facilement aux questions. Je ne sais pas si ça a plu à tout le monde, si Madame Poinçon m'aurait approuvé de parler aussi franchement du bouddhisme et si ce que j'ai dit ne s'oppose pas trop à l'enseignement du zen tel qu'il est pratiqué à l'école. Je n'ai pas essayé de critiquer ou de changer quelque chose à la technique de méditation, mais plutôt d'apporter un support théorique qui, à mon avis, manque dans l'enseignement de Madame Poinçon et qui a été pour moi la grande révélation de mes séjours en Thaïlande.

Parallèlement à mes premières tentatives d'enseignement, j'ai bien repris ma pratique. Hier matin, j'ai médité de 4 à 6, ça allait très bien. Ce matin moins bien, j'étais perturbé par toutes les paroles d'hier. Souvent, je fais aussi une demi-heure ou une heure de méditation dans l'après-midi. Pour moi, l'après-midi est un moment difficile de la journée,

¹³¹ Noble Voie Octuple : il s'agit de la Quatrième Noble Vérité. C'est la voie de la pratique, celle qui conduit à la Troisième Noble Vérité, la cessation de la souffrance. Ses huit aspects sont : la vue juste et la motivation juste, qui constituent l'entraînement à la sagesse ; l'action juste, la parole juste et le mode de vie juste, qui constituent l'entraînement à la moralité ; l'effort juste, l'attention juste et la concentration juste, qui constituent l'entraînement à la méditation.

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

surtout entre 2 et 4, quand le soleil bas d'hiver rentre de façon agressive par toutes les fenêtres.

Je n'ai pas le courage de me remettre à la calligraphie ou à d'autres tâches, alors je tourne en rond, médite un moment, lis un peu. Aujourd'hui, comme je n'avais vraiment plus rien à faire en ville où je suis déjà redescendu ce matin, je suis venu à la plage. Le soleil va se coucher derrière le plus haut sommet de Moorea et je vais peut-être aller au yoga. Je pensais aller à l'île de Pâques, mais c'est l'hiver là-bas, peut-être un peu trop froid pour moi.

27 juillet, Faaa, à la maison

Temps froid depuis quelques jours, le *mara'amu*¹³² souffle. Je vis avec un pull, prends mes repas dedans, me blottis la nuit sous mes édredons et ai tendance, le matin, à faire la grasse matinée. Cette semaine, j'ai bien repris la peinture et ma nouvelle série de tableaux avance bien, je vais y ajouter des lettres thaïes.

Car, cette semaine, j'ai commencé à étudier le thaï. J'ai déjà appris à lire et à écrire dix-sept consonnes sur quarante-quatre. J'ai trouvé un petit livre de conversation à la librairie *Archipel*, que j'ai déjà lu en entier. Il me semble que le thaï ressemble au chinois par les tons et aussi par la grammaire, et certains mots se ressemblent. L'écriture est intéressante avec beaucoup d'accents qui sont pour la plupart des voyelles. Elle est très belle quand elle est écrite à la main, plus, à mon goût, qu'imprimée. Je commence mes journées par un peu de thaï et en fais aussi l'après-midi quand je n'ai rien envie de faire d'autre. Cela me passionne et ainsi le temps passe vite.

L'open de golf est terminé. J'ai très mal joué. La compétition du troisième jour a été annulée à cause du mauvais temps. J'avais mis un pantalon long et un pull et, quand nous avons dû arrêter, après trois trous, j'étais déjà trempé et frigorifié.

Le bateau qui va transporter ma caisse est arrivé hier. Aujourd'hui, il a changé de nom. Le *Rousseau* est devenu le *Pad Canada*.

Je manque de courage depuis une semaine pour la méditation et le yoga. Je pense déjà beaucoup à la France, à la Thaïlande, comme si mon esprit était déjà un peu parti.

¹³² *Mara'amu* (tahitien) : un vent froid du sud qui vient de l'Antarctique.

Je retrouve heureusement beaucoup de joie dans la peinture. Les premières séances étaient difficiles, mais maintenant j'ai retrouvé le rythme. Je me lance dans l'abstrait, c'est passionnant, mais pas facile. Je suis un peu perdu sans sujet, c'est pour ça que j'ai envie de rajouter des lettres, mais elles sont très discrètes, juste pour soutenir formes et couleurs. J'essaie de travailler avec des matières riches et des tons subtils, de changer aussi ma palette, d'utiliser moins de couleurs et de faire plus de mélanges. De quoi bien m'occuper jusqu'à mon départ !

3 août, Faaa, à la maison

Je suis pris d'une rage de peindre depuis plusieurs jours et ne fais presque que ça, au moins pendant les heures de la journée. Je ne suis plus gêné par la lumière de l'après-midi et j'ai travaillé pendant quelques jours dans la salle à manger, malgré le soleil. Aujourd'hui, j'ai déménagé dans le bureau, où ça va quand même mieux. Ce matin, j'avais décidé d'aller au golf mais, en me réveillant, je n'en avais plus tellement envie. Finalement j'y suis allé quand même, mais n'ai fait que neuf trous et suis rentré. Et à 10 heures, j'étais en train de peindre. Je m'arrête pour manger en vitesse à midi et je m'y remets tout de suite après.

Ma série avance doucement. Un tableau est fini et me plaît beaucoup, un peu dans le style de Klee¹³³. Deux ou trois autres sont bien partis, certains sont plus difficiles à venir. Je travaille de nouveau en parallèle sur mes douze tableaux, ça me convient bien. J'ai finalement mis des lettres thaïes et les lettres latines correspondantes. Les lettres thaïes ont des formes intéressantes, un peu étranges. J'ai parfois tendance à me remettre à faire des aplats. En particulier dans un tableau avec des ronds, il était fini et me plaisait, mais dans mon ancien style, aussi j'ai commencé à le retoucher, et je vais devoir le reprendre complètement.

Il faut que je me laisse aller, que je sois plus spontané. Si je mets beaucoup de couleurs sur ma palette, je me sens plus libre que si je les mets une à une. J'essaie aussi de travailler avec des couleurs claires, j'utilise beaucoup de blanc. C'est passionnant et j'aimerais bien finir cette série avant de partir. Au moins, je ne pense plus à mon départ et ne perds pas mon temps à tourner en rond et à me poser des questions.

Je travaille matin et soir le thaï et connais maintenant tout l'alphabet, les soixante-dix lettres, mais pas encore parfaitement. J'ai fini le livre,

¹³³ Paul Klee (1879-1940) : peintre suisse. Sa peinture onirique, fine et subtile, doit beaucoup à la poésie et à la musique, qu'il pratiquait aussi.

fait tous les exercices, mais n'ai pas encore commencé à apprendre le vocabulaire.

À part ça, pas grand-chose. Je fais de bonnes séances de méditation quand j'arrive à me lever tôt, et aussi le soir, vers 17 heures. Je retrouve un souffle calme, mais pense encore trop. Dimanche et lundi, j'ai fait deux jours de jeûne. Ce n'était pas trop dur, mais le deuxième jour, en fin d'après-midi, j'étais très fatigué et près de l'étourdissement. J'avais les gencives qui saignaient abondamment, mais pas la langue chargée comme les autres fois, peut-être parce que j'ai bu du thé mu¹³⁴. Mes petites faiblesses ressortaient : mal dans le dos et à la gorge. Le mardi matin, j'étais enrôlé et ne pouvais presque plus parler. J'ai quand même eu une longue discussion avec Monsieur Divoux, qui semble venu à de meilleurs sentiments vis-à-vis du bouddhisme.

Il fait très beau et moins froid. J'ai pu enlever mon pull et reprendre mes repas dehors. Le piano est parti mardi matin. Maintenant, il reste à liquider la voiture. J'ai mis une annonce.

Je continue mes lectures sur le bouddhisme. J'ai lu deux livres sur l'éthique, la moralité, les préceptes. C'est un des aspects essentiels du développement spirituel. En particulier le contrôle de la parole, auquel je devrais être plus attentif !

11 août, Faaa, à la maison

Les semaines passent et je n'ai pas le temps d'écrire. J'en ressens aussi moins le besoin. Le départ approche et je n'ai pas encore commencé mes préparatifs. Je suis toujours plongé dans la peinture, ma série *Learning Thai*¹³⁵ (*Apprendre le thaï*) avance bien et je vais arriver à la terminer avant de partir. Je peins matin et après-midi, l'après-midi dans le bureau et ça va très bien. Il y a des jours difficiles où ça n'avance pas, où ça piétine. Je décide alors de tout barbouiller et ça avance de nouveau. Depuis quelques jours, je me suis lancé dans un nouveau style, plus libre, mais en même temps précis, qui donne de bons résultats. Ces dernières semaines de travail tahitiennes auront finalement été très positives. J'ai aussi réussi à me plonger dans le travail sans être affecté par les problèmes du départ, les heures et les lumières, les moustiques, etc.

¹³⁴ Thé mu : infusion macrobiotique composée de neuf ou seize plantes médicinales de type yang, dont le ginseng, et utilisée, au Japon, comme tonique général.

¹³⁵ *Learning Thai* : série de peintures sur l'alphabet thaï (435-446).

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

Beaucoup de vie sociale depuis une semaine, ce qui ne m'enchanté pas toujours, mais il faut que je m'y fasse, car ça va continuer en France pendant les mois qui viennent. J'ai déjeuné avec Marie-Thé, qui m'a proposé de continuer à travailler avec moi, et d'organiser éventuellement une exposition en France au mois d'octobre. Je suis retourné dimanche dernier chez les Tibétains, c'était par hasard le jour des offrandes. Je suis resté jusqu'à minuit à parler *Dharma* avec Viviane, c'était passionnant. Mardi, soirée chez Maeva avec Marie-Thé et Sophie, beaucoup moins drôle, conversations futiles dans les vapeurs de champagne jusqu'à 1 h 30 du matin. Hier soir, soirée très agréable chez Paulette et Claude. Nous avons parlé de l'Australie, où ils viennent de passer six semaines, autour d'un délicieux repas chinois.

J'ai eu aussi de longues conversations avec Monsieur Divoux, avec Sandra et avec Hervé. J'essaie de faire le tour des amis avant de partir. J'ai invité cinquante personnes pour un cocktail mardi, la veille de mon départ. Seul souci qui reste, la voiture, que je n'ai pas encore réussi à vendre. J'ai déjà distribué la plupart des choses qui restent dans la maison, notamment à Sophie et à Mahina. J'ai renoncé à mettre de l'ordre dans mes notes, notamment celles de Thaïlande, je suis trop accaparé par la peinture. Dimanche et lundi, je vais faire mes dernières compétitions de golf.

J'ai lu un livre passionnant, *La source noire*, de Patrice van Hersel, un des livres les plus intéressants que j'aie lus depuis longtemps, sur les EMI, les expériences de mort imminente. Ces personnes qui ont frôlé la mort en reviennent souvent plus ou moins illuminées. Il y en aurait environ huit millions aux États-Unis. Curieusement, leurs expériences ressemblent à celles des mystiques et aux transformations qu'on obtient grâce à la méditation. Ce livre donne un grand espoir pour l'avenir de l'humanité. Beaucoup de détails sur la psychologie, la médecine, la biologie, la physique, qui m'ont bouleversé. Des révélations qui mettent encore un peu plus d'ordre dans le puzzle de ma compréhension de la vie. Un livre qu'il faudrait relire.

J'ai commencé un autre livre sur la physique, que Viviane m'a prêté, *La plénitude de l'univers*, de David Bohm, qui traite, entre autres, d'un sujet étonnant : l'influence du langage sur notre vue fausse de la réalité.

Avec tout ça, j'ai laissé tomber mes études de thaï. Par contre, j'ai fait de bonnes méditations, matin et après-midi, et de gros progrès au yoga. Mon corps semble enfin commencer à se débloquer, ce qui voudrait dire que mon esprit se débloque aussi. Et je me débloque aussi dans la

peinture ! Il faut dire que je suis en pleine forme, plein d'entrain, d'énergie et d'espoir, prêt pour un nouveau départ dans ma vie asiatique. Je n'ai même pas eu le temps de retourner à la plage ni de profiter de mes derniers jours à Tahiti.

17 août, dans l'avion

J'ai quitté Tahiti à 10 h 30, chargé de colliers¹³⁶, avec un beau soleil et une dernière vue sur le lagon et les montagnes de Moorea. J'étais moins ému que je l'aurais pensé, peut-être parce que je n'ai pas l'impression que c'est un au revoir définitif. J'ai terminé ma série de tableaux samedi matin, les ai signés et photographiés ce week-end. Ils me plaisent beaucoup !

Je n'ai commencé mes bagages que dimanche, et comme dimanche et lundi je jouais au golf, depuis hier ce fut la course et spécialement ce matin où j'ai fini ma valise, nettoyé la maison, payé le téléphone et amené ma voiture au garage. À 9 heures, j'étais à l'aéroport et j'ai même eu le temps de boire un pot avec toutes les jolies femmes qui étaient venues me dire au revoir. Mon départ fut très chaleureux.

Hier soir, la soirée fut très réussie. Le buffet était abondant et j'ai tiré au sort cinq sérigraphies qui ont été gagnées par Paulette, Virginie, Michèle, Monique et Sophie. Ça tombait très bien. Bien sûr, les petits groupes sont restés un peu séparés, golf, peinture, yoga. Finalement, ce sont les amis de l'école de yoga qui sont restés les derniers. Ils m'ont tous offert des petits cadeaux. Tout le monde était très content et je me rends compte que j'ai vraiment de très bons amis à Tahiti. Ils sont tous adorables, et j'espère bien les revoir un jour.

Sandra est venue voir mes derniers tableaux, elle les a beaucoup aimés, Viola aussi. Marie-Thé, à qui j'ai montré les photos, m'a semblé par contre un peu dépassée, comme elle l'avait déjà été, je crois, par les tableaux de ma dernière exposition.

Je me sens très serein, sans trop de regrets de partir ni trop d'excitation ou d'appréhension par rapport à l'avenir. Tout semble s'enchaîner naturellement. Je me laisse porter par le flux de la vie qui

¹³⁶ Colliers : la coutume, à Tahiti, est de mettre un collier de fleurs autour du cou des amis qu'on accueille à leur arrivée à l'aéroport, et un collier de coquillages à ceux qu'on vient saluer lors de leur départ. Les arrivées et les départs sont restés des événements rituels d'une grande importance, comme ils l'étaient à l'époque des voyages maritimes.

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

prend bien soin de moi, aussi je ne m'en fais pas. Ce qui m'a le plus touché est la gentillesse et l'affection dont m'ont entouré tous mes amis de Tahiti pendant ces derniers jours. L'accueil en Europe sera-t-il le même ? On verra bien. À part ma voiture, toutes les choses matérielles se sont réglées en souplesse, sans problème ni complication. Tout était bien minuté, c'était une sensation très agréable.

Le soleil vient de se coucher sur une mer de nuages, après un film vaudeville sur les Italiens de Brooklyn avec Cher. Je suis confortablement installé en classe affaires avec de jolies hôtesse et beaucoup de desserts. Je me sens plus en forme pour écrire que pour lire. J'ai écrit une lettre à Max, qu'une hôtesse va poster pour moi à Los Angeles.

Seule personne à qui je n'ai pas dit au revoir, ma plage favorite qui, il faut le dire, m'a bien déçu ces derniers temps. Quant aux femmes, je remarque que j'ai d'excellents contacts d'amitié avec elles et que les choses sont beaucoup plus simples quand on ne recherche pas d'aventures sexuelles. Je trouve que c'est beaucoup plus riche et plus satisfaisant, sans créer toute la panoplie de problèmes, d'obligations, de jalousies, d'envies, d'attachements, de craintes. Élever le niveau des relations. Au lieu des échanges du corps et des sens, ceux de l'esprit et de l'âme. J'aime bien ces longues conversations en tête-à-tête, échanges ou communions d'électrons pensants, d'ondes de forme, d'hologrammes ou de structures impliées.

Je constate aussi que les récits de mes expériences et pratiques spirituelles sont plutôt bien reçus, même en dehors des milieux du bouddhisme et du yoga. Plusieurs personnes, que je n'aurais pas suspectées, sont intéressées et aimeraient même faire des séjours dans des monastères. Une nouvelle tendance spirituelle semble se manifester dans la nature humaine. Un mouvement qui était en profondeur commence à apparaître à la surface. C'est très encourageant.

France : Musiège (août - octobre 1988)

26 août, Musiège

Première soirée calme et solitaire depuis mon retour en France. J'ai vite repris mon rythme et ai tout de suite recommencé à peindre. J'ai peint toute la journée, depuis trois ou quatre jours, et n'ai guère envie de faire autre chose.

Je suis resté pour l'instant pratiquement incognito, à part pour Michel. Il est arrivé dimanche et nous avons de longues discussions le matin au petit déjeuner, que nous prenons souvent à Frangy¹³⁷, au bistrot, où nous parlons jusqu'à 9 h 30 ou 10 heures. Le soir, nous nous faisons de petits dîners végétariens à Musiège. Hier, nous avons joué au golf à Aix-les-Bains. Ce n'était pas très brillant, aussi je n'avais pas envie de rejouer aujourd'hui.

La maison va très bien, mais il fait froid, neuf degrés le matin et dix-huit l'après-midi. Je travaille la fenêtre fermée avec la lumière électrique et de gros pulls, mais ma rage de peindre qui continue me tient chaud au cœur. J'ai commencé une série d'*Alphabets*¹³⁸ avec des techniques mixtes, des monotypes à l'encre d'imprimerie repris aux crayons de couleur, encre de Chine, aquarelle, acrylique. J'en ai déjà fait sept, que j'ai l'intention de donner comme cadeaux. J'ai aussi dessiné quatre peintures sur papier et une toile, avec le même sujet. Je suis content de trouver tout le matériel varié que j'ai ici, qui me donne de nouvelles idées de techniques. Je suis bien pour travailler, à Musiège, mais je regrette le climat, la lumière et la solitude de Tahiti.

Malheureusement, il faut que je commence à faire face à mes obligations et je pars demain pour la Suisse allemande, puis l'Italie. À part deux dîners dehors, je ne suis allé ni à Annecy ni à Genève, mais seulement en vitesse à Frangy pour faire des courses. Je n'ai pas encore repris mes méditations depuis mon arrivée en France, ni d'ailleurs mes

¹³⁷ Frangy : localité la plus proche du village de Musiège.

¹³⁸ *Alphabets* : série de tableaux d'alphabets (450-465).

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

lectures spirituelles. Peindre est la seule chose qui compte pour moi en ce moment. Je crois que je n'ai jamais eu une passion aussi forte pour la peinture. Cela ne me déplait pas !

Mon bref séjour à Paris ne fut pas très excitant. Après la joie de l'arrivée, j'ai vite déchanté. J'ai trouvé que Paris, vu sur le plan mondial, est vieux jeu, démodé et très provincial. En arrivant, j'ai dîné chez Daniel, dans sa *Corbeille d'eau* parisienne¹³⁹, ce qui ne me dépaysait pas trop de Tahiti. Je me suis installé dans un petit hôtel récemment rénové de Montparnasse, à la rue Vavin. Je me souviens d'avoir passé une nuit, il y a plus de vingt ans, dans un hôtel de passe de cette rue, c'était peut-être le même.

J'ai fait quelques librairies sans enthousiasme et n'ai rien acheté. Je suis allé au Centre Pompidou où j'ai vu une exposition des années 1950, plutôt décevante. J'ai trouvé les peintres de l'école de Paris de l'époque complètement démodés, en particulier Buffet, Mathieu, de Staël, Estève, Hartung. Les artistes qui tiennent toujours le coup, pour moi – et qui ne sont pas précisément liés à cette période des années 1950 – sont Picasso, Rothko, Matisse, Calder, Giacometti, Dubuffet, Chassac, Henri Michaux, Bacon, Fontana. J'ai vu aussi une exposition de grandes peintures-reliefs de Frank Stella¹⁴⁰. Intéressant ! J'ai observé attentivement comment elles étaient faites.

Je suis allé dîner le lendemain soir avec Jean-Guy, qui m'a emmené dans un restaurant gay, très bon d'ailleurs, puis dans un bistrot de Mesnilmontant, tenu par un noir, où semble se réunir un petit groupe d'intellectuels. Quartier mal fréquenté, où l'on m'a arraché l'antenne et l'essuie-glace arrière de la Renault 11 toute neuve que j'ai louée.

Le lendemain à midi, avant de prendre la route du sud, j'ai déjeuné avec Jean-Marc, qui repartait le soir même pour la Thaïlande. Rapports un peu difficiles, car nous n'avons pas du tout la même vision des choses, en particulier des voyages, de la Thaïlande et du bouddhisme. Il va ouvrir une pension à Mae Hong Son, un nouveau site touristique du Nord. Il n'a pas du tout aimé Suan Mokkh, où il a fait un court séjour et rencontré Madame Poinçon. Il était avec un copain parisien sympathique, à qui nous n'avons pas laissé le temps de parler. J'ai ensuite

¹³⁹ *La Corbeille d'eau* : succursale d'un restaurant du même nom à Papeete.

¹⁴⁰ Frank Stella (né en 1936) : peintre et sculpteur américain. Il participa aux mouvements du minimalisme et de l'abstraction géométrique.

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

quitté Paris sans regret. Je crois qu'il faut que j'abandonne l'idée, qui me hante parfois, de vouloir vivre un jour à Paris.

1^{er} septembre, Valdagno

Je suis depuis trois jours en Italie, que je retrouve avec beaucoup de plaisir, et je serais bien tenté de prolonger mon séjour. Giulio – un ami avec qui j'ai fait mes études d'architecture à Genève – habite une vieille maison dans le centre de Valdagno, où son père tenait une pharmacie. Au rez-de-chaussée, dans la cour, il a installé son bureau. Je l'ai aidé, ce matin, à faire un projet de dallage. Ensuite, j'ai fait une excursion avec sa femme Edita dans les petites Dolomites, jusqu'à une cabane du club alpin italien entourée d'un cirque de montagnes rocheuses de couleur blanche. La région est belle, avec de petits villages perchés sur les flancs des vallées. Nous nous sommes arrêtés dans la station thermale où est née Edita et nous avons bu de l'eau ferrugineuse à une source perdue dans la forêt.

Hier, je suis allé à Venise en train. Arrivé vers midi par un temps splendide, je suis descendu jusqu'à la Biennale par le Grand Canal en vaporetto. Venise est toujours aussi belle et j'ai bien regretté de n'y rester qu'une journée.

Dans les jardins de la Biennale, il faisait une température agréable et il n'y avait pas trop de monde. Peu de choses m'ont enthousiasmé, à part l'exposition de Jasper Johns¹⁴¹ qui, à elle seule, valait le déplacement. J'ai aussi aimé quelques salles du pavillon italien, Clemente, Guccione et Matta, qui peint maintenant en vidéo. À part ça, beaucoup d'installations, de toiles immenses et de sculptures. Pas grand-chose de beau, de raffiné, mais beaucoup d'œuvres brutales et agressives.

J'ai vu aussi, à l'Arsenal, l'exposition des nouvelles tendances, parmi lesquelles je n'ai rien trouvé de passionnant. Mais en passant vite devant toutes ces œuvres, qui sont supposées être les plus significatives, sinon les meilleures, de l'art contemporain, j'ai pu me faire une bonne idée des tendances actuelles. Je ne suis ni impressionné ni en admiration devant la plupart de ces œuvres, mais plutôt encouragé à continuer dans ma voie. Je songeais toutefois à agrandir un peu mes formats.

¹⁴¹ Jasper Johns (né en 1930) : peintre américain. Il participa aux mouvements de l'expressionnisme abstrait et du pop art.

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

J'ai observé de très près les techniques de Jasper Johns, qui sont très élaborées, et j'ai aussi analysé sa démarche, qui n'est pas complètement étrangère à la mienne. Je vais étudier en détail le catalogue, qui m'a l'air très bien fait. Après quatre heures de nourritures picturales, j'ai déjeuné sur une terrasse en face du Grand Canal et de la Guidecca. Je suis retourné à pied à la gare, par la place Saint-Marc et le Rialto, en flânant devant les beaux magasins vénitiens avant de reprendre le train de Vicence.

J'avais commencé mon voyage samedi, traversé la Suisse par un temps superbe et chaud, puis passé le week-end dans ma famille au bord du lac de Zurich. Lundi matin, départ sous la pluie pour Lucerne où j'ai vu l'exposition de la collection Rosengart, avec de nombreux Matisse, Picasso et Klee. Dans l'ensemble, j'ai été plutôt déçu, surtout par les Klee, plusieurs huiles sur carton que j'ai trouvées sombres et qui n'avaient pas la légèreté et la finesse que j'aime d'habitude chez Klee.

J'ai déjeuné sur le quai, à l'abri d'un grand parasol, avant de prendre la route du Gothard sous des trombes d'eau. Le temps n'était pas meilleur au Tessin. Je suis arrivé à Lugano dans une petite éclaircie et ai logé à l'hôtel *Pestalozzi*, un vieil hôtel très suisse, propre et bon marché, au-dessus d'un restaurant sans alcool.

Balade, à la tombée de la nuit, sur les quais et dans le centre de la ville que j'ai beaucoup aimée. Il y a un mélange d'aspects très suisses et d'autres très italiens qui est plutôt réussi et chaleureux. J'ai bouquiné dans une petite échoppe de livres d'occasions où j'ai trouvé plusieurs livres français, en particulier sur l'ésotérisme, et n'ai pu m'empêcher de faire quelques achats. J'y suis même retourné le lendemain matin acheter encore trois livres que j'avais hésité à prendre la veille.

Surpris dans le centre de la ville par un gros orage, je me suis réfugié dans un café très italien, puis ai dîné dans un restaurant chic, le *Galleria*, où j'ai fait un repas très bon et très cher, entouré d'œuvres d'Arman. J'ai été agréablement séduit par le Tessin et j'y reviendrais volontier.

L'Italie aussi, je m'y sens bien. Pourquoi ne pas y organiser une fois une exposition, comme me l'a suggéré Maya, la fille de Giulio. Les gens sont plus détendus, plus chaleureux et moins compliqués qu'en France. Un pays où je me sentirais bien pour peindre. La lumière est belle. L'art fait partie de la vie quotidienne et est inséparable de l'environnement.

15 septembre, Genève

Hier matin, ma caisse est arrivée avec un gros camion bleu. À Tahiti, elle me paraissait petite, ici elle a l'air énorme. Elle occupe toute la grange. Je l'ai ouverte et ai commencé à déballer ce matin entre 8 et 9. Tout semble en très bon état. J'ai reçu hier des planches pour construire une nouvelle bibliothèque. Du travail pour ce week-end !

Mardi, je suis retourné à Genève pour chercher mon visa. J'en ai profité pour aller voir l'exposition Berggruen. C'est une collection superbe, des œuvres de toute première qualité. J'ai surtout regardé les Picasso, mais aussi de beaux Klee, Cézanne, Seurat. J'ai fait des courses et acheté quelques livres sur le bouddhisme à la librairie *Artou*, qui est très bien achalandée, même en livres en anglais.

Ensuite, je suis allé au temple tibétain de la rue de la Coulouvrenière. Il est situé dans un immeuble sordide, mais les locaux viennent d'être rénovés. J'ai été très bien reçu par Jean-François, un jeune homme sympathique avec qui j'ai parlé en buvant du thé toute la fin de l'après-midi. Il m'a expliqué que ce centre fait partie d'une des branches de l'école *nyingma* – mais pas la même que le centre de Tahiti – et qu'ils ont un jeune lama tibétain en résidence, qui est en ce moment en voyage.

Il m'a dit que le lama belge qui dirige le centre de Tahiti a une très mauvaise réputation. Une fois de plus, c'est amusant d'observer les rivalités qui existent entre les différentes sectes. Il considère aussi que le bouddhisme tibétain est très supérieur aux autres traditions du bouddhisme. Lorsque le bouddhisme a été chassé de l'Inde par les invasions musulmanes, m'a-t-il dit, les plus grandes écoles indiennes se sont réfugiées au Tibet. À 18 h 30, avec une troisième personne, j'ai participé à une petite cérémonie, beaucoup moins belle et émouvante que celles de Tahiti.

Jean-François parle le tibétain et sert d'interprète au lama. Il l'étudie depuis sept ans en France, dans un monastère situé dans le Vercors, près de Grenoble. Il semble qu'il y a aussi un monastère tibétain dans la Chartreuse, en Savoie. Dans quinze jours, le lama sera de retour et donnera un enseignement auquel j'irai peut-être assister. C'était quand même agréable de passer quelques heures en milieu bouddhiste.

J'ai lu l'autobiographie de Thomas Merton¹⁴², *La nuit privée d'étoiles*. Très intéressante. L'approche, la vocation religieuse et les doutes qu'elle

¹⁴² Thomas Merton (1915-1968) : auteur catholique américain et moine trappiste. Pionnier du dialogue entre les religions, il étudia les principales religions orientales, en

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

suscite me semblent les mêmes qu'on pourrait rencontrer dans le bouddhisme, ou dans toute autre religion. J'ai trouvé un autre livre de lui en anglais, *The Asian Journal*, le récit de son voyage en Asie, à la fin de sa vie.

Lundi, j'ai peint un peu, sans beaucoup d'enthousiasme. Mon grand élan créatif semble ralenti par les autres activités et préoccupations de mon séjour ici, que je commence à trouver long et pesant. Mon départ approche, et ce qu'il me reste à faire n'avance pas beaucoup. Je n'ai pas vu beaucoup de monde cette semaine. J'ai fait des téléphones en vain, mais étais presque content de n'avoir pas de réponses et de pouvoir passer des soirées paisibles à Musiège, à lire dans le calme !

19 septembre, Annecy

Hier, dure journée à la banque, à Genève. J'ai essayé d'y voir clair dans des tas de papiers et de chiffres confus. Tout ce que je sais, c'est que le total de mes économies baisse chaque année un peu plus, bien que mes dépenses diminuent sensiblement depuis quelques années. Et pour cela, il y a bien sûr toujours de bonnes excuses : soit la baisse du dollar, soit la crise, soit d'avoir vendu des dollars qu'il aurait mieux valu garder, soit d'avoir suivi à la lettre une suggestion malheureuse dont j'aurais mieux fait de m'abstenir. Les revenus, bien sûr, diminuent proportionnellement au capital. Ce n'est pas encore le moment que je cherche du travail, mais j'aurais intérêt à poursuivre mes habitudes de vie austère et à prolonger mes séjours dans les monastères ! Ou bien à vendre plus de tableaux. Mais pour l'instant les prédictions de Myriam ne semblent pas se concrétiser. Enfin, c'est la vie !

J'ai passé le week-end à déballer ma caisse. Tout est en parfait état et la nouvelle bibliothèque, dans ma chambre, est presque pleine. Il reste encore des documents à trier et quelques paquets à déballer. J'ai commencé le deuxième livre de Thomas Merton, son journal asiatique, à la fin duquel il est mort électrocuté par un ventilateur, à l'hôtel Oriental de Bangkok.

Vendredi après-midi, j'ai vu Albert. Il m'a semblé en forme et m'a montré une partie de ses deux cents nouveaux tableaux, dont certains me plaisent beaucoup. Je verrai les autres demain. Il va exposer en novembre dans l'ancienne usine de la Société des instruments de phy-

particulier le bouddhisme, et eut l'occasion de rencontrer le Dalai-Lama, D. T. Suzuki et Thich Nhat Hanh.

sique, à Genève. Richard, son mécène, finance tout. Ils sont en train d'imprimer un beau catalogue et de préparer une campagne de presse. Albert travaille par terre, dans la cave des luxueux bureaux de Richard. Il y a de la peinture partout et des dizaines de gros bidons d'acrylique. Il travaille avec de gros pinceaux et m'a dit en avoir déjà cassé plusieurs.

La plupart des tableaux sont très « cosmiques ». J'aime bien ceux qui ont un petit sujet figuratif au milieu et un encadrement peint sur le bord de la toile. La plupart des tableaux ont de belles matières, rehaussées parfois de feuilles d'or. Nous avons passé un très agréable moment ensemble et je me réjouis de le revoir demain. Il me dit qu'il est toujours très déprimé, mais je crois que la rage de peindre le maintient en forme.

24 septembre, Sitges

Je retrouve l'Espagne avec des joies et des déceptions. Je suis arrivé jeudi à midi à Sitges, et me suis installé à l'hôtel *Antemare*. L'après-midi, j'ai marché le long de la mer jusqu'au centre, contemplant d'un côté les touristes affalés sur la plage et de l'autre les alignements de béton des hôtels et condominiums. Je pensais aux charmes de la Costa Brava que j'avais connue au début des années 1950, avant le début du développement touristique. Depuis, l'avidité pour l'argent a bien changé les choses ! Sitges, toutefois, est encore préservée, et la vieille ville a gardé son cachet.

À 17 heures, José¹⁴³ est venu me chercher avec sa 2 CV rouge. Il n'a pas changé et pas vieilli, on ne dirait pas qu'il aura soixante-dix ans l'an prochain. Nous sommes montés au château, qui est à cinq kilomètres de Sitges, où nous attendait Marta. C'était une joie de les retrouver et de visiter leur superbe château. Nous avons dîné d'une tortilla, de pain à la tomate, d'une salade et d'une compote, interrompus plusieurs fois par les téléphones de José en français, allemand, espagnol, des gens qui l'appellent pour ses cours de danse et ses concerts dans le monde entier.

Hier, je suis allé à Barcelone, qui n'est qu'à trente-six kilomètres de Sitges. J'ai visité le musée d'art catalan, qui m'a beaucoup impressionné. Les fresques romanes, exposées dans des salles en forme de nefs ou de chapelles, les superbes statues en bois d'un style naïf très primitif, et les retables gothiques. Un art austère, poignant, qui exprime la foi et la souffrance. J'étais saisi par l'atmosphère sacrée dégagée par ces images,

¹⁴³ José de Udaeta (1919-2009) : célèbre danseur de flamenco catalan qui était un ami de mes parents.

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

comme si j'avais été dans les lieux saints où elles se trouvaient à l'origine. Ces vibrations sont-elles produites par les œuvres d'art elles-mêmes, ou par la forme et le volume de leurs lieux d'origine qui ont été reproduits ici ? Probablement par les deux.

En tout cas, quoiqu'on puisse dire de la religion chrétienne et quels que soient les reproches qu'on puisse lui faire, il faut admettre qu'elle a été une source d'inspiration incomparable pour les artistes. Il est curieux de remarquer que la plupart de ces œuvres proviennent de petites églises perdues des Pyrénées. Très peu de monde dans ce musée à cette heure matinale.

Ensuite, j'ai visité la Fondation Miro. Il y avait une exposition du Corbusier, très bien documentée, mais que je n'ai pas regardée très en détail. J'ai préféré l'autre partie de l'exposition, dans un palais des Ramblas, qui présentait ses peintures et ses dessins. J'avais vu l'an dernier une exposition similaire à Londres.

Je suis allé ensuite au musée Picasso, qui m'a déçu. La collection comporte tous ses travaux d'école et les œuvres réalisées en Espagne avant son départ pour Paris en 1900. Il y a aussi quelques belles toiles de la période bleue et, ce qui m'a le plus intéressé, la série des *Ménines* de 1954. Le tout est mal exposé dans des locaux vieux et sales. Aucune comparaison avec le musée Picasso de Paris.

Je me suis promené longuement dans le quartier des Ramblas avant de trouver un restaurant où j'ai mangé une bonne paella, mais qui n'a pas été facile à digérer. J'ai encore flâné avec la foule de l'après-midi dans les rues piétonnes du centre, par un beau soleil, jusqu'à 19 heures. J'ai retrouvé cette ambiance chaude et animée, qui n'a pas beaucoup changé depuis mes derniers séjours à Barcelone, il y a quinze ou vingt ans. Dans une banque, j'ai vu une exposition collective de jeunes peintres de Barcelone, de grandes toiles dont le message est bien petit par rapport à la grandeur de la surface, rien à voir avec les œuvres de leurs ancêtres du moyen âge que j'avais vues le matin.

J'ai mangé une glace à la noix de coco qui n'a fait qu'aggraver mon cas et suis rentré à Sitges juste à temps pour me remettre à table avec José dans un sympathique restaurant de poissons. Nous avons parlé en particulier de son voyage à Pékin, où il a donné des cours de danse pendant cinq semaines. Ce fut pour lui une expérience très enrichissante et il espère retourner bientôt en Chine.

Avant de partir en Espagne, j'ai passé une matinée avec Albert. Il m'a montré ses cent cinquante ou deux cents nouveaux tableaux. Beaucoup m'ont plu, d'autres sont un peu trop bâclés à mon goût. Nous avons beaucoup parlé, et j'ai essayé de lui redonner le moral et de lui faire comprendre qu'il n'est pas si malheureux qu'il le pense. Je ne sais pas si mes bonnes paroles l'ont convaincu.

Je me dis que si, pendant ces deux mois en Europe, j'aurai réussi, parmi toutes les personnes que j'ai rencontrées, à en aider quelques-unes, comme Albert, et à faire plaisir à quelques autres... mon séjour n'aura pas été inutile.

30 septembre, Musiège

Sombre journée de pluie, après une belle semaine de soleil. Je suis resté à Musiège, après une semaine très sociale. J'ai complété ce matin les catalogues de mes tableaux et vais peut-être peindre cet après-midi. Mercredi, j'ai commencé une toile avec un alphabet. Je n'ai fait qu'une première couche qui ne me satisfait pas.

Je pars demain à Nice jusqu'à lundi pour voir Michel et jouer au golf. Cette semaine, je n'ai même pas eu le temps de taper des balles. En revenant, il ne me restera qu'une petite semaine pour préparer mon départ, finir de classer mes papiers et ranger la maison. Je me réjouis d'être en Asie, au calme et dans la solitude. Toutes ces obligations sociales me pèsent. Je suis rentré tous les soirs à minuit ou une heure du matin cette semaine, et j'ai déjeuné au restaurant presque tous les jours à midi, sans parler des rendez-vous l'après-midi. Et la semaine prochaine, cette course va recommencer.

Très bonne soirée avec Jean-Marie¹⁴⁴ qui m'a beaucoup parlé de son bureau d'architecture, qu'il est en train d'agrandir. Il est très soucieux de l'ambiance de travail et des échanges avec ses employés. Pour chacun de ses projets, il fait des recherches très approfondies. Ainsi, son travail est très créatif et toujours passionnant, et il n'a jamais de gros ennuis ou problèmes. On peut très bien faire de la bonne architecture et se faire plaisir, m'a-t-il dit. Dans ces conditions, en effet, cela ne me déplairait pas de refaire de l'architecture.

¹⁴⁴ Jean-Marie Bondallaz : ami avec qui j'ai fait mes études et mon diplôme d'architecture. Il dirige un important bureau d'architecture à Genève.

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

Hier, j'ai commencé timidement à visiter quelques galeries pour tâcher de faire une exposition à Genève l'an prochain. Mais je ne suis pas très optimiste. Et ce n'est peut-être pas si important. Ce qui est important, c'est de peindre. Si ma peinture doit se développer commercialement, cela ne dépend pas tellement de moi. Il faut que j'attende avec patience, cela viendra vers moi au moment voulu, comme me l'avait dit Myriam et comme me l'a annoncé le *Yi Jing*, avec l'hexagramme 5, « Attendre ». Continuer à suivre ma voie pour moi-même, peindre pour peindre, sans trop me préoccuper des fruits de mon travail. En attendant, laissons-les s'accumuler !

J'ai beaucoup de plaisir à lire *Carnet de pèlerinage* de Ramdas¹⁴⁵. Tout ce qui lui arrive de bien ou de mal n'est que la volonté de Rama, dont il est l'esclave. Ainsi, il n'a ni crainte, ni déception, ni douleur... À part un peu de lecture en rentrant le soir, avant de m'endormir, et une demi-heure de méditation le matin, je n'ai pas beaucoup de temps à consacrer à la voie. J'espère bien me rattraper dès mon arrivée en Asie.

Le gros point d'interrogation est encore ce que je vais emporter comme bagages. Prendre l'essentiel, sans trop me charger. Peinture, calligraphie, chinois, études bouddhiques, écriture, traduction, golf, guides de voyages, habits, livres, machines... Le plus facile, bien sûr, serait de ne rien prendre du tout, comme quand je suis parti en Thaïlande en avril dernier !

9 octobre, Nyon

Belle journée d'automne avec un vent chaud qui souffle sur le lac Léman. Dans le lointain se dresse le Mont-Blanc. J'ai rendez-vous à 17 heures avec la galerie *Carré Blanc*. J'en ai vu une autre en attendant, mais leur calendrier est trop plein pour qu'ils puissent s'intéresser à moi. J'ai repoussé mon départ pour l'Asie d'une semaine, et je fais quelques dernières tentatives pour trouver une galerie à Genève ou dans la région. Je ne sais pas si c'est une bonne chose, mais j'ai l'impression que cela justifierait en partie mon séjour de deux mois ici, qui ne fut ni très

¹⁴⁵ Swami Ramdas (1884-1963) : sage, philanthrope et pèlerin indien. Il vécut pendant de longues années comme moine errant. Fervent du dieu Rama, il récitait constamment son mantra et, à la suite d'une rencontre avec le sage Ramana Maharshi, il eut la réalisation que « Tout est Rama, rien que Rama ». En 1931, il fonda Anandashram, dans le Kerala, un ashram qui œuvre toujours à l'amélioration des conditions de vie des habitants locaux. Son livre *Carnet de pèlerinage* décrit avec une grande simplicité sa quête spirituelle sur la voie de la dévotion.

productif ni très constructif. Dans un sens, c'est aussi me donner des obligations de peindre et de revenir à Genève pour une exposition, alors que maintenant je suis justement tout à fait libre, sans obligations ni plans pour le futur. Pourquoi ai-je ce besoin de me fixer des échéances et des devoirs ?

Je relisais ce matin, dans mes notes, que je devrais consacrer trois ans à l'étude du *Dharma*. Qu'est-ce que trois ans sur les trente ou quarante qu'il me reste à vivre ? Et partir sans bagage, sans matériel de peinture, de calligraphie, de travail. Pourtant, ce matin, j'ai commencé à préparer le matériel de calligraphie et de peinture que j'ai l'intention d'emporter ! Que d'incertitudes et de doutes par rapport au futur !

Pour l'instant, les prédictions de Myriam ne semblent pas se concrétiser. Personne n'est encore venu vers moi pour s'occuper de mes peintures. Pourtant, tous les gens qui les voient semblent les apprécier. Albert, par exemple, aime beaucoup mes dernières œuvres et trouve que j'ai vraiment fait de grands progrès. Les autres m'encouragent tous, mais sans proposition concrète. Jean-Marie aussi aime beaucoup ce que je fais. Il m'a acheté un tableau du *Yi Jing*¹⁴⁶.

Cette semaine, je n'ai pas eu le temps de peindre. Vie sociale ininterrompue. Depuis hier, je classe mes dossiers et mes papiers et commence à préparer mon départ. Week-end bien tranquille à Musiège après une semaine à courir.

Le week-end dernier, je suis descendu à Nice voir Michel. Nous nous sommes baladés sur la promenade des Anglais à la tombée du jour. Quelques courageux se baignaient. Nous avons joué trois fois au golf, mais j'ai très mal joué. La Côte d'Azur ne m'enchante plus du tout, à part le climat, qui est plus clément qu'à Musiège. Il faut que je me sorte de la tête l'idée que j'ai parfois de vouloir m'y installer un jour.

Je suis arrivé à Genève lundi soir dans un violent orage. Mardi matin, je suis allé chez le dentiste, qui m'a charcuté ma gencive irritée. Le soir, elle a commencé à saigner et cela ne s'est pas arrêté. Aussi j'y suis retourné le lendemain, il m'a ouvert, raclé les racines des dents et recousu. Depuis, ça me fait mal et les fils me gênent, j'espère que cela va se cicatriser avant mon départ. Je n'aimerais pas devoir aller chez un dentiste indien ou népalais, bien que ce ne serait peut-être pas pire que

¹⁴⁶ *Yi Jing* (hexagramme 17, « Suivre ») : un tableau de la série *Textes sacrés* (417).

ce que je viens de subir. Je n'ai pas très confiance en ce genre de traitements !

9 octobre, plus tard

J'ai vu Monsieur André Tille, de la galerie *Carré Blanc*. Il aime bien ma peinture, mais il aurait voulu voir des originaux. Comme il part en voyage, il n'a pas le temps de venir à Musiège avant son départ. Il aime surtout les dernières périodes, en particulier la série des *Géométries sacrées* et celle des *Idéogrammes*¹⁴⁷. Il propose que je revienne le voir l'an prochain. De toute façon, il est complet jusqu'à fin 1989. Il est sympathique et travaille dans un bon esprit, pour son plaisir, par passion plus que par intérêt. Il s'occupe de cinq artistes et trouve que cela lui donne déjà trop de travail.

Il faut peut-être que j'oublie l'idée d'exposer en Suisse, et que je continue à travailler et à développer mes nouvelles idées, qui semblent plaire davantage que mon ancien style. Et un jour, peut-être que le moment d'exposer se présentera de lui-même, qu'on viendra me chercher. J'éviterais ainsi pertes de temps et frustrations. Et en attendant, je serais libre. C'est quand même plus important que les caresses du succès, même si elles sont agréables et stimulantes. Et je n'ai pas besoin de justifier ma vie vis-à-vis des autres en faisant des expositions !

Mieux vaut retourner vivre dans les monastères et étudier le *Dharma*. D'ailleurs, je serais très bien pour peindre dans un monastère. Je pourrais emmener mes pinceaux à Suan Mokkh, et continuer la longue tradition des moines artistes. Et si les Suisses ne veulent pas de mes peintures, tant pis pour eux ! Nul n'est prophète en son pays !

Musiège sera bien rangé : tableaux, dossiers, livres, photos, écrits. Je peux partir pour trois ans et recommencer à zéro en Asie : peindre, écrire, méditer, voyager, vivre... Si je dois exposer ou publier un jour, cela viendra bien en temps voulu. Sinon je vivrai sans cela, dans le calme, la solitude, l'anonymat. Ce n'est pas plus mal. La vie sociale et les démarches mercantiles me pèsent et me dépriment. Vivement me retrouver sur les chaudes routes d'Asie, libre et sans attaches ! La vie européenne n'est pas faite pour moi !

¹⁴⁷ *Idéogrammes* (363-373) et *Géométries sacrées* (402-411).

J'essaie de méditer une demi-heure tous les matins, entre 6 h 30 et 7 heures, mais ce n'est pas très brillant, je pense beaucoup et cette demi-heure me semble très longue. Je continue à lire avec plaisir Ramdas et le Dalai-Lama, pourtant, depuis mon retour en Europe, je me sens de moins en moins dans un état d'esprit mystique, comme je l'étais à Tahiti et en Asie. J'ai aussi de la difficulté à écrire. Je repousse de jour en jour le moment de me mettre à ce journal, et aussi à mon courrier, qui attend toujours. C'est encore la peinture qui marche le mieux, même s'il y a trop souvent d'autres activités qui passent avant.

Hier, j'ai rencontré Françoise, nous avons bu un café au *Classic*, elle est toujours aussi belle. Ses filles sont grandes, elle est depuis dix ans avec le même homme et commence à s'ennuyer. Un peu plus tard, j'apercevais Nicole qui passait sur un trottoir, sans me voir.

J'ai passé quelques heures à la bibliothèque d'art et d'architecture, où j'ai lu les *Carnets* de Mondrian¹⁴⁸ que je cherchais depuis longtemps. J'y ai appris qu'il était théosophe. Il explique le passage du figuratif à l'abstrait par le passage à un niveau de compréhension ou de conscience supérieur. Il parle aussi des dualités ou opposés, le bien et le mal, la matière et l'esprit, l'homme et la femme, le positif et le négatif, qui ne sont que les deux aspects d'une même réalité.

18 octobre, Paris

Dernier jour en France avant mon départ, demain, pour Delhi. J'ai passé l'après-midi au quartier latin, à visiter les librairies d'orientalisme. Je n'ai pu m'empêcher d'acheter le livre de Tucci¹⁴⁹, *Théorie et pratique du mandala*, mais n'ai toujours pas trouvé le *Dictionnaire pali-français*, qui est épuisé depuis de longues années. Par contre, j'ai trouvé par hasard, dans un magasin chinois de la rue Monsieur Le Prince le *neti*¹⁵⁰ en plastique que je cherchais depuis longtemps. Je constate qu'en dehors de l'Asie, Paris est un paradis pour un orientaliste. Il y a de nombreux instituts de calligraphie et, bien sûr, tout ce qu'il faut pour étudier le chinois et les autres langues asiatiques et pour pratiquer toutes les disciplines orien-

¹⁴⁸ Piet Mondrian (1872-1944) : peintre néerlandais qui fut l'un des pionniers de l'art abstrait.

¹⁴⁹ Giuseppe Tucci (1894-1984) : auteur, professeur, archéologue et érudit italien, spécialiste du Tibet, des langues orientales et de l'histoire du bouddhisme.

¹⁵⁰ *Neti* (sanskrit) : petit récipient en forme de théière servant, dans le yoga et l'ayurvéda, à nettoyer le nez et les sinus.

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

tales. J'ai acheté aussi un lexique des trois mille mots chinois les plus usités, qui me servira de dictionnaire, car je n'ai pas emporté mes dictionnaires de chinois.

Mes bagages n'ont pas été faciles à faire. J'y ai passé deux jours à la fin de mon séjour à Musiège. J'ai finalement pris une petite valise de travail, qui contient mon matériel de peinture et de calligraphie, un appareil photo, un walkman et une radio, et une valise plus grande avec des habits, un sac de voyage, une douzaine de sérigraphies dans un rouleau, quelques livres et mon dictionnaire des synonymes. C'est lourd, mais c'est transportable avec mon dos fragile.

Dernière semaine calme à Musiège où j'ai bien fini de tout ranger et classer. Michel était là pendant trois jours. J'ai dîné un soir avec Serge et un de ses amis, une soirée très sympathique à la campagne. Ensuite je n'ai plus vu ni téléphoné à personne, j'étais déjà presque parti. Je n'ai même pas joué au golf.

J'ai reçu juste avant mon départ une lettre du garage *Miklus*, de Tahiti. Ils ont décidé d'acheter ma voiture, qui n'était pas encore vendue. Ainsi tout est réglé avant mon départ. Je peux partir sans souci pour deux ou trois ans. Je n'ai pas revu d'autres galeries après mon dimanche à Nyon, un peu découragé par l'accueil de mes concitoyens. Ainsi je n'ai pas de programme ni d'obligations en ce qui concerne la peinture et je pars complètement libre, ce qui n'est pas plus mal.

À Paris, ce matin, j'ai fait le tour des galeries de Saint-Germain-des-Prés. Je me suis contenté de noter les noms et adresses de celles qui me plaisaient. Si jamais je décide de refaire un jour des expositions en Europe. D'ici là, j'aurai peut-être d'autres idées et de nouvelles œuvres à présenter. Je sens dans quel sens il faut que je travaille : des tableaux plus grands et plus libres, plus « peinture » !

Je suis arrivé à Paris samedi soir, par un temps beau et chaud qui continue, à part quelques gouttes de pluie cet après-midi. Dimanche, je suis allé au Louvre avec Raoul et Chantal, voir la pyramide de Pei. On ne peut pas encore aller à l'intérieur. Elle est très belle et j'y retrouve son souci du détail, qui m'avait frappé au musée d'art de Washington. Nous avons visité ensuite l'exposition de Gérard Garouste au Centre Pompidou. J'ai trouvé intéressant, mais un peu décevant, surtout ses

dernières toiles sans titres. Il y a plus de surface que de recherche et de qualité. Je préférerais ses œuvres plus anciennes.

Puis nous sommes allés visiter la Défense et voir le nouvel Arc de Triomphe : un cube de cent mètres de côté. C'est l'œuvre d'un architecte danois. Elle est aussi plus impressionnante par ses dimensions que par la beauté architecturale de son implantation, de sa forme, de ses proportions et de ses détails. Quant au quartier de la Défense, c'est une réplique à la française, avec quinze ans de retard, des centres des villes de province américaines. Le plus beau bâtiment est encore le CNIT, dont il ne reste que la voûte, et qui va être réaménagé en hôtel. À côté de l'Arc, il a l'air tout petit !

J'ai reçu, il a quelques jours, une réponse du centre de méditation de Goenka, à Igatpuri, en Inde. Je pourrais éventuellement suivre un cours de méditation, si je suis accepté, car il est réservé aux anciens étudiants. Et si je peux repousser d'un jour mon vol pour le Népal. J'ai reçu aussi une lettre du monastère de Kopan, qui me confirme ma réservation pour la retraite du mois de novembre.

Tout semble bien s'organiser. J'ai hâte de retrouver mes études bouddhiques et la méditation après ces deux mois européens qui m'ont complètement replongé dans la vie matérielle de l'Occident, ainsi que dans des soucis et des préoccupations que j'ai hâte d'oublier pour quelques temps. Et que je n'ai d'ailleurs aucune envie de retrouver dans le futur, même pour de courtes périodes. Même si j'essaie de voir les bons côtés de la vie en Occident, de Musiège, de Paris, ou même du sud de l'Europe, je sens que ce n'est plus ma voie et je suis très content de ne pas avoir pris d'engagements qui m'obligent à revenir l'an prochain.

J'ai vu tous les gens que je devais voir et j'ai rangé et organisé toutes mes affaires européennes. Dès que j'ai quitté Musiège pour Paris, je me sentais déjà plus libre et plus léger et, demain après-midi, ce sera sans doute encore mieux. Maintenant le principal est de partir et d'arriver en Asie. Là-bas, je pourrai toujours continuer à pied. J'ai emporté mes gros souliers de montagne, avec lesquels, s'il le faut, je franchirais l'Himalaya.

Inde : Delhi, Mac Léod Ganj (octobre 1988)

22 octobre, Delhi

J'ai retrouvé avec plaisir l'hôtel *Hans Plaza*. J'ai une grande chambre et jouis de l'air pur et frais, et du calme relatif, du seizième étage. Le temps est très beau et il fait la température que j'aime : trente degrés l'après-midi et dix-neuf en fin de nuit. De ce côté-là, je n'ai pas à me plaindre. Après deux jours d'indécision et de morosité, j'ai pris les choses en main et suis allé ce matin à la gare routière acheter un billet de bus pour Dharamsala. Je pars demain matin à 6 h 45, durée du trajet : douze heures !

Pour ma dernière soirée à Paris, j'ai dîné avec Raoul à Belleville, dans un restaurant chinois à la mode, le *Nioulaville*. Une vaste salle décorée à la chinoise, avec beaucoup de lumière et de monde, une immense carte et des chariots poussés par de charmantes Asiatiques. Paris avait déjà disparu, et j'avais l'impression d'être à Hong Kong ou Taipei !

Dans l'avion, je n'ai dormi qu'une heure ou deux. J'ai lu *La cité de la joie*, de Dominique Lapierre, l'histoire d'un bidonville de Calcutta. Un livre passionnant que j'ai fini en deux jours et qui m'a appris beaucoup de choses sur le fonctionnement de la pauvreté en Inde, le commerce et le racket dont sont victimes ces gens misérables et l'organisation de la vie dans ces bidonvilles où sont entassées des centaines de milliers de personnes dans des conditions d'hygiène précaires.

En me baladant cet après-midi dans les ruelles grouillantes du vieux Delhi, je me rendais compte que chacun des êtres, depuis les plus jeunes jusqu'aux plus vieux, les riches aussi bien que les pauvres, les malades comme les bien-portants, sont les différents rouages de ces sociétés marginales qui fonctionnent d'une façon parfaitement réglée, à une roupie près. Chacun a son rôle à jouer, ses devoirs et ses profits, aussi

petits soient-ils, y compris l'étranger comme moi, qui se fait arnaquer selon des règles bien précises.

J'ai tiré les leçons de mon premier voyage en Inde, et je sais mieux faire face aux arnaqueurs. Un filou m'a toutefois joué un tour que je ne connaissais pas encore. Il commence par m'aborder pour me proposer de cirer mes chaussures. Je poursuis mon chemin sans réagir, pensant ainsi me débarrasser de lui. Mais, cent mètres plus loin, il m'aborde de nouveau et me montre ma chaussure couverte de merde, en me disant « This is shit ». Il m'entraîne entre deux voitures pour me débarrasser avec un petit chiffon de ces éclats de bouse qu'il m'avait probablement jetés lui-même sur le pied.

Il m'enlève ma chaussure pour mieux la nettoyer et commence à la cirer sans me demander mon avis. Soudain, il me montre que la semelle intérieure de ma chaussure a disparu. Pourtant elle était là quand j'ai enlevé ma chaussure. Il l'avait sans doute arrachée et dissimulée au fond de la chaussure. Il sort alors un pot de colle d'un petit sac en plastique crasseux et la recolle soigneusement. Même traitement pour l'autre chaussure. Puis il m'annonce froidement le prix de son travail : cent roupies. Je lui ai donné dix roupies. Il rouspéta pour la forme, mais disparut bien vite pour trouver une autre victime. Il avait sans doute gagné plus du double du tarif normal.

Le premier jour à Delhi, je ne suis pas sorti. J'ai dormi le matin et lu l'après-midi. J'ai essayé de téléphoner au centre de méditation de Goenka, pour savoir si je pouvais assister au cours qui commence le 24 à Igatpuri, mais sans succès. Ce soir, je suis allé jusqu'à Connaught Place, et j'ai dîné à l'*Embassy*, au milieu des familles indiennes : curry de légumes, *dhal*¹⁵¹, *raïta*, *chapatis* et jus de mangue, mon repas favori.

Le lendemain, j'ai ressuyé les téléphones indiens jusqu'à ce qu'on me dise, le soir, que cette ligne ne fonctionnait pas. Entre temps, j'étais sorti voir une exposition de peinture chinoise, pas extraordinaire, et une autre de gravures allemandes des années 1970, pas extraordinaire non plus. Elle devait d'ailleurs voyager dans les pays du Tiers-Monde depuis plusieurs années car les biographies des artistes s'arrêtaient en 1982. J'ai regardé le reste du musée en vitesse, sans grandes émotions.

¹⁵¹ *Dhal* (hindi) : curry de lentilles.

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

Aujourd'hui, je suis passé au musée national. J'ai vu une exposition des trésors du Kremlin, des objets religieux en or, recouverts de pierres précieuses, qui ne m'a guère intéressé. J'ai regardé avec plus d'attention une exposition de peintures indiennes anciennes, moins belles pourtant que celles que j'avais vues la dernière fois au Rajasthan. Il faut dire que ces peintures se ressemblent toutes, et je m'en lasse. De même pour les sculptures, dont j'ai parcouru la salle en vitesse.

Je me lasse moins du spectacle de la rue, bien que cet après-midi, après avoir passé une heure ou deux à me faufiler entre les vaches, les charrettes et les grosses musulmanes voilées, j'étais content de sauter dans un rickshaw pour retourner vers les larges artères ombragées de New Delhi. Hier, j'ai appris un nouveau truc concernant les rickshaws : il faut prendre ceux qui sont conduits par des sikhs. Ils utilisent tous leur compteur et seraient plus honnêtes que les hindous, qui refusent souvent de mettre leur compteur et demandent dix roupies alors que la course n'en vaut que quatre ou cinq.

Hier, j'ai visité deux librairies, une anglaise dans le centre et une française dans un centre commercial sordide, assez éloigné. Elles étaient décevantes, des livres sales et abîmés, et bien mal achalandées à côté des librairies asiatiques de Paris ou même des petites échoppes du Népal. Je n'ai plus envie de m'éterniser à Delhi et me réjouis de partir pour la montagne. Il ne me reste plus qu'à organiser un petit bagage léger et à passer une bonne nuit, sans me laisser perturber par les rayons de la lune !

24 octobre, Mac Léod Ganj

Situé à 1800 mètres d'altitude, à huit kilomètres au-dessus de Dharamsala, Mac Léod Ganj est le village où réside le Dalai-Lama. Il est perché sur une colline avec d'un côté des forêts de conifères et de l'autre une vue magnifique sur les contreforts de l'Himalaya et de petits villages agrippés à flanc de coteaux. Il fait un temps superbe : froid la nuit et chaud la journée. Depuis ma petite chambre du *Green Hotel*, je contemple les derniers rayons du soleil sur les montagnes en attendant le lever de la pleine lune.

J'ai passé aujourd'hui une très bonne journée – qu'il a fallu mériter – car celle d'hier fut plutôt dure. Je m'étais levé à 5 heures du matin pour prendre le bus de Dharamsala à 6 h 45, un vieux bus brinquebalant, bondé. J'avais une place réservée à la fenêtre, la place 34, mais malheu-

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

reusement c'était celle qui est sur les roues, si bien que j'avais mes gros souliers de marche sur le garde-boue, à la hauteur du siège et les genoux sous le menton, et nous étions trois sur la banquette. À ma gauche, un tout petit Indien, mais qui prenait beaucoup de place, ou plutôt qui se serrait contre moi. Je me suis même demandé, à un moment, s'il n'allait pas s'asseoir sur mes genoux.

Heureusement, toutes les deux ou trois heures, on s'arrêtait pour faire pipi, boire et manger, ce qui me permettait de me dégourdir les jambes. Le chauffeur était très excité et conduisait comme un fou, klaxonnant presque sans arrêt et dépassant même lorsque quelqu'un venait en face. Si c'était une voiture, elle n'avait qu'à se ranger sur le bas-côté, si c'était un camion, il faisait une queue de poisson au camion qu'il dépassait et se rabattait de justesse en passant à quelques millimètres de celui qui venait en face. Enfin, c'est comme ça dans ce pays et il faut bien s'y faire !

Nous avons voyagé dans la belle campagne indienne, avec ses routes bordées d'arbres, les scènes de la vie champêtre, calmes et paisibles et celles, plus animées, des petits bourgs. Vers midi, nous avons traversé Chandigarh, ville moderne formée de vastes secteurs séparés par de larges avenues et de grands giratoires aux croisements. Mais je n'ai pas vu les constructions du Corbusier. La route est ensuite devenue plus étroite, plus sinueuse et aussi plus cahoteuse, si bien que je commençais à avoir les fesses en purée. Patience et endurance me disais-je, et je n'étais pas le plus mal loti car plusieurs personnes voyageaient debout. Vers le milieu de l'après-midi, je vis un écriteau : « Dharamsala 119 km ». Ouf ! me dis-je, nous sommes bientôt arrivés. Je ne me doutais pas qu'il nous restait encore plus de cinq heures de route.

On arrivait dans la montagne et la route devenait sinueuse, étroite et de plus en plus mauvaise. Nous avons franchi un long col, la route avait été refaite, mais avec des talus trop verticaux qui s'étaient écroulés, si bien que nous étions obligés d'emprunter la vieille route et de rouler sur les éboulis.

Le chauffeur s'excitait de plus en plus et conduisait à toute vitesse. Nous étions tellement secoués et projetés de part et d'autre que plusieurs personnes ont commencé à être malades et à vomir. Nous nous arrêtons dans chaque village pour charger ou décharger de nouveaux passagers qui voyageaient tous debout. Finalement, à mesure que nous nous rapprochions du but, le bus se vidait un peu et je pouvais enfin commencer à respirer.

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

Mais les kilomètres ne diminuaient pas vite et, comme il faisait nuit, je ne pouvais même pas contempler le paysage. Un moine tibétain avec qui j'avais déjà discuté me dit enfin que nous étions presque arrivés, il restait dix-huit kilomètres. Plus qu'une petite heure. Mes habits et mes mains étaient sales comme ceux d'un charbonnier. Finalement, nous sommes arrivés à 20 h 30. Le moine m'avait conseillé de prendre un autre bus pour faire les huit kilomètres jusqu'à Mac Léod Ganj où il y a, m'a-t-il dit, beaucoup d'hôtels.

Après une demi-heure d'attente dans le nouveau bus, départ avec un chauffeur frais et excité pour les huit kilomètres de lacets qui restaient. Arrivé dans l'air frais du soir, je marche encore dix minutes jusqu'à un hôtel qui me semblait être le meilleur de l'endroit et je rêvais déjà d'une bonne douche chaude ou même d'un bain pour me décrasser et d'un lit douillet. L'hôtel était plein. Je redescends au village et en fait trois autres qui sont pleins aussi. Tout est complet, me dit-on, le Dalai-Lama est là et, demain, il y a la fête de la pleine lune. Mais c'était le dernier bus et il ne redescend à Dharamsala que demain matin à 5 heures.

Finalement, dans un bistrot, une Américaine m'indique une pension où il y aurait peut-être de la place. La réception était déjà fermée et on me dit que c'est complet aussi.

Je sors avec un Japonais qui était dans le même cas que moi. Je fais deux autres pensions en vain et finalement retourne voir dans la première si on pouvait mieux me renseigner. Alors, deux filles me disent que dans leur chambre, qui est un dortoir, un lit semble libre, bien que deux moines l'ont peut-être réservé, mais ils n'ont pas laissé leurs affaires. Bien sûr, pensé-je, les moines ne sont pas censés avoir des affaires. Enfin, puisque ce lit était libre pour l'instant, je m'y installe tout habillé – car il n'y avait pas de couverture et il ne faisait pas chaud. Après un moment, les deux autres locataires et les deux filles viennent se coucher.

Je somnolais déjà quand le patron de l'établissement arrive avec un moine, allume la lumière et me demande ce que je fais là. Je ne bronche pas et l'une des filles dit que ce lit était libre et que je l'ai pris. Heureusement, plein de compassion, le moine n'a pas insisté et est ressorti avec le patron. J'étais sauvé et finalement j'ai très bien dormi sur mon lit de planches, m'emmitouflant tant bien que mal dans le mince matelas qui le recouvrait.

Ce matin, j'étais debout à 6 h 30 et suis parti explorer le village et les environs dans les premiers rayons du soleil. J'ai bu un thé sur une petite

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

terrasse puis, vers 8 heures, j'ai pris un copieux petit déjeuner de pain complet et de fromage à l'ail. Là, trois hippies genevois m'ont conseillé d'aller voir au *Green Hotel* où une charmante Tibétaine m'a proposé une chambre avec une belle vue pour trente roupies (deux euros). Le dortoir de la veille, lui, m'avait coûté dix roupies. Les toilettes sont au bout de la coursive et la douche glacée au fond du jardin. Ce n'est pas trop sale et j'ai deux lits et une petite table pour écrire. Les murs sont peints en vert et, pour deux roupies supplémentaires, on m'a donné deux couvertures. Le luxe !

J'ai l'intention de rester quinze jours ici, car l'endroit me plaît beaucoup. Bien sûr, il y a beaucoup d'Occidentaux, mais finalement je les trouve bien sympathiques et mon aversion à leur égard a diminué. Mais il y a surtout des Tibétains, beaucoup de moines dans leurs robes bordeaux, mais aussi des jolies filles et d'adorables enfants. Par certains côtés, ça ressemble au Népal, mais c'est quand même un peu moins sale.

Les Tibétains sont beaucoup plus souriants et aimables que les Indiens et l'ambiance est tout à fait différente. Les enfants ne mendient pas comme les Népalais, seuls quelques vieux lépreux sont assis au bord de la rue et joignent leurs mains pour implorer une aumône.

La lune vient d'apparaître au-dessus de la crête des montagnes, grosse et ronde !

Je suis d'abord monté par un chemin à travers la forêt jusqu'au village des enfants tibétains, dirigé par la sœur du Dalai-Lama, où avait lieu une fête avec des danses tibétaines. Les danseurs portaient de riches habits dorés et de grands masques et faisaient des pirouettes et des pas très lents en agitant des clochettes et en frappant des tambours avec de longues baguettes recourbées, accompagnés par un orchestre composé de cymbales et de longues trompettes. Ces danses avaient sans doute des significations mystiques que je ne comprenais pas, mais je les ai trouvées un peu lassantes et pas très variées.

J'ai continué ma promenade sur une petite route jusqu'à un ashram isolé sur un petit promontoire en face de la chaîne de montagnes. Il n'y avait personne, mais l'endroit était très paisible. J'ai croisé le gourou en partant et il m'a dit que je pouvais revenir quand je voulais.

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

J'ai déjeuné à Mac Léod Ganj, dans un petit bistrot, de riz et de légumes sautés et suis descendu visiter le centre tibétain et sa fameuse bibliothèque dont j'avais beaucoup entendu parler. J'aurais en effet de quoi lire sur le bouddhisme pour le restant de mes jours. J'ai feuilleté un livre de photos tibétaines d'Alexandra David-Néel et repéré quelques ouvrages d'introduction au bouddhisme tibétain. L'endroit est calme et agréable, mais on aurait plutôt envie d'y aller les jours de pluie ou au cœur de l'hiver que par de belles journées comme aujourd'hui où j'avais envie de partir à l'ascension des cimes environnantes.

En remontant, j'ai acheté ce que je n'avais pas cru nécessaire d'emmener dans mon petit sac : du savon, une serviette de toilette et de la lessive. Je ne pensais pas reprendre aussi tôt la vie monacale ! Et en arrivant, une douche glacée m'a enfin débarrassé de la crasse du voyage et d'une longue journée sur les chemins poussiéreux de Mac Léod Ganj.

Ce soir, je suis bien content de m'être replongé dans la vie d'aventure, loin de la civilisation que je n'ai pourtant quittée que depuis quelques jours. Même si, à chaque fois, je dois faire un effort pour me rejeter à l'eau et quitter le confort, c'est quand même ici que je me sens bien et heureux. Et je me dis que la patience et l'endurance qu'il faut pour arriver jusqu'ici ne sont pas trop cher payer !

25 octobre, Mac Léod Ganj

De retour dans mon hôtel vert, je m'installe à ma petite table devant la fenêtre. J'ai pris une bonne douche et un shampoing glacés – je m'y suis déjà habitué. Cela m'a fait le plus grand bien et je me sens tout chaud. En face de moi, sur le coteau ensoleillé, je vois le petit hameau où j'étais tout à l'heure. Je suis parti vers 13 h 30 et ai fait environ deux heures et demie de marche sur des sentiers paisibles où les touristes et les hippies ne semblent pas s'aventurer.

J'ai longé la route jusqu'à Bhagsunath. Il y a un joli temple avec un bassin et des fontaines où les gens viennent faire leurs ablutions. Quelques bistrots aux alentours servent de but de randonnée pour les hôtes de Dharamsala. Plus loin, un gros torrent où les moines viennent se baigner et faire leur lessive. Ils la font sécher au soleil sur des pierres et prennent un bain de soleil en attendant.

J'ai traversé ensuite un grand pierrier chauffé à blanc par le soleil où de petits groupes d'hommes travaillent à tailler des ardoises. Le sentier qui continue à flanc de coteau dessert de petits hameaux avec des

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

cultures en terrasse et des alpages où paissent vaches, chèvres et montons. Des groupes d'enfants me disent « hello » au passage, plus souriants et moins collants que les petits Népalais.

Hier soir, en dînant dans mon restaurant préféré, le café *Darjeeling*, une Canadienne accompagnée d'un Tibétain qui vivent à Paris, et avaient l'air très bien informés sur les événements locaux, m'ont dit qu'il y avait ce matin un service religieux spécial dirigé par le Dalaï-Lama pour la fin de la retraite des pluies. Ne sachant pas à quelle heure il avait lieu, je me suis levé à 6 heures et suis descendu au temple dans le froid matinal, alors que les premières lueurs de l'aube apparaissaient derrière les montagnes.

Dans deux des salles du temple, des moines et des novices psalmodiaient déjà des textes sacrés, mais la salle principale était encore vide. Quelques fidèles endurcis tournaient déjà autour du bâtiment en faisant tourner les gros moulins à prières et d'autres exécutaient des grandes prosternations sur le parvis. Deux Fribourgeois qui avaient entendu la nouvelle avec moi étaient là aussi. Un moine me dit alors que la cérémonie commencerait à 9 heures.

Je suis retourné faire une demi-heure de méditation et prendre mon petit déjeuner et suis revenu vers 8 heures pour tâcher d'avoir une bonne place. Les moines commençaient à s'installer dans le temple, ainsi qu'un groupe d'Allemands et les deux Fribourgeois, mais il n'y avait pas la foule que Sa Sainteté attire en général. L'intérieur du temple était réservé aux moines, aussi j'assistais au spectacle depuis l'extérieur, à travers une fenêtre.

Je ne fus pas aussi ému par l'atmosphère qu'à Sarnath. Après le service habituel, il y eut un rituel où chaque moine faisait une croix avec quelques brins de paille. Ces croix étaient ensuite bénies une à une par certains des moines. Puis eut lieu une distribution de *katas*, des écharpes rituelles. Trois fois de suite, trois moines ont distribué des *katas* à tous les moines et les ont reprises. La cérémonie se termina par une dernière récitation de prières.

Il était 11 h 30 et le Dalaï-Lama n'était pas apparu. Je n'avais pas été récompensé pour ma patience. J'ai appris par la suite que le Dalaï-Lama, de retour d'Europe, venait d'entreprendre une retraite de quarante jours. Mais les nouvelles qui circulent dans les bistrots du coin ne semblent pas très fiables. Je constate que, pour s'informer, il est aussi inutile

d'écouter les beaux parleurs que de lire les journaux. C'est une perte de temps !

À midi, je me suis pourtant laissé séduire encore une fois par le chant des sirènes. À la table voisine est venu s'installer un vieux Français que j'avais déjà aperçu hier et qui s'est mis à parler en français avec une Hollandaise. C'est un retraité qui passe une grande partie de son temps à voyager et qui a même fait, il y a quelques années, le tour du monde à vélo – ce qui lui a pris trois ans. Il fut aussi, disait-il, l'un des premiers routards à visiter l'Inde, il y a trente-cinq ans, alors que l'Inde était encore propre, riche et souriante.

J'ai commandé une autre tasse de thé pour écouter la suite de son discours. Il semblait connaître toutes les routes d'Asie, mais aussi tous les secrets de la politique internationale, depuis les causes de la situation catastrophique de la France, en passant par les raisons précises de la mort d'Indira Gandhi et du président du Pakistan, jusqu'au sosie de l'Ayatollah Khomeini qui le remplace depuis sa mort, il y a deux ans.

La Hollandaise, qui disait vivre en Thaïlande, à Ko Pah Ngan, a commencé à renchérir et à donner des détails sur la mafia et les terroristes qui infiltrent le sud de la Thaïlande. On arrivait en plein roman d'espionnage et je suis parti retrouver le silence de la montagne, me rendant compte une fois de plus des dangers de la parole humaine non contrôlée. Moi qui ai souvent tendance à croire aveuglément ce que j'entends, au lieu de ne croire que mon expérience personnelle ! Le vieux disait aussi qu'il ne fallait pas se promener dans la montagne aux alentours, car c'était infesté d'ours qui attaquaient les promeneurs. Je ne les ai pas encore vus. Je n'ai vu que quelques singes.

Hier soir, je suis allé assister à un concert de sitar. Le musicien était un grand rouquin qui n'avait rien d'un Indien, mais il jouait très bien. Il était accompagné par un batteur indien qui frappait avec les doigts sur deux petits tambours, des tablas, et d'une jeune fille qui jouait un sitar d'accompagnement. Mais je n'ai pas réussi à identifier les sons qui sortaient de son instrument. Cette musique est très étrange, chaque morceau dure au moins une demi-heure, sans aucun répit ni interruption ni silence. Le rythme accélère de plus en plus jusqu'à une sorte d'orgasme final.

La sonorité qui sort de cet instrument est très riche et variée et, au bout d'un moment, je me sentais complètement envoûté, comme par

certaines morceaux de jazz. Par contre, c'est plutôt long à démarrer, car il faut très longtemps pour accorder les instruments, au moyen d'une quinzaine de clés qui semblent régler non seulement la tension des cordes mais aussi l'espacement des barres transversales entre lesquelles on les pince. Je suis parti vers 23 heures, après le troisième morceau et ne suis pas allé à la soirée organisée pour la pleine lune à Bhagsunath, plutôt profane, je pense ! Je ne sais pas ce que j'ai peut-être raté.

J'ai appris hier soir que les danses d'hier après-midi étaient beaucoup plus belles que celles du matin. Elles représentaient des scènes de la mythologie comme celles que décrit Alexandra David-Néel et dont j'ai vu des photos hier à la bibliothèque. Si je trouve distrayant d'assister une fois à ce genre de spectacle, ce ne sont pas ces expressions de la religion bouddhique qui me passionnent le plus. Je crois qu'Alexandra David-Néel m'approuverait sur ce point. Je suis séduit davantage par la recherche silencieuse du vide absolu que par l'excitation de ces rituels pour les foules.

26 octobre, Mac Léod Ganj

Je prends goût à cette vie montagnarde et resterais bien ici un mois ou deux plutôt qu'une semaine. Enfin, ce sera pour une autre fois. Je remarque que j'aime beaucoup la montagne et m'y sens bien. J'ai l'impression de me refaire une santé. Je retrouve peut-être aussi mes origines. Je me disais cet après-midi, en marchant, que je devrais passer chaque année deux ou trois mois dans l'Himalaya, l'automne, par exemple, qui semble une saison agréable, et me mettre au trekking.

Si Mac Léod Ganj est un endroit qui me plaît tout à fait, j'aimerais visiter aussi le Ladakh, Manali et les sources du Gange. Ce ne sont pas les pèlerinages et les régions intéressantes qui manquent dans les montagnes d'Asie.

Je commence à être bien organisé et ai pris le rythme de l'endroit. Je me lève à 6 heures, fais une heure de méditation et prends le petit déjeuner dans mon café favori, le café *Dolkar* : pain noir, fromage à l'ail et thé. Ce matin, j'ai fait une lessive qui, avec le soleil, est déjà sèche à midi.

Je suis descendu à 9 heures au centre tibétain pour suivre des enseignements sur le *Dharma*. Pour le premier cours, nous n'étions que trois élèves, avec le lama et son traducteur. Entre 10 et 11 j'ai bouquiné à la bibliothèque. Pour le cours de 11 heures, nous étions six ou sept

avec un autre lama et un autre traducteur, celui qui traduisait le Dalai-Lama à Sarnath. Si j'ai bien compris, chacun de ces cours, qui traite d'un sujet particulier, dure un mois, une heure tous les matins. Mais il n'est pas gênant d'arriver au milieu. Au début et à la fin du cours, les élèves se prosternent trois fois devant le lama, puis nous chantons une prière.

Au second cours, une Anglo-Saxonne qui était assise à côté de moi chanta cette prière, qui ressemble d'habitude à un murmure inarticulé et incompréhensible, comme une prima donna, en articulant parfaitement chaque syllabe. J'ai compris par la suite qu'elle parlait le tibétain. Elle a d'ailleurs plusieurs fois repris le traducteur et donné son interprétation des paroles du lama.

Je n'ai pas l'impression qu'étaler ainsi son savoir à haute voix est une façon très appropriée de pratiquer le bouddhisme. Dans son livre *Pratique de la voie tibétaine*, que j'ai commencé à lire hier soir, Chögyam Trungpa¹⁵² parle du matérialisme spirituel, qui est, si j'ai bien compris, une manière de qualifier les situations où l'étude d'une doctrine spirituelle conduit à exacerber son ego au lieu de l'éliminer. Je prends en tout cas beaucoup d'intérêt à mes premières rencontres avec le bouddhisme tibétain, autant les lectures que les cours, et je commence à percevoir les premières lueurs de ce qu'est la compassion.

Je suis remonté à midi pour dîner au *Darjeeling* où une autre Américaine de type un peu indien – mais son accent et le ton de sa voix ne laissait aucun doute sur son pays d'adoption – étalait son savoir devant une petite cour qui buvait avidement ses belles paroles, dans lesquelles le mot « je » était de loin celui qui revenait le plus souvent. Je me rends compte une fois de plus combien il faut se méfier des gens qui parlent beaucoup et fort, comme ils sont loin des deux lamas de ce matin qui murmurent avec humilité des enseignements sublimes où chaque mot est essentiel et vrai. Cela me fait penser à une phrase que j'ai relevée ce matin : « Tout ce que disent les bouddhas – les êtres éveillés – est vrai, car ils sont purifiés du mensonge ! ».

¹⁵² Chögyam Trungpa (1939-1987) : auteur et lama tibétain de l'école *kaagyu*. Réfugié tibétain en Inde, il se rendit en 1967 en Écosse où il fonda Samye Ling, le premier centre bouddhiste tibétain en Occident. L'année suivante, il s'installa aux États-Unis où il enseigna jusqu'à la fin de sa vie. Son enseignement non traditionnel et ses comportements provocateurs, manifestations de la « folle sagesse », même s'ils furent souvent controversés, ont eu une grande influence sur la transmission du bouddhisme tibétain en Occident.

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

Parti à 13 h 45 pour une longue balade, je suis passé d'abord au centre de méditation Tushita, situé dans la forêt, à environ un quart d'heure de marche de Mac Léod Ganj. Un groupe d'une cinquantaine de moines et de laïques y suivaient un séminaire qui a commencé hier. J'ai continué le chemin, d'abord dans la forêt, parmi les rhododendrons, puis à flanc de coteau, jusqu'aux deux tiers environ de la distance d'un alpage que je voyais sur la crête la plus haute. Je suis alors redescendu pour rentrer avant la nuit et le froid, mais j'ai repéré la route pour une belle ascension à faire en partant le matin.

Sur le chemin, j'ai croisé une dizaine de ravissantes et frêles jeunes filles qui portaient des chargements de foin plusieurs fois aussi grands qu'elles et qui descendaient en riant et en sautant de pierre en pierre, comme des gazelles. Quant à moi, j'ai marché vite et ne me suis arrêté que dix minutes en haut pour manger une mangue et deux ou trois fois quelques minutes pour admirer la vue sur Mac Léod Ganj, Dharamsala et la vallée.

La marche me fait du bien et je vais essayer d'augmenter chaque jour la longueur de mes promenades. C'est un bon entraînement physique dont j'ai bien besoin depuis le temps que mon seul exercice est un parcours de golf de temps en temps. En tout cas, je peux marcher très vite, même à la montée, sans m'essouffler et, après trois heures de marche, je ne sens ni mes jambes ni mes pieds, heureusement d'ailleurs. Je constate que la vie de chemineau, chère à Alexandra David-Néel, me convient parfaitement à moi aussi.

En rentrant à 17 heures, j'ai pris une douche glacée, j'ai écrit, puis fait une demi-heure de méditation avant d'aller dîner au *Darjeeling* et de continuer mes lectures jusqu'à 22 heures. Je n'oublie pas la peinture et ce matin, à la bibliothèque, j'ai noté quelques idées de sujets sur des symboles tantriques et des amulettes tibétaines.

28 octobre, Mac Léod Ganj

Mon séjour se passe au mieux et je me sens parfaitement bien ici. Les gens sont charmants et honnêtes, souriants, personne n'est agressif ou ne vous importune. Est-ce l'influence des Tibétains, la présence du Dalai-Lama ? Peut-être le fait que l'endroit n'est pas trop touristique et situé en dehors des sentiers battus. Il faut aussi supporter les douze heures de bus depuis Delhi !

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

Je prends beaucoup d'intérêt à mes cours de philosophie bouddhique. J'ai décidé d'y aller tous les matins et d'attendre dimanche pour faire une grande excursion de toute la journée. Les nuits sont parfaitement calmes, par contre la journée il y a beaucoup de vie et d'animation. Je fais beaucoup de rêves qui me ramènent en Europe, dans le passé, ce qui n'est pas très agréable. Heureusement, le matin, en ouvrant ma fenêtre sur le jour qui se lève derrière les montagnes, ils sont vite oubliés.

J'ai aussi des compagnons, sous la forme de petites bêtes qui piquent, peut-être des puces ou des petites punaises, mais elles ne sont heureusement pas trop voraces et beaucoup plus discrètes que les moustiques. Par contre, les démangeaisons de leurs piqûres durent plusieurs jours.

Hier, je n'ai pas fait de grande promenade, mais suis allé visiter le Village des enfants tibétains dirigé par la sœur du Dalai-Lama. Sur le chemin, j'ai découvert une superbe maison isolée au milieu de la forêt où l'on peut louer des chambres et des petits bungalows attenants. C'est dans le calme complet, même pendant la journée. Ce serait une bonne adresse pour faire une retraite ou être tranquille pour peindre et écrire. C'est à un quart d'heure de marche de Mac Léod Ganj, dans la direction opposée au centre tibétain où sont donnés les cours.

Le Village des enfants tibétains est un immense complexe avec des logements et des salles de classe. La plupart des enfants – plus de mille – sont internes. Une partie sont orphelins, d'autres ont des parents trop pauvres pour s'occuper d'eux ou des parents qui vivent toujours au Tibet.

Chaque maison d'habitation est organisée comme une grande famille avec une mère et un père. J'ai visité une partie du Village et tous ces bambins sont vraiment adorables, souriants, et aimables les uns avec les autres. On n'entend ni pleurs ni cris hystériques.

Tout ce village, ainsi que d'autres villages similaires à Leh et à Kulu, ont été construits et fonctionnent avec des aides provenant des pays occidentaux, d'organisations de bienfaisance ou de particuliers. Ainsi j'ai décidé de leur donner régulièrement une petite contribution.

J'ai été très bien reçu, les filles du bureau m'ont tout expliqué sur le fonctionnement du Village, m'ont offert le thé et fait visiter les lieux. Ensuite je suis descendu un peu plus bas, au centre de l'artisanat où l'on

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

enseigne la peinture de *thangka*, le tissage des tapis et la fabrication des vêtements traditionnels. Je me suis particulièrement intéressé à la peinture.

Dans un atelier plus spacieux et plus clair que celui que j'avais visité à Katmandou, une douzaine d'élèves travaillaient sous la direction d'un maître. Ils sont assis par terre, sur un coussin, et le haut de leur châssis est retenu par une ficelle fixée au mur derrière eux. Le bas du châssis repose sur leurs genoux. La qualité du travail que j'ai vue me semblait moins bonne que celle de Katmandou, peut-être étaient-ils des élèves moins avancés. Ici, chacun exécutait entièrement sa *thangka*, alors qu'à Katmandou, chaque élève ne peignait que les quelques éléments pour lesquels il était spécialisé, plus ou moins difficiles selon son avancement, et le maître réalisait les détails les plus délicats comme les visages.

J'ai vu hier un livre très intéressant et très complet sur la technique de la *thangka* avec des croquis et des détails de tous les motifs. J'ai trouvé aussi ce matin un livre sur de la calligraphie tibétaine. Si je fais un plus long séjour en pays tibétain, je pourrais apprendre ces deux disciplines et essayer de trouver un maître. Ce matin, j'ai visité le petit musée du centre tibétain qui contient plus de sculptures que de peintures.

Cet après-midi, je suis remonté jusqu'au même endroit que l'autre jour, mais par un chemin différent, beaucoup plus raide. Je m'étais d'abord engagé dans une autre direction, mais le chemin s'arrêtait au pied d'une cascade. J'ai alors escaladé un pierrier jusqu'à un chemin de traverse qui longe des tuyaux d'alimentation d'eau, pour essayer rejoindre la crête. Là, j'ai trouvé un chemin qui montait tout droit, comme un escalier. J'ai mis un quart d'heure de plus qu'avant-hier pour monter, mais j'ai trouvé une meilleure route pour redescendre.

Le matin, je donne une roupie aux quelques lépreux qui sont sur mon chemin, les salue longuement et leur souris. Chaque fois que je repasse vers eux plus tard dans la journée, j'ai droit à de grandes salutations auxquelles je prends tout le temps de répondre. Il faut en somme bien peu de choses pour donner un peu de bonheur à ces pauvres gens et mettre un sourire sur leur visage. Quand l'occasion se présente, il ne faudrait pas que je néglige ces petits gestes de compassion et de générosité. C'est d'ailleurs ce que m'apprend le bouddhisme tibétain, que je commence ainsi timidement à pratiquer.

Quant à la femme que j'avais critiquée un peu rapidement avant-hier – parce qu'elle chantait un peu fort et ajoutait ses commentaires aux traductions – elle a l'air de très bien connaître le tibétain et hier elle remplaçait le traducteur. Elle s'en tirait plutôt mieux que lui, en tout cas pour s'exprimer en anglais. Bien que les deux traducteurs s'expriment difficilement en anglais, et avec un fort accent, je n'ai pas trop de peine à les comprendre. Et même s'ils traduisent souvent mal ou incomplètement les paroles du lama, il reste toujours suffisamment de matière pour abreuver un débutant comme moi.

Le livre de Chögyam Trungpa, *Pratique de la voix tibétaine*, est très intéressant. Sa manière d'expliquer le *Dharma* est très différente des enseignements que j'ai suivis jusqu'à présent. Je lis aussi tous les soirs quelques pages du *Carnet de pèlerinage* de Ramdas, c'est un régal ! Comment prendre chaque événement de la vie, bon ou mauvais, comme un merveilleux don de Dieu. Ses voies sont imprévisibles, mais il faut toujours recevoir comme une bénédiction les choix qu'Il fait pour nous. J'essaie aussi de pratiquer cette voie, même si je ne voyage pas encore comme un *sadhu* qui a renoncé à toute possession matérielle et qui ne dépend pour vivre que de ce que Dieu lui envoie par l'intermédiaire de gens bienveillants et généreux. À défaut d'être le *sadhu*, je peux m'efforcer d'être l'instrument de Dieu qui lui vient en aide !

Dimanche 30 octobre, Mac Léod Ganj

Je suis parti à 8 heures ce matin pour une grande excursion en suivant le chemin que j'avais déjà emprunté deux fois. Arrivé là où je m'étais arrêté, j'ai eu un spectacle étonnant : une vingtaine d'aigles survolaient un petit alpage où les montagnards avaient rassemblé leurs moutons pour les tondre. Les choucas noirs qui rodaient aussi dans les environs semblaient minuscules à côté. Ils descendaient en planant et se posaient dans des buissons situés en contrebas. Peut-être y avait-il un animal mort ? Les paysans, quant à eux, empêchaient les moutons de s'éloigner du troupeau.

Après deux heures et quart de montée, je suis arrivé sur la crête. Il y a une petite pension, *Triund*, où un groupe d'écoliers tibétains étaient venus passer le week-end. L'un d'eux m'a indiqué un chemin qui continuait et que j'ai suivi jusqu'à un plateau de verts pâturages où le garçon m'a dit qu'il restait souvent des névés et qu'on pouvait y faire du ski. Sur le chemin, il y avait une chapelle hindoue entourée de gerbes de tridents et, devant, deux Indiens étaient occupés à plumer un petit aigle

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

qu'ils avaient égorgé. Je n'ai pas compris le sens de cet acte barbare, peut-être était-ce un rite religieux. Je ne pense pas qu'ils voulaient le manger.

Depuis l'alpage, le sentier continuait jusqu'à un sommet avec une chapelle blanche que j'avais repéré depuis en bas. J'ai continué jusque-là, longeant une large crête sur laquelle s'étendaient de maigres pâturages où les moutons doivent paître pendant l'été. L'air était plus frais et, dans les endroits ombragés, il y avait encore de la gelée blanche. J'ai traversé un petit bois et, après une heure et demie de marche depuis la pension, je suis arrivé au sommet.

C'est le plus haut sommet encore vert, il doit être à environ 3500 mètres d'altitude. Il y a une vue superbe sur la vallée de Dharamsala et sur la haute chaîne rocheuse de Dhauladhar qui barre la vue du côté nord. À côté de la petite chapelle hindoue, des bannières tibétaines sont suspendues à de longs fils tendus entre des pieux de bois. Selon la croyance tibétaine, le vent qui les fait flotter récite inlassablement les prières qui y sont imprimées.

Je suis resté un moment au soleil, à l'abri d'un rocher, ai mangé une banane et une orange et me suis imprégné de la paix et du silence en laissant mes yeux parcourir les monts et les vallées qui s'étendaient à perte de vue devant moi. Une heure pour descendre jusqu'à la pension où j'ai mangé mon casse-croûte de pain et de fromage, puis encore deux heures jusqu'à Mac Léod Ganj. J'ai dû réduire un peu mon allure dans les endroits escarpés et rocaillieux car mon pied était moins sûr et j'ai failli tomber deux fois. Quelle joie en arrivant de boire un jus de mangue et de manger un des délicieux yaourts du café *Darjeeling* !

Hier après-midi, je suis retourné à l'ashram que j'avais vu le premier jour. Dans le jardin, quelques Occidentaux buvaient le thé autour d'un jeune Indien. Personne ne m'a adressé la parole ni offert une tasse de thé, aussi, je suis retourné sur mes pas. Cela m'a fait une petite balade de deux heures.

J'essaie de faire une heure de méditation le matin et le soir, mais y arrive difficilement et suis perturbé par mes pensées discursives. Quand je marche aussi, je pense beaucoup, surtout à mes projets d'avenir qui sont aussi nombreux et variés qu'alléchants, il faut bien le dire. Tant de possibilités s'offrent à moi dans ce continent immense que je m'apprête

à explorer en détail. Mais pour l'instant, je ferais mieux de rester dans le moment présent et ici, à Mac Léod Ganj, où c'est si beau !

1^{er} novembre, Mac Léod Ganj

Mon départ approche et j'ai fait aujourd'hui une balade que je voulais faire depuis longtemps. Je suis descendu jusqu'au fond de la vallée, plus bas que la bibliothèque tibétaine, et remonté en face jusqu'à un petit temple situé au sommet d'un promontoire qui termine la longue crête et qui fait face à Mac Léod Ganj. Depuis là, il y a une belle vue sur Dharamsala qui est juste au-dessous. Je suis ensuite revenu par un long chemin à flanc de coteau que j'avais repéré ce matin en marchant vers la bibliothèque, puis par un chemin en escalier qui traverse plusieurs petits hameaux. J'ai ensuite rejoint le chemin que j'avais suivi le premier jour, puis suis revenu par la carrière d'ardoises et Bhagsunath. Un peu plus de trois heures en marchant vite, ce qui est plus lentement que les montagnards du coin qui dévalent les sentiers en sautant de pierre en pierre. Il me faudra encore un bon entraînement avant d'arriver à les suivre.

Hier, 31 octobre, c'était une fête bouddhiste, la descente du Bouddha de *Tushita*¹⁵³. À 6 heures du matin, je suis descendu au temple où une cérémonie dirigée par le Dalai-Lama avait déjà commencé. Des gendarmes en armes et de nombreux gardes du corps en civil entouraient le temple. On n'avait pas le droit d'accéder à l'estrade qui entoure le temple, et il ne fallait pas non plus rester sur place pour regarder par la porte ou les fenêtres, mais s'adonner à la circumambulation avec le petit peuple des pieux Tibétains. À chaque tour, je m'arrêtais quand même un instant devant la petite chapelle où brûlaient mille lampes à beurre et collais mon dos aux vitres pour me réchauffer. Bien sûr, étant à l'extérieur, je n'entendais les prières qu'à moitié et je n'étais pas vraiment dans l'atmosphère comme je l'avais été à Sarnath.

C'était un peu décevant, mais le spectacle était surtout celui des fidèles qui marchaient autour du temple en égrenant leurs chapelets et en faisant tourner les moulins à prières situés derrière le temple. Pas encore beaucoup de monde à cette heure matinale, surtout des petits

¹⁵³ *Tushita* : une importante fête bouddhiste commémore le jour où le Bouddha est redescendu du paradis de *Tushita*, où il était allé enseigner le *Dharma* à sa mère et aux dieux pendant trois mois.

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

vieux au visage tout fripé par l'âge. À 7 h 30, je suis remonté prendre mon petit déjeuner, puis ai décidé de faire une grande balade puisque c'était un jour férié et que je n'avais pas de cours.

Les deux Fribourgeois m'avaient indiqué un chemin qui conduisait à une cascade située dans la vallée qui part derrière le village des enfants tibétains. J'avais repéré le chemin en allant à l'ashram et j'avais envie d'aller là-bas. Cependant, au lieu de passer par le village des enfants, j'ai suivi les indications de ces jeunes gens et me suis probablement trompé quelque part.

J'ai longé un très joli sentier dans une forêt dense et humide qui me faisait penser à Tahiti, puis suis finalement arrivé sur un petit sommet où il y avait quelques maisons, genre cottages anglais, entourées de superbes jardins fleuris au milieu de clairières gazonnées. Devant l'une d'elles, deux Occidentaux étaient installés dans des rocking-chairs et buvaient le thé dans un joli service en argent. Il ne manquait qu'un Indien enturbanné pour faire le service et on aurait pu croire que ce coin de forêt vivait encore à l'époque coloniale.

L'endroit, situé à environ une heure de marche de Mac Léod Ganj, était tout à fait idyllique et j'envisagerais tout à fait d'y faire un petit séjour pour peindre ou étudier. J'ai ensuite rejoint en contrebas le col avec une chapelle où je passais pour monter vers la pension *Triund* et ai pris un sentier à gauche pour essayer de rejoindre la vallée où je voulais aller. Le sentier s'engageait en effet dans cette vallée en direction du torrent, mais il était très étroit et très abrupt et de plus en plus acrobatique à mesure que j'avancais. Il me rappelait l'ascension de l'Aorai à Tahiti. J'espérais qu'en arrivant au torrent, je pourrais gagner l'autre rive et rejoindre les villages que je voyais en face.

J'arrivai finalement, après beaucoup de mal et de peur, au torrent, mais le chemin s'arrêtait là. L'autre versant était à pic et il n'y avait pas moyen de traverser. Décidément, ce n'était pas mon jour. Je m'assis quelques instants au bord de l'eau pour manger des fruits et repris mon escalade en sens inverse. Avant d'arriver au col, j'ai vu un village en contrebas et me suis dit qu'il devait être relié au chemin que je cherchais depuis ce matin. Je suis descendu tant bien que mal jusqu'à ce village par des sentiers de chèvres et, depuis là, un sentier muletier assez mauvais descendait dans le lit d'un torrent à sec.

J'arrivai enfin vers un groupe de maisons où passait un gros tuyau d'eau qui semblait partir dans la direction où je voulais aller. Je longuai donc ce tuyau. Parfois je marchais en équilibre dessus, parfois je

l'enjambais pour trouver de petits bouts de sentiers qui le longeaient, parfois je marchais dans un ancien bisse désaffecté. Je pus ainsi contourner toute la montagne jusqu'au village qui domine le lac Dall d'où j'aurais dû partir le matin. Le chemin que j'aurais dû prendre partait en contrebas et j'aperçus finalement le petit pont et la cascade dont me parlait le Fribourgeois.

Depuis là, j'essayai de retrouver le chemin que j'aurais dû prendre le matin, là où je m'étais trompé, mais je m'égarai encore une fois et, pour finir, descendis à travers bois pour rejoindre le chemin que je connaissais et qui mène au village des enfants. Content d'arriver, épuisé par plus de cinq heures de contrariétés et de mauvais chemins, sans jamais trouver ma route.

Après un petit moment de relax, j'avais de nouveau envie de bouger et suis descendu jusqu'au temple où les cérémonies continuaient. Un grand feu avait été allumé devant le temple et le Dalai-Lama dirigeait toujours les prières en tenant d'une main la cloche et de l'autre le *dorjé*¹⁵⁴. Il y avait plus de monde que le matin, de nombreuses familles avec des enfants et le soleil couchant remplissait le temple d'une superbe lumière dans laquelle dominaient les ors et les pourpres des robes des lamas. Les lamas ont mangé et finalement se sont tous levés et ont mis leurs grands bonnets jaunes.

Le soleil s'est couché, puis les derniers fidèles ont été priés de descendre à l'étage inférieur et se sont placés de part et d'autre du chemin qui conduit du temple au palais du Dalai-Lama situé juste en face. Vers 18 heures, la cérémonie s'est terminée et le Dalai-Lama est passé devant nous, entouré de ses gardes du corps, avec son merveilleux sourire et ses yeux vifs et chaleureux qui essayaient de rencontrer les regards de tous ses fidèles.

Quand il fut passé, la foule est remontée vers le temple. Je l'ai suivie. Les fidèles sont rentrés dans le temple et se sont agenouillés autour du trône du Dalai-Lama. Ils ramassaient les miettes de nourriture qui se trouvaient par terre et les mangeaient, puis se relevaient pour embrasser le trône. Tout le monde se bousculait dans ces élans de dévotion hystérique. J'ai été pris dans cette foule et ai dû faire, comme tout le monde, le tour du trône et d'une chapelle vitrée qui contenait le mandala dessiné en sables de couleur, un travail d'une grande précision

¹⁵⁴ *Dorjé* (tibétain) : sceptre rituel qui symbolise le principe masculin de la méthode, alors que la cloche rituelle symbolise le principe féminin de la sagesse.

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

et superbe par ses couleurs vives et brillantes. Une peinture très impermanente, faite pour un jour, mais dont la réalisation a sans doute demandé plusieurs jours de travail.

J'ai été beaucoup plus ému par la cérémonie du soir que par celle du matin et ai de nouveau ressenti les ondes bénéfiques dégagées par le Dalai-Lama. Peut-être avais-je enfin trouvé le chemin que je m'étais efforcé de trouver pendant toute cette journée et sans doute aurais-je mieux fait, ce jour là, de rester tout simplement à marcher en rond autour du temple, dans cette ambiance de foi et de dévotion parmi la foule des Tibétains, plutôt que d'aller me perdre tout seul sur de dangereux chemins rocailleux ne menant nulle part...

Ensuite, suis allé voir un spectacle à la salle des jeunes : théâtre, musique, chants, danses et même une chanson des Beatles. Représentation donnée par la troupe locale devant un bon public, celui sans doute qui était l'après-midi au temple, des familles avec des enfants, des jeunes, des petits vieux, des moines et bien sûr la petite colonie des étrangers au grand complet. Une longue journée bien remplie !

Népal : retraite tibétaine à Kopan Gompa (novembre 1988)

4 novembre, Delhi

J'ai fini de trier et remballer mes bagages, pris un thé noir et des toasts et suis prêt à partir pour Katmandou au début de l'après-midi. Je suis arrivé hier soir à Delhi en plutôt mauvais état, noir de crasse et un œil complètement enflé. La petite boule que j'avais sous l'œil depuis mon retour en France a recommencé à gonfler avec le froid des derniers jours à Mac Léod Ganj. Puis les courants d'air et la poussière du bus n'ont rien arrangé.

Long voyage, après un départ à 4 heures du matin, mais moins terrible que l'aller car je savais à quoi m'attendre. J'avais aussi une meilleure place et j'ai eu pendant une bonne partie du trajet deux sièges pour moi tout seul. Le chauffeur était moins nerveux et excité. Les deux dernières heures furent les plus longues, alors qu'on pénétrait dans la puanteur et la pollution de la périphérie de Delhi. Après un séjour en terre presque tibétaine, je retrouvais la dure réalité de l'Inde.

Les paysages sont beaux. J'essayais de laisser courir mon regard, sans pensées, jugements ni discriminations, sur ce qui passait devant mes yeux, ne regardant que la vision, les formes et les couleurs. Mais ce n'est pas toujours facile. Tant qu'il y a la nature ou des scènes de la vie champêtre, comme un homme qui laboure son champ avec sa charrue tirée par des bœufs, ça va. Mais dès que l'intervention de l'homme est trop forte et agressive, ça se complique !

Arrivé à 18 h 30 à la gare routière, j'ai dû fuir les arnaqueurs pour trouver un rickshaw qui puisse m'emmener à New Delhi. Ce fut une course effrénée dans le trafic et la fumée jusqu'à l'hôtel *Hans Plaza*, où ils avaient perdu ma réservation. Ils m'ont quand même trouvé une chambre et je me suis plongé dans un bain chaud. En vidant la baignoire, toute l'eau est sortie par le côté et j'ai inondé la salle de bain.

J'ai marché dans la poussière noire jusqu'à l'*Embassy* où je me suis gavé de curry et de *chapatis* en pensant bien à mon petit restaurant

tibétain de Mac Léod Ganj. Je suis rentré un peu désabusé, avec des doutes sur ma façon actuelle de voyager. Est-ce que les voyages en bus et les hôtels crados sont bons pour ma santé ? Est-ce que je ne devrais pas revenir à un peu plus de luxe, d'aise et de propreté ? Et je pensais de nouveau à la vie que j'avais quittée à Tahiti. Enfin, ce n'était pas le moment de me complaire dans ce genre de pensées puisque je pars aujourd'hui pour un mois de monastère. Je verrai ensuite si je ne vais pas envisager ma vie en Thaïlande d'une façon un peu moins ascétique.

J'ai mal dormi dans la chaleur et le lit mou. Je me suis levé moins morose qu'hier soir, mais content de quitter l'Inde. Je sentais que je devenais agressif avec ceux qui s'avisait de me contrarier avant mon départ. Je me suis lavé de la tête aux pieds encore une fois à l'eau chaude et ai emballé séparément les habits qui pourraient encore contenir des puces ou autres vermines, bien que leurs attaques se soient calmées depuis deux ou trois jours. Ma gencive a l'air de se cicatriser et me laisse en paix.

Pour ma dernière journée à Mac Léod Ganj, j'ai acheté quelques souvenirs, des colliers de turquoise et deux livres sur le bouddhisme tibétain, j'ai fait cirer mes deux paires de chaussures et suis allé faire mes adieux au temple du Dalai-Lama au coucher du soleil.

Le matin, épisode amusant pendant le cours de 9 heures. Le lama racontait une anecdote à propos des paroles méchantes : l'histoire d'un moine qui avait traité d'autres moines d'efféminés et qui s'était alors réincarné en femme pendant cinq cents vies. Une femme d'un certain âge, qui était là depuis un ou deux jours et refusait de se prosterner devant le lama, demanda ce qu'il y avait de mal à ça.

Le lama a alors fait une suite de commentaires sur les femmes. Il n'a pas dit textuellement que la femme était une moins bonne incarnation que l'homme, mais il a dit, par exemple, que bien que l'homme et la femme prennent le même plaisir lors l'acte sexuel, la femme souffre ensuite beaucoup plus que l'homme pendant la grossesse et la naissance. Et, entre chacune de ses remarques, il se tordait de rire sur son trône. Je ne sais pas si la brave dame, qui était d'ailleurs la seule femme de l'assistance, a beaucoup apprécié ces manifestations misogynes, et si elle se décidera, à l'avenir, à saluer plus respectueusement les lamas.

6 novembre, Katmandou

Ce matin, je revis ! Un ciel tout bleu et un beau soleil qui rentre dans ma petite chambre. Il fait froid, environ six degrés, et je me sens d'attaque pour ma dernière journée de vie mondaine. Hier matin, je me suis réveillé avec une grosse crève et j'ai été fébrile et las toute la journée. Il avait plu abondamment toute la nuit et le temps était gris et maussade.

Jeudi, je suis arrivé à midi à l'aéroport de Delhi, mais l'avion pour Katmandou avait deux heures de retard. J'ai déjeuné dans la cafétéria sordide de l'aéroport et ai patiemment attendu le départ, car, en plus du retard de l'avion, il faut s'armer de patience pour affronter les diverses formalités d'enregistrement et de douane. Le préposé au contrôle des passeports a commencé à éplucher mon passeport. Comme j'avais oublié d'inscrire mon deuxième prénom sur la fiche d'embarquement et avais fait une erreur dans la date d'émission de mon passeport, j'étais suspect et il est même allé demander à son chef pourquoi il y avait deux tampons sur ma photo. Au bout d'un quart d'heure, il a vu que j'étais un artiste, alors son attitude a complètement changé, il a retrouvé le sourire et m'a laissé passer.

J'ai quand même eu dans cet aéroport une vision sublime, les yeux de la dame pipi. C'était une vieille femme voûtée et rabougrie, enveloppée dans un sari sale et délavé, mais son regard d'où émanaient la paix, la sérénité et la joie, avait une beauté surhumaine. Il était une expression vivante de la présence divine en chaque être !

J'ai apprécié le confort des transports aériens après celui des voyages en bus. Comme je suis arrivé à Katmandou à la tombée de la nuit, il était trop tard pour aller à Kopan. Je me suis laissé embarquer avec un jeune couple dans un petit hôtel du centre par un rabatteur qui m'offrait le transport gratuit. Un petit hôtel simple et très bon marché où l'accueil était charmant.

Je me sentais en pleine forme et suis parti me balader dans la ville à la recherche d'un sac de couchage. J'en ai trouvé un très chaud, en duvet, pour quinze roupies par jour. Ensuite, j'ai fait le tour des librairies. Curieusement, au Népal, il y a beaucoup de librairies très bien achalandées et les livres sont très bon marché. J'ai trouvé plusieurs ouvrages intéressants que je n'ai pas pu résister à acheter : un manuel

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

sur la technique de la peinture de *thangka*, que j'avais vu à la bibliothèque de Mac Léod Ganj, un livre sur l'art du tantra que j'avais déjà repéré depuis longtemps, un gros livre sur l'art du yoga et un autre sur l'astrologie chinoise. Un colis de plusieurs kilos que j'ajouterai à mes bagages, mais qui constituera l'embryon de ma future bibliothèque asiatique. Je ne suis pas encore prêt à me détacher de mon amour pour les livres !

Je me suis arrêté pour manger du riz et un plat de légumes dans un sympathique restaurant chinois fréquenté surtout par des gens du pays, puis suis rentré en flânant par les rues commerçantes où les boutiques commençaient à fermer. Près de Durbar Square, je me suis arrêté dans une cour où un groupe d'hommes récitait des prières en s'accompagnant de cymbales et de cloches devant un petit temple. J'éprouvais une grande sympathie pour tous les Népalais, et je marchais parmi les bouses et les tas d'ordures comme si c'était des parterres de fleurs au parfum suave.

Le lendemain matin, grippé et ayant mal dormi, j'étais de moins bonne disposition. J'ai décidé d'aller de bonne heure à Kopan pour voir comment les choses se présentaient et de redescendre liquider les dernières choses que j'avais à faire avant un mois de retraite loin de la civilisation.

Le taxi ne voulait pas m'emmener à Kopan pour un prix raisonnable, car, selon lui, après les fortes pluies de la nuit, la route n'était pas praticable à moins de deux cent cinquante roupies. Je me suis fait déposer à Bodhnath et suis monté à pied en pataugeant dans la boue. Je fus très bien accueilli. On me montra ma petite chambre, située dans un nouveau bâtiment, la 13, que je partagerai avec une autre personne.

À 9 h 30, j'étais de retour en ville. Je me traînais sans enthousiasme, agressé par la saleté, les klaxons stridents des voitures et des motos qui tâchent de se frayer un chemin dans la foule, des propositions malhonnêtes de changeurs et autres arnaqueurs, la foule des touristes et les rangées de magasins de souvenirs. Les visions magiques de Katmandou que j'avais eues la veille s'étaient dissipées et je retrouvais tout ce qui m'avait déjà choqué et irrité lors de mon dernier séjour.

J'ai dû retourner deux fois à Air Népal pour reconfirmer mon billet de retour, j'ai acheté un coussin pour méditer, puis j'ai passé l'après-midi et la soirée dans ma petite chambre, emmitouflé dans une couverture à soigner ma grippe et à lire. Je m'efforçais de tolérer, aussi bien que possible, les cris des enfants qui jouaient sous mes fenêtres, les

discussions à haute voix d'un groupe d'Anglo-Saxons, les klaxons et les vrombissements des moteurs. J'étais content de partir au calme sur la colline de Kopan, loin du dépotoir bruyant de Katmandou. Un dépotoir sur lequel poussent toutefois de bien jolies fleurs, comme la femme de chambre de l'hôtel *New Ganesh*.

7 novembre, Kopan Gompa

Dans ma chambre monacale, j'attends le début du cours à 17 h 30. Mon compagnon de chambre n'est pas encore arrivé. Ma grippe ne s'arrange pas. Aujourd'hui, je me sens vraiment mal, j'ai de la fièvre et je grelotte sans cesse. J'ai essayé de lire un livre à la bibliothèque, mais mon esprit est trop obscurci et je ne lis que les mots, sans les comprendre. Alors je me promène dans le parc, mais au soleil j'ai trop chaud et à l'ombre trop froid.

Hier matin, ça allait un peu mieux et j'ai fait une grande balade dans Katmandou avec un temps superbe. En plus ils avaient balayé les rues pour moi, ou parce que c'était dimanche – le lundi népalais – et c'était très agréable. J'ai acheté une petite couverture en laine de yak, très jolie, dans les tons de rose, et très chaude. Je suis bien content de l'avoir pour la mettre sur mes épaules le soir et le matin. À midi, j'ai mangé dans un très bon restaurant végétarien un repas un peu trop copieux. Je suis rentré à l'hôtel préparer mes bagages, faire du change et, vers 16 heures, j'ai pris un taxi pour Kopan. Il ne fut pas facile à trouver, même avec l'aide du garçon de l'hôtel. Il est vrai que cette route, qui est charmante à pied, est vraiment un calvaire en voiture.

Je suis arrivé pour le thé de 17 heures, dont j'ai pris trois tasses. Je l'ai bien regretté durant la nuit car j'ai très mal dormi. Puis je suis allé m'asseoir pendant un moment dans le temple, seul avec un vieux lama qui récitait des prières.

Après le dîner, composé d'une délicieuse soupe et de *chapatis*, j'ai lu un moment dans ma chambre en me mouchant sans cesse. À 21 heures, je me suis plongé dans mon sac de couchage. J'ai passé une très mauvaise nuit. D'abord j'avais trop chaud, alors j'ai ouvert mon sac de couchage et l'ai utilisé comme une couette. Ensuite, j'avais la tête glacée, et l'ai enveloppée dans un paréo. Puis j'ai dû me lever et sortir cinq ou six fois pour faire pipi. Ce matin, à 6 heures, j'ai bu un thé et suis allé

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

assister à la *puja* des moines, dans le temple. Je retrouvais les mélodies des prières qui commencent à m'être familières.

Pour le petit déjeuner, un excellent porridge, des *chapatis* et une délicieuse confiture maison. À midi le repas était très bon aussi, de la cuisine indienne ou népalaise. J'avais à ma table un Français à la retraite qui revenait d'un séjour d'un mois au Tibet où il a vu tous les mauvais traitements que les Chinois infligent à cette région. Ils défrichent les forêts pour emmener le bois en Chine. Avec ses compagnons, ils ont fait un film vidéo qu'ils espèrent diffuser en Occident pour attirer l'attention des gens sur cette situation. Il fait partie d'une organisation de bienfaisance, le Secours populaire français, qui compte sept cent mille bénévoles en France.

Harvey, l'Anglais qui m'avait très gentiment renseigné sur les activités de Kopan lors de mon dernier passage est venu se joindre à nous. Quelques têtes connues de Thaïlande, Lola, une Brésilienne et Greg, un Américain aux cheveux longs. Et il y a un petit groupe qui parle français.

10 novembre, Kopan Gompa

Après deux jours et demi de cours, ma santé ne s'améliore pas. Je suis toujours très enrhumé, par contre j'ai mieux dormi. Le matin, je me sens bien, un peu moins l'après-midi et le soir j'ai souvent de la fièvre. J'ai toujours froid et je garde mon pull-over toute la journée. Le matin et le soir, je m'enroule dans ma couverture de laine de yak. Pour l'instant, j'ai de la difficulté à méditer, je ne suis pas très bien installé et j'ai mal aux jambes. C'est le matin que ça va le mieux.

On m'a demandé de traduire les cours en simultanée pour une Française et une Valaisanne qui ne comprennent pas bien l'anglais. Je traduis le matin et une autre Suissesse traduit l'après-midi. J'y arrive mieux que je l'avais pensé. Je parviens à traduire pratiquement chaque mot des cours, en tout cas quand c'est Kathleen McDonald qui parle. Hier soir, elle lisait un livre sur la vie du Bouddha. Comme elle lisait vite, j'étais parfois obligé de sauter une phrase ou une partie de phrase. C'est un bon exercice qui me plaît. Cela demande beaucoup d'attention et de concentration, mais je pense que je vais m'habituer et que ça ira encore mieux d'ici quelques jours.

Le cours est très différent de ceux de Suan Mokkh et nettement plus relax. Les relations avec les autres y jouent un plus grand rôle, puisqu'on

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

peut parler depuis le déjeuner jusqu'au soir. L'après-midi, il y a une discussion en groupe. Je me suis joint au groupe francophone. Nous sommes une dizaine, dirigés par une Américaine qui parle bien le français et vit une partie de l'année à Kopan depuis six ans. Les discussions sont intéressantes et permettent à chacun de s'exprimer de façon informelle.

Comme on peut aussi parler pendant le thé et le dîner, c'est l'occasion de faire des connaissances, plutôt que de rester dans ma solitude. C'est un aspect très positif de cette retraite. La plupart des enseignements, pour l'instant, concernaient la réincarnation, vue à la tibétaine. Cette théorie contredit ce que j'ai appris à Suan Mokkh et je réagis d'une façon qui n'est pas très appropriée, au lieu d'essayer de comprendre et d'accepter ce point de vue.

Hier après-midi, l'enseignement était donné par Lama Lhundrup, l'abbé du monastère. Pendant son discours, il y a eu un gros orage et je me faisais beaucoup de souci pour mes souliers qui étaient restés dehors. Ils seront mouillés et j'aurai encore plus froid aux pieds, me disais-je. En effet, ils étaient complètement remplis d'eau. Alors j'ai enlevé mes chaussettes, retroussé mon pantalon et, curieusement, j'ai commencé à avoir très chaud, même aux pieds, malgré le froid du soir. Mon problème de froid avait complètement disparu, je me sentais très bien et avais envie de rire de ma peur du froid qui me paralyse depuis le début du cours. Deux heures plus tard, toutefois, alors que je m'étais dit que je pourrais méditer sans ma couverture, le froid a repris l'avantage et j'étais de nouveau frigorifié. Je n'ai pas encore résolu le problème du froid, mais j'espère le résoudre avant la fin du mois.

Le soir, la dernière méditation finit à 21 heures. Je me retire alors dans ma petite chambre – où je suis finalement tout seul – pour lire. J'ai commencé hier *La vie de Milarepa*¹⁵⁵.

L'endroit est très calme et paisible et la vue sur la campagne environnante est superbe. À 6 heures du matin, quand le jour se lève, elle est couverte d'une légère brume, qui cache les maisons et les interventions de l'homme. On ne voit que les arbres. Au milieu de la

¹⁵⁵ Milarepa (1052-1135) : un des plus célèbres yogis et poètes tibétains. Disciple de Marpa, il fut à l'origine de l'école *kagyū* du bouddhisme tibétain. Il médita pendant de nombreuses années dans les grottes de l'Himalaya, vêtu d'une simple robe de coton et se nourrissant d'orties. *Les cent mille chants de Milarepa* font partie des textes canoniques du *mahayana*.

journée, en pleine lumière, ce sont par contre les maisons qui ressortent le plus. Leurs murs pignons, avec de petites fenêtres noires, ressemblent à des personnages, comme les portes, au Népal, sur lesquelles on peint des yeux.

Les bouddhistes tibétains ont en ce moment des problèmes avec le gouvernement népalais et il semble que Lama Zopa, qui devait diriger la retraite, ne pourra pas venir. Il a déjà quitté son pays depuis un an. On nous a demandé de ne pas avoir de drogue, car la police pourrait venir faire une perquisition, et aurait ainsi un motif pour fermer le monastère.

14 novembre, Kopan Gompa

Le cours a déjà commencé depuis une semaine. Le temps passe vite et il me semble qu'on n'a pas beaucoup avancé. Il n'y a pas la même intensité qu'à Suan Mokkh ! Depuis deux jours, ma grippe a passé et je me sens beaucoup mieux. Il fait moins froid ou peut-être que c'est moi qui ai moins froid. La vie de Kopan est plutôt confortable, l'eau a enfin l'air de fonctionner. J'ai de nouveau été attaqué par des petites bêtes, mais moins voraces que celles de Mac Léod Ganj.

Au début, j'avais une attitude très négative par rapport aux enseignements tibétains, mais elle commence à s'assouplir un peu. Jusqu'à présent, les sujets traités ont été la réincarnation dans les six royaumes d'existence et notre précieuse vie humaine. L'enseignement du matin, qui est donné par Kathleen McDonald, est clair et sensé et je n'ai pas trop de peine à l'accepter. Ce n'est pas toujours le cas avec la nonne qui dirige les méditations et avec Lama Lhundrup, qui reprend en général le sujet de l'enseignement du matin. Je trouve ses cours longs et ennuyeux et, depuis deux jours, j'ai tendance à m'endormir. Heureusement, il nous raconte toujours une ou deux anecdotes amusantes.

Je médite un peu mieux depuis quelques jours, surtout le matin. Mais je trouve que la nonne parle trop et je préfère ma méditation silencieuse à ses méditations analytiques et ses visualisations. Je médite pour moi, le matin entre 8 et 9, avant le cours, alors que la salle est encore vide et calme.

Les contacts sociaux prennent beaucoup d'importance ici, puisqu'on peut parler l'après-midi et qu'il y a des séances de discussions, que je trouve toutefois enrichissantes. Pour l'instant, j'ai surtout discuté avec le groupe des Français, qui sont sympathiques, et aussi avec Isumi, une Japonaise, et Lola, la Brésilienne qui était à Suan Mokkh. J'ai un très

bon contact avec Marie-Claude, la Suissesse qui travaille avec moi pour la traduction, et avec Éric et Hélène, un couple de Français qui pratiquent le bouddhisme tibétain depuis longtemps.

Les trois semaines qui restent vont me permettre de faire d'autres connaissances, peut-être avec les quelques personnes qui me sont plutôt antipathiques, essayer de comprendre pourquoi et de surmonter ce problème. J'ai eu quelques difficultés avec une Française qui était assise à côté de moi ce matin, qui me fait des remarques désobligeantes et est toujours perturbée par des affaires que je dépose à côté de mon coussin. Hier, j'ai réagi un peu violemment à son attitude, ce qui a perturbé toute ma méditation du matin. Aujourd'hui, je n'ai pas réagi et j'ai bien médité. Changer mon attitude a produit un résultat très différent pour moi.

Pour les enseignements, il ne faut pas que je les prenne trop à la lettre, mais que je comprenne que c'est une autre façon d'expliquer les mêmes choses. Même si elle me convient moins bien, je peux quand même essayer d'en profiter. L'idée de la *bodhicitta*¹⁵⁶, par exemple, a fait son chemin dans mon esprit et est devenue une idée acquise, même si je ne sais pas encore comment la mettre en pratique. J'ai compris aussi l'autre jour pourquoi une offrande au Bouddha est plus importante qu'une offrande à un mendiant. Le *Dharma* est un outil très puissant qui peut aider d'innombrables personnes, aussi il faut le préserver à tout prix, en subvenant aux besoins de ceux qui l'enseignent, plutôt que d'aider des personnes ordinaires !

Même si cette retraite se passe plutôt bien jusqu'à présent, je ne ressens pas le même bien-être et la même énergie qu'à Suan Mokkh. J'ai même parfois l'impression de perdre mon temps et de m'ennuyer. Pourtant, après coup, je ressens quand même les bienfaits d'enseignements que j'ai trouvés, sur le moment, ennuyeux ou peu crédibles. C'est curieux, et ce serait une preuve de la validité de la technique tibétaine, puisqu'elle produit des résultats positifs même lorsqu'on est peu réceptif, fermé ou en désaccord avec certains de ses enseignements.

¹⁵⁶ *Bodhicitta* (sanskrit) : littér. esprit d'éveil. La *bodhicitta*, un concept essentiel du bouddhisme *mahayana*, est l'aspiration d'atteindre l'éveil pour le bien de tous les êtres, par la pratique de la compassion et de la sagesse.

21 novembre, Kopan Gumpa

Si la première semaine avait vite passé, la deuxième a passé plutôt lentement. Mes petits problèmes physiques et matériels ont passé. Mon rhume est fini, les puces semblent avoir disparu, il fait beau, je m'habitue au froid du matin et du soir, je dors bien, même trop, je mange bien, un peu trop aussi. Mais je souffre de l'ambiance, des gens et de l'enseignement. L'ambiance est plutôt celle d'une colonie de vacances que celle d'une retraite, il n'y a pas beaucoup de discipline et le programme n'est pas assez intensif à mon goût. L'ambiance de groupe me fatigue et la solitude me manque.

J'ai une attitude négative vis-à-vis de la plupart des gens, que je ne trouve pas très intéressants. Certains me sont même antipathiques, bien que je ne les connaisse pas. Ceux que je connais, par contre, je les trouve généralement sympathiques et intéressants. Je me suis éloigné du groupe des Français qui commençaient à me fatiguer avec leurs petites histoires. J'ai changé de groupe de discussion, celui-ci est plus calme et moins stressant pour mon esprit agité.

J'ai eu plusieurs discussions avec Marie-Claude, à qui j'aurais tendance à m'attacher, ce qui, par moments, m'effraie. C'est une fille charmante qui, physiquement, me fait penser à Isabelle. Elle a étudié pendant un an le tibétain et semble avoir une très forte motivation pour suivre la voie du bouddhisme. Mais elle a un problème, elle est très susceptible et croit que tous les gens lui en veulent, ce qui la met facilement en colère.

Mon plus gros problème est l'enseignement, que j'ai souvent de la peine à croire et à accepter. J'ai aussi des difficultés avec les techniques de méditation analytique et de visualisation. Pendant quelques jours, j'étais très énervé, mais ça va un peu mieux. Un autre lama est venu nous parler pendant deux jours, puis hier Lama Lhundrup est revenu. Depuis trois jours, les cours de l'après-midi portent sur la *bodhicitta*, un sujet qui m'intéresse. Ceux du matin sur le refuge¹⁵⁷, que je commence à mieux comprendre.

¹⁵⁷ Refuge : on devient bouddhiste en prenant refuge dans les Trois Joyaux : le Bouddha, le *Dharma*, son enseignement, et la *Sangha*, la communauté des moines ou des pratiquants. Au cours de la cérémonie de prise de refuge, l'adepte affirme par trois fois qu'il prend refuge dans le Bouddha, dans le *Dharma* et dans la *Sangha*, acceptant ainsi la protection des Trois Joyaux. La prise de refuge est répétée régulièrement par le pratiquant en récitant la prière de refuge, en se prosternant devant des images ou statues du Bouddha et en faisant des offrandes dans les temples ou les lieux saints.

Après le déjeuner, je m'assieds à l'ombre des pins, dans un endroit calme, pour lire. Je fais de bonnes lectures. Un livre sur l'*Abhidhamma*¹⁵⁸, écrit par une Hollandaise qui a étudié en Thaïlande, qui explique bien le fonctionnement de l'esprit et des cinq agrégats¹⁵⁹. J'y retrouve l'enseignement du *theravada*, qui a toujours ma préférence. Un livre de commentaires sur *La voie du bodhisattva*, de Shantideva, un maître bouddhiste indien du huitième siècle. C'est un des aspects du *mahayana* qui m'attire vraiment. Et un petit livre sur le *lam-rim*¹⁶⁰ qui résume bien les enseignements que nous recevons ici.

On nous a donné une brochure de Lama Zopa sur la manière de transformer les problèmes en expériences joyeuses et bénéfiques, qui m'a beaucoup intéressé. J'espère que Lama Zopa va réussir à venir, pour élever un peu le niveau des cours. On nous a aussi parlé pendant deux ou trois jours de la mort, c'était intéressant, sans plus. Je ne peux pas dire que je n'apprends rien, et que rien ne m'intéresse, loin de là, mais je trouve le rythme un peu lent et mou. En écoutant ces enseignements, je ne ressens ni extase ni grande révélation, comme ce fut souvent le cas à Suan Mokkh, avec le Dalai-Lama, et même avec Madame Poinçon. Peut-être les personnes qui nous enseignent manquent-elles de l'enthousiasme et de la passion qui peut bouleverser les esprits et éveiller la foi et les grandes vocations spirituelles ?

J'ai de la difficulté à bien méditer pendant les séances en groupe. Mais quand je médite tout seul, entre 8 et 9 le matin, ce n'est pas beaucoup plus brillant. Il n'est pas très facile de trouver le calme ici, simplement de trouver un endroit paisible pour méditer au soleil. Peut-être que Katmandou, qui est sur ma ligne astrologique de Saturne, n'est pas un endroit où je me sens très à l'aise et très réceptif ? Enfin, je

¹⁵⁸ *Abhidhamma* (pali) : une des trois corbeilles du canon bouddhique, avec le *Code de discipline* et les *Discours*. C'est un ouvrage de philosophie et de psychologie bouddhiste. Il contient un classement systématique des enseignements du Bouddha et une explication détaillée des phénomènes psychiques et spirituels décrits dans les *Discours*.

¹⁵⁹ Agrégats : les cinq agrégats sont les cinq grandes catégories – ou ensembles d'éléments – qui constituent l'être humain. Il s'agit de l'agrégat matériel : le corps, et des quatre agrégats mentaux : la sensation, la perception, les formations mentales et la conscience.

¹⁶⁰ *Lam-rim* (tibétain) : littér. les étapes de la voie. Ce terme se réfère, dans le bouddhisme tibétain, aux enseignements qui offrent une présentation complète des différentes étapes de la voie qui conduit à l'éveil.

cultive la patience, et accepte sans trop de peine mon ennui, mes désillusions et mes aversions pour les gens et les idées. Je me sens beaucoup moins bien qu'à Suan Mokkh, à Ko Pah Ngan ou à Mac Léod Ganj. Je pense qu'à la fin du cours, je serai content de partir.

27 novembre, Kopan Gompa

La vie continue dans la routine et souvent l'ennui. Le temps s'est rafraîchi, le fond de l'air est froid, même au soleil. Et la nuit, j'ai froid malgré mon sac de couchage. Mais ma santé est bonne.

Depuis quatre ou cinq jours, nous prenons chaque matin les huit préceptes lors d'une petite cérémonie qui a lieu à 5 h 30. Seul changement – à part de se lever une demi-heure plus tôt – il n'y a plus qu'un repas par jour, à 11 heures. Ce n'est pas plus mal et je n'ai pas souffert de la faim.

Lama Zopa a confirmé qu'il ne viendrait pas. C'est une déception pour tout le monde. Il aurait fallu quelqu'un qui soit capable d'insuffler un regain d'énergie dans le groupe et une nouvelle lumière dans les enseignements. Enfin, c'est comme ça ! Sans doute le résultat de notre mauvais karma collectif.

Mes plus gros problèmes, à part le froid, sont l'ennui, la frustration, et mes attitudes négatives. Je ressens de l'agressivité, la plupart du temps seulement intérieure, vis-à-vis de certaines personnes et leurs comportements, notamment leur indiscipline. Je réagis violemment à certains aspects de l'enseignement, surtout ceux qui sont typiquement tibétains ou mahayanistes, que je refuse d'accepter, peut-être par esprit de contradiction. Je m'exprime souvent de manière agressive quand je pose des questions et lors des discussions de groupe. Je ne participe pas à la plupart des pratiques collectives, comme la récitation à haute voix des rituels.

Enfin, cette retraite a quand même des côtés positifs. Je n'ai pas complètement perdu mon temps en venant ici. Je ne rejette pas en bloc tout l'enseignement. Il y a souvent des points de la doctrine qui font mouche et donnent de nouvelles perspectives à ma compréhension du bouddhisme. J'ai aussi l'impression, quand je me compare aux autres, que j'ai bien progressé dans plusieurs domaines, comme le détachement des plaisirs des sens et des biens matériels, la jalousie et la joie altruiste, le respect des préceptes, ma foi dans la voie et ma détermination de la

suivre, ma compréhension de l'impermanence. J'ai encore des difficultés avec la colère et la haine, la fierté, l'impersonnalité et la *bodhicitta*.

Je me suis dit l'autre jour que le fait que Lama Zopa ne vienne pas était un signe que la voie tibétaine n'était pas ma voie, du moins pour l'instant. Je pense souvent à Suan Mokkh et ai envie d'aller y faire une longue retraite à partir de Noël, travailler surtout la concentration et l'attention, et beaucoup méditer. On verra bien ce qui arrivera à ces cinq agrégats que je contrôle si mal !

29 novembre, Kopan Gompa

Je continue mes lectures avec beaucoup d'intérêt. Après le livre sur l'*Abhidhamma*, j'ai commencé *Echoes of Voidness* (*Échos de la vacuité*) de Guéshé Rabten¹⁶¹. Et j'ai commencé à méditer sur le sujet de l'impersonnalité et de la vacuité, avec de bons résultats.

Si j'ai déjà une assez bonne compréhension de l'impermanence et de la souffrance, je ne comprends pas encore très bien la notion d'impersonnalité ou de vacuité. Hier, un nouveau lama a commencé un enseignement sur le *Soutra du cœur*¹⁶², qui parle justement de la vacuité, et je lis pendant le thé une brochure de Lama Yéshé sur le *mahamudra*¹⁶³, qui traite aussi du même sujet.

J'ai remarqué avec satisfaction, dans la troisième partie de *Echoes of Voidness* sur la technique de la méditation, qu'à part les préliminaires typiquement tibétains, la méditation elle-même ressemble beaucoup au zen et à ce que j'ai appris à Suan Mokkh.

La deuxième partie du livre n'est pas très facile à suivre. Elle expose la démarche logique pour comprendre le vide d'existence inhérente des

¹⁶¹ Guéshé Rabten (1920-1986) : auteur et lama tibétain de l'école *gelug*. Il étudia et enseigna à l'université monastique de Sera, à Lhassa, jusqu'à son exil en 1959. Il fut ensuite l'assistant du Dalai-Lama en Inde, puis enseigna en Occident à partir de 1969, en particulier en Suisse où il fonda un centre d'études bouddhiques en 1979.

¹⁶² *Soutra du cœur* : le plus court d'une série de quarante soutras du *mahayana* qui traitent de la perfection de la sagesse, c'est-à-dire de la vacuité, l'absence d'existence inhérente. Il résume l'essence, le cœur, de la perfection de la sagesse. Il est récité quotidiennement dans la plupart des monastères en Chine et au Japon.

¹⁶³ *Mahamudra* (sanskrit) : littér. grand sceau. C'est une des plus hautes doctrines du bouddhisme tibétain, transmise principalement par l'école *kagyu*, qui préconise la pratique de la vacuité dans la contemplation, la méditation et l'action.

phénomènes et du soi. C'est le plus souvent une réfutation des vues contraires, c'est-à-dire une démonstration par l'absurde.

À partir de toutes ces informations, j'ai essayé de me faire ma propre idée sur cette notion d'impersonnalité, particulièrement le matin entre 8 et 9, lorsque je médite au soleil sur le sommet de la colline. Je suis parti de l'impermanence, de l'interdépendance des phénomènes et de la loi de cause à effet. Chaque phénomène, au moment où on le perçoit, n'est qu'une projection, une image, dans le plan du présent, d'un processus changeant et continu. C'est ce qu'on perçoit quand on parvient à ne voir que la vision ou à n'entendre que le son, sans sensation, sans qualification, sans jugement. Cette image est irréelle, comme celle d'un paysage nocturne à la lueur d'un éclair ou d'un flash, ou comme un arrêt sur image d'un film. Elle ne correspond pas à la réalité, qui est l'ensemble du processus dans le temps. En fait, elle correspond à un autre niveau de réalité, situé dans une dimension d'ordre inférieur.

Le deuxième sujet sur lequel j'ai médité est le fait que tout objet, personne ou phénomène, est composé d'éléments dont il dépend. Chacun de ces éléments étant lui-même composé d'éléments, l'assemblage de ces éléments, ainsi que l'existence de chacun des éléments de ces éléments, sont les conditions de causes multiples, et cela à l'infini.

On ne peut trouver à ce processus ni commencement ni limite dans l'espace. Cette idée rejoindrait, à mon avis, deux notions du bouddhisme tibétain : le continuum de la conscience qui n'a pas de commencement, et le fait que tous les êtres ont été notre mère dans le passé. On ne peut donc trouver aucun élément fixe sur lequel baser une existence indépendante. Même les particules élémentaires dépendent d'autres particules et de conditions pour se situer à un endroit donné à un moment donné, et cela sans commencement. Car même si on pense au début de l'univers, à la théorie du big bang, la matière ou l'énergie qui a commencé son expansion à ce moment-là a bien été conditionnée par une autre forme de matière ou d'énergie.

La troisième condition qui participe à l'apparition d'un phénomène est la présence de l'observateur. Celui-ci perçoit l'image présente – du phénomène qui apparaît – et cette image est conditionnée tout autant par les caractéristiques physiques et mentales des agrégats de l'observateur que par celles de l'objet extérieur perçu, puisque ceux-ci ont les mêmes caractéristiques vues précédemment. C'est pourquoi deux personnes n'auront jamais tout à fait la même perception d'un objet. Parfois elle sera même complètement différente. Nos cinq agrégats sont

formés d'un nombre infini d'éléments physiques et d'informations, qui dépendent de causes multiples et qui changent sans cesse. Ainsi deux visions successives d'un même objet ne seront jamais complètement identiques, car l'objet et l'observateur ont tous deux changé entre l'une et l'autre, même si ce n'est seulement que par l'action d'une vision sur la suivante. Cependant, comme ces changements sont peu apparents, si on n'observe pas l'objet et l'observateur avec beaucoup d'attention, on a tendance à croire que l'un et l'autre sont permanents et existent de façon inhérente.

Depuis hier, je m'efforce de garder le plus souvent possible un peu d'espace, un certain recul, entre mes perceptions et les objets perçus, et parviens ainsi à ne pas réagir automatiquement, mais à rester attentif au contact et à le dissocier de la sensation pour briser la chaîne d'interdépendance¹⁶⁴ qui donne naissance à l'existence du soi. Il faut que je continue à méditer sur le sujet de la chaîne d'interdépendance, qui me semble être une des bases de la compréhension de l'impersonnalité.

Cette petite réflexion m'a permis, depuis hier, de réduire mon agressivité envers les gens et leurs comportements, que je perçois maintenant comme des phénomènes dont ils ne sont eux-mêmes pas responsables, mais qui sont le résultat de la rencontre de causes accumulées chez eux et chez moi. En fait, l'expérience est un nouveau phénomène où l'objet et son observateur sont unis et inséparables, ne sont qu'un, et ce « un » est, lui aussi, vide d'existence inhérente.

J'ai compris aussi une autre chose par rapport à certains aspects de l'enseignement tibétain que j'avais de la peine à accepter. C'est que le système de pratique utilise le faux soi – qui n'existe pas de façon ultime, mais existe néanmoins de façon relative pour celui qui croit à son existence – pour nous pousser à progresser sur la voie grâce aux motivations qu'il s'engage à prendre, les mérites qu'on lui promet et les attitudes positives qu'on lui fait adopter pour remplacer ses attitudes

¹⁶⁴ Chaîne d'interdépendance : la loi de l'interdépendance – de l'origine conditionnée et interdépendante de tous les phénomènes – est, avec l'impersonnalité, un des fondements de la doctrine bouddhique. La loi de l'interdépendance est une des lois de la nature, à savoir que toutes choses – qu'elles fassent partie de l'environnement, de la société, de l'individu ou de l'esprit – sont interconnectées et ont entre elles des relations causales. Cette loi est généralement exprimée sous la forme d'un enchaînement de douze maillons – dont chacun est la conséquence du précédent et la cause du suivant – qui conduisent de l'ignorance à l'apparition de la souffrance.

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

négatives. Il sert aussi à nous protéger des dangers, des agressions et des risques de mort.

Un être éveillé, qui a réalisé l'impersonnalité, n'a plus besoin de motivations, car il perçoit la vraie nature des phénomènes et agit donc spontanément selon les lois de la nature en faisant ce qui est approprié. Il n'attend aucun mérite pour ses actions et agit forcément avec *bodhichitta*, puisqu'il n'agit plus pour défendre son soi inexistant. Il est comme le soleil, qui offre ses rayons à tous les êtres sans discrimination.

Les êtres ordinaires, trompés par cette fausse perception d'eux-mêmes et des autres phénomènes, agissent selon une loi de la nature déformée en conséquence, la loi du karma. Quand ils réussissent à percevoir la réalité, cette distorsion – qu'explique bien Gurdjieff – disparaît, et ils suivent la vraie loi de la nature, la loi de cause à effet, comme un arbre, un caillou, une vague, un nuage ou le soleil. C'est le *wu wei*, se laisser porter par le courant de la vie au lieu de nager à contre-courant, comme nous essayons tous de faire. Ainsi nous ne souffrons plus, nous ne faisons plus de mal aux autres, mais nous les aidons tous sans discrimination. Nous jouons notre rôle dans la nature et nos actions ont des conséquences infinies sur tous les êtres et tous les phénomènes avec lesquels nous sommes en relation d'interdépendance.

Avant de pouvoir mettre cela en pratique, il faut détruire l'inertie des mauvaises habitudes. Ce n'est pas facile, mais je reprends courage et je sens que suis sorti du trou noir de ces dernières semaines. Mais jusqu'à quand ?

8 décembre, Katmandou

Je suis prêt à quitter le Népal, le froid, la saleté et aussi, je l'espère, le mécontentement et l'irritation dans lesquels je vis depuis un mois. Le cours a fini hier. Vers 14 heures, nous sommes descendus à Bodhnath, entassés avec nos sacs dans un camion.

Hier après-midi, j'ai fait une balade en ville, dans la crasse et les klaxons, sans beaucoup d'enthousiasme. Je suis allé rendre mon sac de couchage et contrôler le départ de mon vol, qui est retardé de deux heures. Le soir, j'ai dîné dans un restaurant végétarien où j'ai retrouvé Réjane, la Canadienne, Fred, un autre Canadien, ainsi qu'Éric et Hélène, le couple de Français avec qui j'ai lié le meilleur contact pendant ce séjour à Kopan. Nous sommes rentrés à 22 h 30 et je me suis écroulé sur mon lit sans pouvoir lire une seule ligne de Ramdas. Le coup de

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

barre, qui se produit lorsqu'on relâche une attention maintenue pendant un mois.

Je me suis réveillé 4 heures du matin, gelé. J'ai mis un pull-over, un pantalon, pris une quatrième couverture, allumé le chauffage électrique, et me suis rendormi jusqu'à 8 heures pour aller prendre le petit déjeuner avec mes quatre amis sur le toit de leur hôtel : yaourt, fruits, muesli et thé. Dernière vue de Katmandou avec un soleil un peu voilé et, dans le fond, la colline de Swayambunath.

Le cours est allé en s'améliorant, à mesure que je voyais la fin se rapprocher. Mais, dans l'ensemble, cela n'a pas été une partie de plaisir pour moi, surtout à cause de l'ambiance, des gens, du manque de discipline et des réticences que j'ai vis-à-vis du bouddhisme tibétain. Nous avons observé les préceptes pendant douze jours, ce qui n'était pas trop dur. Par contre, pendant la dernière semaine, j'ai eu tous les après-midi de violents maux de tête. Ils étaient peut-être dus au fait que je ne prenais qu'un repas par jour, car ils ressemblaient à ceux que j'ai souvent lors de mes jeûnes et ils ont cessé quand j'ai repris un rythme d'alimentation normal.

Une cérémonie pour ceux qui désiraient prendre le refuge et les préceptes laïques a eu lieu à la fin du cours, ainsi qu'une initiation de Chenrezig¹⁶⁵ aux mille bras, précédée par la prise des vœux du bodhisattva, pour ceux qui désirent suivre la voie du bodhisattva. J'étais peu disposé à prendre ces engagements et ces vœux formels, mais j'ai changé d'avis le dernier jour après en avoir parlé avec Hélène et Éric et ai finalement tout pris. Sur le moment, j'étais content de l'avoir fait, au moins pour savoir en quoi consistaient ces rituels et en apprendre un peu plus sur le bouddhisme tibétain, ce qui était bien le premier but de mon séjour à Kopan. Mais je passe aussi par des moments de doute, me demandant si je ne me suis pas engagé un peu à la légère !

Enfin, c'est fait, je ne peux pas revenir en arrière, et je me dis que l'importance n'est que celle qu'on y attache. J'ai bien fait ma confirmation chrétienne, je n'ai jamais pratiqué depuis et ne je crois pas que cela m'ait traumatisé. Il me semble que les engagements importants sont

¹⁶⁵ Chenrezig (tibétain, sanscrit : Avalokiteshvara) : le bodhisattva de la compassion, qui est la divinité la plus populaire du bouddhisme tibétain. Une des formes de Chenrezig a mille bras et mille yeux – un œil dans chaque main – afin de mieux voir et aider les êtres qui souffrent. Le Dalai-Lama est une incarnation de Chenrezig.

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

ceux que je prends vis-à-vis de moi-même, sans formalités et sans rituels. Si ces vœux m'aident à améliorer ma moralité et à développer ma compassion et mon amour pour les autres, tant mieux ! C'est le principal, même si je ne respecte pas toujours ces vœux et préceptes à la lettre et ne fais pas toutes les prières et autres rites réglementaires. Finalement, je n'ai fait que répéter en groupe, après le lama, des séries de syllabes tibétaines que je ne comprenais pas.

Ces cérémonies avaient lieu dans le temple, sous la direction de Lama Konchog¹⁶⁶, le vieux lama qui a donné les enseignements pendant les deux dernières semaines. Ce qui m'a le plus impressionné fut l'initiation, qui est un rite tantrique. J'ai vraiment eu l'impression de me comporter en païen, comme la première fois que je m'étais agenouillé devant un bouddha.

Avant le début de la cérémonie, il fallait se rincer la bouche, puis, par la suite, boire deux fois de l'eau bénite safranée. Dans un chaudron brûlait une poudre qui dégageait une épaisse fumée, alors que le lama jetait de l'eau bénite sur l'assistance, au moyen d'une plume de paon, ainsi que des grains de riz. Au début, on offrait des gâteaux et des bougies aux esprits qui pourraient empêcher l'initiation.

Après une série de prières et de rituels, nous avons pris les vœux du bodhisattva, avant de passer à l'initiation proprement dite. On nous demanda alors de visualiser Chenrezig aux mille bras en face de nous, puis de devenir nous-même cette divinité, et enfin, grâce à des invocations, de réaliser le corps, la parole, et l'esprit de Chenrezig. À la fin, le lama posait pendant un instant un gâteau rituel avec une photo de la divinité sur la tête de chaque participant en agitant sa cloche et son trident. Nous avons aussi pris l'engagement, soit de faire un *nyung-ne* – une pratique très intensive de deux jours accompagnée, le deuxième jour, d'un jeûne complet sans boire – soit de réciter six cents mille fois le mantra de Chenrezig, OM MANI PADME HUM.

Éric m'a donné un chapelet, et hier soir j'ai fait un essai. Je n'ai récité que deux mille mantras en quarante minutes. J'étais un peu découragé. Mais une fois qu'on a pris le coup, m'a-t-il dit, ça va beaucoup plus vite. On verra bien si je continue. Si mon programme me l'avait permis,

¹⁶⁶ Lama Konchog (1928-2001) : lama tibétain de l'école *gelug*. Après avoir vécu pendant vingt-six ans en ermite dans les grottes de l'Himalaya, Lama Konchog s'installa au monastère de Kopan en 1985.

j'aurais fait le *nyung-ne* la semaine prochaine avec ceux qui sont restés à Kopan.

Les filles pour qui j'ai traduit les cours pendant un mois, Sylvette et Anne-Lise, ont été adorables et m'ont offert un livre. Ce travail fut un très bon entraînement et je trouve que je me débrouillais pas trop mal. J'ai fait une donation au monastère qui va permettre d'acheter un filtre pour l'eau.

Finalement, j'ai appris beaucoup de choses sur le bouddhisme tibétain et le bouddhisme en général. À la fin, je suis devenu plus tolérant par rapport aux doctrines et liturgies tibétaines, car j'ai compris les bons côtés de ces pratiques pour certaines catégories d'individus. Et il n'est sans doute pas très important de savoir si cela correspond vraiment aux enseignements originaux du Bouddha ou non, tant que cela va vers le même but, ce qui est sans doute le cas. Quant à savoir si cela me convient, je n'en suis pas très convaincu, mais j'attends de laisser tout cela se décanter et de repasser quelques temps à Suan Mokkh pour me remettre les idées en place.

J'ai lu un livre de D. T. Suzuki¹⁶⁷ sur le bouddhisme *mahayana* indien qui m'a beaucoup intéressé, et m'a permis de mieux comprendre certains aspects de l'histoire du bouddhisme, comme le développement du bouddhisme indien et ses ramifications en Chine et au Japon. Il ne parle pas du bouddhisme tibétain, mais, à la fin, consacre un chapitre aux similitudes entre le bouddhisme et l'enseignement de Maître Eckhart.

Je crois qu'il va falloir, tôt ou tard, que je revienne au zen, car les liens étroits qu'il a avec le taoïsme et l'art sont des aspects qui me séduisent et éveillent en moi des affinités et un intérêt que je ne ressens pas du tout pour les divinités, visualisations et rituels du bouddhisme tibétain. Je suis toutefois moins fermé à l'idée de tenter certaines des pratiques tibétaines et même de faire une fois une retraite de purification, avec cent mille prosternations ou quelque chose de similaire. Mais, dans l'immédiat, je crois plutôt qu'il faut que je fasse une retraite de méditation dans le calme de la forêt thaïlandaise, pour développer mon attention et ma concentration.

¹⁶⁷ D. T. Suzuki (1870-1966) : auteur et érudit japonais. Il est connu pour ses livres sur le bouddhisme et, en particulier, ses trois séries d'essais sur le bouddhisme zen, qui ont largement contribué à la diffusion du zen en Occident.

Thaïlande : l'installation à Bangkok (décembre 1988)

11 décembre, Delhi

Les trois jours de transit que je passe à Delhi sont difficiles. Je suis fatigué, déprimé et n'ai rien envie de faire. Je dors dix ou douze heures par nuit et fais encore une longue sieste l'après-midi, dans ma chambre confortable de l'hôtel *Hans Plaza*. J'ai même de la peine à lire, médite sans beaucoup d'enthousiasme en fin d'après-midi et prends mes repas, pour passer le temps, à la cafétéria de l'hôtel, qui est toujours aussi sinistre, ou à l'*Embassy*, où je m'empiffre de plats indiens lourds et difficiles à digérer. Le matin, je marche dans les larges rues désertes de New Delhi par une triste lumière d'hiver.

J'ai vu deux fois une très belle et intéressante exposition sur la calligraphie qui m'a redonné un peu de courage et m'a incité à me remettre sans tarder sur la voie de l'art, qui me manque. J'ai ouvert la petite valise qui contient mon matériel, mais n'ai pas eu le courage de sortir mes pinceaux. J'ai feuilleté les livres que j'ai achetés à Katmandou sur l'art du yoga et du tantra. Je suis retourné au musée d'art moderne et au musée national, que je commence à connaître par cœur et qui ne me donnent pas de grandes émotions.

Vendredi matin, je suis allé chez le coiffeur de l'hôtel *Janpath* pour me faire arranger le portrait, qui en avait bien besoin. J'ai acheté un gros livre de Jeffrey Hopkins¹⁶⁸ sur la vacuité qui m'a l'air mieux et plus récent que *Meditation on Emptiness (Méditation sur la vacuité)*. Mais pour l'instant je suis brouillé avec les lamas, j'ai mis les livres sur le bouddhisme tibétain au fond de ma valise, et j'ai cessé de pratiquer prières et mantras. Je préfère lire Ramdas !

¹⁶⁸ Jeffrey Hopkins (né en 1940) : auteur et professeur américain, spécialiste du bouddhisme tibétain. Pendant dix ans, il fut le traducteur attitré du Dalai-Lama en anglais.

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

Depuis mon arrivée à Delhi, je suis angoissé par rapport à l'avenir, qui me semble bien incertain et aléatoire. Un grand doute plane dans mon esprit qui est particulièrement embrumé. J'ai de fortes crises de nostalgie quand je pense au passé et je me demande si je n'ai pas quitté Tahiti un peu prématurément... Enfin, ne nous éternisons pas sur ces moments de cafard. Demain, à 6 h 30, je prends l'avion pour Bangkok. J'y retrouverai la chaleur tropicale que j'ai quittée depuis bientôt quatre mois, et aussi le début d'une nouvelle vie... Toute naissance est souffrance !

17 décembre, Bangkok

Je suis tout excité, installé depuis hier dans mon nouvel appartement thaïlandais. La morosité de Delhi me semble déjà bien loin. Je fus très bien reçu, comme toujours, par Jean-Jacques et Florence après un long voyage : deux heures de retard, trois heures et demie de vol, une heure à la douane. Mais j'étais tellement heureux d'arriver en Thaïlande que je n'en ai pas été très affecté. Je retrouvais enfin la chaleur – un temps lumineux avec une agréable petite brise –, la gentillesse et le sourire des Thaïlandais, et la vie grouillante de l'Extrême-Orient que j'aime tant.

Je me suis tout de suite senti bien à Bangkok et j'ai décidé de commencer par chercher un appartement à louer. J'en ai trouvé un en deux jours, joli, pas cher et entouré d'arbres, au *soi* 16 de Sukhumvit, dans un endroit relativement calme. J'ai loué une Toyota dorée et viens de passer deux jours à faire des achats dans les grands magasins et les supermarchés. J'ai déjà tout ce qu'il me faut et je suis prêt à reprendre mes pinceaux. Mais je suis encore trop excité par la joie d'être installé à Bangkok, au centre de cette Asie que j'adore.

À quelques centaines de mètres de chez moi, il y a un superbe practice de golf, ce qui m'a décidé à choisir cet appartement. Jean-Jacques m'a prêté une série de clubs et je vais me mettre à taper des balles. Je me débrouille déjà très bien dans le trafic de Bangkok, qui est moins terrible quand on le voit de l'intérieur d'une voiture climatisée aux vitres fumées, que quand on est piéton, agressé par les pétarades des motos et les nuages de fumée. J'ai été tout de suite séduit par les fruits, les légumes, les fleurs et tous les produits locaux. J'ai déjà commencé à cuisiner, ce qui est bien agréable après deux mois de restaurant.

Je me suis réveillé ce matin à 5 heures et j'ai fait trois-quarts d'heure de méditation. J'espère vite retrouver mon calme, et j'ai l'intention de reprendre un horaire de travail intensif dès la semaine prochaine.

27 décembre, Bangkok

Le temps a vite passé. Je suis installé depuis dix jours dans mon petit appartement, qui est très agréable. Bien sûr, c'est la ville et c'est bruyant, le bruit de fond du trafic, jour et nuit. Même tôt le matin, vers 5 heures, quand le quartier est calme, je suis souvent réveillé par des motos qui font la course sur le *soi* Asoke. Mais cela ne me gêne pas beaucoup, j'en suis d'ailleurs étonné. J'accepte la plupart des bruits avec équanimité, même quand je médite. C'est un très net progrès !

Dans la journée, il y a les chauffeurs qui font tourner leurs moteurs le matin, des Occidentaux qui s'ébattent bruyamment dans la piscine, les gosses qui jouent en criant le soir, des gens qui parlent fort dans la cour. Mais ce n'est pas un problème. Ce qui est le plus gênant, c'est la pollution. Pas à la maison, mais quand je me promène, le soir vers 5 heures, après ma séance de practice, sur Sukhumvit Road. Cela ne doit pas être très bon pour la santé ! Dans la voiture, par contre, avec l'air conditionné et les vitres fermées, je ne la remarque pas trop.

J'ai commencé à peindre depuis quelques jours, une petite série de sujets géométriques sur papier, qui sont surtout le prétexte de me remettre au travail. Comme toujours, après une interruption, c'est un peu difficile.

J'ai repris mes lectures bouddhiques, mais avec difficulté, car mon esprit est trop agité. Je médite beaucoup, le matin, le midi et le soir, je pratique *anapanasati*, l'attention à la respiration. J'essaie de me lever à 5 heures, mais je me rendors souvent. J'aimerais bien arriver à dormir moins, car je suis de nouveau débordé et n'arrive pas à faire tout ce que je voudrais faire : lire, écrire, méditer, peindre, pratiquer la calligraphie, apprendre le thaï et le chinois, visiter et découvrir Bangkok, jouer au golf... et aussi retourner à Suan Mokkh et visiter d'autres monastères.

Je fais tous les matins une heure de thaï, j'apprends l'alphabet. J'envisage de commencer un cours le 4 janvier, qui va me prendre cinq demi-journées par semaine. Il faut bien faire des choix ! Je ne peux pas tout faire, et si je reste en Thaïlande, il est important d'apprendre la langue !

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

Il y a beaucoup à découvrir à Bangkok et dans les alentours, mais ça prend du temps, à cause des distances et du trafic. Hier, j'ai passé tout l'après-midi pour aller acheter des toiles et du papier dans le centre. En revenant, je voulais retrouver le monastère où logent Tan Santikaro et Tan Viriyanando quand ils sont à Bangkok. En cours de route, j'y ai renoncé et, comme c'était l'heure de pointe, j'ai mis plus d'une heure pour rentrer. Je me repère bien, mais le parking n'est pas facile. Quand je vois quelque chose qui m'intéresse, il n'y a pas moyen de s'arrêter !

J'ai toujours mangé à la maison, à part un déjeuner avec Jean-Jacques, et cela me convient très bien. Je découvre les produits locaux, qui sont très variés, et je crée de nouvelles recettes de légumes. J'explore les marchés, les épiceries et les supermarchés du quartier. Les Thaïlandaises sont très aimables et me donnent des conseils quand elles voient que je m'intéresse à leur cuisine. Elles sont charmantes et je me laisserais facilement séduire par leur gentillesse et leur sourire, mais, pour l'instant, je préfère la paix de ma solitude, où déjà le temps me manque... La vendeuse d'une épicerie m'a même proposé de venir me faire la cuisine !

Épilogue

Plus de vingt ans après, je suis toujours en Thaïlande. J'ai vécu trois ans à Bangkok, dans l'appartement où je m'étais installé en décembre 1988, puis six ans à Hua Hin, une station balnéaire située sur le golfe de Thaïlande, à deux cents kilomètres de Bangkok. En 1998, j'ai déménagé à Chiang Mai, dans le Nord, où je vis aujourd'hui.

Pendant ma première année en Thaïlande, 1989, je ne suis pas rentré en France. Par la suite, j'y suis retourné presque chaque été. Et j'ai continué à voyager : Malaisie, Japon, Australie, Indonésie, Sri Lanka, Népal, Tibet, Inde, États-Unis, Chine... La plupart de ces voyages étaient motivés par mon cheminement spirituel : pèlerinages, retraites, enseignements, rencontres de maîtres et d'amis du *Dharma*.

Les premières années, j'ai séjourné souvent à Suan Mokkh, à Wat Khao Tham et dans d'autres monastères de Thaïlande. Puis j'ai rencontré Ayya Khema, une nonne allemande du *theravada*. Elle est devenue mon principal maître et m'a enseigné le *Dharma* et la méditation jusqu'à sa mort en 1997. Mon livre *Le parfum de l'éveil* raconte ma rencontre avec Ayya Khema et la première retraite que j'ai faite avec elle en Australie en 1990.

Cette année-là, j'ai aussi retrouvé le bouddhisme tibétain. Lors d'un séminaire à Karma Ling – un centre tibétain situé en Savoie – j'ai rencontré une charmante jeune femme, passionnée par le bouddhisme tibétain, qui est devenue ma compagne et ma partenaire sur la voie spirituelle. J'ai découvert peu après le *dzogchen*, la doctrine suprême enseignée par l'école *nyingma*, lors d'une retraite d'un mois à Prapoutel, près de Grenoble, avec Sogyal Rinpoché et Dilgo Khyentse Rinpoché. C'était la première d'une longue série de retraites *dzogchen*, avec Sogyal Rinpoché et, par la suite, avec Namkhai Norbu Rinpoché. Dans les années qui ont suivi, j'ai également pratiqué le zen, au Japon, avec Harada Sekkei Roshi et le *chan* avec Master Sheng Yen aux États-Unis.

Dès mon arrivée à Bangkok, j'ai continué à peindre. Mes tableaux, inspirés par les enseignements de bouddhisme, sont devenus plus

LE JARDIN DE LA LIBÉRATION

abstrait. Je n'ai plus fait d'expositions jusqu'en 1999, mais ai commencé à utiliser mes peintures pour illustrer des livres. D'abord les couvertures d'ouvrages d'Ajahn Buddhadasa, puis des livres de poèmes publiés avec Erika Dias, une poétesse du Sri Lanka qui faisait partie d'un groupe spirituel que je fréquentais à Bangkok.

J'ai commencé la traduction de livres bouddhiques : un livre d'Ayya Khema, publié en France, et plusieurs ouvrages sur le bouddhisme tibétain, commandés par de vénérables lamas, qui, à ma connaissance, n'ont jamais été publiés. Pendant plusieurs années, j'ai eu l'occasion d'enseigner le bouddhisme et la méditation à un groupe francophone de Bangkok.

Un jour, bien des années plus tard, j'ai rencontré Éric Baret et le yoga tantrique du Cachemire. Une évidence me révéla que j'avais trouvé la formulation de ce que je pressentais depuis longtemps dans ma quête spirituelle. Alors, la fréquentation des monastères, des retraites, des centres bouddhistes et des maîtres éveillés a cessé d'être une priorité.

Les enseignements du Bouddha restent toutefois enracinés dans mon cœur. Les préceptes, la méditation, les mantras, l'investigation de la sagesse, les lectures spirituelles, les rencontres avec des amis du *Dharma* font toujours partie de ma vie. Ce ne sont plus, toutefois, des étapes sur une voie, ou des moyens habiles pour évoluer, pour changer ou pour combler un manque, mais des occasions de ressentir, de partager, de rester connecté au silence lumineux et à la tranquillité vibrante qui imprègnent profondément toutes nos expériences humaines.

La réalité des choses telles qu'elles sont – au jour le jour – est un émerveillement constant et une inépuisable révélation. L'accueil sans commentaires de ce qui survient dans l'instant, la présence bienveillante et la disponibilité spontanée à ce qui est, rendent superflus et dérisoires projets, recherches et cheminements. Libre de l'intention d'atteindre quoi que ce soit, la vie devient légère. Elle exprime la beauté. C'est l'art de célébrer l'ultime au quotidien.